This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

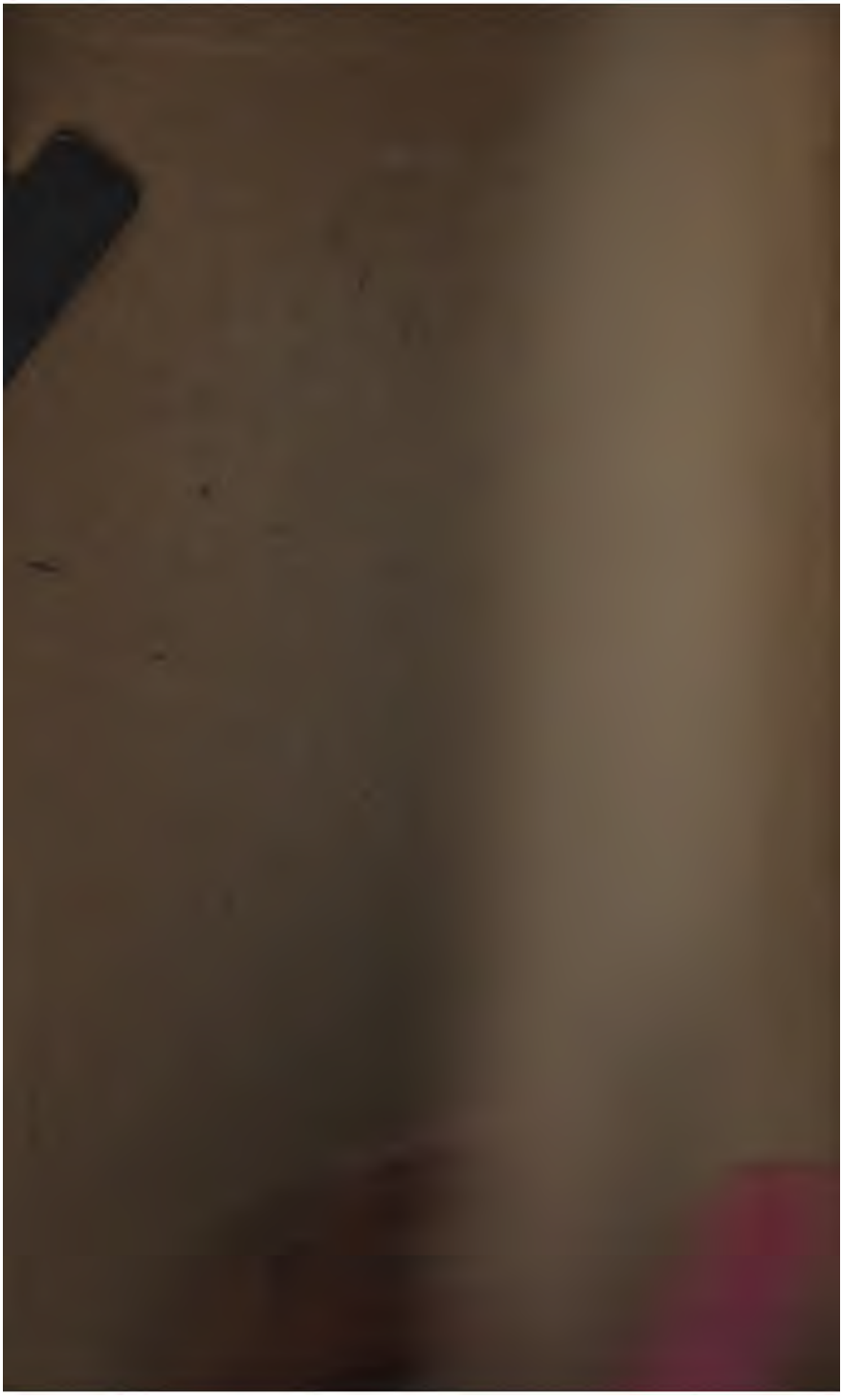
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 06731300 1



NAL
U.S.
295r

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Peint par Cochin par Ord. de S.A.S. d'après le Buste en Marbre
fait par M. Gois [illegible] dans le Foyer de la Comédie Françoise [illegible]

ŒUVRES
COMPLETTES
D'ALEXIS PIRON,
PUBLIÉES
PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,
Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME PREMIER.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE M. LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint Côme.

M. DCC. LXXVI.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

VOICI les Œuvres complettes de feu M. PIRON. Je dois à son amitié le précieux dépôt qu'il m'en a fait, en mourant. Il auroit pu le remettre en des mains plus habiles; mais je doute qu'il eût trouvé un dépositaire plus fidèle.

LA réputation de ce Poëte célèbre est faite depuis long-temps. Le rang distingué qu'il occupe sur le Parnasse, me dispense de faire l'éloge de ses Écrits. Je me bornerai donc à rendre compte de cette Edition.

ON y retrouvera toutes les Pièces que M. PIRON a données au Théâtre François, & dans le même ordre qu'il les publia, avec de nouvelles Préfaces, en 1758. J'y ai ajouté une *Pastorale Lyrique*, en un acte, intitulée *La fausse Alarme;* & la Comédie de *l'Amant Mystérieux*. On verra, par le court Avertissement qui est à la tête de cette Comédie, que l'intention de l'Auteur n'étoit pas de la soustraire, pour toûjours, à l'impression. On remarquera surtout, dans quelques notes

nous en avons créé le genre : il tient au caractère de la Nation par sa gaîté, comme le genre qu'on lui a substitué, tient au goût anti national qu'on s'éfforce d'établir, par la destruction méditée de tout ce qui porte le caractère François ; car notre siècle peut être appelé le siècle destructeur par excellence.

Il est certain que nous avions, en France, une Musique & une Poësie Lyrique, avant que des Etrangers vinssent nous dire que nous n'en avions point : il est certain que *Lulli*, *de Lalande*, *Destouches*, *Campra*, *Mouret* & *Rameau*, étoient regardés, à juſtes titres, comme d'excellens Maîtres dans l'Art de la Muſique, avant que ces mêmes Etrangers eussent osé dire que ces grands hommes n'avoient qu'une légère teinture de leur art. Comment s'y est-on pris pour nous le prouver ? En livrant la scène Lyrique Françoiſe à de pitoyables Bouffons uniquement faits pour les trétaux d'Italie, & en oppoſant aux inimitables & majestueux chef-d'œuvres d'*Armide*, de *Roland*, de *Castor & Pollux*, des sçènes & une musique du plus bas comique. Telle eſt l'origine de la révolution que nous éprouvons. On est enfin

parvenu à dégoûter le François de la seule muſique qui convienne au génie de la Langue Françoise & à sa vraie prosodie, qu'on mutile, qu'on estropie, qu'on déchire & qu'on ne peut prononcer qu'en bégayant, lorsqu'on l'adapte à la musique nouvelle. Mais que nous importent les paroles, dit-on, froidement, on ne les entend pas? A la bonne heure, pour celles que l'on fait aujourd'hui. Mais on entendoit, on retenoit celles de *Quinault* & de plusieurs autres Poëtes Lyriques qui l'ont ſuivi; on chantoit presque tous les airs de *Lulli*, de *Campra*, de *Destouches*, de *Mouret*, & même de *Rameau*, en sortant de la représentation de leurs Opéra. Voilà ce qui n'arrive point aux productions de nos Poëtes & de nos Musiciens modernes. La raiſon en eſt ſimple; c'est que la Muſique Françoiſe eſt faite pour le cœur, & la Muſique Italienne pour les oreilles. Or il y a à parier que les oreilles ont plus de part à l'enthousiasme de la nouveauté, que le sentiment. Aussi sommes-nous bientôt réduits à n'avoir plus de Spectacle Lyrique; &, supposé que nous revenions de l'erreur où nous nous ſommes laissés entraîner, & qu'on remette les anciens Opéra, pourront-ils être exécutés,

chantés par des Acteurs qui auront perdu le goût du chant François & plié leurs organes à des inflexions purement Italiennes?

Il faut pourtant être juſte. La Muſique Italienne, malgré ſes charmes, qu'elle proſtitue ſouvent aux plus ſottes & plus ridicules paroles, n'a pas empêché qu'on ne ſoit accouru en foule aux repréſentations d'*Acajou* & des *Nymphes de Diane*, excellens Opéra-Comiques en vaudevilles, du célèbre M. Favart. Nos Prudes philoſophes, tout en criant à l'indécence, n'ont pas laiſſé que de remplir les loges, munies à la vérité de fort grands éventails, preſque à jour, avec une petite lorgnette artiſtement adaptée aux bâtons de l'éventail, pour ne rien perdre du jeu des Acteurs. Le genre de l'ancien Opéra-Comique eſt, ſans doute, un peu libre; mais il faut conſidérer que c'eſt un ſpectacle ambulant & forain, qui ne reſpire que la gaîté, & qui, par conſéquent, doit être néceſſairement moins châtié qu'un ſpectacle régulier & permanant. Cependant, quelque liberté qui règne dans les vrais Opéra-Comiques, ils me paroiſſent bien moins dangereux pour les mœurs, que certains Drames dont l'intri-

gue & le dénouement ne sont pas d'un trop bon exemple. On s'y porte pourtant en foule, & ces mêmes Prudes, qui se servent si fréquemment de leurs eventails aux représentations d'*Acajou* & *des Nymphes de Diane*, n'ont ni assez d'yeux, ni assez d'oreilles pour *Isabelle* & *Gertrude*; sur-tout dans la scène nocturne, bien capable de donner à rêver aux jeunes filles qu'on y mène sans scrupule, & de leur faire naître l'envie d'avoir aussi, à l'exemple de leurs mères, une de ces *Intelligences qui rendent les gens heureux* (1).

Quoi qu'il en soit, on doit regretter la perte de l'ancien Opéra Comique, qui commençoit à se perfectionner sous les pinceaux riants & faciles de M. Favart; car ce Spectacle étoit encore au berceau, lorsque M. Piron y travailla. J'espère donc qu'on ne jugera pas à la rigueur ces légères productions d'une imagination riante & badine, dont, malgré tous leurs défauts, le Lecteur peut s'amuser.

(1) Voyez dans la Comédie *d'Isabelle & Gertrude*, la scène, où la jeune fille, venant respirer le frais de la nuit, & appercevant de la lumière dans le Pavillon de sa mère, qu'elle croyoit couchée, s'approche, écoute, & entend distinctement sa mère *soupirer* & parlant à M. Dupré du bonheur qu'elle éprouve avec lui. *Voyez scènes VIII. IX. X.*

: sont pas la partie la moins
e Receuil. M. PIRON a ex-
;enre, où il est le seul qui
AFONTAINE, sans être son
anière de raconter est à lui :
ureuses négligences de ſon
:cesseur ; mais il en a toutes
oute la naïveté. Les Fables
; rendent insipides presque
Fabulistes qui ont osé mar-
ses Contes n'ôtent rien aux
rouve à la lecture des Contes
'en a composé qu'un très-
'resque tous ceux qu'on lui
s différentes éditions furti-
blessent, ou non, la dé-
œurs, ne ſont point de lui.
déclaration formelle, pour
y ſoit point trompé ; & c'est
r lui-même, que je la fais.
ſa sincérité ne peuvent être
eu ſoin de mettre à côté
rimés furtivement ! sous son
lui sont étrangers, cette
main : *Ce Conte n'est pas de*
y a de singulier, c'est que
Contes qu'il ait avoués être
gne un peu trop de liberté,

on ne lui en a dérobé qu'un, qui se trouve imprimé; mais avec des altérations sensibles & grossières. Telle est la défense d'un Auteur, qui, comme le dit PIRON, dans sa *Préface* (1) *de la Métromanie*, a donné prise sur lui, par une heure ou deux de son mal employé, dans sa première jeunesse. Quarante années d'une conduite irréprochable, passées à ne composer que des écrits sages & décens, ne le mettent point à couvert des reproches durables, ni souvent même de la punition que méritent & qu'entraînent une foule d'écrits impies ou scandaleux qu'on lui attribue témérairement, & qu'on imprime effrontément sous son nom. Il suffit qu'il ait été coupable une seule fois en sa vie, pour qu'on le croye toujours coupable. Voilà, en deux mots, l'histoire de M. PIRON. Ce n'est point son apologie que je fais: mais je me dois à la vérité; & je la présente ici pour faire taire la calomnie.

CE que je viens de dire des Contes de M. PIRON, doit s'appliquer aussi à ses Epi-

(1) Voyez Préface de la Métromanie, pag. 241 & suivantes.

Les Contes ne sont pas la partie la moins intéressante de ce Receuil. M. Piron a excellé dans ce genre, où il est le seul qui approche de Lafontaine, sans être son imitateur. Sa manière de raconter est à lui : il n'a pas les heureuses négligences de ſon inimitable Prédécesseur ; mais il en a toutes les grâces, & toute la naïveté. Les Fables de Lafontaine rendent insipides presque toutes celles des Fabulistes qui ont osé marcher après lui ; ses Contes n'ôtent rien aux charmes qu'on trouve à la lecture des Contes de Piron. Il n'en a compoſé qu'un très-petit nombre. Presque tous ceux qu'on lui a attribués dans différentes éditions furtives, soit qu'ils blessent, ou non, la décence & les mœurs, ne ſont point de lui. J'en fais ici la déclaration formelle, pour que le Public n'y ſoit point trompé ; & c'est d'après l'Auteur lui-même, que je la fais. Sa bonne foi, ſa sincérité ne peuvent être suspectes. Il a eu ſoin de mettre à côté des Contes imprimés furtivement sous son nom & qui lui sont étrangers, cette apostille de sa main : *Ce Conte n'est pas de moi.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que des deux seuls Contes qu'il ait avoués être de lui, où il règne un peu trop de liberté,

on ne lui en a dérobé qu'un, qui ſe trouve imprimé ; mais avec des altérations ſensibles & grossières. Telle eſt la deſtinée d'un Auteur, qui, comme le dit PIRON, dans sa *Préface* (1) *de la Métromanie*, a donné priſe sur lui, par une heure ou deux de feu mal employé, dans ſa première jeuneſſe. Quarante années d'une conduite irréprochable, passées à ne composer que des écrits sages & décens, ne le mettent point à couvert des reproches durables, ni ſouvent même de la punition que méritent & qu'entraînent une foule d'écrits impies ou ſcandaleux qu'on lui attribue témérairement, & qu'on imprime effrontément sous son nom. Il suffit qu'il ait été coupable une seule fois en sa vie, pour qu'on le croye toujours coupable. Voilà, en deux mots, l'histoire de M. PIRON. Ce n'est point son apologie que je fais : mais je me dois à la vérité ; & je la présente ici pour faire taire la calomnie.

CE que je viens de dire des Contes de M. PIRON, doit s'appliquer aussi à ses Epi-

(1) Voyez Préface de la Métromanie, pag. 241 & suivantes.

grammes. Je les ai toutes rassemblées avec soin : j'aurois voulu pouvoir supprimer entièrement celles qui sont dirigées contre quelques Auteurs estimés ; mais outre qu'elles sont trop connues &, que l'on m'auroit reproché mon infidélité, une raison plus forte m'a déterminé à les insérer toutes dans cette édition. Je n'ai pas voulu enhardir la haine, la vengeance ou l'audace de quelques Ecrivains obscurs, lesquels se seroient joués de la crédulité du Public, en lançant, leurs traits, à l'abri du nom de PIRON. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'ouvrir le prétendu *Recueil des Poesies, ou Œuvres diverses de M.* PIRON, imprimé à Lausane, en 1773. On le trouvera rempli d'une quantité de mauvaises & méchantes Epigrammes, contre les Auteurs distingués dont PIRON prétendoit avoir à se plaindre, & cependant elles ne sont point de lui : mais il suffit qu'il en ait fait, pour qu'on lui attribue celles qu'il n'a pas faites. Je voudrois, pour sa propre gloire, qu'il n'eût jamais fait usage de cette arme légère qu'il manioit si bien ; aussi ne chercherai-je pas à le justifier sur ce point : je dirai simplement qu'il n'a point vomi d'injures grossières, ni en vers ni en prose ; que la calomnie n'a point empoi-

sonné ses traits ; que le fiel n'a point coulé de ſa plume à la plus légère offenſe ; qu'il n'a intéressé dans sa querelle ni les Grands, ni les Petits ; mais qu'il s'eſt égayé ſur ses rivaux, & que ſa malice étoit dans son esprit & non dans son cœur. Ce que je ne peux ni ne dois passer ici sous silence, est l'atroce calomnie consignée dans la *Lettre d'un* prétendu *Théologien* (1) *à l'Auteur du Dictionnaire des trois Siécles*, où l'on attribue à M. PIRON, l'Epigramme la plus horrible & la plus impie. Non-seulement cette Epigramme n'est pas de lui ; mais je soutiens, que dans le peu de pièces qui lui ſont échappées, aucune ne reſpire l'impiété. Je ſuis en état de le prouver, par l'examen scrupuleux que j'ai fait de tous les ouvrages qu'il m'a lais-

(1) Voyez pag. 12. Cette Brochure, sans style & ſans esprit, est une œuvre de ténèbres, une rapsodie anti-morale, une diatribe qui n'a d'autre mérite que d'être anti-Chrétienne. Tout y respire le sectaire impie. Elle est remplie de blasphêmes contre Dieu & contre la Religion & d'injures contre le Parlement, qui y est traité de fanatique. On y vomit des horreurs contre deux Magistrats recommandables & reſpectables à plus d'un titre ; & contre M. l'Evêque d'Amiens, mort l'année dernière [1774] en odeur de sainteté. On peut dire à l'Auteur de ce mauvais écrit, quel qu'il ſoit : *Novimus & qui te*, &c.

sés, & qui comprennent généralement tout ce qu'il a composé pendant le cours de sa vie. Jamais l'Anonyme qui le calomnie si gratuitement & si indignement, n'auroit hasardé de le faire du vivant de PIRON. Le Poëte n'auroit pas repoussé cette injure avec ſes armes ordinaires, il auroit invoqué la sévérité des Loix contre le Calomniateur. Quoi! c'est dans un siècle auſſi éclairé, dit-on, que le nôtre, que des Auteurs impies usurpent les noms les plus respectables, leur imputent leurs ſottises & leurs blasphêmes, & jouissent de l'impunité, à la faveur du voile dont ils ſe couvrent: Eſt-ce donc là le fruit de nos lumières? Quoi qu'il en ſoit, je le répète, j'ai publié toutes les Epigrammes de M. PIRON, pour oppoſer un frein à ceux qui oſeroient en publier d'autres sous son nom, & flétrir ainsi sa mémoire. Je déclare, en même-temps, que je ſuis loin d'adopter ce genre de Satire, innocent ou non, sérieux ou badin; & que je reſpecte autant les perſonnes, que les talens qui y sont attaqués. Heureuſement leur renommée n'en eſt ni moins étendue, ni moins célèbre.

Quant aux Poéſies fugitives de M. PIRON,

quoiqu'elles soient en grand nombre, il y en a très-peu de connues. La légèreté, l'aisance, l'harmonie, les grâces, les caractérisent presque toutes. Il semble même qu'il ait emprunté, tantôt le pinceau de l'*Albane*, tantôt celui du *Corrège*, & toutes reſpirent cette gaîté qui ne l'abandonnoit jamais. Il est agréable dans ses Epîtres, ſublime dans ſes Odes, plein de force & de choses dans ses Poëmes divers. Il a parcouru, tous les genres ; & jusques dans ses Chansons, tout est marqué au coin du génie. La traduction des *sept Pseaumes de la Pénitence*, par laquelle je termine les Poésies, ne se ressent point de l'âge avancé dans lequel il l'a compoſée. Elle est encore animée par ce feu poétique qu'il a conservé, pour ainsi dire, jusqu'au dernier moment de sa vie. Mais ce qui lui fera le plus d'honneur, auprès des honnêtes gens, est l'expression du repentir sincère qu'il y témoigne du scandale qu'il a donné dans sa jeunesse.

J'AI ajouté à cette collection quelques productions, en prose, de M. PIRON, dont plusieurs sont déja connues, & ont été bien reçues du Public. En un mot, je n'ai rien

négligé pour rendre, comme je l'annonce, cette édition complette. Si quelqu'un, par cupidité, ou par un motif plus bas encore, par méchanceté, respectoit assez peu le Public & la vérité, pour ajouter d'autres pièces à celles que renferme cette Edition; j'affirme qu'elles ne sont point de PIRON. Je supplie le Lecteur de m'en croire sur ma parole. Je n'ai aucun intérêt, quel qu'il soit, à déguiser la vérité. L'Auteur a été assez malheureux & assez puni de son vivant sans encore chercher à rendre sa mémoire odieuse, en perpétuant le scandale après sa mort.

J'AI écrit la vie de cet homme célèbre. J'aurois pu m'y borner à l'énumération de ses ouvrages, comme on le doit en traitant la vie d'un homme de lettres ordinaire, & de la plûpart des gens à talens; mais la vie d'un homme de génie, d'un homme rare en tout genre, exige de plus longs détails. Rien n'est plus satisfaisant que de voir l'exposition des causes & des circonstances, qui ont produit les premières étincelles du génie, dans les modèles que nous nous proposons d'imiter. Rien ne provoque autant notre ardeur, que le portrait au vrai de ces

hommes que le Public a couverts de lauriers : nous ne pouvons admirer leurs chef-d'œuvres, sans nous intéresser à leurs personnes. On desire des vertus à tous ceux dont on estime les talens. On voudroit que l'homme moral fût grand dans le grand homme; & il faut convenir, malgré le nombre des exceptions, que si la noble simplicité fait la grandeur de l'homme moral, elle se trouve ordinairement réunie à l'élévation du génie. Je me suis donc permis, dans la vie de feu M. PIRON, tous les détails qui pouvoient donner une idée juste de sa candeur, de sa franchise, de son désintéressement & de l'excellence de son caractère, que ses rivaux affectoient de méconnoître, lors même qu'ils avouoient ses talens. Voilà mon excuse ou mes raisons sur l'étendue que j'ai donnée au récit de la vie du plus célèbre Poëte de nos jours.

VIE

VIE
D'ALEXIS PIRON.

VIE
D'ALEXIS PIRON.

ALEXIS PIRON, né le 9 Juillet 1689, à Dijon, étoit fils d'Aimé PIRON, Apothicaire, & d'Anne DUBOIS, sa seconde femme. Une probité inaltérable, & reconnue dans toute la Province, leur tenoit lieu de fortune. Des mœurs antiques & pures entretenoient la paix & l'union qui régnoient au sein de cette honnête famille, où les Muses n'étoient point étrangères. Le père d'Alexis les cultivoit; elles aimoient à parler quelquefois avec lui le langage de l'ancienne Rome, & se prêtoient même souvent au patois du pays, qu'elles embellissoient de leurs charmes. Estimé, chéri, considéré de ses concitoyens, il parvint à l'Echevinage de Dijon. Quelques affaires qu'il eut à traiter pour les intérêts de la ville, le firent connoître, & lui donnèrent accès auprès de M. le Prince de CONDÉ, dont il gagna la bienveillance & la protection par sa naïveté, la franchise & l'en-

jouement singulier de ſon caractère. Il eut également le bonheur de plaire aux deux augustes ſucceſſeurs de M. le Prince, qui l'admettoient familièrement à leur cour; car c'étoit encore le temps où les Grands prenoient plaiſir à rechercher la ſociété des Gens de lettres, parce qu'alors le ſçavoir étant joint aux mœurs, l'eſtime accompagnoit toujours l'accueil honorable & les ſuffrages flatteurs qu'ils obtenoient, ſans les briguer.

DANS ce temps-là même, un Poëte célèbre, l'ornement du Parnaſſe Latin, *Santeul*, avoit accompagné M. le Prince aux Etats de Bourgogne. Aimé PIRON ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de Santeul, qu'il courut ſur le champ lui rendre hommage. Mais ce Poëte, qui portoit à l'excès l'ivreſſe orgueilleuſe de ſon art, le reçut avec tant de hauteur, qu'il révolta le Poëte Bourguignon. Bientôt les humbles égards ſe changèrent en railleries pleines de ſel; aux complimens ſuccéda l'ironie; les propos devinrent enfin ſi vifs & ſi plaiſans de part & d'autre, qu'il ſe paſſa, en préſence du Prince,

une scène des plus comiques, dont le Poëte Latin fut plus piqué qu'humilié. Ils ſe brouillèrent donc à leur première entrevue ; mais cette brouillerie ne dura qu'un moment. Un ami commun, le bon vin du pays, les réconcilia le jour même. Devoit-on s'attendre au ſort funeſte que *cet ami* préparoit à Santeul ? Tout le monde ſait qu'une colique de *miserere* [1] l'enleva, pour ainſi dire, au milieu d'un repas. L'Apothicaire Poëte fut en vain appelé au ſecours ; les reſſources de ſon art devinrent inutiles ; le malheureux Santeul étoit frappé du coup mortel.

CET événement répandit un deuil général ſur le Parnaſſe. Aimé PIRON y fit entendre ſes regrets à ſa manière, c'eſt-à-dire, en vers Bourguignons. Nous avons de lui, dans ce dialecte, une infinité de petits Poëmes, de Chanſons, de Harangues & de Pièces fugitives charmantes, dont la plûpart ont été imprimées. Il célébroit tantôt les événemens intéreſſans pour

1 On remplit son verre d'une forte doſe de Tabac d'Eſpagne, & on le lui fit avaler.

la Nation, tels que la *Naissance du Duc de Bourgogne* [1], *les Victoires du Grand Condé* [2], *le Retour de la ſanté du Roi* [3], & tantôt les événemens particuliers à ſa Province. Plusieurs autres pièces, en vers François, pourroient encore lui faire honneur. Mais les Noëls qu'il composoit, en patois Bourguignon, étoient l'objet de son occupation favorite. Il en publia, tous les *Avents*, pendant trente ans de suite. Ces Cantiques respirent l'onction la plus tendre. Il y faisoit quelquefois allusion aux événemens du jour; comme dans celui où il parle de la guerre de la succession d'Espagne, & dans celui où il forme les vœux les plus touchans pour la prospérité de Louis XV; qui ne faisoit que de naître. Bernard *de la Monnoye*, avec lequel Aimé PIRON fut lié de l'amitié la plus étroite, pendant l'espace de 80 ans [4], le plaisantoit souvent, &

---

1 L'Ebaudissemen Dijonnoi su lai naissance du Duc de Brégogne.

2 Guillaume Encharbotai.

3 Joyeusetai su le retor de lai santai du Roi.

4 Aimé PIRON, étoit né le premier Octobre 1640, &

l'esprit & du caractère d'Aimé PIRON, on peut dire que les Muses assistèrent à la naissance d'*Alexis*, son fils, & que la Gaîté le reçut en venant au monde, pour ne le quitter jamais.

SON éducation fut, comme on la donnoit dans ce temps-là, savante, utile & sévère. Malgré la vivacité de son âge, Alexis en profita & fit d'excellentes études. On voit, par ce qu'il dit lui-même dans sa préface de la Métromanie, avec quelle avidité il écoutoit ses Maîtres, & de quel enthousiasme il étoit saisi à la lecture des bons ouvrages & à la vue des beautés que présentent les grands modèles de l'antiquité Grecque & Latine. Mais comme il falloit songer à prendre un état utile & conforme à la médiocrité de sa fortune, ses parens s'efforcèrent par toutes sortes de voies, même par des châtimens, d'étouffer en lui cet amour poëtique qui déceloit déjà le feu de son génie.

SI le jeune PIRON parut se rendre aux instances de sa famille, ce ne fut pas sans se faire une extrême violence. Il trouvoit des inconvéniens à tous les partis qu'on lui proposoit. L'état Ecclésiastique étoit celui que ses Parents

auroient desiré qu'il choisît, comme le plus avantageux. Il ne voulut point l'embrasser, parce que, disoit-il, l'homme le plus pur ne l'est jamais assez pour remplir dignement cet état. Qu'on ne s'imagine pas que nous lui prêtions ce langage; nous avons trouvé, plus d'une fois, cette façon de penser consignée dans ses écrits. Au défaut de l'état Ecclésiastique, l'art de la Médecine lui offroit encore, en perspective, un chemin, à la vérité, difficile & laborieux, mais un but utile. Il n'y vit que des obstacles insurmontables. Réfléchissant sur le prix de la vie des hommes, il s'étonnoit qu'on l'abandonnât si facilement aux incertitudes & aux conjectures hasardeuses d'un Art, auquel les maux, comme des Protées, échappent malgré l'attention la plus scrupuleuse & l'expérience la plus consommée. Il ne lui restoit donc que la profession d'Avocat : il crut que c'étoit celle qui lui convenoit le mieux. Ce n'est pas qu'il n'y vît aussi des écueils : il savoit que le défenseur des biens, de l'honneur, de la vie même des citoyens, avoit besoin d'être doué de grands talens & de grandes vertus : mais il pensoit qu'à un juge-

ment sain, un esprit actif & pénétrant, une âme élevée & sensible, une droiture de cœur & un désintéressement à toute épreuve, joignant une étude approfondie & raisonnée des loix, on pouvoit risquer de s'engager dans leur labyrinthe, en sortir triomphant, & mériter un nom parmi les plus célèbres Orateurs du Barreau. Ainsi, déterminé à suivre l'étude de la Jurisprudence, il partit pour Besançon où il prit ses degrés.

De retour à Dijon, il se fit recevoir Avocat, bien résolu pourtant, à la première bonne cause qu'il perdroit, de renoncer à la profession. Mais au moment même où il se préparoit à son début, un dérangement subit & imprévu arrivé dans la fortune déjà fort médiocre de sa famille, l'éloigna, pour jamais, d'un état qui suppose au moins l'honnête nécessaire. Ce revers qui influa sur tout le reste de sa vie, le toucha moins que le plaisir de pouvoir se consacrer tout entier au service des Muses : leurs charmes trompeurs, de son propre aveu, l'avoient séduit au point, qu'il ne voyoit pas de gloire

plus brillante & de bien plus desirable, que d'être couronné de leurs mains.

AINSI PIRON, sans expérience, s'abandonna à la douce illusion qu'il s'étoit faite. Son caractère franc & honnête, sa conversation pleine de sel & d'ingénuité, sa gaîté naturelle & soutenue, ses saillies toujours neuves & intarrissables, que le bon vin du pays rendoit quelquefois plus piquantes & plus vives, le firent rechercher, surtout par ces sociétés formées sous les seuls auspices du plaisir & de la liberté. Il y fut introduit par un de ses camarades de Collége, M. Jehannin, depuis Conseiller au Parlement de Dijon. C'eſt-là qu'il oublioit, en apparence, ses malheurs domestiques; car malgré son humeur enjouée, il ne se livroit pas au plaisir autant qu'on l'auroit desiré. Aussi se déroboit-il souvent à l'empressement qu'on lui témoignoit de l'avoir. S'il aimoit la dissipation, il aimoit encore davantage l'étude & la retraite.

IL étoit alors dans l'âge où l'amour triomphe aisément d'un cœur, & le sien tendre & sensi-

ble s'étoit déjà rendu aux charmes d'une de ses parentes, dont il n'éprouva que des rigueurs. Cette paſſion malheureuse, qui fit le tourment de ses plus beaux jours, fortifioit encore son goût pour la solitude.

Le jeune Jehannin qui joignoit à l'esprit le plus naturel & le plus aimable, beaucoup de talens pour la poësie, étoit au contraire entièrement livré à la société; une indolence voluptueuse formoit le fond de son caractère, qu'il ne surmonta jamais. Il souffroit impatiemment la conduite sauvage de son camarade, qu'il avoit souvent surpris égaré dans les bois, & fuyant tout commerce avec les humains. Comme il s'avisoit un jour de lui en faire des reproches; Piron, à son tour, voulut lui faire honte de sa paresse, & prenant un ton grave & sérieux, il lui démontra avec beaucoup de vivacité, & encore plus de fermeté, combien ce vice étoit dangereux, par la léthargie dans laquelle il retient les facultés de l'âme, par le désordre qu'il porte dans la fortune la mieux établie, par le dégoût qu'il répand sur les de-

voirs les plus indispensables; en un mot, par tous les inconvénients qui en résultent pour nous-mêmes & pour les autres.

JEHANNIN crut devoir répondre à la morale de PIRON, par une Ode, dans laquelle il chantoit les douceurs de la Paresse, & les plaisirs de l'Amour. PIRON reçoit cette Ode : mais quelle est sa surprise, de la trouver remplie d'images indécentes & lascives, de maximes dangereuses & libertines, de vers heureux & pleins d'harmonie; enfin l'Ode lui tombe des mains à la dernière strophe, terminée par la pensée la plus licencieuse & le mot le plus obscène. Sortant tout-à-coup de son étonnement, par un grand éclat de rire, piqué d'une folle émulation & croyant que son ami lui faisoit un défi, il lui répond sur le champ, lui rend Ode pour Ode, & trouve plaisant de commencer sa pièce par le même mot qui terminoit celle qu'il venoit de lire. Son imagination le servit trop bien; il mit en très-peu de temps la dernière main à l'ouvrage, l'envoya à Jehannin, & lui écrivit que c'étoit moins pour le braver & lui montrer un maî-

tre, qu'il avoit composé cette pièce, que pour lui prouver combien il étoit facile de réussir dans ce genre, & pour le détourner, lui & toute Muse libertine, de la criminelle démangéaison de s'y livrer : il le prioit surtout avec instance de jeter l'Ode au feu, dès qu'il l'auroit lue, & de ne la communiquer à personne. Le premier soin de Jehannin fut de violer le secret. Il la donna à quelques jeunes Conseillers de ses amis, qui ne se firent point un scrupule de la lire, à huis clos, & même en présence de l'illustre Président *Bouhier*. Le Procureur-Général en fut informé, & crut devoir mander PIRON, qui, saisi d'effroi & se doutant qu'il étoit trahi, courut chez Jehannin pour l'accabler de reproches. Celui-ci également alarmé, vole chez le Président Bouhier, pour implorer, dans cette délicate & fâcheuse circonstance, sa protection en faveur de PIRON, laquelle lui devenoit d'autant plus nécessaire, qu'alors le Ministère public sévissoit avec la plus grande rigueur contre tout auteur qui insultoit, dans ses écrits, à la Religion & aux bonnes mœurs. « Rassurez PIRON, (dit le Président Bouhier) » qu'il se rende sans

» tarder aux ordres de M. le Procureur-Géné-
» ral ; qu'il désavoue son ouvrage ; & pour peu
» que M. le Procureur-Général insiste à ce que
» PIRON lui déclare qui en est l'auteur, qu'il
» me nomme hardiment ; la chose en demeurera-
» là, & je saurai rendre à PIRON, en temps
» & lieu, ses droits de propriété ».

ARMÉ de cette bonne réponse, PIRON se présenta devant M. le Procureur-Général, non sans rougir, lorsqu'interrogé quel étoit l'auteur des vers, il nomma le Président Bouhier. A ce nom respectable, M. le Procureur-Général se mit à sourire, & après avoir fait une sévère réprimande à PIRON, le congédia, en lui disant, qu'il n'éviteroit pas la punition que méritoit une pareille production, si jamais il se rendoit coupable de sa publicité. Il finit par l'exhorter à mieux employer désormais ses talens.

TELLE fut, dans la plus exacte vérité, l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie & de licence, devenu malheureusement trop célè-

bre & trop répandu. L'auteur, par soixante ans & plus de repentir & de regrets, s'étoit flatté d'en avoir effacé jusqu'au moindre souvenir : mais ses ennemis n'en ont que trop abusé pour rendre ses mœurs suspectes; quoique cette Ode ne fût ni le fruit d'une honteuse orgie, ni la suite d'un libertinage réfléchi, & encore moins le sujet d'un prix proposé par un grand Prince, comme on a osé le débiter. L'Auteur en avoit conservé la datte; je l'ai trouvée écrite de sa main; elle est de l'année 1710 & détruit tous ces faux bruits; PIRON n'avoit alors que vingt ans. Néanmoins nous ne cherchons point ici à le justifier d'une faute que l'envie lui a trop souvent reprochée. Nous voulons seulement arrêter le progrès de la calomnie, afin que, si elle ne l'a pas épargné pendant sa vie, elle respecte du moins sa mémoire.

LA réprimande sévère de M. le Procureur-Général eut son effet; PIRON s'efforça de se concilier l'estime des honnêtes gens, en faisant oublier, par sa conduite, la coupable erreur d'un

d'un moment, à laquelle son cœur n'avoit point eu de part. On l'aimoit, & c'étoit avec peine qu'on le voyoit dans l'inaction & sous le poids de l'infortune. La nature l'avoit affligé d'une vue très-foible & très-basse : sans ce défaut, il auroit pu tirer un grand avantage d'un petit talent qu'il possédoit supérieurement. Son écriture étoit presque aussi belle que le burin ; mais il se fatiguoit beaucoup le corps & les yeux en écrivant : il fallut néanmoins faire usage de cette misérable ressource. Le hasard avoit conduit à Dijon un Financier fort riche : tout le monde s'empressa de lui parler en faveur de PIRON. Le Financier le prit en qualité de second Secrétaire, & Piron lui fit le sacrifice de ses talents & de sa liberté, pour 200 livres par an. Il subit, sans murmurer, sa triste destinée ; & suivit le Financier dans une tournée, espérant que, lorsque il seroit mieux connu, il en obtiendroit un meilleur traitement. Cette espérance lui paroissoit d'autant mieux fondée, que ce Financier, du côté de la naissance & de l'éducation, n'avoit rien de commun avec les Financiers de ce temps-là. Au desir d'amasser des richesses,

il joignoit le goût des Lettres, & avoit de plus des prétentions au bel esprit : on l'a vu même quelquefois suspendre ses calculs lucratifs, pour descendre un moment sur l'arène, entrer en lice & disputer le prix : en un mot, il étoit *Métromane.* PIRON qu'il occupoit le plus souvent à copier ses vers, n'étoit ni assez bas flatteur, pour les trouver bons, ni même assez politique, pour se taire. Quelques procédés peu convenables lui firent voir qu'on étoit blessé de sa franchise, & qu'il étoit temps de se retirer. Il le fit sans regret, & rentra dans le sein de sa famille, avec un commencement d'expérience bien propre à lui faire comprendre, pourquoi les demi-talens, & même l'ignorance, trouvent des protecteurs en foule, tandis que le vrai mérite, le savoir modeste, & les talens réels en manquent presque toujours. Il en vit clairement la raison ; c'est qu'on ne protége pas ce qu'on n'a point, ce qu'on ne peut avoir, & ce qu'on ne connoît pas : ajoutons encore que l'ignorance & la médiocrité, plus accoutumées aux bassesses, par conséquent plus souples & moins délicates sur les moyens de par-

venir, affrontent aisément les obstacles & ne ſont humiliées de rien ; au lieu qu'une noble fierté, naturelle à toute âme élevée, empêche l'homme honnête d'avilir son talent, en l'offrant à l'idole devant laquelle il seroit contraint de se courber, & par conséquent écarte loin de lui les protecteurs dont il auroit à rougir.

PIRON revint donc à Dijon, où, malgré l'extrême rigueur de son sort, il rapporta sa gaîté toute entière, & continua, comme auparavant, d'y mener tantôt une vie studieuse & solitaire, & tantôt agréable & dissipée. Quelque-temps après son retour, en 1715, les Chevaliers de l'Arquebuse de Dijon, rendirent le prix d'usage, & y invitèrent les Compagnies de l'Arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les Chevaliers Beaunois. La muse de PIRON s'égaya sur les Vainqueurs, & célébra leurs exploits dans une Ode Burlesque & Satirique. Quoiqu'il eût pris la précaution de garder l'anonyme, personne ne s'y trompa; il paſſa constamment pour en être l'auteur, & la guerre s'alluma.

LES HOSTILITÉS commencèrent par un déluge de couplets dont on accabla PIRON : mais malheureusement les Muses de Beaune, malgré leur organe [1] bruyant, n'étoient pas de la force de la Muse Dijonoise, dont les traits plaisans & malins, rangeoient toujours les rieurs de son côté. Jamais la scène n'étoit vuide ; PIRON l'occupoit, sans cesse, aux dépens de ses ennemis. Il alloit dans la Campagne des environs de la ville, coupant, abbatant, arrachant tous les chardons qui s'offroient à sa vue. » Eh ! parbleu répondoit-il aux passans qui l'interrogeoient, étonnés de la fureur avec laquelle il moissonnoit ces chardons, » je suis en guerre avec les » Beaunois, je leur coupe les vivres ». On auroit pû de part & d'autre, en demeurer là. D'ailleurs, cette pièce satirique étoit à tous égards, peu digne de son auteur, & PIRON avoit

1 On dit, en Bourgogne, les *Asnes de Beaune*, parce que ces animaux ſont très-beaux & forts communs à Beaune. Ils y ſont de la plus grande utilité, pour le ſervice des vignes du canton. C'est-là ce qui a donné lieu au sobriquet, qui n'est qu'une plaisanterie, puisqu'on trouve dans cette jolie ville, autant d'esprit qu'ailleurs.

eu le plus grand tort de livrer indistinctement au ridicule tous les habitans d'une ville qui a fourni plusieurs hommes célèbres.

Quoi qu'il en soit, le ressentiment de l'injure dura jusqu'en 1717, que les Beaunois rendirent à leur tour, le prix de l'Arquebuse. PIRON voulut y aller. On l'avertit en vain du danger qu'il couroit : rien ne l'intimida, ni ne put le détourner de son dessein. Le jour arrivé, il partit à pied de Dijon, pour se rendre à Beaune, & après s'être recommandé à la Dame de ses pensées, il s'abandonna à son destin. Son ami Jehannin l'accompagna jusqu'à une demi-lieue de la ville, & PIRON continua sa route, seul, jusqu'à Vougeot, où il s'arrêta pour en goûter le bon vin. Là, de nouveaux compagnons de voyage se joignirent à lui ; on se remit en chemin & l'on marcha le reste de la nuit. Jamais nuit ne fut plus orageuse & plus noire. PIRON en tira un mauvais augure, & n'en fut pas moins de bonne humeur.

Il étoit cinq heures du matin, lorsque la

joyeuse caravanne arriva aux portes de Beaune. Déjà les rues de la ville étoient remplies d'un peuple nombreux, que les préparatifs de la fête avoient éveillé bien avant l'aube du jour. Dès que PIRON se vit sur les terres ennemies, il ne fut pas le maître d'une certaine émotion qui le saisit; mais il reprit bientôt courage à la vue de la maison où il étoit attendu, & où il s'etoit ménagé des intelligences secrettes, en cas de surprise. Il s'y délassa jusqu'à cinq heures du soir, qu'un bruit d'instrumens guerriers, qui annonçoit l'ouverture du prix, le fit sortir de table, où il étoit encore avec ses amis. Il descendit dans la rue pour être plus à portée de voir défiler les Chevaliers. Ceux de l'Arquebuse de Dijon ouvroient la marche. A peine eurent-ils apperçu PIRON, qu'ils s'arrêtèrent, & l'ayant entouré, le pressèrent de venir se ranger sous leur drapeau. Les propos qu'ils avoient entendus, les effrayoient pour lui. On lui dit que son arrivée avoit fait du bruit dans la ville; que son nom voloit de bouche en bouche, & que déjà une joie perfide éclatant de toutes parts, donnoit le signal de la vengeance. PIRON

n'écouta rien : il ne fut sensible qu'aux instances de ses compatriotes, & à l'amitié qu'ils lui témoignoient dans cette circonstance critique. Il les en remercia, en leur disant,

> Allez, je ne crains point leur impuissant courroux,
> Et quand je ſerois ſeul, je les *Bâterois* tous.

Les Chevaliers Dijonnois voyant l'impossibilité de le déterminer à les suivre, reprirent leurs rangs, & le quittèrent à regret. Toutes les Compagnies passèrent ainsi en revue devant lui. Les Beaunois fermoient la marche. Comme ils l'avoient reconnu de loin, dès qu'ils furent près de lui, ils firent briller à ſes yeux quarante épées nues; mais chaque Cavalier, en lui préſentant la pointe baiſſée, l'honora d'un ſalut, auquel il répondit par une profonde inclination, deux doigts appuyés sur ses lèvres, en leur faisant entendre par ce signe, qu'il seroit désormais plus circonspect.

Ces Cavaliers étoient ſuivis d'une troupe de jeunes fantassins, le fuſil sur l'épaule, marchant sur une colonne de cinq hommes de front. Un très-large ruiſſeau couloit dans la Ville. Le

Fantassin qui se trouvoit sur la ligne du milieu, craignant de se mouiller, & ne voulant pas néanmoins rompre la file, marchoit les jambes ridiculement écartées sur l'un & l'autre bord du ruisseau. Cette attitude plaisante frappa PIRON, & pensa lui faire enfreindre le traité de paix qu'il venoit, pour ainsi dire, de jurer dans l'instant même. Il se permit quelques saillies, qui lui attirèrent, de la part de cette brave Infanterie, des regards menaçans, dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir. La marche terminée, chacun se rendit au lieu où devoit s'adjuger le prix; & la journée se passa sans aucune désastreuse aventure.

Le lendemain les plaisirs recommencèrent avec le jour. PIRON fut réveillé par le bruit des instrumens qui rappeloient les Chevaliers au Drapeau, & à de nouveaux divertissemens. Il se contenta de ceux dont il avoit été témoin la veille, & alla passer la journée chez les Prêtres de l'Oratoire qui l'avoient invité à dîner, & où il avoit un frère. On l'y traita splendidement. Il égaya si bien la pieuse Congrégation,

que pour la première & la dernière fois, peut-être, le repas fut prolongé bien au-delà du temps ordinaire, tant on prenoit de plaisir à l'entendre & à le faire causer. Il ne sortit de la Communauté qu'à huit heures du soir, pour aller à la Comédie.

LES Beaunois n'avoient rien épargné pour rendre la journée plus brillante. Ils avoient arrêté une troupe de Comédiens, & fait dresser un théâtre dans une vaste grange. PIRON arrivé à la porte du spectacle, ne sachant pas quelle Pièce on alloit jouer, s'adressa au plus apparent de ceux qui faisoient foule, & qui, par un air plus avantageux que les autres & donnant des ordres, paroissoit devoir être plus instruit: *les fureurs de Scapin*, lui dit gravement le jeune Beaunois: *Ah! Monsieur*, répondit, PIRON, en le remerciant, *je croyois que c'étoient les fourberies d'Oreste*; & tout de suite entra se placer dans le parterre.

A PEINE fut-il dans la salle, que tous les regards se tournèrent vers lui. L'assemblée étoit nombreuse: on lui lança mille brocards, qu'il

repoussa toujours avec sa supériorité ordinaire. Enfin la toile se lève, & le bruit ceſſe jusqu'au troisième acte : mais au moment où Scapin enferme Géronte dans le sac, un petit maître, qui, ſans doute, trouvoit cette scène attendrissante, apostropha tout-à-coup le parterre, qui étoit fort tranquille, d'un *paix-là, paix Messieurs, on n'entend pas!* (Ce n'eſt pas faute d'oreilles) cria PIRON ! mot cruel qui pensa faire ensanglanter la scène & terminer la Comédie par la catastrophe la plus tragique. A ce mot, il s'élève un murmure confus : l'indignation éclate dans tous les yeux fixés ſur PIRON ; on est prêt à fondre sur lui : déjà le petit Maître transporté de fureur, alloit, suivi de beaucoup d'autres, s'élancer du théâtre au milieu du parterre, l'épée à la main, lorſqu'un Génie bienfaisant rétablit heureuſement le calme. Le Petit-Maître remit son épée dans le fourreau, reprit sa place, Scapin son rôle, & Géronte, qui, par prudence & à tout événement, étoit sorti de son sac, y rentra au grand contentement des Spectateurs.

LA Pièce finie, PIRON jugea bien, qu'il

n'y avoit de salut pour lui que dans la fuite. Il n'attendit pas que la toile fût baissée : il s'empreſſa de ſortir, eſpérant ſe ſauver à la faveur de la nuit. Il s'échappa donc avec la viteſſe d'un homme qui ſe ſent pourſuivi. Il l'étoit en effet, car dans l'inſtant il fut atteint par une troupe de jeunes gens l'épée à la main : alors il redouble ſa courſe & fait bientôt perdre la trace de ſes pas. Comme il n'entend plus de bruit, il croit ſes ennemis bien loin : il s'arrête un moment pour reſpirer, & ſe félicite déjà d'avoir échappé au plus grand danger, lorſque le voilà de nouveau aſſailli, par cette jeuneſſe furieuſe, prête à le percer de mille coups. PIRON voit le péril qui le menace : fort & vigoureux il ſoutient le choc avec courage, rompt deux ou trois épées ; mais accablé par le nombre, il alloit infailliblement ſuccomber, ſi le Maire de la ville, devant la maiſon duquel cette ſcène ſe paſſoit, ne fût accouru à ſon ſecours, & ne l'eût arraché des mains de ſes ennemis. Il le retira chez lui, où il paſſa le reſte de la nuit, & ſortit de Beaune auſſi tôt qu'on en eut ouvert les portes.

AINSI se termina cette fameuse aventure, dont le héros se plaisoit, encore long-temps après, à raconter, en riant, les détails : aventure qui auroit pû néanmoins devenir funeſte, si ſa conduite & ses mœurs eussent prêté des armes à la vengeance. On fit encore des couplets contre lui ; mais comme il n'y a que des coups à gagner dans ce genre d'escrime, & que PIRON devenoit de plus en plus à charge à ses parents ; après avoir, en vain, employé tous les moyens de se passer d'eux, il réſolut enfin de venir à Paris pour y tenter fortune.

IL abandonna donc, en 1719, avec le plus grand regret, les foyers paternels, & se rendit à Paris, sous les ſeuls auspices de la Providence, c'eſt-à-dire, sans argent, ni crédit. Avant que de quitter Dijon, M. de Berbisey, alors Premier Président du Parlement, & M. le Marquis de Montmain lui donnèrent des lettres de recommandation pour différentes personnes. Mais on ſçait, par expérience, combien il eſt rare que ces sortes de recommandations produisent leur effet. Les lettres de M. de Montmain étoient

adressées à ses deux beaux-frères, le Comte [1] & le Chevalier de Belle-Isle.

PIRON se présenta d'abord chez le Comte. La réception qu'il lui fit fut courte. A peine eut-il lu la lettre de son beau-frère, qu'il dit à PIRON d'aller trouver le Chevalier ; que, pour lui, il n'avoit besoin de personne. Le Comte & le Chevalier de Belle-Isle étoient alors occupés des projets de fortune & d'élévation, que leurs talens, leur mérite personnel & les circonstances réalisèrent depuis.

LE COMTE & le Chevalier de Belle-Isle, mettoient à profit l'intervalle du repos que la paix laissoit à la France, & chacun de son côté l'employoit à s'instruire, soit dans l'art de la guerre, soit dans l'art de la politique. Ils concertoient ensemble l'objet de leurs études, & dans le silence

---

1 Il est mort Duc de Belle-Isle, Maréchal de France & Ministre de la Guerre. Il avoit eu un fils digne, par ses vertus, de la plus longue & de la plus brillante carrière ; mais il fut moissonné à la fleur de son âge, ayant trop peu vécu pour le bonheur des siens, mais sans doute assez pour sa gloire.

du cabinet, ils approfondissoient la science si difficile de connoître les hommes ; science qui fait seule les habiles Négociateurs & les excellens Ministres. En un mot, tous leurs travaux tendoient à se rendre utiles à leur Patrie, & à mériter par-là les honneurs & les dignités auxquels ils aspiroient.

LE CHEVALIER de Belle-Isle, avoit rassemblé une multitude de mémoires Manuscrits, de projets, de négociations, de traités, &c. PIRON se présenta chez lui, comme il commençoit à faire transcrire cette immense collection ; mais il ne put pénétrer jusqu'à lui. Le Chevalier, sans avoir égard à la lettre de son beau-frère, qu'on lui remit, sans s'informer autrement de PIRON & sans le voir, lui fit dire que son écriture lui convenoit, & qu'il lui payeroit son travail sur le pied de quarante sols la journée.

QU'ON juge de l'étonnement ou plutôt de l'abattement de l'âme de PIRON, à cette proposition ! Néanmoins il l'accepta, pressé par la nécessité. Un valet de chambre le mena prendre

possession de son nouvel état, le conduisit dans une espèce de galletas, à peine lambrissé, & l'installa vis-à-vis d'un de nos Césars à quatre sols par jours. C'étoit un très-honnête Soldat aux Gardes-Françoises, qui écrivoit assez passablement bien, & auquel vingt sols que lui donnoit le Chevalier de Belle-Isle, ajoutés à sa paye ordinaire, faisoient un bien être qui le rendoit heureux.

PIRON pour se consoler de son sort, se ressouvint sans doute en ce moment, qu'Apollon étant exilé de l'Olympe, fut forcé, tout Dieu qu'il étoit, de faire le métier de maçon chez Laomédon. Il s'arma donc de courage, & se mit à copier. On s'apperçût aisément de la beauté de l'écriture, & l'on remarqua, sur-tout, l'intelligence & la correction du nouveau Copiste; ce qui mettoit une grande différence entre lui & son Compagnon de Cabinet. Cela supposoit encore une éducation soignée & quelques études. Cependant on n'en fut pas plus curieux de s'informer quel pouvoit être cet écrivain. On se contenta seulement de renvoyer le Soldat

aux Gardes, & de charger PIRON de toute la besogne : on lui en donna même pour l'occuper au moins pendant dix ans.

DEJA six mois s'étoient écoulés, sans que PIRON eût entendu parler encore du salaire d'un travail si rebutant & si triste pour un homme de génie, qui s'y voit condamné. Cependant, ses besoins augmentoient & son crédit diminuoit. Il résolut enfin de solliciter son payement, & fit demander à cet effet, au Chevalier, qu'il n'avoit pû voir encore, une audience qui lui fut refusée. Désespéré de ce refus, il eut recours au Chien favori du Chevalier. Il s'étoit attaché à PIRON, de façon qu'il ne le quittoit presque pas de la journée. PIRON imagina d'entourer le collier du Chien d'une pièce de vers, dans l'espérance que le Chevalier jetteroit au moins les yeux dessus, & seroit, peut-être, curieux d'en connoître l'Auteur. Il fut encore trompé dans son attente : huit jours se passèrent, sans que le fidèle animal lui apportât la moindre nouvelle consolante. Alors réduit aux abois, pressé de toutes parts, son hôte lui refusant

&

& l'asyle & la subsistance, PIRON chargea de nouveau le Chien, son seul ami, d'une autre pièce de vers, où il peignoit si vivement sa détresse, que pour cette fois le moyen réussit; il fut payé. Croira-t-on que ni le Chevalier, ni son Secrétaire ne soupçonnèrent PIRON d'avoir fait ces vers? Il paroît du moins qu'ils n'y firent aucune attention, puisque le Secrétaire du Chevalier, en apportant à PIRON son salaire, garda sur ces vers le plus profond silence. PIRON ne chercha pas davantage à se faire connoître; & vraisemblablement il eût été toujours ignoré, sans une occasion où son secret lui échappa tout naturellement.

LE Secrétaire du Chevalier de Belle-Isle, se croyoit Poëte; & son coup d'essai n'étoit pas moins qu'une Tragédie. Comme il étoit très-empressé de la lire à quelques-uns de ses amis, il pria PIRON de lui prêter, pour une matinée, la chambre où il travailloit, & l'invita même à la lecture de ce chef-d'œuvre. L'Auteur n'y avoit appelé que des gens qui ne se connoissoient guères mieux en Pièces de Théâtre, que

tant d'autres qui s'arrogent tous les jours le droit de juger, en dernier ressort, des ouvrages d'esprit, & dont les suffrages font éclore tant de réputations éphémères. Le seul auditeur qu'il eût à craindre, étoit PIRON, & il ne s'en doutoit pas. Aussi se mit-il à lire avec la plus grande confiance.

DÈS la première scène, PIRON l'interrompit, pour lui en faire remarquer les défauts. L'Auteur, d'un air dédaigneux, fit signe au critique de se taire, & continua sa lecture jusqu'à la fin du premier Acte. Alors PIRON, profitant du moment d'intervalle, reprit sa critique, & après avoir démontré en quoi péchoit le style & la conduite des scènes qu'il venoit d'entendre, il parla si disertement de l'art des Vers & des règles du Théâtre, qu'il étonna toute l'assemblée. L'Auteur confondu, mais sentant toute la force & la justesse de la critique, ferma son cahier à la hâte, prit congé de son Aristarque, sans lui répondre, & sortit avec ses amis qu'il emmena. Si ce Poëte eut eû malheureusement l'orgueil ordinaire des demi-talents, avec quelle hauteur n'eut-il pas traité PIRON? Il vint au

contraire le trouver le soir même, & lui dit : « Je rougirai toute ma vie du mauvais rôle » que j'ai joué devant un homme de mérite » tel que vous. Vous m'avez ouvert les yeux » sur les défauts de ma Tragédie : elle est au » feu : je vous prie de l'oublier, & de m'en » garder un secret éternel ». PIRON touché de cette noble franchiſe, guérit du mieux qu'il put la blessure qu'il avoit faite à l'amour-propre de l'Auteur ; & celui-ci, qui étoit encore plus honnête homme que Poëte, devint son ami pour toujours. Une circonstance lui fournit l'occasion de prouver à PIRON l'estime qu'il avoit conçue pour lui, & l'idée qu'il avoit de son talent. Le feu avoit consumé, au mois de Décembre 1719, une partie de la ville d'Arcy-sur-Aube ; & le même malheur arrivé au mois d'Avril 1727, l'avoit entièrement détruite. Un particulier [1] généreux, la rétablit à ses dépens. Les habitans d'Arcy voulant témoigner leur gratitude à leur bienfaiteur, avoient fait élever une colonne, afin de perpétuer à jamais la mémoire d'un pareil bienfait. Ils s'adressèrent à M. Blin (c'étoit le

1 M. GRASSIN.

nom du Secrétaire du Chevalier de Belle-Isle) pour leur composer l'inscription qu'ils vouloient graver sur cette colonne. Mais loin de se faire valoir, M. Blin leur proposa PIRON, comme le Poëte le plus capable de remplir leurs vues. PIRON sollicité, se défendit long-temps; enfin il se rendit aux instances des habitans de la ville d'Arcy, auxquels il donna cette belle inscription qu'on ne se lasse point d'admirer.

La flamme avoit détruit ces lieux;
GRASSIN les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait & la reconnoissance.

PIRON demeura quelque temps encore chez le Chevalier de Belle-Isle, travaillant beaucoup & gagnant peu. La méfiance continuelle où il étoit de ses talents, lui rendoit nécessaire son malheureux esclavage. Mais enfin pressé par M. Blin, & par quelques autres amis, d'essayer son génie, il laissa copier à d'autres les rêveries politiques du Comte de Boulainvilliers, qui l'avoient si peu enrichi, & si mortellement ennuyé.

IL est bien rare qu'un homme de génie songe à faire fortune. Si PIRON eut été tour-

menté par la soif des richesses, il l'auroit peut-être satisfaite aussi facilement que tant d'autres; car c'étoit le temps du fameux système de Law, où la Fortune conduite par la folie, s'étoit élevé un temple fantastique au milieu de la rue Quincampoix. Ce temple fut bientôt assiégé par une foule innombrable d'adorateurs de tout pays, de tout sexe, de tout rang & de tout état. C'est-là qu'en un instant l'aveugle Déesse dépouilloit, avec le plus cruel caprice, les uns de leurs propres biens, & combloit les autres de richesses; & que, dans le délire inoui dont elle avoit frappé la multitude, elle élevoit au plus haut, ou précipitoit au plus bas de sa Roue ceux qui le méritoient le moins.

PIRON vit tout ce désordre; il entendit les plaintes & les gémissemens des malheureux, & fut témoin de la joie insensée des nouveaux Parvenus, sans se douter d'où pouvoit provenir un renversement si étrange. Libre & rendu à lui-même, il ne songea qu'à tirer parti de ses talens.

La Foire Saint-Germain étoit alors fort fréquentée. Le jeu, les parties de plaisir qui s'y formoient, les différents Spectacles, & surtout l'Opéra Comique, y attiroient beaucoup de monde. L'Opéra & le Théâtre François étoient presque déserts : les Comédiens Italiens se morfondant sur celui de l'hôtel de Bourgogne, étoient venus chercher fortune à la Foire, & en occupoient le Préau. Rivaux jaloux, ils mirent tout en usage, pour nuire à leur voisin, l'Opéra Comique, dont ils usurpoient le domaine. Mais le succès de ce dernier spectacle, où la gaîté étoit encore aiguisée par la malignité des vaudevilles courans, rendoit inutiles tous les efforts des différens Théâtres, ligués contre les Entrepreneurs. Envain sur les clameurs de leurs ennemis, leur avoit-on interdit la parole; les acteurs savoient en éluder la défense, tantôt en faisant descendre du ceintre leurs rôles, tantôt en les portant au haut d'une perche, écrits en gros caractères, avec les airs des vaudevilles notés : les violons donnoient le ton, & des gens gagés, & répandus, sans qu'on s'en doutât, dans le Parquet, l'Amphithéâtre & les Loges, se mettoient à chanter, accompagnés de

l'orcheſtre, & entraînoient ainsi le Public qui faisoit *chorus* avec eux.

ON ne doit point être étonné de l'affluence de monde qu'attiroit la singularité de ce Spectacle. Si l'on abandonnoit, pour courir aux folies de Momus, les chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Molière & de Crébillon, cette préférence avoit du moins alors son excuse dans l'yvresse de l'extrême gaîté que ce Spectacle faisoit naître; au lieu que rien ne peut excuser aujourd'hui le mauvais goût, qui préfère aux productions du génie, les Drames insipides, nés du cerveau glacé du bel esprit moderne.

ENFIN, les Comédiens François obtinrent, en 1722, un Arrêt qui restreignoit l'Entrepreneur de l'Opéra Comique, au seul jeu des Voltigeurs & des Danseurs de Corde. Francisque en avoit alors l'entreprise; & au moment même où cet Arrêt lui fut signifié, il arrivoit de Lyon, presque ruiné, par un incendie considérable, dans lequel il avoit perdu tous ses effets. L'espérance de rétablir ses affaires, fondée sur la recette que

devoit lui produire la Foire de cette année ; s'évanouit à la vue du fatal Arrêt. Cependant à force de sollicitations & de protection, on lui accorda, pour toute grâce, un seul Acteur parlant sur la scène. Cette grâce n'en étoit point une, par la difficulté, l'impossibilité même de trouver d'une part un Auteur capable de composer une Pièce raisonnable, en un seul monologue ; & de l'autre, un Acteur qui pût la jouer à lui seul.

LES Auteurs attachés à ce Spectacle, étoient principalement *Le Sage*, qu'on appelloit le Molière de la Foire, *Lafond*, *Autreau*, *d'Orneval* & *Fuzelier*. Deux de ces Auteurs, *Le Sage* & *Fuzelier*, avoient préparé des Pièces pour l'ouverture de l'Opéra Comique ; mais instruits de la défense portée par l'Arrêt, ils avoient donné leurs Pièces aux Marionnettes. Francisque eut en vain recours à eux, dans ces circonstances : ils refusèrent impitoyablement de travailler pour son Théâtre. Plus embarrassé que jamais, & ne sachant plus à qui s'adresser, il se rappelle qu'on lui a parlé de PIRON : il vole chez lui, se présente & lui

dit : » Je suis Francisque, Entrepreneur de » l'Opéra Comique : la Police me défend de » faire paroître plus d'un Acteur parlant sur la » scène; M M. Le Sage & Fuzelier m'abandonnent; » je suis ruiné, si vous ne venez à mon secours; » vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer » d'affaires; tenez, voilà cent écus, travaillez » & comptez que ces cent écus ne seront pas » les seuls que vous recevrez ». Il dit & sans attendre de réponse, sort de la chambre, tire la porte & s'enfuit, laissant PIRON dans une surprise aisée à concevoir.

COMME l'Opéra Comique étoit la seule ressource sur laquelle PIRON avoit d'abord jeté les yeux, il ne balança pas à saisir l'occasion que le hasard lui présentoit. Il commença par mettre à part les cent écus que Francisque lui avoit laissés, ne voulant point en disposer, qu'il ne fût certain de les avoir gagnés : ensuite rêvant un moment au sujet qu'il vouloit choisir, celui d'*Arlequin Deucalion* lui parut propre à remplir exactement les conditions imposées par l'Arrêt, & les vues de l'Entrepreneur. La Pièce

fut achevée en deux jours : les moments étoient précieux, & Francisque n'en avoit point à perdre. Le troisième jour il vient savoir si l'on songe à lui : » Tenez, lui dit PIRON, voilà la Pièce » & votre argent. Si l'ouvrage eſt bon, vous » serez toujours à temps de me payer ; s'il est » mauvais, jetez-le au feu ». Francisque loin de le prendre au mot, le força non-ſeulement de garder les cent écus, mais en ajouta cent autres, & le pria de venir sur le champ, avec lui, distribuer les rôles.

A ce trait de générosité, de justice même, de la part d'un histrion, PIRON réfléchit, en soupirant, sur le sort qu'il avoit ci-devant éprouvé, & vit bien que ce n'est pas toujours des gens riches, ou de ceux qui jouent les premiers rôles dans le monde, que le mérite doit attendre sa récompense & sa considération. Il se livra donc à Francisque, qui n'eut point à se repentir de son généreux procédé. *Arlequin Deucalion* eût le plus grand succès, & fut cause que PIRON consacra, pour un temps, ses travaux, à l'Opéra Comique. Quelques-unes des Pièces qu'il donna

par la suite, eurent l'avantage d'être embellies par plusieurs morceaux de musique de son illustre compatriote, RAMEAU, ce grand & profond Musicien, auquel tous les efforts de ses détracteurs injustes, le fol enthousiasme des Novateurs, & leurs ridicules échos, ne pourront jamais arracher le sceptre de l'harmonie, ni ravir la gloire d'être l'Orphée de notre siècle.

ARLEQUIN DEUCALION contenoit une critique ingénieuse & comique de toutes les nouveautés dramatiques & lyriques du jour. Il falloit l'imagination riante & féconde, & peut-être même tout le génie de PIRON, pour jeter tant de traits brillants & une variété si piquante, dans un sujet qui paroît en être si peu susceptible, surtout traité en un seul monologue divisé en trois actes.

COMME PIRON traversoit le théâtre, à la fin de la première représentation, la Marquise de Mimeure & la Marquise de Colandre l'appelèrent, pour lui faire compliment sur le succès de sa pièce; & lui demander, en même temps, comme certain

Cardinal à l'Arioste, où il avoit pris tant de folies. Il alloit leur répondre, lorsqu'il apperçut par dessus la tête de ces deux Dames, un Auteur élevant subitement la sienne, & qui l'apostropha ainsi : « Je me félicite, Monsieur, d'être pour » quelque chose dans votre chef-d'œuvre ». Vous, Monsieur ? lui répondit PIRON. Eh ! quelle part s'il vous plaît pouvez-vous y avoir ? « Quelle part ? » Qu'est-ce que ces deux vers [1] que vous faites » dire à votre Arlequin, lorsque vous le faites » tomber de dessus Pégaze » ? Je l'ignore, dit PIRON ; je les possédois de réminiscence, & craignant d'en fâcher l'Auteur, avant de les employer, j'ai demandé à tout venant d'où ils étoient, à qui ils appartenoient, & personne, je vous jure, n'a pu me le dire, ni voulu se les approprier : je les ai hasardés comme deux inconnus. Seroient-ils malheureusement de vous ? « Quittons le sarcasme, » Monsieur, interrompit l'Auteur en colère, & » dites-moi ce que je vous ai fait pour me tour-

1 Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre, & Rois après sa mort.

Eryphile Tragédie de M. A. de V. Voyez tome III. page 34 au II. Acte d'Arlequin Deucalion.

» ner ainsi en ridicule »? Pas plus, répondit PIRON, que la Motte à l'Auteur du *Bourbier* [1]. A cette réplique, l'Auteur baissa la tête & disparut en disant : *Ah! je suis embourbé!*

CETTE légère vengeance de la part de PIRON, étoit une suite de ce qui lui étoit arrivé chez la Marquise de Mimeure, où il étoit reçu & traité avec amitié ; car son honnêteté, ses mœurs simples & douces, & son excellent caractère l'avoient fait admettre depuis long-temps dans la bonne compagnie ; & d'ailleurs, il avoit été honoré de l'amitié de feu M. le Marquis de Mimeure.

PIRON avoit coutume d'aller presque tous les matins au Bois de Boulogne, pour y rêver à son aise. Ses distractions l'entrainoient souvent dans les endroits les plus écartés du bois, & sa mauvaise vue l'empêchoit de reconnoître son chemin, ensorte qu'il étoit quelquefois quatre ou cinq heures du soir quand il le retrouvoit. C'est ce qui l'avoit engagé, à prendre la précaution de porter toujours avec lui un morceau de pain & un flacon

1 Pièce satyrique, de M. A**, contre Lamotte.

de vin, qui lui servoient de ressource, lorsqu'il lui arrivoit de s'égarer.

UN jour qu'il passoit devant l'hôtel de la Marquise de Mimeure, pour se rendre à sa promenade ordinaire; il voit qu'il est heure de pouvoir faire sa cour à la Marquise. Il entre : on l'annonce. « Soyez le bien venu, lui dit la Marquise; » vous desiriez depuis long-temps de faire connoissance avec A** : le hasard vous sert à merveille; il est ici; entrez dans ma chambre, vous » le trouverez auprès du feu qui m'attend ». PIRON y court tout joyeux, apperçoit M. A** plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées, & les talons posés sur l'un & l'autre chenet. Une légère inclination de tête fit les frais du salut qu'il rendit à PIRON, pour cinq ou six révérences de la part de celui-ci, qui ne laissa pas, quoiqu'un peu humilié de cet accueil sauvage, de tirer un fauteuil & de s'asseoir le plus près qu'il put de la cheminée.

APRÈS un assez long silence, PIRON qui avoit la plus grande envie d'entendre & de faire cau-

ser M. A** pour l'admirer, rompit le silence le premier. Il entama la conversation. A deux ou trois réponses nonchalament & comme à regret prononcées, succède un nouveau silence : quelques paroles jetées au hasard & de loin en loin seulement : la conversation tombe enfin tout-à-fait. PIRON veut en vain la ranimer par quelque trait interressant. Soin inutile : on ne lui répond rien : il ne peut tirer M. A** de sa distraction ou de sa profonde taciturnité. Leur entretien commence à prendre alors toute la tournure de celui de Panurge [1] avec l'Anglois. L'un tire sa montre ; l'autre sa tabatière : celui-ci prend les pincettes ; celui-là du tabac : l'un éternue, l'autre se mouche : enfin l'un se met à bailler d'une si grande force, que PIRON en alloit faire autant, lorsque M. A** tire de sa poche une croute de pain, & la broie sous ses dents, avec un bruit si extraordinaire, qu'il étonne PIRON, lequel sans perdre de temps, tire son flacon de vin & l'avale d'un trait. Loin d'applaudir à cet heureux impromptu, & de s'écrier

1 Voyez Œuvres de Rabelais, tome II. Liv. II. Chap. XIX. *Comment Panurge fait quinault l'Anglois qui arguoit par signes.*

comme l'Anglois : *Ecce plusquam Salomon hic ;* M. A** s'en trouve offensé, & dit d'un air sec à PIRON : « J'entends, Monsieur, raillerie tout » comme un autre ; & votre plaisanterie, si c'en » est une, est très-déplacée ». Ce n'en est point une, Monsieur, répondit PIRON, le pur hasard a part à tout ceci. M. A** l'interrompit alors pour lui dire, qu'il sortoit d'une maladie, qui lui avoit laissé un besoin continuel de manger. *Mangez*, Monsieur, *mangez*, répliqua PIRON, *vous faites bien ; & moi je sors de Bourgogne, avec un besoin continuel de boire, & je bois.* M. A** sourit, se leva & sortit.

PIRON demeuré seul réfléchit tout à son aise sur les caprices des grands hommes, qui mêlent toujours à leur grandeur quelques petits grains de singularité. La Marquise de Mimeure vint interrompre ses réflexions. A** en sortant d'avec vous m'a demandé, dit-elle, quel étoit ce grand fou d'ivrogne, que j'avois auprès de mon feu ? Auriez-vous bu si matin ? Oui, Madame, répondit-il, témoin cette bouteille vuide, en lui montrant son flacon renversé. Il lui raconta tout de suite la scène

scène qui venoit de se passer. La Marquise s'en amusa, & fit remplir le flacon de PIRON qui s'en alla gaiement retrouver sa muse au Bois de Boulogne.

Ce jour-là même, il s'égara dans le Bois, & n'en sortit qu'à quatre heures du soir, si las de sa promenade, qu'il fut obligé de se reposer sur un banc tenant à un des piliers de la Porte de la Conférence [1]. A peine est-il assis, que, de droite & de gauche, il est salué par tous les passans qui entroient & sortoient, à pied, à cheval ou en voiture. PIRON d'ôter son chapeau plus ou moins bas, suivant la qualité apparente des personnes. Oh! oh! disoit-il en lui-même, je suis beaucoup plus connu que je ne le pensois! Que M. A** n'est-il ici, pour être témoin de la considération dont je jouis dans ce moment, lui, devant lequel je me suis presque prosterné ce matin, sans qu'il ait daigné autrement y répondre que par un léger mouvement de tête! Pendant qu'il faisoit ces ré-

1 Cette porte étoit au bout du Quai de la terrasse des Tuileries, & a été détruite depuis.

flexions, le monde alloit & venoit à la fois, tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devint très-fatiguant pour PIRON : il l'ôta tout-à-fait, se contentant de s'incliner devant ceux qui le saluoient. Une vieille femme survient, qui se jette à ses genoux les mains jointes. PIRON surpris & ne sachant pas ce qu'elle veut, relevez-vous, lui dit-il, bonne femme, relevez-vous : vous me traitez en faiseur de poëme épique ou de tragédie ; vous vous trompez ; je n'ai pas encore cet honneur-là ; je n'ai fait parler jusqu'à présent que des marionnettes. Mais la vieille restant toujours à genoux, sans l'écouter, PIRON croit appercevoir qu'elle remue les lèvres & qu'elle lui parle. Il se baisse, s'approche & prête l'oreille. Il entend en effet qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents : c'étoit un *Ave* qu'elle adressoit à une Image de la Vierge, placée directement au-dessus du banc où PIRON étoit assis. Alors il lève les yeux & voit que c'est à cette Image que s'adressoient aussi tous les saluts qu'il avoit pris pour lui. Voilà bien les Poëtes, dit PIRON en s'en allant : ils croyent que toute la terre les contemple, ou qu'elle est à leurs pieds, quand on ne songe seulement pas s'ils existent !.

DEPUIS la première entrevue de PIRON avec M. A**, celui-ci avoit rendu plusieurs visites à la Marquise de Mimeure, laquelle chaque fois qu'elle en trouvoit l'occasion, disoit du bien de PIRON. M. A**, par un petit ressentiment du passé, l'écoutoit impatiemment, feignoit de douter, & s'échappoit en propos peu flatteurs pour l'absent, auquel ils étoient rendus dans toute leur candeur. PIRON les prenoit toujours en riant. A la fin, il ne lui fut plus possible de s'en amuser.

UN JOUR M. A** arrive chez la Marquise, d'un air triomphant, tenant à la main le scandaleux chef-d'œuvre dont PIRON s'étoit rendu coupable, & qu'il croyoit enseveli depuis quinze ans dans l'oubli le plus profond. Dès la porte de l'appartement de la Marquise, M. A** s'écrie : « Madame, voici du neuf : il y a bien un peu de » gravelure, mais un bon esprit comme le vôtre « n'est pas à cela près ». Et de suite, il se met à déclamer la première strophe, continue hardiment la lecture de la seconde, malgré l'étonnement de la Marquise qui lui ordonne en vain de se taire. Il n'en fait rien : elle se bouche les oreilles, il

élève sa voix davantage ; elle appelle ses gens, il en rit, poursuit jusqu'à la fin, gagne la porte, en disant à la Marquise : « C'est pourtant l'ou-» vrage de cet innocent que vous appelez votre » grand benêt ».

M. A** n'avoit pas fait encore trois pas dans la rue, qu'il rencontra PIRON face à face. Celui-ci charmé de cette rencontre, lui dit qu'il venoit de chez lui, pour lui porter une Epître en vers marotiques sur sa convalescence. « Je la crois » bonne, répondit M. A**, car je n'ignore pas » ce que vous savez faire. Je viens dans le mo-» ment même d'en entretenir la Marquise : entrez-» y, vous serez bien reçu ».

PIRON entre en effet, & à peine l'a-t-on annoncé : » Je songeois à vous faire fermer ma » porte, lui-dit la Marquise en le voyant ». A moi, Madame! Qu'ai-je donc fait qui ait pû m'attirer votre disgrace ? » Une Ode abomi-» nable, que ce fou d'A**, à qui je ne le » pardonnerai jamais, vient d'oser me réciter » toute entière ». Ah le traître ! s'écria PIRON,

frappant des mains & courant comme un furieux par la chambre ... » Écoutez, reprit la Marquise » d'un ton plus radouci, vous voilà pour vous » justifier : vous êtes franc & naïf : peut-être cette » Ode n'est-elle pas de vous ; A** est malin : » je croirai ce que vous m'en direz ; car je me » sens disposée, sur la connoissance que j'ai de » vos deux caractères, à croire que ce n'est » qu'une imposture ». Dites une méchanceté, Madame. Plût à Dieu que ce ne fût qu'une imposture : oui, je le voudrois pour toutes choses au monde : mais pour rien je ne voudrois vous avoir menti ! Ne me disgraciez-pas pour une première folie de ma jeunesse, hélas ! bien criminelle. Je ne l'ai que trop expiée, & par le désaveu que la peur & la honte m'arrachèrent devant notre Procureur-Général, & par le repentir sincère que j'en conserve depuis quinze ans. En prononçant ces mots, il étoit si pénétré, si ému, si tremblant que la Marquise en fut touchée. » Asseyez-vous là, grand nigaud, lui dit-elle ; » dans le fonds, j'en dois plus vouloir au dé- » lateur, qu'au pénitent. Il est vrai, je l'avoue, » qu'à votre air de simplicité, je ne vous aurois

» jamais crû capable d'un pareil écart, & il ne » me falloit pas moins que votre aveu pour me » désabuser ». PIRON acheva de se justifier pleinement, en racontant à la Marquise, ce qui avoit donné lieu à cette pièce scandaleuse, qui faisoit & feroit toujours le tourment de sa vie.

PIRON ne disoit que trop vrai, comme on le verra par la suite : & si Monsieur A** s'en étoit servi, uniquement en plaisantant, & pour désabuser la Marquise sur la bonhomie & la simplicité de PIRON, des ennemis plus cruels en ont abusé pour le perdre de réputation. Mais n'anticipons point sur ce qui nous reste à dire de la vie de cet homme célébre. Content du pardon qu'il venoit d'obtenir de la Marquise de Mimeure, & des témoignages de bonté dont elle l'honora dans cette circonstance, il reprit sa belle humeur, & parvint à effacer, sans peine, les impressions fâcheuses qu'elle auroit pu conserver sur son compte.

IL continua de travailler pour l'Opéra Comi-

que ; & si les lauriers que lui offroit cette carrière étoient moins dignes d'être cueillis, il y trouvoit du moins de quoi satisfaire les besoins de la vie. Il n'avoit point d'ailleurs cette bonne opinion de soi-même, qui donne de l'audace aux sots. Sa modestie au contraire étoit si grande, qu'il fallut toutes les sollicitations & les encouragemens de ses amis, & surtout du grand Crébillon, pour lui faire prendre un essor digne de son génie.

Il abandonna donc les jeux de Momus, pour parcourir une plus noble carrière ; mais ce ne fut pas sans crainte & sans inquiétude. La Comédie des *Fils Ingrats*, qu'il donna en 1728, & dont il changea depuis le titre en celui de *l'École des Pères*, fut son premier essai sur la scène Françoise. Cette Pièce qui est restée au Théâtre, respire une excellente morale, & est remplie d'heureuses saillies & de vers dignes d'être retenus. Le Public l'accueillit favorablement & conçut les plus grandes espérances des talens de l'Auteur.

Le principal défaut qu'on ait à reprocher à

cette Comédie, est celui du *Comique larmoyant*; défaut dans lequel le sujet a peut-être entraîné PIRON malgré lui : & il est étonnant qu'avec l'heureux naturel dont le ciel l'avoit doué, il se soit si fort écarté du véritable caractère de Thalie. Il est vrai qu'il abjura bientôt cette erreur, car il ne cessa depuis de verser à pleines mains le ridicule sur un genre, tranchons le mot, non-seulement insipide, mais dégoutant, devenu la ressource de l'impuissante médiocrité, & l'aliment de l'admiration des sots : genre inconnu jusqu'à nos jours, entièrement opposé au ton de la bonne Comédie, & qui ne doit être regardé que comme une superfétation du froid bel-esprit qui domine en ce siècle.

PIRON, en 1730, fit paroître *Callisthène*, Tragédie. Il y avoit long temps que le génie de Sophocle & d'Euripide avoit suivi Corneille & Racine au tombeau : le seul esprit de Sénèque sembloit revivre parmi nous ; & sous le nom d'esprit philosophique, il commençoit à s'emparer de la scène Françoise : plus occupé de

soi que des personnages qu'il avoit à peindre & à faire parler, il ne se laissoit presque jamais perdre de vue; c'étoit toujours son langage, & non celui qu'ils devoient tenir, qu'il leur prêtoit: à l'aide de quelques faux brillans, il cherchoit à plaire à la multitude; il l'accoutumoit insensiblement à ces tirades pompeuses, inusitées jusqu'alors, où l'Acteur, s'arrêtant à point nommé, semble dire, applaudissez: il y jetoit, au hasard, des maximes isolées, capables de surprendre par leur hardiesse, & en même-temps de révolter par leur témérité; enfin la tragédie, qui n'étoit plus qu'un mêlange bizarre de lieux communs de morale, de centons de poësie, & de coups de théâtre, avoit perdu le caractère de sa majestueuse simplicité.

Piron, nourri de la lecture des modèles de l'antiquité, & formé par l'étude qu'il en avoit faite, ne se laissa point entraîner par le torrent de la nouveauté. Envisageant la tragédie sous son vrai point de vue, il choisit un sujet simple; mais le caractère stoïque de Callisthène, quoique majestueux, n'étoit pas fait pour inspirer la pitié ni la

terreur : il ne pouvoit donc émouvoir profondément l'âme du spectateur ; ainsi l'Auteur avoit manqué son but. La pièce n'eut qu'un médiocre succès. Elle fut retirée à la dixième représentation. Néanmoins il faut convenir qu'il y a de grandes beautés dans cette Tragédie, & qu'elle est marquée au coin du génie. PIRON n'a jamais pû se départir de la préférence qu'il lui donnoit sur ses autres Pièces de théâtre. Peut-être trouverions-nous la raison de cette prédilection, dans l'honnêteté de son cœur reconnoissant & sensible. Pouvoit-il oublier qu'il devoit à cette Tragédie le bonheur d'avoir connu M. le Comte *de Livry ?* Elle fut en effet l'heureuse époque de l'utile & constante amitié dont l'honora, jusqu'à sa mort, ce digne & généreux bienfaiteur.

PIQUÉ du jugement qu'on avoit porté de Callisthène, PIRON s'en vengea gaiement, comme à son ordinaire, par une Pièce charmante, intitulée la *Calotte du Public.* Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, on le reconnut aisément, à ce tour d'esprit original qui lui étoit propre, à une foule d'épigrammes & de traits plus vifs & plus

plaisans les uns que les autres, dont cette innocente satire étoit assaisonnée. Comme il s'en défendoit, dans un soupé avec ses amis, ils lurent cette Pièce devant lui, en y mêlant malicieusement, des fautes grossières, que PIRON corrigeoit à mesure, avec un mouvement d'humeur qui déceloit trop bien l'amour propre affligé d'un Auteur; mouvement que saisit sur le champ l'un des convives, M. *Collé*, auquel PIRON avoua qu'il étoit en effet l'Auteur de cette Calote.

M. COLLÉ[1], plein de feu, d'esprit & de gaité, fort jeune alors, content d'être le favori d'Erato & le Chantre des plaisirs, ne songeoit point encore aux lauriers qu'il a cueillis depuis, ni à la réputation qu'il s'est acquise dans la République des Lettres. Le hasard lui avoit fait lier la connoissance la plus intime avec PIRON.

---

1 M. Collé, Lecteur de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang. *Dupuis & des Ronais, la Partie de Chasse de Henri IV, le Théâtre de Société*, & plusieurs autres Pièces charmantes, lui ont assigné une place distinguée parmi nos meilleurs Écrivains.

Leurs caractères sympathisoient si bien, qu'ils ne se séparoient guères, lorsqu'il s'agissoit de quelque partie de plaisir. Ils alloient souvent dîner ensemble chez *Gallet*, Marchand Épicier, le meilleur chansonnier que la France ait eu depuis l'origine du Vaudeville, jusqu'à sa destruction, arrivée vers le milieu du siècle, sous le despotisme des Boufons d'Italie.

GALLET, qui savoit balancer son intérêt & son plaisir, également ardent & pour l'un & pour l'autre, invitoit fréquemment PIRON & M. *Collé*, & ne manquoit jamais de leur associer quelques uns des Commerçans avec lesquels il étoit en relation d'affaires. Il y trouvoit son compte; ses confrères sortant de table, animés par la bonne chère & par la joie, riant encore des contes, des bons mots & des saillies de PIRON, étoient moins difficiles, mieux disposés, & les négociations s'entamoient ou se terminoient toujours à l'avantage de l'Amphitrion. PIRON s'apperçut un jour de ce manége, & avant que de se mettre à table, tirant M. *Collé* à l'écart, il lui dit à l'oreille: « Mon cher ami,

» je crois que cet homme-ci me prête sur gages ». D'après cette idée, il monta si bien son imagination, que le crédit de *Gallet* haussa, en raison du plaisir qu'il avoit procuré à ses convives.

L'ESPRIT & le génie sont de toutes les conditions : il suffit de les cultiver pour se distinguer, & pour se mettre même au-dessus de la profession, à laquelle souvent la néceſſité, plutôt que le goût & l'inclination, nous attache & nous lie. *Gallet*, Marchand Epicier, étoit en même-temps le nourrisson des Muses. A ce titre on l'avoit admis dans une Société de gens de Lettres, dont étoient aussi PIRON & M. *Collé*. Ils se rassembloient, deux fois la semaine, à souper chez une Dame, belle autrefois, mais qui n'ayant plus d'autre rôle à jouer dans le monde, que celui de dévote ou de bel esprit, avoit préféré ce dernier, comme plus amusant.

UN jour que PIRON, *Gallet* & M. *Collé* s'étoient fait attendre pour souper, on se mit à table, plus tard qu'à l'ordinaire, & avec un plus grand appétit. Tout annonçoit la présence du plaisir, & tout invitoit à s'y livrer sans contrainte. La gaîté s'empara des Convives,

dès le premier service : la chère étoit délicate & fine ; les vins excellens, de toute espèce. L'Hôtesse, qui avoit réellement de l'esprit, faisoit les honneurs du repas, avec des graces, qui ajoutoient encore à ses attentions ; & ses yeux sembloient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inspiroient. Jamais PIRON ne fut plus brillant, plus varié, plus fertile en bons mots : c'étoient des éclairs continus, entremêlés des joyeux couplets, & des impromptus de *Gallet* & de M. *Collé*, qui s'attaquoient & se répondoient alternativement. Pour intermède, un Champagne mousseux & frais pétilloit dans les verres, remplis aussitôt que sablés, faisoit oublier l'heure, & ranimoit à chaque instant le plaisir & la joie.

La nuit étoit déja fort avancée, & l'on ne songeoit pas encore à sortir de table. Enfin, on se lève & l'on se sépare, en se faisant les plus tendres adieux, avec promesse de renouveller souvent cette joyeuse orgie. Les trois amis sortirent ensemble. Quand ils furent au coin de la rue de Harlay, sur le quai des Orfèvres, PIRON voulant

congédier ses deux Compagnons, s'arrête tout-à-coup, & leur montre le chemin qu'ils doivent prendre, pour gagner le quartier Saint-Eustache, où ils logeoient, & se dispose à s'en aller seul dans le Fauxbourg Saint-Germain, où il demeuroit. Loin d'y consentir, *Gallet* & M. *Collé* s'obstinent à ne le point quitter, & veulent le reconduire malgré lui : grand débat des plus comiques, de part & d'autre ; ils lui représentent tous les dangers auxquels il s'expose, lui racontent mille histoires de voleurs, cherchent à l'intimider, lui rappellent l'heure qu'il est, lui font remarquer la profonde obscurité de la nuit : vaines représentations, il persiste sous divers prétextes, à s'en aller seul. Il leur donne, sur-tout pour raison, qu'il a dans la tête, une pièce de vers qu'il veut composer en chemin. Nouvelles instances de la part des deux amis. » Songe donc, mon cher PIRON, lui dirent-ils, avec une effusion de cœur, que le vin rendoit encore plus tendre : « Songe donc, » que tu as un habit de velours tout neuf ; » qu'au premier coin de rue, le premier voleur » qui te rencontrera, trompé par l'apparence,

» en te voyant si bien vêtu, te prendra pour » un Financier, t'attaquera, & te tuera pour » avoir ton argent & ton habit. Quelle douleur » d'apprendre demain matin que .... » Ah! Messieurs, interrompit brusquement PIRON, c'étoit mon habit que vous vouliez reconduire! Que ne le disiez-vous plutôt? Tenez le voilà: quand les voleurs me verront en chemise, ils ne m'attaqueront plus. En un clin d'œil l'habit est à bas, tombe aux pieds de *Gallet* & de M. *Collé*, & PIRON part comme un éclair. Après un instant de surprise, ils ramassent l'habit, se mettent à courir après PIRON, lui criant qu'il va s'enrhumer: mais le temps qu'ils avoient perdu à s'étonner, PIRON l'avoit employé à gagner le bout du Quai. Il revenoit même sur ses pas, escorté d'une escouade de Guet, qui voyant un homme en chemise, courant à toutes jambes, l'avoit interrogé, & sur ses réponses, le crut effectivement dépouillé par des voleurs.

L'ESCOUADE en fut convaincue dans l'instant même, à la rencontre de deux hommes courans avec

avec un habit qu'ils emportoient. On les entoure : on demande à PIRON, si ce ne sont pas là les voleurs qui l'ont dépouillé. Oui, répondit-il. Aussitôt on reprend l'habit, qu'on lui rend, & l'on arrête *Gallet* & M. *Collé*. *Gallet*, auquel, une nuit passée au Châtelet, pouvoit faire grand tort dans son commerce, ne se soucioit point de suivre l'aventure jusqu'au bout ; il veut expliquer le fait : mais la Garde est sourde, & lui dit de marcher. Il résiste ; on lui présente les menottes : cette offre lui fit prendre son parti ; il marcha. Quant à M. *Collé*, le Guet lui ayant demandé son épée, il la remit entre les mains de l'Officier, avec la même fierté, & en prononçant les mêmes paroles que le Comte d'*Essex*, dans la Tragédie, lorsqu'il remet la sienne. Aussitôt on les conduit chez le Commissaire.

PIRON, en pleine liberté, marchoit à la tête de l'escouade, à côté du Sergent, qu'il questionnoit comiquement, en chemin, sur le sort des deux voleurs ; & le Sergent lui répondoit très-sérieusement : *ils seront pendus, s'il ne leur arrive pas*

pis. Cependant voyant qu'il étoit temps de ne pas pousser plus loin l'aventure, PIRON voulut changer de ton, & persuader, tant au Sergent qu'à l'escouade, que ces deux Messieurs étoient ses amis, qu'ils venoient de souper ensemble, & que c'étoient de très-honnêtes gens. Le Guet n'en veut rien croire : PIRON se fâche, & se met en devoir de faire relâcher les deux prisonniers. Maintenant que vous avez votre habit, lui dit-on, ce sont d'honnêtes gens, & vos amis : vous voulez sauver des voleurs : patience ; vous allez voir que M. le Commissaire va envoyer vos amis en prison. Comme ce colloque finissoit, on arrive à la porte du Commissaire, qui étoit couché, mais son Clerc ne l'étoit pas encore.

QU'ON se figure, en présence de ce Clerc, nos trois personnages, dispos, gaillards, aimant à rire, sortant de faire bonne chère, & ayant la tête un peu échauffée ; on aura l'idée de la scène qui se passa. D'abord le Sergent commence son rapport ; mais il est si plaisamment interrompu, & à tant de fois, par PIRON,

qu'il ne peut l'achever. Alors PIRON prenant la parole, fait un récit fidèle & succint du prétendu délit. Malheureusement le Clerc, difficile à persuader, traite l'histoire de mensonge, & l'Historien d'imposteur, prend sa plume, ordonne qu'on réponde, & qu'il va dresser Procès-Verbal. « Tout comme il vous plaira, dit » PIRON ; dépêchez-vous, je vous aiderai à » le mettre en vers, si vous voulez. » Parler de vers à ce Clerc, c'étoit lui parler Hébreu ; aussi répliqua-t-il : *Pas tant de verbiage ; procédons, & commençons par vous : Votre nom ?* — Et le votre ? — *Ah vous plaisantez la Justice !* Je ne plaisante point la Justice, poursuit PIRON ; mais je vous trouve plaisant de vouloir savoir mon nom, avant que je sache le vôtre ! Le Clerc, dont l'esprit n'étoit pas des plus déliés, traite le propos de *rébellion à Justice*, & menace PIRON de l'envoyer en prison : à la fin, PIRON se nomme. Le Clerc continue de l'interroger, & lui demande : *Quel est votre état ? Que faites-vous ?* — Des vers. — *Qu'est-ce que des vers ? Vous mocquez-vous encore de moi ?* — Je ne me mocque point, je fais des vers, &

pour vous le prouver, j'en vais faire, tout-à-l'heure, sur vous, pour ou contre, à votre choix. *Je vous ai déjà dit que je n'entendois rien à tout ce verbiage, & ſi vous me pouſſez à bout, vous pourrez bien vous en repentir.*

Le Clerc ayant ceſſé d'interroger Piron, entreprit *Gallet*, auquel il fit également décliner son nom. Puis élevant la voix : *Quelle eſt votre profeſſion ? Que faites-vous ?* Des chansons, Monsieur, lui répond modeſtement *Gallet.* — *Oh ! pour le coup je vois qu'il faut néceſſairement éveiller M. le Commiſſaire.* Ne troublez point, Monsieur, le repos de M. le Commissaire, repartit reſpectueusement *Gallet ;* laissez-le dormir : vous êtes si fort éveillé, que vous valez, à vous seul, sans compliment, un Commissaire, deux Commissaires, trois Commissaires ensemble. Au reste, rien n'est plus vrai, je fais des chansons, & vous devez même, si vous avez du goût, savoir, par cœur, la dernière, qu'on chante depuis un mois dans les rues, dont voici le refrain ; & tout de suite *Gallet* chante :

Daphnis m'aimoit,
Le diſoit,
Si joliment,
Qu'il me plaiſoit
Infiniment.

Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne vous en impose point : je suis réellement Chansonnier, & de plus (en faisant au Clerc une profonde révérence) Marchand Épicier, en gros, pour vous servir, rue de la Truanderie.

A peine *Gallet* eut-il cessé de parler, que M. *Collé*, saisissant la parole, pour ne pas donner le temps au Clerc de l'interroger. « Je vais, » lui dit-il, vous éviter la peine de me faire des » questions : je m'appelle *Charles Collé*; je de- » meure rue du Jour, Paroisse Saint-Eustache; » ma profession est de ne rien faire, dont ma » famille enrage : mais lorsque les couplets de » Monsieur sont bons, je les chante ». Aussitôt M. *Collé* se met à chanter :

Avoir dans ſa cave profonde,
Vins excellens, en quantité ;
Faire l'amour, boire à la ronde,
Eſt la ſeule félicité.
Il n'eſt point de vrais biens au monde,
Sans vin, ſans amour, ſans gaité.

PUIS, en montrant PIRON : & quand Monſieur fait de bons vers, je les déclame. Et ſoudain il déclame avec emphase :

J'ai tout dit ; tout, Seigneur ; cela doit vous ſuffire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

EN achevant ces mots, M. *Collé* s'avance, en héros, vers la Garde, qui rioit, à gorge déployée, de ce burleſque interrogatoire. Le Clerc ſeul, loin de rire, pâliſſant de colère, devient furieux, ſe lève, & court éveiller le Commiſſaire. PIRON lui crie, d'un ton railleur : *Eh! Monſieur, ne nous perdez pas, nous ſommes des enfans de famille!*

LE Commiſſaire étoit ſi profondément endormi, qu'on eut toutes les peines du monde à le tirer de ſon lit. Pendant qu'on l'attendoit, la ſcène

avoit changé de lieu, & se passoit dans la cour. PIRON, le principal héros de la pièce, soutenoit merveilleusement son caractère, & ne laissoit point refroidir l'action. Il y jetoit, à toute minute, l'intérêt le plus vif & le plus piquant. Les voisins, depuis le haut de la maison jusqu'en bas, étoient à leurs fenêtres, une lumière à la main, & faisoient, avec les gens du Guet, retentir l'air de si grands éclats de rire, que ce bruit, mieux que les efforts du Clerc, réveilla le Commissaire. Il descend, tout chancelant, bâillant encore & se frottant les yeux. Sa maison illuminée du haut en bas; sa cour remplie de monde, les rires immodérés des voisins, hommes, femmes, enfans & domestiques, tous en chemise [1]; la Garde presque pâmée, & se tenant les côtés à force de rire; nos trois Acteurs au milieu, debout, dont l'un parlant, avec une admirable volubilité, & les deux autres l'écoutant, dans des attitudes grotesques & comiquement sérieuses; tout cela lui paroît un songe; il ne sait où il est, se frotte de nouveau les yeux, les ouvre de toute leur

[1] Cette scène se passoit vers la fin du mois de Mars en 1731.

grandeur, promène ses regards incertains à droite, à gauche, de tous les côtés, bâille pour la dernière fois, & se réveille enfin tout-à-fait. «. Ouf! voilà bien du bruit! Qu'est-ce que tout » ceci? Voyons ». Alors s'adressant à PIRON: » *Qui êtes-vous? votre nom?* — PIRON: — *Quel est votre état?* — Poëte. — *Poëte!* — Oui, Monsieur, Poëte. Eh! où vivez-vous donc pour ne pas connoître le Poëte PIRON? Je le passois à votre Clerc. Quelle idée aurai-je de vous, d'ignorer mon état quand je me nomme? Oui, Monsieur, mon état est d'être Poëte, état le plus grand, le plus noble, le plus sublime que les hommes puissent embrasser, quand c'est du génie qu'ils le tiennent! Quelle honte pour un Officier public, de ne pas connoître le Poëte PIRON, Auteur des *Fils Ingrats*, applaudis, si justement, de tout Paris; de *Callisthène*, qu'il a si injustement sifflé, comme je viens de le prouver au public, par des vers qui valent une démonstration?... PIRON auroit poussé plus loin cette véhémente tirade, si le Commissaire, avec une sorte de vivacité, assez plaisante, ne l'eût interrompu, en lui disant: *Que parlez-vous de Pièces de*

Théâtre ? Savez-vous que Lafosse est mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, & qu'il est l'Auteur de la belle Tragédie de Manlius? Comment la trouvez-vous? Hem? Oh! mon frère est un homme de beaucoup d'esprit! — » Je le crois, Monsieur, car le mien n'est qu'une... » bête, quoique Prêtre de l'Oratoire, & que je » fasse des Tragédies, répond PIRON, avec une sorte d'enthousiasme risible, & se donnant en même-temps des louanges outrées. Ce trait, assez vif, & très-cavalièrement exprimé, ne fâcha point le Commissaire *Lafosse*, qui le prit en galant homme. A la contenance des Acteurs, à la gaîté de leurs propos, il ne fut pas long-temps à percer le mystère de toute cette aventure. Il se la fit raconter par PIRON, & s'en amusa beaucoup. Après quoi il renvoya ces Messieurs, en leur faisant la politesse de les prier de venir chez lui le samedi suivant, dîner & manger des huîtres. *Ah! mes amis*, dit PIRON, en sortant de la maison du Commissaire : *Rien ne manque plus à ma gloire, j'ai fait rire le Guet.*

LA nouvelle de cette joyeuse nuit se répandit bientôt par toute la ville. Le Commissaire *Lafosse*

en fit, le lendemain, son rapport à M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magistrat connoissoit beaucoup PIRON, avec lequel il avoit dîné quelques jours auparavant. Il le manda, pour savoir jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire, & voulut en distraire sa famille. PIRON se rendit aux ordres de M. *Hérault*, lequel, affectant un air grave & sévère, en le voyant paroître, le traita d'abord de *Tapageur*, & lui ordonna de rendre compte de sa conduite, & du bruit qu'il avoit fait la nuit précédente. PIRON ne se démonta pas. Sa mauvaise vue l'empêcha de reconnoître les personnes qui étoient dans le cabinet, & s'imaginant être devant un Juge assis dans son tribunal, il commença & poursuivit si comiquement son récit jusqu'à la fin, que la gravité de ses Auditeurs se démentit, de manière qu'un éclat de rire général se fit entendre; & M. *Hérault*, après avoir ri tout à son aise, dit: *C'est fort bien, mon cher* PIRON; *mais convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie?* « Eh, qui seroit assez hardi, Monsieur, » répliqua PIRON, de m'en donner une; quand » votre chapeau m'en tient lieu? » Effectivement

il présenta, dans le moment même, le chapeau de M. *Hérault*, qu'il avoit pris, par mégarde, pour le sien, le jour qu'il avoit eu l'honneur de dîner avec ce Magistrat.

C'EST ainsi que tout offroit également à PIRON l'occasion de déployer son extrême gaîté : gaîté franche & naturelle, doux bienfait de la Providence, avec lequel il supportoit les rigueurs du sort, & vivoit content de son travail, & du produit de ses Pièces de Théâtre. Il eût réussi, peut-être, à rendre par la suite, ce produit plus utile pour lui, & même pour ses confrères, s'il eût voulu suivre, à l'occasion de *Callisthène*, les conseils de *la Morte* & de M. *de Voltaire*. Tout le monde sait la modicité du prix qu'on met aux veilles d'un Poëte Dramatique, même le plus accrédité : *Brutus* & *Inès* devoient suivre immédiatement *Callisthène*. Les célèbres Auteurs de ces deux Tragédies, murmuroient depuis longtemps, comme bien d'autres, de l'inégalité d'un partage, où le profit demeuroit entièrement aux Comédiens. M. *de Voltaire*, que son admirable & prodigieuse fécondité rendoit plus intéressé

qu'aucun autre, à faire cesser l'injustice, ne voulut pas, néanmoins, hasarder la première tentative. Il invita, par écrit, PIRON à se trouver chez M. *de la Motte.* PIRON s'y rendit. M. *de Voltaire* lui fit part de son projet, qu'il lui détailla, & après l'avoir instruit de la conduite qu'il devoit tenir avec les Comédiens, le sollicita de ne point leur livrer sa Tragédie de Callisthène, qu'il ne les eût forcés à prendre des arrangemens plus convenables aux intérêts des Gens de Lettres. Il mit beaucoup de chaleur, ainsi que *la Motte*, dans les raisons qu'ils alléguèrent, pour lui persuader que c'étoit à lui à entamer cette affaire. PIRON les écouta froidement tous deux, & parut étonné qu'on l'eût choisi pour faire cette démarche, lui qui n'avoit encore qu'une réputation naissante; tandis que *la Motte*, & M. *de Voltaire* sur-tout, comme seul possesseur de la Scène Tragique, pouvoit parler en maître & donner la loi. Il déclara donc formellement, qu'il ne se chargeroit point de cette proposition. M. *de Voltaire* insista vainement, en lui disant qu'il ne devoit pas négliger ainsi son propre avantage; *car*, ajouta-t-il, *vous n'êtes pas riche, mon pauvre* PIRON. Cela est vrai

répliqua PIRON, mais je m'en .... c'est comme si je l'étois. Sur quoi il prit congé de ces Messieurs, en vrai Poëte, plus avide de gloire que d'argent.

IL étoit lié alors avec une Société de gens de Lettres, qui se réunissoient régulièrement, toutes les semaines, pour souper, à frais communs, chez *Landel*, Traîteur, rue de Bussy : le *Caveau* étoit le nom qu'ils avoient donné au lieu de leur assemblée. On peut se former une juste idée de ce lieu, d'après l'agréable description qu'en a faite, comme témoin, M. *Saurin*, aujourd'hui de l'Académie Françoise, dans sa charmante Épître à M. *Collé*.

Là, s'étoit formé une espèce d'Aréopage, que le haut rang qu'occupoient, dans la République des Lettres, la plupart de ceux qui le composoient, rendit bientôt célèbre. Quelques Amateurs y étoient admis; mais l'entrée n'en étoit pas accordée, indistinctement, à tout le monde. Elle étoit principalement interdite aux talens vains, faux, orgueilleux & jaloux. Comme on n'y élevoit point

d'idole, le peu d'encens qu'on y brûloit étoit toujours pur. La louange y étoit aussi sévère que la critique : on y lisoit ses Ouvrages, non avec l'emphatique impudence de l'orgeuil; mais avec le ton de la modestie & de la méfiance de soi-même : on vous écoutoit sans prévention, & l'on vous jugeoit sans partialité : malheur au mauvais Ouvrage soumis à la censure de ce tribunal! L'appui des femmes, quelque puissant qu'il soit, devenoit inutile, & le zèle enthousiaste des Prôneurs gagés, intéressés ou prévenus, n'en imposoit point : on ne laissoit aucun repos à l'Auteur, qu'il n'eût, ou tout-à fait condamné lui même son Ouvrage à l'oubli, ou qu'il ne l'eût rendu digne de voir le jour, par les corrections indiquées nécessaires. Il failoit que l'amour-propre le plus fier, se tût; & pour peu qu'il osât se révolter, il étoit aussi tôt assailli, confondu par une grêle d'Epigrammes, plus vives les unes que les autres. Au reste, l'amitié si sévère dans l'intérieur de cet Aréopage, déployoit, au dehors, toute sa sensibilité, à la nouvelle d'un succès mérité. Avec quelle joie il étoit partagé!

De quels éloges on accompagnoit ceux du public! Avec quel intérêt, quelle chaleur on repoussoit les critiques injustes? Quels soins on apportoit à excuser, & non à soutenir les défauts qu'il eſt quelquefois impossible, à un Auteur, d'éviter! En un mot, il ne s'agissoit plus de juger, d'éclairer son ami, son rival, son concurrent; il s'agissoit de le soutenir, de l'encourager, de le défendre, & de l'applaudir avec le public. Tel étoit l'esprit de cette Société, où régnoient une gaîté, une franchise, une bon-hommie même, dont on ne trouvera point d'exemple ailleurs.

C'EST-LA que l'illustre Auteur de *Rhadamiste & Zénobie* [1], que son fils, le Pétrone du siécle [2], que le Peintre de l'Amour & des Grâces [3], que l'Emule de *Quinault* [4], le Chantre ingénieux & charmant de *Ververt* [5], l'Anacréon de nos jours [6], & une infinité d'autres gens de Lettres distingués, entouroient PIRON, l'animoient, faisoient

1 De Crébillon, le Tragique.
2 M. Crébillon, le fils.
3 M. Bernard.
4 La Bruère.
5 M. Gresset.
6 M. Collé.

éclore de son imagination, cette foule de bons mots, ces saillies pleines de feu, qu'on ne se lassoit point d'entendre. C'est là, que docile à la critique de ses égaux, il ne rougissoit point d'avouer qu'il en profitoit. Il dut en effet plusieurs de ses succès, aux avis qu'on lui donna. Combien d'autres que lui y trouvoient le même avantage? Lanoue & la Bruère y lûrent, l'un sa Tragédie de *Mahomet II*, l'autre son Opéra de *Dardanus*; & les changemens qu'on leur indiqua, assurèrent le succès des deux Pièces.

N'IMAGINONS pas, néanmoins, qu'on mît un appareil pédantesque ou de l'importance, dans tout ce qui se passoit ou se disoit au Caveau. Le ton dominant de cette Société, étoit une gaieté vive & piquante. Tout ce qui interrompoit, mal-à-propos, cette gaieté, étoit puni du ridicule. Parloit-on trop long-temps de soi, s'avisoit-on de disserter du ton d'un bel-esprit, ou d'entamer un conte languissant & sans sel: on appeloit aussi-tôt le garçon Traîteur, auquel on versoit rasade, pour boire à la santé du fat, du bel esprit, ou du conteur ennuyeux; & cette

santé portée, terminoit la louange, la dissertation & le conte. Comme il n'y avoit point là d'Amphitrion auquel il fallût plaire, on ne s'efforçoit point d'avoir de l'esprit ou de faire parade de science; un trait, une saillie, une vérité naïve étoient mille fois mieux accueillies, que toutes les pensées philosophiquement alambiquées, ou exprimées en jargon emphatique. La critique étoit, à la vérité, sévère, mais enjouée. Le plaisir & la liberté étoient les Divinités Tutélaires du Caveau. On y célébroit, sans excès, & Comus & le Dieu du vin. S'élevoit-il, par hasard, quelque dispute, ce qui arrivoit très-rarement; elles étoient appaisées aussi-tôt, par les accens les plus harmonieux; Jélyote [1] chantoit; & le calme renaissoit à sa voix.

Les talens, l'esprit, les autres agrémens naturels ou acquis, qui pouvoient faire illusion ailleurs, ne suffisoient pas pour être admis ou conservé

1 M. Jélyote, qui joint à son art enchanteur, un savoir agréable, des connoissances utiles & beaucoup d'esprit, faisoit un des principaux agrémens de cette Société.

dans cette Société ; il falloit y joindre encore une réputation sans tache, & se comporter d'une manière à ne pas s'exposer à la perdre. La moindre action mal honnête, en excluoit pour toujours. Un des Associés en fit la triste épreuve. Convaincu d'avoir prêté à usure, il reçut un billet conçu en ces termes : « Monsieur *** est » prié de dîner, tous les Dimanches, *par-tout* » *ailleurs qu'au Caveau* ». M. *de Crébillon*, le fils, fut l'inventeur de cette singulière invitation.

On continua de s'assembler comme à l'ordinaire : mais le Caveau, devenu trop fameux, ayant excité la curiosité de la ville & de la Cour, ne subsista guères que jusqu'à la fin de 1739. Quelques Seigneurs de la Cour voulant s'amuser, formèrent un jour la partie d'y venir. Ils arrivèrent comme on étoit à table. La Société les invita d'y prendre place. Mais par hauteur, ils refusèrent de s'asseoir ; & à leur attitude & leur contenance, ils sembloient dire : *allons, commencez, divertissez-nous.* Leur dédain fut puni par le silence le plus absolu ; & ils se virent forcés de s'en aller, sans avoir joui de la

satisfaction qu'ils s'étoient promise. Ils devoient pourtant bien penser que chaque membre du Caveau étoit plutôt fait pour rire des sots, que pour les faire rire. Le désagrément qu'on venoit d'essuyer, déplut si fort, que la Société cessa de se réunir, & dès ce moment le Caveau fut détruit pour toujours.

TANT que subsista ce joyeux Comité, où l'on faisoit, à table, & en riant, la guerre aux sots écrits, il fut utile à PIRON, qui loin de se décourager du peu de succès de Callisthène, fit de nouveaux efforts pour la Scène Tragique. L'heureuse simplicité du sujet, comme nous l'avons remarqué plus haut, ne suffit pas pour réussir; il faut encore que l'objet en soit intéressant. Mais PIRON, toujours persuadé que cette simplicité seule avoit nui à sa Pièce, en imagina une plus compliquée, & où il eut l'art de réunir, à la fois, sans trop blesser les vraisemblances, les coups de Théâtre les plus imprévus, & les situations les plus intéressantes.

IL déploya donc, dans *Gustave*, toutes les

ressources de son génie; & prit, dès-lors, sa place parmi les meilleurs Poëtes Tragiques. En vain la critique voudroit-t-elle la lui disputer, & lui enlever le mérite de la poësie de style : si les noms durs de *Stockolm*, de *Dannemarck*, de *Christiern*, de *Rodolphe*, nécessairement rapprochés les uns des autres, dans les cinq ou six premiers vers de la première scène, frappent désagréablement une oreille délicate; par combien de beaux vers, & de scènes écrites avec la plus grande pureté, jointe à la plus grande force, ces taches légères ne sont-elles pas effacées, sans parler encore de l'intérêt vif & touchant des situations? mérite seul capable de faire disparoître des défauts beaucoup plus essentiels que ceux de la prosodie. Pour être autorisé à faire un pareil reproche à PIRON, il falloit avoir autant de génie que lui, écrire mieux en vers, ou ne pas se hasarder à lutter, avec des armes inégales, contre un Rival redoutable, & dont le triomphe étoit assuré. Au reste, PIRON a été bien vengé de son vivant, & l'est encore après sa mort, par les applaudissemens que sa Tragédie de Gustave reçoit, toutes les fois qu'elle reparoît sur la

Scène, & qu'elle y recevra toujours, tant que le vrai ton de la Tragédie régnera sur le Théâtre François.

QUOI QU'IL en soit, notre Poëte berna ses Critiques, & à sa manière, les terrassa, avec les armes légères de l'Épigramme. Glorieux des suffrages constans du public impartial, il saisit cette occasion de rendre ce même public, le confident & le dépositaire, de la reconnoissance éternelle qu'il consacroit à son illustre bienfaiteur, en dédiant, sa Tragédie de Gustave, à M. le Comte *de Livry*. Il ne se contenta pas même de cette première dédicace : son cœur s'épancha de nouveau, long-temps, après la mort de cet homme bienfaisant, dans une *Épître à sa Mémoire*, qu'il mit à la tête de cette Tragédie, lorsqu'il publia une partie de ses Ouvrages, en 1758. Cette Épître, pleine de feu & de sentiment, montre quels étoient l'esprit & l'âme de PIRON, & combien il étoit digne d'être aimé.

M. LE Comte *de Livry*, qui se l'étoit particu-

lièrement attaché, par des bienfaits, avoit voulu que PIRON choisît un appartement dans son château de Livry, & avoit ordonné qu'on lui obéît, & qu'on le regardât comme le maître du château. La première fois qu'il prit possession de cet appartement, ne voulant pas manger seul, & cherchant à égayer son repas, PIRON engagea la Concierge, Janséniste outrée, à lui tenir compagnie à table. On imagine aisément quel devoit être le sujet de leur conversation. Notre Poëte affectoit d'être le plus décidé Moliniste, & la dispute s'échauffoit au point, que souvent les domestiques accouroient au bruit. La Concierge, assez instruite, s'étoit mis en tête de le convertir. Plus elle le pressoit, plus il la contrarioit, & lui faisoit, coup-sur-coup, les raisonnemens les plus comiques & & les objections les plus plaisantes, dont le refrain étoit toujours : *chacun a son goût, Madame Lamarre ; pour moi je veux être damné.* A peine huit jours s'étoient écoulés, que le Comte *de Livry*, ennuié de ne pas voir PIRON, & voulant savoir s'il se plaisoit à Livry, vint le surprendre à l'heure du dîner, & arriva dans l'instant même

que la dispute ordinaire finissoit. *Hé bien !* BINBIN[1], (c'étoit un nom d'amitié qu'il lui donnoit ordinairement), *Hé bien ! Binbin*, lui dit-il, après l'avoir embrassé, *comment te trouves-tu ici ? Es-tu content ? Te sert-on bien ?* Oui, Monsieur le Comte, répondit PIRON, mais Madame *Lamarre* ne veut pas.... » *Comment morbleu elle ne veut pas ! Je prétends que tu sois ici le maître, comme moi-même ; entendez-vous, Madame ? Et si Monsieur me porte la moindre plainte... En un mot, je veux....* « Calmez-vous, Monsieur le » Comte, lui dit PIRON, & daignez, je vous » prie, m'entendre jusqu'au bout : Madame » *Lamarre* ne veut pas que je sois damné.... » *Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, Madame*, reprit le Comte ? *n'est-il pas le maître ? De quoi vous mêlez-vous ? Encore une fois, je vous le répète, je veux qu'il fasse ici sa volonté : ce n'est pas à vous à y trouver à redire.* Madame *Lamarre* n'osa pas répliquer, & se contenta de prier pour la conversion du Poëte Moliniste.

---

1 Nom mignard en Bourguignon, qui signifie *Benigne, Benin.*

L'ASTRÉE de d'*Urfé*, avoit fait autrefois les délices de PIRON. Le séjour champêtre de Livry lui en rappela le souvenir, & réveilla son goût pour la Poësie pastorale. Ce genre, le plus ancien de tous, est uniquement consacré aux images douces, simples & naturelles, & ne peut être animé, que par une chaleur toute de sentiment. C'est-là, sans doute, ce qui rend si difficile, au Théâtre, le succès d'un sujet purement champêtre. Les nuances trop délicates, & trop légèrement variées de l'innocence, les contrastes insensibles des mœurs de ceux qui vivent sous ses loix, échappent au spectateur, le plus attentif. Alors ces mœurs lui paroissent fades ou monotones, grossières ou ridicules : de-là, le dégoût & l'ennui, dont il ne peut se défendre, & qu'il a l'injustice de rejeter sur le genre pastoral, plutôt que sur le peu de talent du Poëte, ou sur le peu d'innocence de nos mœurs.

PIRON voyoit, avec peine, ce dégoût s'accroître de plus en plus; & par une inspiration secrette, il cherchoit les moyens de le faire cesser. Il aimoit à se représenter le bonheur des

Bergers, la pureté de leurs feux, la constance de leurs amours, & le calme de leur âme. Il regrettoit sincèrement cet âge d'or, dans lequel il auroit été digne de vivre : car malgré la licence & la liberté qui règnent dans un petit nombre de ses écrits, nous pouvons affirmer, sans craindre d'être démentis, que ses mœurs ont toujours été pures, ses sentimens pleins de candeur, & sa conduite constamment irréprochable. Ainsi entraîné par son goût naturel, & son génie se prêtant au penchant de son cœur, il hasarda, sur le Théâtre François, la Pastorale des *Courses de Tempé*.

Il accompagna cette Pièce Champêtre de la Comédie de l'*Amant mystérieux ;* Comédie composée, d'abord pour l'amusement de la Société de M. le Comte *de Livry*. Jamais inquiétude n'égala la sienne, à la première représentation de ces deux Pièces, qui virent le jour en même-temps, avec un succès bien différent. Sa crainte redoubla davantage à la chûte de l'*Amant mystérieux*, qui précédoit les *Courses de Tempé*. Mais le public couronna la Pastorale, avec la même

équité qu'il venoit de condamner la Comédie, dont l'original étoit peint d'après un homme de qualité, vivant dans la société de M. le Comte *de Livry*, homme très-estimable, mais qui avoit la manie de mettre du mystère par-tout. Alloit-il quelque part, à la ville ou à la campagne? Ce n'étoit jamais le chemin direct qu'il prenoit : il faisoit un détour plus ou moins long, pour qu'on ne devinât pas où il alloit & où il pouvoit avoir été. Arrivoit-il dans un appartement? Dès l'antichambre, ses yeux inquiets se portoient de tous côtés; il cherchoit à lire sur le visage des domestiques, s'ils ne pénétroient pas le motif de sa visite; puis marchant sur la pointe du pied, il paroissoit se glisser, plutôt qu'entrer dans l'appartement. S'il s'entretenoit avec quelqu'un, c'étoit toujours à l'écart, ou dans l'embrâsure d'une croisée, après s'être assuré de n'être entendu de personne. Enfin, s'il donnoit une commission à ses domestiques, il s'expliquoit si mystérieusement, qu'il falloit qu'ils le devinassent, ou qu'ils fissent la commission de travers. En un mot, il étoit de ces gens :

Qui, jusques au bon jour, disent tout à l'oreille.

ON proposa à PIRON de traiter ce caractère. Il s'y refusa d'abord : mais forcé, par des instances réitérées, qu'il regarda comme des ordres de la part de ceux qui le pressoient, il s'en occupa sérieusement. D'ailleurs, cette Comédie n'étoit point destinée pour le Public : elle ne devoit être jouée qu'en société, & en présence même de l'original, qui en avoit fourni le caractère principal. Le sujet ne plaisoit point à l'Auteur ; & peut-être est-ce la raison qui l'empêcha de soigner, avec plus de sévérité, son Ouvrage.

DÈS que cette Comédie fut achevée, on la représenta plusieurs fois dans la Société, & toujours avec un succès marqué, succès qui paroissoit d'autant moins suspect, que les Spectateurs joignoient à l'usage du grand monde, beaucoup d'esprit, & par conséquent, étoient en état de prononcer. Aucun d'eux n'hésita ; tous la trouvèrent digne de paroître au grand jour, & l'on engagea PIRON à la donner au Théâtre François ; enfin elle fut reçue, par les Comédiens, d'une voix unanime.

LA personne de qui je tiens cette anecdote,

amie intime de M. le Comte *de Livry*, jouoit, dans la Pièce, le rôle de l'*Amant mystérieux*. PIRON lui avoit les plus grandes obligations, & s'en est ressouvenu, toujours avec attendrissement, jusqu'au dernier moment de sa vie. Indépendamment des droits que cette personne avoit sur son cœur, par ses bons offices, elle en avoit encore de très-puissans sur son esprit, par les excellens conseils qu'elle lui donnoit, au sujet de ses Ouvrages, conseils dirigés & dictés par un jugement sain, un discernement sûr, & le goût le plus délicat.

MALGRÉ tant de motifs, capables d'entretenir & de fortifier la sécurité, trop ordinaire de l'amour-propre, un pressentiment intime affligeoit PIRON, sur le sort de sa Pièce. Il ne l'eut pas plutôt livrée aux Comédiens, qu'il en vit tous les défauts. Il la retoucha soigneusement; mais pas assez heureusement, pour la garantir d'un mauvais succès décidé. Il se repentit, mais trop tard, de sa complaisance, & se hâta de prévenir le jugement sévère du Public, en se plaisant à prédire, comme il le dit lui-même dans son aver-

tissement, la chûte de sa Pièce, plusieurs jours avant la première représentation.

CEPENDANT il auroit pû, à l'exemple de tant d'autres Auteurs, s'autoriser des éloges qu'on avoit prodigués à sa Comédie, dans les lectures & les représentations particulières qui en avoient été faites, & soutenir, au Public, qu'il avoit eu tort de la condamner. Mais son amour-propre étoit trop raisonnable & trop éclairé, pour ne pas sentir que nos partisans & nos amis, sont toujours moins éclairés, plus prévenus, que ce Public incorruptible & redoutable, qui nous juge de sang froid, & dont l'arrêt triomphe, tôt ou tard, malgré les cabales & l'intrigue. Aussi, combien avons nous vû de ces prétendus chef-d'œuvres tant lus & relus, tant prônés, tant vantés d'avance, comme des prodiges de génie, tomber presque aussi-tôt la toile levée, sans que ces chûtes humiliantes & soudaines, aient rien rabattu de la suffisance des protecteurs, & de l'orgueil des protégés!

ON n'a point de semblable reproche à faire à

PIRON. Il se soumit à la rigoureuse décision du Public, en retirant sa Pièce à la première représentation. Il alla, le soir même, trouver ses amis au *Caveau*, & leur apprit la nouvelle du différent succès de ses deux Pièces, en leur disant : *Mes amis, le Public m'a baisé sur une joue, & ma donné un bon soufflet sur l'autre.* On le plaignit, on le félicita, tour-à-tour, à la mode du Caveau, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de plaisanteries sur sa bonne & mauvaise fortune. PIRON s'y livra de bonne grâce, & la soirée se passa délicieusement. Le baiser sur la joue, avoit guéri la douleur du soufflet appliqué sur l'autre.

SI la Comédie de l'Amant mystérieux fit essuyer, à PIRON, les désagrémens d'une chûte, il s'en releva, en 1738, avec le triomphe le plus complet & la gloire la plus durable. Malgré les Comédies de *Regnard*, le seul Auteur digne, depuis *Molière*, d'occuper ce qu'on appelle proprement la Scène Comique, Thalie regrettoit encore tous les jours la perte de ce grand homme, que personne ne remplacera jamais, lorsque PIRON conçut le dessein de sa *Métromanie*, ce

chef-d'œuvre, qu'on peut placer à côté des meilleures Pièces de *Molière*, & celui, de tous les Ouvrages de notre Poëte, qui porte davantage l'empreinte du génie. Il est peu de Comédies où l'on trouve autant de finesse & de naturel dans le dialogue, d'aisance & de perfection dans les vers, & de vrai-comique dans toutes les situations; où les caractères soient mieux soutenus; où l'intérêt, toujours vif & toujours nouveau, augmente de scène en scène, jusqu'à la fin; en un mot, où tous les ressorts de la Comédie soient plus heureusement employés. Il falloit donc, je ne dis pas de l'esprit, mais les plus grandes ressources du génie, pour entreprendre un pareil sujet & y réussir. Quoi qu'en dise la critique, le succès de la *Métromanie* sera constamment le même, jusques dans la postérité la plus reculée, parce qu'il est, & sera toujours indépendant de la petite anecdote de la Demoiselle *Malcrais de Lavigne*[1], cette dixième Muse

---

1 Nom supposé, sous lequel M. Desforges Maillard, du Croisic, petite ville de Bretagne, se déguisa long-temps, & envoya, régulièrement tous les mois, ses productions

prétendue, dont le sexe, quand elle eut laissé tomber son masque, déconcerta les Poëtes les plus renommés du temps, qui s'étoient passionnés pour elle, & l'avoient parfumée de tout l'encens du Pinde & de Cythère. Il est certain encore que si le sujet de la Métromanie se fût présenté, avec les mêmes circonstances, à la féconde imagination de *Molière*, il l'auroit saisi, & peut-être rendu de la même manière que PIRON.

AU reste, croira-t-on que cette admirable Pièce fut d'abord rejetée par les Comédiens; qu'elle éprouva les plus ridicules difficultés pour être reçue, & qu'il fallut enfin un ordre du Ministre pour la faire jouer? Croira-t-on encore qu'après le brillant succès dont elle fut suivie, on ne daigna pas l'inscrire sur le répertoire; &

---

poëtiques au Mercure, n'ayant pû jouir, sous son propre nom, de cet avantage ineffable, que la Roque lui avoit refusé durement. A la faveur de son sexe supposé, il reçut les hommages les plus galans, & les déclarations les plus tendres. Mademoiselle Malcrais de Lavigne devint une dixième Muse. Mais l'enchantement cessa, quand M. Desforges Maillard vint à Paris, se montrer à ses soupirans.

qu'oubliée

qu'oubliée pendant dix ans, elle n'auroit, peut-être, jamais reparue sur le Théâtre, sans le sieur *Granval*, qui, lors de sa rentrée, en proposa la reprise à ses camarades ? Cet affront, fait plus au bon goût qu'à PIRON, étoit la suite des cabales excitées, par des Auteurs jaloux de l'éclat de son triomphe, qui blessoit leur orgueil.

LA Métromanie triompha donc malgré l'envie. L'excellent Acteur qui devoit y jouer le rôle de M. *de l'Empirée*, & qui étoit de la plus belle figure du monde, embarrassé de la manière dont il s'habilleroit, ne voulant pas représenter un Poëte, dans toute la rigueur du costume, consulta PIRON, qui lui dit : « Tranquillisez-vous : à la pre-» mière répétition, vous prendrez modèle sur » moi ». En effet il y parut avec un très-bel habit, richement galonné. A peine le reconnut-on, tant cet habit relevoit sa bonne mine. On l'admira, on l'applaudit, & l'Acteur en fit faire un, à peu près pareil.

AU sortir de la répétition, PIRON, suivant son usage, entra au Café de *Procope*. On n'étoit

point accoutumé à le voir si superbement vêtu. Tout le monde l'entoura, & lui fit compliment L'Abbé *Desfontaines* étoit présent. Il voulut plaisanter PIRON, & soulevant, avec une curiosité affectée, & une feinte admiration, la basque de l'habit, pour en faire mieux remarquer la richesse : *Quel habit*, s'écria-t-il, *pour un tel homme !* PIRON soulevant, à son tour, le rabat de l'Abbé, répartit sur le champ : « Eh ! quel homme pour » un tel habit ». Cette vive & prompte répartie ferma la bouche à l'Abbé, & termina l'examen & l'éloge de l'habit du Poëte.

TANDIS que la Métromanie manquoit au répertoire des Comédiens François, celui des Troupes de province en étoit utilement décoré. La bonne recette que cette Comédie rapportoit aux Directeurs, les engageoit à la représenter souvent ; & sans faire tort aux talens forains, on peut assurer que les rôles n'en étoient pas rendus, avec la supériorité de talent des Acteurs, qui faisoient alors l'ornement du Théâtre de la Capitale. La *Métromanie* réunissoit tous les suffrages par-tout où elle étoit jouée : mais la ville, où

cette Pièce excita la plus singulière sensation, fut Toulouse, au mois de Février 1751.

Les Comédiens ayant annoncé le jour qu'ils devoient la donner, à peine la salle put-elle contenir l'affluence du monde qui s'y rendit. Un Capitoul, nouvellement en place, étoit au nombre des Spectateurs. Dès qu'on eut levé la toile, l'attention avec laquelle on écouta la Pièce, ne fut interrompue que par des applaudissemens : mais à l'endroit de la Scène où *Francaleu* dit à *Baliveau*,

Monsieur le Capitoul vous avez des vertiges !...
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat :
Anoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez....

Le nouveau Capitoul, qui n'avoit connu, sans doute, de sa vie, d'autres vers que ceux de ce vieux dicton Toulouzain,

Cil, de noblesse à grand titoul,
Qui de Tholoze est Capitoul.

prenant pour un guet-à-pens les vers adressés à Baliveau, & se croyant insulté, se leva & voulut faire cesser la représentation. On

eut la plus grande peine du monde à lui faire entendre raison ; & l'on n'obtint la grâce d'achever la Pièce, qu'après lui avoir donné la satisfaction de lui en nommer l'Auteur, pour le faire arrêter & mettre en prison. En effet il envoya, sur le champ, cinq ou six fusilliers pour le prendre : mais PIRON étoit tranquille à Paris, & ne songeoit guères, en ce moment, qu'à près de deux cens lieues de lui, on voulût attenter à sa liberté.

CEPENDANT le Capitoul, informé par ses gens, que le *délinquant n'avoit pû être appréhendé au corps, attendu qu'il étoit inconnu dans le pays*, désespéré d'avoir manqué sa vengeance, ne voulut pas en perdre entièrement le fruit. Il rendit une ordonnance, par laquelle il proscrivit, à jamais, la Métromanie du Théâtre Toulousain. Anecdote remarquable de son Capitoulat, bonne à citer & à joindre à pareille aventure, qui lui arriva quelques jours après, à l'occasion de l'*Avare* de Molière. Il crut se reconnoître dans *Harpagon*, volé par son fils. La ressemblance étoit, dit-on, frappante. Il s'imagina que des

Auteurs, jaloux de sa nouvelle dignité, s'étoient donné le mot, pour le jouer sur le Théâtre. Il interrompit encore le spectacle, & demanda le nom de l'Auteur de la Pièce. On lui dit que c'étoit *Molière.* Pour cette fois il se contenta de décréter de prise de corps le *nommé* Molière. Mais quand il fallut mettre à exécution le décret, on lui dit que *Molière* étoit mort depuis 80 ans. Étonné de ce contre-temps, il s'écria : *De quels diables d'Auteurs se sert-on là? Que ne nous donne-t-on des Comédies de gens connus!* M. le Marquis *de Montgailhard* écrivit à PIRON, le danger qu'il avoit couru, sans qu'il s'en doutât, & lui demanda, en même-temps, une Épigramme contre ce Capitoul. Il répondit que, *Martial*, *Owen*, *Marot*, le grand *Rousseau*, ni lui, ne feroient jamais rien de mieux, contre ce Capitoul, que ce qu'il avoit fait lui-même.

LA reconnoissance avoit déterminé PIRON, vers l'année 1735, à faire un voyage à Bruxelles, pour y voir un étranger, dont il avoit reçu une lettre de change assez considérable, en remercîment d'un exemplaire de la Tragédie de Gustave,

que PIRON lui avoit envoyé. Il crut ne pouvoir pas se dispenser d'aller lui en faire ses remercîmens sincères, avec d'autant plus de raison, que cet étranger l'avoit toujours traité avec beaucoup de bonté, chez M. le Comte *de Livry*, où ils s'étoient vus anciennement.

DANS le peu de séjour qu'il fit alors à Bruxelles, il se lia d'une amitié intime avec l'illustre & trop malheureux *Rousseau*. Celui-ci, lui fit donner sa parole de revenir le voir & le consoler. Il entretint depuis, avec lui, un commerce de lettres réglé, & dans toutes, il le pressoit d'exécuter sa promesse. PIRON se rendit aux instances de *Rousseau* en 1740. Il l'avoit déjà bien observé dans son premier voyage. Il sonda, pour ainsi dire, son cœur, dans le second voyage qu'il fit à Bruxelles, & y réussit d'autant plus aisément, que *Rousseau* ne pouvoit se séparer de PIRON, qu'ils passoient ensemble des journées entières, & qu'il le regardoit comme un Ange consolateur, que la Providence lui avoit envoyé, dans une terre étrangère, pour adoucir l'amertume & les ennuis de son exil.

Le chagrin avoit aigri ce grand homme, mais ne l'avoit point abattu. Piron, dans une lettre qu'il écrivit à la Marquise *de Mimeure*, dont les anciennes bontés pour *Rousseau*, ne s'étoient point refroidies, parle avec éloge de sa piété, avoue qu'elle lui a paru solide & sincère, & soutient qu'il n'étoit pas coupable des infâmes couplets qui causèrent ses malheurs. Ce jugement de Piron n'est point suspect; car il ajoute, avec sa franchisse ordinaire, qu'il l'avoit étudié soigneusement; *& malgré sa dévotion*, continue-t-il, *j'ai vu qu'il tenoit encore un peu aux premières idées, dont il forma ses Epigrammes; car il me donna la matière d'un Conte assez gaillard, que je mis en vers, par complaisance pour lui, & dont il me parut content.*

Piron, dont le cœur n'a jamais été souillé par le venin de l'envie, ni reserré par la bassesse de la jalousie, regarda constamment *Rousseau* comme le génie le plus rare & le plus grand Poëte lyrique de la France, & qui lui fera le plus d'honneur dans la postérité. Il le quitta, avec

regret, & revint à Paris. *Rousseau*, de son côté, avoit conçu pour lui la plus haute estime. On le voit par les lettres qu'il lui écrivoit, & que PIRON avoit conservées. On le voit encore par celles qu'il adressoit à ses amis, & sur-tout à M. *Racine*, le fils, auquel il parle du plaisir qu'il avoit de posséder PIRON.

C'EST à l'occasion d'une de ces lettres, en date du 24 Juillet 1740, imprimée dans la superbe édition *in*-4°. des Œuvres de *Rousseau* [1], donnée par M. *Séguy* en 1743, que PIRON se brouilla avec l'Abbé *Desfontaines*. Ce célèbre Critique, en rendant compte de cette édition, rapporte ainsi la lettre : « Je possède ici, depuis » quelques jours, un de mes compatriotes au » Parnasse, M. PIRON, que le Ciel semble » m'avoir envoyé, pour passer le temps agréa- » blement, dans un séjour, où je ne fais qu'as- » sister, tristement, aux plus grands repas du

1 Tome III, page 419.

» monde. M. PIRON est un excellent préservatif » contre l'ennui. Mais, &c. [1] ». Ce fatal *mais*, auquel, malicieusement ou non, le Critique s'arrête, au lieu d'achever la phrase : *Mais il retourne à Paris, & je vais retomber dans mes langueurs :* ce fatal *mais*, dis-je, irrita PIRON, & fut l'origine des Épigrammes sanglantes, dont il accabla *Desfontaines*, & que tout le monde sait par cœur. Ce qu'il y eût de plus plaisant, c'est qu'après avoir répandu, dans le Public, la première de ces Épigrammes, PIRON alla voir l'Abbé *Desfontaines.* Il le trouva avec deux Jésuites. Le Journaliste, pâlissant de colère en le voyant : *Comment*, s'écria-t-il, *êtes-vous assez hardi de vous présenter à ma vue, après l'horrible Épigramme que vous avez faite contre moi ?* « Horrible, dit PIRON ! Comment » vous les faut-il donc ? Elle est pourtant fort jolie ». Ce sang froid redoubla la colère de l'Abbé, & fit partir, d'un grand éclat de rire, les deux Jésuites, qui étoient présens. Point d'emportement ! ajouta

---

1 Voyez Jugemens sur quelques Écrits nouveaux. Tome I, lettre C, page 69.

PIRON. Crier & jurer ne remédie à rien; l'Épigramme n'en est pas moins faite. Mais puisqu'elle vous fâche, je vous propose un arrangement. — Eh! quel est-il?—Le voici: vous écrivez au Public toutes les semaines: mandez-lui, la première fois, que l'Épigramme en question, a été faite, on ne sait par qui, ni contre qui, il y a cinquante ans; & tout sera dit. — A la bonne heure. Donnez-la moi. C'est où PIRON l'attendoit. Je vais vous la dicter, lui répondit-il: & l'Abbé de l'écrire aussi-tôt, commentant de son côté, & le Poëte du sien, chaque vers de l'Épigramme. Je ne crois pas qu'il y ait, au Théâtre, une meilleure scène, une situation plus piquante & plus comique, que celle qu'offrirent alors nos deux Auteurs. Les commentaires ne finissoient point. Mais ce qui choquoit sur-tout l'Abbé dans cette Épigramme, étoit ce vers:

Que fait le Bouc en si joli bercail?

Y pensez-vous, disoit-il à PIRON, *est-ce que je suis un Bouc? ôtez, ôtez ce Bouc?* « Cela ne » se peut, répliqua PIRON, sans rompre la mesure:

» mais vous êtes le maître de ne pas écrire le » mot tout entier. Mettez seulement; *Que fait ce* » *B.* le vers y sera toujours, & le lecteur y suppléera ». Il fallut enfin que l'Abbé *Desfontaines* laissât l'Épigramme telle qu'elle étoit. PIRON le quitta, en lui promettant que tant qu'ils vivroient l'un & l'autre, il lui en apporteroit une tous les matins, & il lui tint parole.

LA réticence dont s'étoit servi l'Abbé *Desfontaines*, en rapportant, par extrait, la lettre de *Rousseau* à *Racine*, le fils, avoit, sans doute, quelque malignité : mais devoit-elle lui attirer une correction aussi sanglante de la part de PIRON, lui qui n'avoit jamais été choqué des critiques, assez vives de quelques-uns de ses Ouvrages, faites par ce même Journaliste? Il paroît qu'il ne fût donc offensé que du double sens que présentoit cette réticence; & il est certain, que dans cette occasion, il se montra plus jaloux de la réputation d'honnête homme, que de celle d'Auteur. Au reste, malgré le sel qu'il mettoit dans ses Épigrammes contre l'Abbé *Desfontaines*, il ne l'en regardoit pas moins comme un bon Écrivain, un

excellent Critique, plein de goût & de raison, auquel la République des Lettres devoit la plus grande reconnoissance, pour avoir combattu, avec autant de courage que de succès, le Néologisme & les écarts du Bel-esprit moderne. La mort de cet Aristarque célèbre, arrivée en 1745, peu de temps après sa querelle avec PIRON, n'éteignit point la vengeance des autres Auteurs: ce Poëte est le seul qui n'ait point troublé sa cendre, & qui l'ait même regretté.

UNE forte constitution, une santé robuste, une gaieté inaltérable, promettoient à PIRON les plus longs jours : mais aussi peu fortuné qu'il l'étoit, comment envisager la vieillesse, sans la redouter ? La Providence lui ménageoit une ressource, dans un mariage avantageux, à considérer la position où il se trouvoit, qu'il contracta à son retour de Bruxelles, avec Demoiselle *Marie-Thérèse Quenaudon*, âgée de 53 ans, qu'il avoit connue chez la Marquise de Mimeure. Cette Demoiselle jouissoit de deux mille livres de rentes viagères ou environ, auxquelles le généreux Comte *de Livry* ajouta, par

le contrat de mariage, six cens livres de rentes, aussi viagères, au profit de PIRON.

LE lien qui serra leur union, fut celui de la simple & pure amitié. PIRON sentit alors, pour la première fois, la douceur d'être à l'abri de l'inquiétude, dans un âge où l'on a le plus besoin de secours, où tout le monde vous abandonne, sur-tout quand on n'a rien à laisser à la cupidité, qui ne meurt point. Jamais deux personnes ne furent mieux assorties. Madame PIRON avoit beaucoup d'esprit & de gaîté. Elle étoit très-versée dans la connoissance de nos anciens Romanciers, dont elle possédoit supérieurement, le vieux langage : elle imitoit leur style à s'y tromper. Les Beaux esprits qu'elle voyoit chez la Marquise *de Mimeure*, consultoient souvent son goût sur leurs Ouvrages. Avec une compagne de ce caractère, PIRON ne pouvoit manquer d'être heureux.

RIEN ne troubla son bonheur pendant les quatre premières années de son mariage. C'est dans ce temps qu'il composa sa Tragédie de

Fernand Cortez, le dernier de ses Ouvrages Dramatiques, & qui fut jouée, pour la première fois, le 8 Janvier 1744. Ce sujet est un des plus beaux qui soient au Théâtre. On voit, par plusieurs morceaux de cette Tragédie, l'élévation à laquelle le génie de PIRON pouvoit atteindre. Cependant le Public ne la goûta point. Il eût été possible, & même facile, à PIRON, d'en faire disparoître les défauts. Les Comédiens le pressèrent vivement d'y faire des corrections, & lui citèrent l'exemple d'un de ses plus célèbres confrères, qui corrigeoit, & refondoit même quelquefois, jusqu'à des actes entiers. *Parbleu, Messieurs, je le crois bien*, dit-il, *il travaille en marqueterie, & moi je jette en bronze.* Cette réponse n'est point vaine. Il est certain que l'homme de génie *jette en bronze*, & brise ou abandonne, comme le statuaire, tout ouvrage manqué à la fonte.

PIRON aimoit la gloire, sans néanmoins en être jaloux au point d'en perdre le repos. Mais tandis qu'il se consoloit du peu de succès de *Fernand Cortez*, la fortune lui préparoit des peines

autrement sensibles que celles qu'il avoit éprouvées jusqu'alors.

Il falloit user d'une grande économie, pour pouvoir vivre honorablement, avec le modique revenu dont PIRON & sa femme jouissoient. La moindre dépense extraordinaire étoit capable, non-seulement de les gêner beaucoup, mais encore de les déranger. Forcés de déménager trois fois, en très-peu de temps, Madame PIRON regrettoit les frais que ces déplacemens successifs & imprévus occasionnoient. Le dernier déplacement sur-tout, lui causa le plus cruel chagrin, parce qu'il s'agissoit encore moins d'intérêt pécuniaire que de procédé.

Une espèce d'ami, homme de qualité, au bonheur & à la fortune duquel Madame PIRON avoit contribué, voyant sa répugnance à changer si souvent de maison, lui offrit un appartement dans son hôtel : il mit, au loyer, un prix assez honnête. L'appartement demandoit quelques dépenses indispensables, & même assez fortes, avant que de pouvoir être occupé. M. & Madame

PIRON firent ces réparations à leurs frais. A peine en avoient-ils joui six mois, que le propriétaire leur donna congé, sous prétexte que sa belle-mère trouvoit à redire qu'il logeât un Poëte chez lui. Il disoit vrai : mais n'auroit-il pas dû combattre la ridicule aversion de cette femme pour les Poëtes ? Il agit au contraire, avec ses hôtes, comme s'ils eussent été des étrangers, & les pressa vivement de sortir de leur appartement. Ce procédé fit une impression si profonde sur Madame PIRON, que de ce moment là même, son esprit se troubla. Son mari tenta vainement de la tranquilliser : elle étoit frappée, & son triste état, auquel se joignit, quelques jours après, une paralysie, parut bientôt sans remède.

C'EST alors que PIRON connut, pour la première fois, la tristesse. Affligé de ce cruel accident, qui n'avoit pas altéré la douceur du caractère de sa femme, il ne voulut jamais l'abandonner à des soins étrangers. Continuellement occupé d'elle, & secondé de sa nièce (aujourd'hui Madame *Capron*), il lui administroit les secours dont

dont elle avoit besoin, & n'épargnoit rien pour lui rendre sa situation moins malheureuse.

CEPENDANT son revenu, trop modique, ne pouvoit suffire à la dépense qu'exigeoient les remèdes & les soins nécessaires à la malade. Il se voyoit à la veille de la perdre, & avec elle le revenu qu'elle avoit apporté, lorsque le Maréchal *de Saxe*, informé du sort qui menaçoit PIRON, lui envoya cinquante louis. Il accompagna ce présent d'une lettre si honnête & si obligeante, que PIRON ne put refuser; car il étoit fort éloigné de mendier des bienfaits; il conservoit même une certaine fierté, qui, dans une âme naturellement élevée, loin de s'affoiblir, se fortifie par l'adversité. On peut dire aussi qu'il étoit accoutumé aux soins que la Providence avoit toujours pris de lui, & il en eut bientôt de nouvelles preuves.

AU mois de Septembre 1750, il reçut un billet anonyme, par lequel on le prioit de se rendre chez *Doyen*, Notaire; il s'y rend. Le Notaire lui présente à signer la minute d'un contrat de 600 livres de rentes viagères, consti-

tuées à son profit, *comme en ayant fourni les fonds.* A ces mots PIRON s'imagine que le Notaire se trompe, & lui dit qu'il n'a fourni aucun fonds, & qu'il n'a même jamais possédé une somme aussi considérable. M. *Doyen* l'assure qu'il ne se trompe point, & il le prie de signer la minute du contrat, sans craindre aucune méprise. Notre Poëte étonné, le questionna en vain : il lui nomma toutes les personnes qui l'honoroient de leurs bontés. A toutes ces questions M. *Doyen* ne répond qu'en lui disant de ne pas chercher à pénétrer le mystère ; qu'il l'ignore lui-même : & remet, entre ses mains, la grosse du contrat, & la première année d'avance de sa rente.

PIRON voulant connoître son bienfaiteur, court chez tous ses amis, ses protecteurs, ses connoissances, publier son agréable aventure, la raconte aux uns & aux autres, dans l'espérance que quelqu'un se trahiroit. Quinze jours se passent sans qu'il puisse rien découvrir. Enfin, désespéré de voir ses recherches inutiles, il prit le parti d'écrire, le 15 Septembre 1750, à l'Auteur du Mercure[1],

[1] Voyez le Mercure d'Octobre 1750, page 201.

en le priant de rendre sa lettre publique, ainsi que sa reconnoissance. Par ce moyen il laissoit à son bienfaiteur invisible, le plaisir de jouir, en secret, de toute la noblesse de son procédé, & en même-temps la satisfaction de voir qu'il n'avoit pas obligé un ingrat. Cette lettre ne produisit aucun éclaircissement; & PIRON est mort, sans avoir eu la consolation de connoître l'auteur d'une si belle action. C'étoit M. le Marquis *de Lassay*. Je le sais de la Personne même à laquelle il avoit remis les deux mille écus, formant le capital des 600 livres de rentes viagères. Cette personne respectable, à plus d'un titre, & qui m'honore de son amitié depuis long-temps, ne m'a révélé ce secret, qu'après avoir appris que PIRON, à sa mort, m'avoit fait le dépositaire de ses Ouvrages. Ce secret fait trop d'honneur à la mémoire de M. le Marquis *de Lassay*, & son acte de bienfaisance est si noble & si rare, que je me fais un devoir de le révéler, à mon tour, au Public.

CE secours inespéré, qui assuroit à PIRON 600 livres de rente viagère, outre celle que

lui avoit constituée M. le Comte *de Livry*, étoit une ressource pour lui sur le déclin de ses jours. Rien ne prouve mieux l'intérêt qu'il inspiroit à ceux qui le connoissoient particulièrement, que ces bienfaits multipliés, sans être sollicités ou achetés par de serviles hommages, puisqu'on lui épargnoit même l'embarras du remercîment. Il n'eut pas la satisfaction de partager long-temps, avec sa femme, cette petite augmentation de fortune. Elle mourut le 17 Mai 1751, environ huit mois après. Tout le monde a été témoin de la douleur que cette perte lui causa, & des larmes sincères & durables qu'elle lui fit répandre.

Il n'en est pas des peines du cœur comme de celles de l'esprit : celles-ci sont susceptibles de soulagement. Le plus léger rayon d'espoir, le moindre événement heureux les suspend où les dissipe. Mais quand le cœur est profondément affligé, le calme ne s'y rétablit pas aisément, & tout, jusqu'à la joie même, semble redoubler sa tristesse, & nourrir sa douleur. Il lui faut un long temps avant qu'il puisse goûter quelque consolation. Tout ce que Piron avoit souffert

depuis sa naissance, du côté de la fortune, n'avoit point altéré sa gaieté naturelle ; ou du moins, s'il s'étoit livré quelquefois à de tristes réflexions, son caractère original n'en avoit pas souffert. Mais le chagrin que lui causa la mort de sa femme, absorba son âme toute entière. Il étoit né pour sentir, plus qu'un autre, combien il est difficile de supporter la privation des douceurs mutuelles, réservées aux liens heureux d'une union fondée sur l'amitié, l'estime & la reconnoissance.

MADAME PIRON jouissoit d'une grande considération parmi les personnes qui aimoient son mari. Elle avoit gagné l'estime de Madame *de Tencin*, qui se connoissoit en mérite, & dont la maison étoit ouverte à quelques Gens de Lettres, qu'elle appeloit *ses Bêtes*. PIRON étoit du nombre, & faisoit les beaux jours de cette *Ménagerie*. Chacun y parloit son langage. C'est-là que le Bel-esprit, devenu Géomètre, expliquoit son système des Mondes, quittoit & reprenoit, tour-à-tour, le compas & la lyre : que le Métaphysicien analysoit le cœur & l'esprit, d'une manière si

subtile & dans un jargon si précieux, qu'on ne l'entendoit pas, & qu'il ne s'entendoit peut-être pas lui-même; c'est-là que l'Antiquaire vouloit fixer le temps, éclaircir les ténèbres des siècles fabuleux, & ne manquoit pas d'ajouter ses propres conjectures, à d'autres conjectures plus antiques; c'est-là que l'Historien, aussi brusque que la vérité, dont il affectoit d'être le partisan, traçoit les portraits d'*Acajou & de Louis XI*, puis comme Philosophe, méditoit les *Considérations sur les mœurs & les Confessions du Comte de****: que le docte Médecin parloit la langue de tous les Savans, & très-peu celle de son art. Enfin, c'étoit-là que se rassembloient les Beaux esprits du temps, & les savans à prétentions. Madame *de Tencin*, digne de les présider, n'y étoit point un personnage muet; elle payoit, comme les autres, son tribut, par des Ouvrages pleins d'esprit & d'agrément. Souvent même elle inspiroit *ses Bêtes*, & PIRON a composé, pour elle, plusieurs Pièces charmantes.

CE fut chez elle, que feu M. *Languet*, Curé

de Saint Sulpice, rencontra PIRON, sans le connoître. Elle le lui présenta comme un compatriote, qui faisoit honneur à la Bourgogne, & le nomma. *Quoi! c'est vous*, M. PIRON, dit le Pasteur : *je suis ravi de vous voir! N'êtes-vous pas le fils d'un* Piron, *Apothicaire à Dijon, que j'ai beaucoup connu. Il avoit les bras si longs.....* « Ah! Monsieur le Curé, que vos mains n'étoient-» elles au bout, répartit PIRON; mon sort seroit » bien différent! M. *Languet* continua, en riant de l'exclamation : *Mais il y a longtemps que vous demeurez sur ma Paroisse, & il est étonnant qu'à titre de compatriote & de Paroissien, vous ne soyez pas venu me voir, & que je ne vous connoisse point.* « Cela n'est pas si étonnant que vous le » pensez : c'est que vous connoissez mieux vos » vaches[1] que vos brebis, lui répondit PIRON ». M. *Languet* trouva, comme les autres, la plaisanterie très bonne; & invita PIRON à le venir

1 Allusion au revenu que la Communauté de l'*Enfant Jesus*, fondée par cet illustre Pasteur, tire d'une certaine quantité de Vaches, dont le lait sert à faire le plus excellent beure.

voir souvent. Il n'en manqua pas l'occasion; & depuis il eût immortalisé cet illustre & pieux Pasteur, par l'Ode qu'il a intitulée le *Temple de Saint Sulpice*, si les charités & les grands établissemens que ce Pasteur a faits pour la Religion, n'avoient pas irrévocablement assuré son immortalité.

MALGRÉ les droits incontestables de PIRON, aux honneurs Littéraires, sa modestie, autant que son indifférence, l'en avoit toujours éloigné; mais ses amis & ses protecteurs s'en occupoient pour lui. La mort de l'Abbé *Terrasson* laissa, en 1750, une place vacante à l'Académie Françoise. Plusieurs Académiciens, & sur-tout Messieurs *de Fontenelle*, *de Boze*, l'Abbé *Sallier*, *Crébillon*, engagèrent PIRON à se présenter, quoiqu'ils n'ignorassent pas toutes les plaisanteries qu'il se permettoit, & sur-tout le propos qu'il tint un jour à un de ses amis, en passant dans le Louvre: *Tenez, voyez-vous*, lui dit-il, en lui montrant l'Académie Françoise, *ils sont là quarante, qui ont de l'esprit comme quatre.* Ils étoient trop sensés

pour lui en faire un crime, & ils rioient les premiers de ce bon mot. Ils le déterminèrent à faire les visites d'usage, en l'assurant, que si, contre leur attente, il n'avoit pas les voix à cette élection, il les auroit toutes à la suivante, sans exiger de lui de nouvelles démarches.

Il remplit donc le cérémonial accoutumé, non avec cette gravité religieuse, qu'observent ordinairement les Candidats, mais très-gaiement, & peut-être un peu trop cavalièrement, au gré de quelques Académiciens, austères sur l'étiquette. Entre autres plaisanteries, il laissa, chez un des trente-neuf Électeurs, (*Nivelle de la Chaussée*), son billet, sur lequel étoient écrits ces deux vers amphigouriques, tirés de je ne sais quelle pièce de ce triste père du *Comique larmoyant :*

En passant par ici j'ai cru de mon devoir,
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.

Des visites si peu sérieuses, n'indisposèrent ouvertement personne contre lui ; du moins il le crut, on l'assura même que les suffrages se

réunissoient en sa faveur. Le Directeur de l'Académie, lui-même, acheva de le persuader, en lui disant de prendre tout le temps nécessaire pour composer son discours de réception. PIRON l'en remercia, & lui répondit, en riant : « Ne vous » inquiétez point de cette corvée. Nos deux » discours sont déjà faits : ils seront prêts du jour » au lendemain de mon élection ». *Comment cela?* lui demanda le Directeur, d'un air surpris. » Comment cela ? répartit PIRON. Le voici : je » me leverai, j'ôterai mon chapeau ; puis, à » haute & intelligible voix, je dirai : *Messieurs,* » *grand merci.* Et vous, sans m'ôter votre chapeau, » vous me répondrez : *Monsieur, il n'y a pas de* » *quoi* ». A ces mots le Directeur partit d'un faux éclat de rire, lui tourna le dos, & le laissa dans l'incertitude de savoir, s'il avoit bien ou mal pris la plaisanterie, & s'il ne s'en serviroit pas, pour lui nuire auprès de ses Confrères.

QUOI QU'IL en soit, le jour de l'élection arrivé, on y procéda ; & contre toutes les apparences, qui étoient pour PIRON, l'Abbé *de la Bléterie* fut élu. PIRON de ce moment, se crut dégagé pour

toujours : mais quelques heures après on vint lui dire que la nomination de l'Abbé *de la Bléterie* avoit déplu au Roi, & que l'Académie avoit ordre de procéder à une nouvelle élection. Comme l'exclusion n'avoit été donnée à l'Abbé *de la Bléterie*, que pour cause de Jansénisme; *Racine*, le fils, digne, à toutes sortes de titres, du fauteuil Académique, & qui faisoit aussi des démarches pour l'obtenir, se retira, dans la crainte qu'étant également soupçonné d'être Janséniste, il n'essuyât le même désagrément.

Ces deux concurrens écartés, le champ de bataille demeuroit à PIRON. On lui persuada de ne pas désemparer : il céda, mais à regret. L'exclusion de l'Abbé *de la Bléterie* & la retraite de *Racine*, firent du bruit. Les Agréables de la Cour & de la ville en plaisantoient, & rioient sur-tout, de voir l'Écrivain licentieux l'emporter sur deux Rigoristes avérés. Ces propos étant parvenus jusqu'à PIRON, il se hâta de fermer la bouche à ces mauvais plaisans. Il écrivit à l'Abbé *Sallier*, & lui envoya son désistement, en le priant de le faire agréer à l'Académie. A peine sa lettre étoit-

elle partie, que M. *Melot*, son compatriote, Garde des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, l'un des plus savans hommes de l'Europe, le plus modeste en même-temps & le plus estimable, arrive chez PIRON, presque les larmes aux yeux, & lui apporte une lettre de M. *Boyer*, Évêque de Mirepoix, écrite à l'Abbé *Sallier*, par laquelle il chargeoit cet Académicien *d'engager* PIRON *à renoncer à son droit, & d'attendre la première place vacante, & pour cause : qu'il pouvoit l'assurer, en même-temps, qu'il seroit alors le premier à lui donner sa voix.* M. *Melot*, porteur d'une nouvelle qu'il croyoit devoir affliger PIRON, fut bien soulagé, quand il lui dit : « J'ai tout prévu : vous » trouverez, à votre retour chez l'Abbé *Sallier*, » la lettre que je viens de lui écrire, en lui » envoyant mon désistement, & par là, vous » verrez que la prudence du Poëte égale ici, » la délicatesse du Prélat ». Les choses en demeurèrent là, & M. *de Mairan* fut élû.

IL est aisé de voir qu'on avoit desservi PIRON auprès de M. l'Évêque de Mirepoix. *Nivelle de la Chaussee*, ennemi déclaré de PIRON, tint, sur

son compte au Prélat, des propos plus que désavantageux; il appuya sur le scandale & l'indécence de ses écrits licentieux, & eut la mauvaise foi de taire le repentir sincère qui devoit les lui faire pardonner. La délation réussit, & PIRON s'en embarrassa peu. Il n'imaginoit pas qu'il auroit encore à la redouter par la suite.

TROIS ANS après, au mois de Mai 1753, M. *Languet*, Archevêque de Sens, mourut. Nouvelle place vacante à l'Académie Françoise. PIRON étoit bien éloigné de songer à se remettre sur les rangs; lui qui, dans tous les temps, avoit montré la plus grande indifférence pour les honneurs Académiques. Cependant ses amis, ses protecteurs, les Académiciens eux-mêmes, le sollicitèrent, si vivement, de reprendre ses droits, qu'il eut la foiblesse d'y consentir. On lui dit au surplus, qu'il n'auroit aucune démarche à faire, & que toute l'Académie étoit si parfaitement d'accord à son sujet, qu'elle l'exemptoit de faire les visites accoutumées. Vaincu par tant d'instances, il attendit tranquillement son sort, sans le

desirer ni le craindre, & il fut élû d'une voix unanime.

Il y avoit néanmoins un faux frère, qui porta l'Ode licentieuse de Piron, à l'Évêque de Mirepoix, lequel, déjà prévenu par *Nivelle de la Chaussée*, alla sur le champ chez le Roi, pour le supplier de faire casser l'élection. Le Roi lui en ayant demandé la raison : *La voilà, Sire, dans cet écrit scandaleux, que j'apporte à Votre Majesté.* Le Prince ne sachant pas ce que cet écrit contenoit, ordonna, au Prélat, de lui en faire la lecture, afin de condamner & d'exclure l'Auteur, en connoissance de cause. L'Évêque déploye l'écrit, en suppliant le Roi de le dispenser de faire la lecture d'une pièce, qui blessoit cruellement la pudeur. Sa Majesté prit alors le papier, & dit à l'Évêque d'écrire à l'Académie, qu'elle eût à lui rendre compte de cette élection.

Le Président *de Montesquieu*, Directeur de l'Académie, fut député vers le Roi. Sa Majesté lui dit qu'il falloit nommer un autre sujet, que

l'Auteur de l'ouvrage licentieux qu'on lui avoit remis. M. *de Montesquieu*, qui aimoit PIRON, & qui, depuis cette malheureuse exclusion, n'a cessé de l'appeler son *cher confrère*, voulut hasarder de le justifier, mais le Roi ne répondit rien.

DÉSESPÉRÉ de ce mauvais succès, qui perdoit à jamais PIRON, il vole chez la Marquise *de Pompadour*, où, après lui avoir cité plusieurs exemples d'Académiciens, ses confrères, qui n'auroient jamais été admis, si on les eût traités avec la même rigueur, après s'être cité lui même pour exemple, il ajouta : *Quoi, Madame! en nommant, tout d'une voix, le pauvre* PIRON, *sans qu'il y eût songé, nous avons cru lui faire un honneur extraordinaire, & nous ne lui aurions attiré qu'une disgrâce affreuse, capable de le conduire au tombeau! Ah! daignez réparer le tort que l'envie lui a fait, & prenez-le sous votre protection, en diminuant, aux yeux du Roi, une faute que la haine a trop envenimée.* La Marquise n'eut pas besoin d'être sollicitée davantage; elle en parla le même jour, avec l'intérêt le plus vif; & Sa Majesté ayant demandé ce que pouvoit valoir une place de l'Académie

Françoise, accorda, sur sa cassette, à PIRON, une pension annuelle de mille livres. Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé, lorsqu'il reçut une lettre d'un de ses protecteurs, qui avoit montré le plus de zèle pour son élection. Cette lettre portoit : *Je vous félicite, mon cher* PIRON, *de ce que vous n'aurez point à vaincre votre répugnance ; & je vous demande pardon de l'avoir combattue quelques momens. Vous aviez bien raison, & vous voilà ce que vous vouliez être ; c'est-à-dire, libre. Que la joie que vous en aurez, vous rende aussi gai, que la crainte d'être élû vous avoit rendu triste & morne.* C'étoit lui annoncer, assez clairement, que sa nomination n'auroit pas lieu. Sur ces entrefaites arrive, chez PIRON, l'Abbé *Trublet*, qui lui confirme, en soupirant, qu'il n'a plus d'espérance. « Grand merci, l'Abbé, lui dit » PIRON, je vous ai enfin corrigé de la fureur de » porter de mauvaises nouvelles. Embrassez-moi, » félicitez-moi, & me contez comment les » choses se sont passées ». L'Abbé commençoit à peine son récit, qu'on apporte, de la part du Président *de Montesquieu*, un billet à PIRON. Il s'empresse

s'empresse de l'ouvrir; le lit, & transporté de joie : « Ah! dit-il à l'Abbé *Trublet*, vous me » cachiez la moitié de mon bonheur! Tenez, » lisez; Monsieur *de Montesquieu* m'annonce que » le Roi m'a gratifié d'une pension de mille livres » sur sa cassette, pour me dédommager de la » place de l'Académie ». L'Abbé *Trublet* l'embrassa, & le félicita sur cette agréable nouvelle. Quelle douce satisfaction en effet pour PIRON! Ce bienfait, accordé par le meilleur des Rois, consola le Poëte persécuté, & pénétra son cœur d'une éternelle & respectueuse reconnoissance.

A CETTE faveur Royale se joignit un honneur extraordinaire, que l'Académie n'avoit encore accordé à personne. Sensible à tout ce qui étoit arrivé à PIRON, au sujet de son élection, elle lui députa quatre Académiciens, Messieurs *de Mairan*, *Mirabeau*, l'Abbé *du Resnel* & *Duclos*, pour lui témoigner l'intérêt qu'elle prenoit à la grâce que le Roi venoit de lui accorder, & en même-temps le regret sincère qu'elle avoit de ne pouvoir pas, suivant le vœu général de la Compagnie, le compter au nombre de ses

Membres. Les Députés eurent lieu d'être satisfaits de la manière reconnoissante & respectueuse avec laquelle il les reçut; mais ils ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise de sa sérénité. « Elle n'est point heroïque, Messieurs, leur » dit-il, puisque que tout se termine à une » faveur Royale, que je n'ai pas plus sollicitée » ni espérée que ma nomination, & que j'ai » encore moins méritée que ma disgrâce ».

PEU de jours après cette députation, comme il étoit à dîner, on frappe à sa porte: le domestique ouvre, & trouve un homme rangeant des bouteilles. PIRON se lève de table, voit les bouteilles, interroge le porteur. Une voix de Stentor, lui crie, du bas de l'escalier: *Prenez toujours & buvez; ce sont quarante bouteilles de vin d'Espagne le plus exquis..... Porteur achève & descend vîte; je t'attends.* « Mais encore faut-il savoir de quelle » part, demande PIRON à la voix »? Point de réponse; le porteur finissant de poser les bouteilles, reprend sa hotte & court encore.

CETTE aventure jeta PIRON dans le plus

grand étonnement : ce n'est pas qu'il ne fût accoutumé, comme on l'a déjà vû, à des bienfaits anonymes. Cependant il se baisse, compte les bouteilles : quarante bouteilles, s'écrie-t-il ! On en donne douze, vingt-quatre, cinquante ; mais quarante, ce nombre n'est point ordinaire ! il cache absolument un mystère qu'il faut que je devine. Quarante bouteilles ! Ce ne peut être qu'un présent des Quarante de l'Académie, ou une galanterie Espagnole, faite à une Muse Bourguignone. Parmi les quarante bouteilles il s'en trouva une dont le goulot étoit cassé net, & cependant elle étoit bouchée comme les autres. Oh ! pour le coup, dit PIRON, cette bouteille confirme ma conjecture : elle est le contingent du Président de l'Académie naissante de Berlin, l'illustre Géomètre *Maupertuis*, lequel étant en froid avec moi, depuis quelque temps, aura voulu calculer la somme du plaisir qu'il est forcé de me procurer, à l'exemple de ses Confrères, en me fournissant son quarantième, moins un goulot. Ce problème est aisé à résoudre.

PLEIN de son idée, il écrit à l'Académie, &

commence sa lettre par ces beaux vers, que *la Fontaine* met dans la bouche du paysan du Danube :

Romains, & vous Sénat, assis pour m'écouter ;
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister ;
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Rien qui ne gâte une harangue.

» MESSIEURS, depuis que, de votre mou-
» vement, vous daignâtes m'honorer de vos suffra-
» ges ; & que, par vos officieuses représentations,
» il a plu au Roi, qu'on avoit indisposé contre
» moi, de substituer, à l'honneur peu mérité que
» vous m'avez fait, des bontés encore moins
» méritées, je vous dois des remercîmens, & je
» les médite. Mais souffrez que je les diffère encore
» quelque temps, & que je m'occupe aujourd'hui,
» tout entier, de l'objet qui me fait prendre la
» liberté de vous écrire. Je reçois, dans le moment,
» quarante bouteilles de vin d'Espagne, sans avoir
» pû me procurer la satisfaction de savoir à qui je

» suis redevable d'un cadeau si galant, & si fort
» de mon goût. Je suis, à la vérité, dans la
» singulière habitude de cette espèce de torture :
» en bon Philosophe je tâche de m'y faire & je
» m'y fais. Mais ici, un peu fondé sur les circons-
» tances, je m'avise, & je me plais dans l'idée que
» c'est vous, *Messieurs*, qui vous êtes divertis à
» faire cette galanterie Espagnole, à une Muse
» Bourguignone. Ma modestie néanmoins me
» jette dans l'incertitude, & c'est la première fois
» que je ne veux point l'écouter. Je suis trop
» glorieux des bontés que vous me témoignez. Il
» ne me reste qu'une grâce à vous demander : c'est
» de me continuer ces mêmes bontés après ma
» mort. Daignez être les dépositaires de mes der-
» nières volontés. Je les joins ici telles que la
» franchise, dont j'ai fait profession toute ma vie,
» me les a dictées. J'emporterai, dans le tombeau,
» la reconnoissance éternelle que vous m'avez
» inspirée. Heureux de mourir, après vous avoir
» donné des preuves du profond respect avec
» lequel je suis, *Messieurs*, votre admirateur,
» PIRON ».

SON Testament étoit à la suite de cette lettre: le voici :

» JE me recommande à la postérité. J'espère » plus dans son indulgence, que dans celle de mes » contemporains. Comme j'ai toujours fui la vaine » gloire, & que je crains qu'une main amie ou » ennemie, ne barbouille mon tombeau d'une » platte ou méchante épitaphe, je veux qu'on n'y » grave que celle-ci :

Ci gît PIRON, qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

» JE laisse mes Ouvrages en proie à tous les » Journalistes, de quelque pays, profession, qua- » lité & secte qu'ils soient, sauf l'hypothèque des » Satiriques, des Critiques, des Compilateurs, » des Plagiaires & des Commentateurs. Le grand » *Corneille* ne leur étant point échappé, il y auroit » de l'indécence à moi, du ridicule même, de ne » pas me laisser tourmenter, fouiller & saisir par » ces Baragers.

» Je légue aux jeunes insensés, qui auront la » malheureuse démangeaison de se signaler par des » écrits licentieux & corrupteurs; je leur laisse, » dis-je, mon exemple, ma punition, & mon » repentir sincère & public.

» Je laisse enfin mon cœur à l'immortelle » Académie Françoise, & la supplie de vou- » loir bien recevoir ce petit diamant, assez » précieux par sa rareté, n'y ayant chez le » Mogol même, aucuns joyaux qui vaillent un » cœur vraiment reconnoissant.

Sa lettre & son testament écrits, il prend son verre, rempli de vin d'Espagne, & s'adressant à sa nièce : « voilà, dit-il, mes grandes » affaires faites. Dût ce verre de vin terminer » ma vie, j'aurai du moins eu le plaisir de la » finir aussi délicieusement que ce drôle d'An- » glois, qui, ayant le choix du genre de sa » mort, aima mieux se noyer dans une tonne » de Malvoisie, que de se faire ouvrir les veines, » comme Sénèque ». Puis après avoir bû la

moitié de son verre : quel parfum ! s'écria-t-il :

Ah qu'il est bon ! c'est la liqueur choisie,
Le pur nectar, la céleste ambroisie,
Qu'on sert aux Dieux dans leur félicité !
Boire à longs traits de cette Malvoisie,
C'est partager leur immortalité.

LA nièce rioit de tout son cœur, de la gravité comique, avec laquelle il rendoit ses actions de grâces. Mais mon oncle, lui dit-elle, si ce n'est pas l'Académie qui vous a fait ce cadeau, voilà toutes vos belles actions de grâces perdues. Non ma fille, non ; que ce soit l'Académie, ou tout autre qu'elle, j'aimerois mieux ne boire que de l'eau toute ma vie, que de passer pour un ingrat.

IL persista donc à vouloir que les quarante bouteilles de vin d'Espagne, fussent un présent de l'Académie Françoise, & il envoya sa lettre de remercîment & son testament, à l'Abbé *Sallier*, son compatriote & son ami. L'Abbé vint sur le champ le désabuser, & rire avec lui de sa plaisante erreur. Dès que PIRON fut

certain qu'il s'étoit trompé dans ses conjectures, il jeta ses soupçons de reconnoissance sur M. le Comte de M***. Ils étoient d'autant mieux fondés, que ce Ministre, protecteur né des Sciences & des Lettres, avoit toujours honoré PIRON de ses bontés.

TANT d'intérêts réunis en sa faveur, le dédommageoient bien d'être privé d'une place à l'Académie Françoise, dont il suffit d'être reconnu digne, quand même on ne l'obtiendroit pas. Il est difficile d'ailleurs d'avoir de meilleurs titres, pour arriver au Temple de Mémoire, que son Gustave & sa Métromanie. Au reste, si la Postérité, pour sauver un nom de l'oubli, n'avoit jamais consulté que les registres de l'Académie, que seroient devenus tant de noms, vraiment immortels, qui ne s'y trouvent point inscrits? Il en est souvent des honneurs Académiques, comme de certaines charges ou dignités, dont les droits & les prérogatives ne s'étendent pas au-delà de la vie du Titulaire. Ainsi, quoiqu'il soit glorieux d'obtenir les premiers honneurs de la République des Lettres; si l'on veut survivre à

cette gloire, il faut qu'elle soit acquise par un mérite réel, & des talens distingués. Elle eut été la récompense de PIRON, si la haine & la jalousie ne la lui eussent pas arrachée La conduite que l'Académie tint à son égard, dans cette fâcheuse circonstance, fût bien flatteuse pour lui, & digne de cette Compagnie également illustre & respectable. La dispense qu'elle lui accorda de faire les visites d'usage, est une grâce qu'elle n'avoit encore accordée, qu'à *de la Monnoie*, comme je l'ai remarqué dans les *Mémoires* que j'ai donnés sur *la vie & les écrits* de ce célèbre & savant Littérateur.

LA pension de mille livres que le Roi venoit d'accorder à PIRON, le mettoit en état d'attendre d'autres grâces. Il y avoit quarante ans, & plus, que ce Poëte étoit célèbre, lorsque le privilége du *Mercure* fut donné à *Boissy*, au mois d'Octobre 1754. Le feu Roi eut la bonté de se ressouvenir du Poëte Bourguignon, & de lui assigner, sur le produit du *Mercure*, une pension annuelle de 1200 livres, pour en jouir du premier Janvier 1755. Cette pension fut portée à 1800 livres, en

1758 ; & fixée enfin à 2000 livres en 1761. Ces grâces lui furent annoncées successivement, par M. le Comte *de Saint-Florentin*, depuis Duc *de la Vrillière*, à la protection duquel, non-seulement PIRON, mais un grand nombre de Gens de lettres, ont dû, & doivent encore, les récompenses qu'ils ont obtenues.

QUI n'eut pensé, avec une pension de 2000 livres, n'être pas, pour jamais, à l'abri des coups de la fortune ? Cependant le Mercure tomba dans un tel discrédit, que les pensions cessèrent d'être payées. Les Intéressés tinrent entr'eux plusieurs assemblées, pour trouver les moyens de soutenir cet Ouvrage périodique. Mais PIRON leur répétoit toujours : Eh ! Messieurs, comment voulez-vous que ce qui est *au-dessous de rien*[1], produise quelque chose, & vous fasse vivre ? Cependant, si pour le bien commun, il faut faire quelque réduction sur les pensions, je consens qu'on commence par la mienne, qu'on la supprime

---

[1] C'est ainsi que Labruyère qualifie le Mercure.

même toute entière ; quelque besoin que j'en aie, je la sacrifierai de tout mon cœur. Je ne l'ai point demandée, parce qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée que je la méritasse ; & j'aime encore mieux rien avoir, que de mériter rien, ici surtout, où tiré en ligne pour 2000 livres, je ne saurois servir qu'à nuire ! Quelle différence de ce langage, si modeste & simple, dans la bouche d'un homme qui avoit fait ses preuves de génie, & alors âgé de 73 ans, au langage présomptueux de certains talens très-douteux, & du mérite, souvent équivoque, qui briguent & obtiennent de pareilles récompenses ! On n'accepta point la proposition de PIRON, & l'on attendit des jours plus heureux.

LES obstacles qui avoient éloigné PIRON de l'Académie Françoise, n'empêchèrent point l'Académie de Dijon de l'adopter. La Capitale de la Bourgogne, voyoit, avec complaisance, la gloire de son nouveau Lycée, devenir de jour en jour plus brillante, par le nombre de Savans illustres qui en faisoient l'ornement, lorsqu'en 1751 on proposa, à PIRON, d'y venir prendre place. Il

pleuroit encore la mort de sa femme; & un an presque écoulé, n'avoit point suffi à sa douleur. Peu sensible à tout ce qui pouvoit flatter son amour-propre, il répondit modestement aux propositions qu'on lui fit, & refusa constamment un honneur, auquel, selon lui, il ne pouvoit ni ne devoit prétendre.

CEPENDANT, plus l'Académie de Dijon acquéroit de célébrité, plus elle étoit jalouse du choix des Membres destinés à soutenir & à augmenter sa gloire. Elle regrettoit de ne pas voir inscrit sur ses registres, le nom d'un compatriote tel que PIRON. Elle redoubla donc ses instances en 1762; elles furent si pressantes, & en même-temps si honorables pour lui, qu'elles l'ébranlèrent. M. *de Brosses*, alors Président à Mortier, & aujourd'hui Premier Président du Parlement de Dijon, se trouvant à Paris, l'alla voir. La visite de ce savant Magistrat, également recommandable par son étude profonde des loix, & par son intégrité, par ses connoissances, par la variété, le nombre & l'utilité de ses curieux & savans écrits, acheva de le déterminer. Il

accepta l'honneur que l'Académie vouloit bien lui faire, & il y fut reçu le 11 Juin 1762. Ce qui le flatta le plus, fut de voir son nom mêlé à ceux des *Bouhier*, des *Crébillon*, des *Buffon*, qui feront, à jamais, la gloire, non-seulement de la province de Bourgogne, mais de la France entière [1]. Eh! quelle province, quelle ville autre que la Bourgogne & Dijon, peut se vanter d'avoir donné naissance à un si grand nombre d'Hommes illustres

---

1 Quand PIRON eut été admis à l'Académie de Dijon, il écrivit au Président Richard de Ruffey: « Eh quelle place » voulez-vous que j'occupe dans notre Académie, parmi tant » de Génies originaux & sublimes, qui y répandent le plus » grand éclat? Notre bon-homme Rameau, avec la plus » petite dose de gros sens commun, tout brut & sans » manège, n'a-t-il pas de son seul génie écrasé tous les » Troubadours de Provence & d'Italie? Notre fier Crébillon, » (devant Apollon soient ses Mânes) avec une très-légère étin- » celle de ce que le vulgaire appelle esprit, & n'ayant que son » génie tout nud, ne laisse-t-il pas un aspic dévorant & le » vautour de Prométhée au cœur envieux. . . . Je ne vous » parlerai point de M. de Buffon. Cet homme de génie appar- » tient à l'Univers. J'entends les Normands se vanter d'avoir » produit Malherbe, Saint-Évremond, Chaulieu, Fontenelle; » pas un mot de Corneille ».

& véritablement grands? Cette province est la seule, si l'on veut parcourir tous les Arts, toutes les Sciences, toutes les branches diverses de la Littérature, qui ait à se glorifier, à l'exemple de la Grèce & de l'ancienne Rome, d'avoir produit, dans tous les genres, des Génies du premier ordre. Le Bel esprit ne paroît pas avoir encore ravagé cette heureuse contrée. C'est aux ombres immortelles des *Bossuet*, des *Bouhier*, des *la Monnoie*, des *Crébillon*, des PIRON, à veiller sur elle, & à la défendre des attaques de cet ambitieux ennemi du Génie.

QUELLE influence en effet ces excellens Modèles ne doivent-ils pas avoir sur les esprits? Qui ne brûlera pas, comme eux, du desir d'illustrer sa patrie? Quelle élévation leur renommée ne doit-elle pas porter dans l'âme de celui qui a eu le bonheur de respirer, en naissant, le même air qu'ils ont respiré? En un mot, quel pouvoir leur exemple n'aura-t-il pas sur l'amour-propre honnête, qui fera ses efforts pour les imiter, les suivre, les égaler, les surpasser même, s'il est possible? C'est ainsi que le cœur de PIRON

s'enflamma. Cette foule de Savans, de tout rang & de tout état, frappa ses premiers regards ; dès lors il jura de suivre leurs traces, & remplit son serment, malgré les obstacles que la fortune ne cessa de lui opposer.

JAMAIS l'amour de la patrie n'eut plus d'empire sur un cœur, que sur le sien. Glorieux d'être né Bourguignon, il conçut, malheureusement trop tard, le dessein de faire l'éloge des Hommes illustres de sa province : mais il n'a fait qu'ébaucher cet Ouvrage, qu'il commença dans un temps où il étoit presque aveugle. On doit regretter qu'il n'ait pû l'achever.

IL s'étoit fait une si haute idée de l'état d'Homme de Lettres, qu'on ne doit point être étonné de la fierté avec laquelle il en soutenoit la noblesse. Il ne souffrit jamais qu'on osât la rabaisser en sa présence, & c'est ce qu'il fit sentir à un grand Seigneur, dans l'appartement duquel il étoit prêt d'entrer, comme celui-ci reconduisoit une personne qualifiée. *Passez, Monsieur*, dit le maître du logis, à la personne qui s'arrêtoit par politesse ;

politesse ; *passez ; ce n'est qu'un Poëte.* « Puisque » les qualités sont connues, répartit PIRON, je » prends mon rang », & il passa le premier. Il ne devoit point, à la réflexion, de pareilles réparties ; elles lui étoient inspirées sur le champ, par cette élévation qui régnoit naturellement dans son âme.

Si l'éducation qu'on reçoit sous des Maîtres habiles, consiste dans les leçons de sagesse & de vertu qui forment le cœur, & dans les bons préceptes qui développent l'esprit & le rendent propre à embrasser les Sciences humaines : si à ces leçons & à ces préceptes l'Éléve joint des dispositions heureuses, & que pour surcroît d'encouragement, il trouve encore, au sein de sa famille, des modèles & des exemples, personne ne reçût une meilleure éducation, & n'en profita mieux que PIRON. Malgré les peines qui traversèrent les trois quarts de sa vie, il perfectionna ses talens naturels, par l'étude des grands Modèles de l'Antiquité Grecque & Romaine. La langue d'*Homère* lui étoit aussi familière que celle de *Virgile*. Il paroît donc que ceux qui lui

reprochent une certaine dureté de style, & un défaut de goût & d'harmonie, se trompent, en l'attribuant à son peu d'éducation. Ils abusent de l'aveu qu'il a fait souvent, non de son peu d'éducation, mais d'une privation de fortune, qui ralentit ses progrès. S'il eut été dépourvu de goût; s'il eut méconnu l'harmonie, auroit-il senti si vivement celle qui fait le charme de la poësie d'*Homère*, de *Virgile*, & d'*Horace*? Auroit-il admiré *Corneille*? Auroit-il éprouvé ce doux ravissement que produisent les vers de *Racine* qu'il savoit par cœur; il admiroit son style inimitable, qu'on ne trouve depuis dans aucun de nos Poëtes, sans exception, & qu'aucun de nos Poëtes à venir ne ressuscitera peut-être jamais. Cette dureté prétendue qu'une critique injuste & jalouse exagère, & qu'elle a aussi reprochée à l'illustre *Crébillon*, tient à la manière forte dont ils concevoient leurs pensées. C'est même ce qui distingue particulièrement le génie, de l'esprit. Le génie ne produit que des beautés mâles, dont les grâces nerveuses rejettent tout ornement qu'elles ne tiennent pas de la Nature: l'esprit au contraire ne produit que des beautés délicates, soumises

au caprice des goûts divers, & dont les grâces molles & fugitives ont besoin de toutes les ressources de l'art pour séduire & pour plaire. Les unes sont de tous les temps & de toutes les nations, & arrachent, comme malgré nous, notre admiration; les autres dépendent des lieux, des temps & des circonstances, & le goût qui les admet est inconstant comme elles.

Un reproche que l'on fait encore à Piron, tombe sur les premières sociétés qu'il fréquenta; & dans lesquelles il contracta, dit-on, cette âpreté, cette rudesse qui choque si fort ses Critiques trop délicats. Le ton de la société peut influer, sans doute, sur ce que le vulgaire appelle communément l'esprit; mais ce ton ne change rien au génie. L'esprit imite & le génie crée: l'un est un miroir qui reçoit & réfléchit la lumière; le génie est une flamme divine qui la produit & la répand. Piron, à soixante ans, avoit le même génie qu'à vingt ans, avec cette différence essentielle, qu'il l'avoit fortifié par la réflexion & par l'étude.

Ce n'est en effet que dans la solitude & le

silence du cabinet, qu'on peut nourrir son génie par une réflexion profonde sur soi-même, & épurer son goût par la méditation continuelle des bons Auteurs anciens & modernes. Quiconque, avec des dispositions heureuses, s'en tiendroit à ne voir & à ne consulter que ce qu'on nomme souvent, mal-à-propos, la bonne Compagnie, courroit risque de s'égarer. Je dis plus, la fréquentation prématurée du grand monde, outre qu'elle détourne de l'étude, ne fait que des hommes vains, parce qu'on se hâte d'énivrer de louanges, les talens précoces, sous prétexte de les encourager.

PIRON fut assez heureux pour n'être point gâté par la fausse louange, il n'eut d'autre aiguillon que sa verve, & d'autre encouragement que sa propre volonté. Aussi fut-il toujours modeste. Si les Sociétés que la province lui offrit d'abord n'avoient ni le brillant ni la légéreté de celles de Paris, il y rencontroit du moins les *Bouhier*, les *Demay*, les *la Monnoie*, & beaucoup d'autres Savans, avec lesquels il s'instruisoit; & sans doute ces Sociétés valoient bien la bonne Compagnie

de la Capitale, où l'on fait si souvent la guerre au bon goût & au bon sens. Au reste, si ses Rivaux eussent eu à vaincre, comme lui, les obstacles qu'il a vaincus; si, comme lui, ils eussent été forcés de lutter sans cesse contre la fortune, je doute qu'ils les eussent surmontés avec autant de courage, de gloire & de vraie philosophie.

La célébrité qu'il s'étoit acquise, depuis qu'il avoit quitté Dijon, engagea l'Éditeur *de la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, à lui demander qu'il composât l'article concernant *Piron* le père, & en même-temps qu'il voulut bien aussi faire celui qui le regardoit lui-même. Il s'en défendit longtemps. On lui écrivoit lettres sur lettres auxquelles il ne répondoit point. Enfin l'Éditeur le pressa tant, qu'il lui envoya seulement l'article de son père, très-bien fait & très-ample: à l'égard du sien, il étoit en deux lignes. La vraie modestie rend ordinairement l'amour-propre muet. Mais par une mal-adresse qu'on ne sauroit comprendre, & qu'on ne peut excuser, l'Éditeur de cette *Bibliothèque*, au lieu d'y insérer

ces deux articles tels qu'ils étoient, s'avisa d'en substituer deux autres, si secs & si décharnés, que PIRON en fut piqué. Il ne s'en vengea pas autrement, qu'en communiquant les siens tels qu'ils les avoit composés, à l'Abbé *Desfontaines*, au moment que ce Journaliste alloit rendre compte de la *Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne*. Le Critique en profita, & les inséra dans sa feuille, en reprochant, à l'Éditeur, son peu de discernement.

MALGRÉ la foiblesse de sa vue, PIRON entretenoit une correspondance très-étendue & très-exacte, avec ses protecteurs, ses amis, & beaucoup de Gens de Lettres très-célèbres. C'est dans ce commerce épistolaire qu'éclatte singulièrement sa gaieté, sa franchise, & toutes les excellentes qualités de son cœur & de son esprit. Quoique né pour l'Épigramme, il avoit la satire en horreur. Il n'empoisonnoit jamais le trait qu'il lançoit: toujours plus de gaieté que de malice, & jamais de noirceur. Si ce que j'avance ici n'étoit pas avoué par tous ceux qui l'ont connu, j'en rapporterois mille preuves pour une. Je me contenterai

de citer ici la réponse qu'il fit à la lettre d'un Chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, qui lui demandoit une satire contre une personne qu'il lui nommoit. « Vous avez jeté les yeux sur » moi, lui répondit-il, comme sur quelqu'un qui » pourroit-être moins honnête homme que vous, » & moins Chrétien : vous vous trompez. Si je » faisois une action si infâme, je me rendrois » éternellement indigne de la société & de l'es- » time des honnêtes gens ».

Ce caractère plein de bon-hommie, de franchise & d'honnêteté, le faisoit rechercher autant que les charmes de son esprit & de sa conversation. Toujours brillant, toujours nouveau, il ne s'épuisoit jamais. Ses saillies, ses bons mots, couloient de source avec un naturel & une simplicité charmante. La plus légère circonstance, la moindre question, lui fournissoient d'excellentes reparties; témoin celle qu'il fit à un Évêque, qui lui demandoit, d'un ton à quêter un éloge : *Avez-vous lû mon Mandement, Monsieur* PIRON? « Non, Monseigneur; & vous? ».

Il avoit entièrement perdu la vue, dans les dernières années de sa vie; & comme il ne sortoit presque plus de chez lui, il étoit enchanté qu'on le vint voir. Il mettoit tant de gaieté dans sa conversation, & l'on se plaisoit si fort à l'entendre, qu'on ne l'interrompoit que pour lui fournir le moyen de reprendre la parole avec une nouvelle chaleur & de nouveaux agrémens. Une Dame infiniment aimable, très-spirituelle, & très-jolie, témoigna l'envie de le voir & de causer avec lui. Elle y fut conduite par M. R**, qui connoissoit Piron, & l'avoit prévenu sur cette agréable visite. La Dame étoit instruite de la haute estime de Piron pour son ami le Président *de Montesquieu.* Jalouse de lui donner une idée avantageuse de son esprit, & de ne pas paroître aussi superficielle que la plupart des personnes de son sexe, elle entama la conversation par l'éloge & l'analyse de l'*Esprit des Loix*, Ouvrage au dessus de la portée, je ne dis pas des femmes, mais des trois quarts des hommes même les plus savans. Elle soutint assez bien son texte, pendant cinq ou six minutes, & elle commençoit à s'em-

brouiller, lorsque PIRON s'en apperçut, & lui dit : *Madame, croyez-moi, sauvez-vous par le Temple de Gnide* [1]. Cette heureuse saillie ramena la gaieté dans la conversation, & cette Dame y fit briller alors, tous les agrémens de son esprit.

TOUS ceux qui ont vécu familièrement avec PIRON, rendent justice à la beauté de son âme & à l'excellence de son cœur. « Je voudrois voir, » écrivoit-il, en 1766, à M. *le Gouz de Gerland*, » tous ceux que j'aime, & que j'estime ne » faisant qu'un même cercle ; & moi dans le » centre, les faire rire à la ronde, dût-ce être à » mes dépens. Le singe n'auroit point de regret à » sa monnoie, en si belle & pleine jouissance ».

AVEC quelle effusion de cœur ne m'a-t-il pas parlé cent fois de ses illustres & principaux Bienfaiteurs, M. le Comte *de Livry*, M. le Prince

---

1 *Le Temple de Gnide*, Ouvrage galant & voluptueux de la jeunesse du Président de Montesquieu.

Charles, M. le Duc *de Nevers*, M. le Comte *de Maurepas*, & M. le Duc *de la Vrillière!* Que seroit-il en effet devenu sans leur protection & leurs secours généreux! Mais s'il est doux, pour un cœur reconnoissant, de se rappeler sans cesse, avec transport, le nom chéri de ses Bienfaiteurs; n'est-il pas plus doux encore d'avoir à se dire à soi-même: j'ai rempli les devoirs sacrés de l'humanité; & pour comble de satisfaction, mes bienfaits sont tombés sur un être malheureux, & qui les méritoit!

SENSIBLE au mérite de ses Rivaux, PIRON ne les attaqua jamais; & l'Épigramme, qu'il avoit toujours prête, n'étoit que pour sa défense. Lorsqu'un de ses amis vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort du plus célèbre Poëte de nos jours, il fut témoin du saisissement qu'elle lui causa. Il vit PIRON se lever avec vivacité de son fauteuil, s'agiter, & s'écrier à plusieurs fois: *Ah! le pauvre homme! Quelle perte! C'étoit le plus bel-esprit de la France!* Puis reprenant ses sens, dire à son ami: *au moins, Monsieur, vous me répondez de votre nouvelle.* Qu'il est aisé de voir,

comme l'a judicieusement remarqué M. *Bret* [1], *que cette anecdote peint, dans sa totalité, le cœur & l'esprit de* PIRON. Par son exclamation, il rend un juste hommage à son Rival. *Mais son intarissable gaieté renaît tout-à-coup. Il se rappelle toutes les plaisanteries qu'il s'étoit permises sur cet Écrivain célèbre; & il veut encore soutenir ce rôle qui l'avoit amusé: voilà la source du dernier trait.* M. *Bret* ajoute, que le *Panégyriste* [2] *de* PIRON *a véritablement frappé au but, lorsqu'il a dit que cette espèce de guerre d'esprit n'étoit, au plus, que le résultat du projet qu'il avoit formé, de modérer l'enthousiasme exagéré des partisans de son Émule, à côté duquel on semble ne vouloir admettre aucun autre Poëte.* Cette observation est d'autant plus juste, que PIRON, naturellement modeste, ne pouvoit souffrir la louange, même la plus modérée; & qu'il disoit que rien n'étoit plus capable

1 Voyez Journal Encyclopédique d'Avril 1775, Tome III, part. II. pag. 309 & 310.

2 Voyez Éloge de PIRON, lû à la séance publique de l'Académie de Dijon, du 23 Décembre 1773, par M. Perret, Avocat, Secrétaire perpétuel, pour la partie des Belles-Lettres; Paris, chez Pissot, Libraire, 1774.

d'inspirer la modestie, que de voir un Auteur ivre d'encens, à peu près comme ces misérables Ilotes que les Spartiates enivroient, pour inspirer à leurs enfans l'amour de la sobriété.

Si dans sa jeunesse PIRON eut le malheur de blesser la décence & les mœurs, par un petit nombre d'écrits licentieux, il respecta toujours la Religion, contre laquelle il ne s'est jamais élevé dans aucun de ses Ouvrages. Il a même donné des marques publiques de son repentir sincère, au sujet du scandale qu'il avoit causé. Il traduisit les Pseaumes de la Pénitence ; & c'est à cette occasion qu'il écrivoit à M. *Tannevot*, Poëte & Philosophe Chrétien [1] : *Ma sincère & chrétienne palinodie, Monsieur, après la satisfaction de ma conscience, ne pouvoit m'en causer une plus sensible, que de m'avoir rappelé dans votre souvenir. Nos demi-beaux Esprits, nos quarts de Philosophes, peuvent me ridiculiser tout à leur aise. Un suffrage*

1 Voyez Tome VII, pag. 423. Voyez auſſi l'éloge de M. Tannevot, dans le Nécrologe des Hommes célèbres de France 1775, page 66.

aussi désirable que le votre, à tous égards, & surtout pour l'Ouvrage en question, achève de m'en consoler pleinement.

UNE chûte fâcheuse qu'il fit au mois de Décembre 1772, hâta son dernier moment. Malgré cet accident, il conserva sa gaieté jusqu'à sa mort. Sa nièce, qui étoit mariée depuis trois ans, avoit caché, par une délicatesse très-louable, son mariage à son oncle, dans la crainte qu'il ne crut qu'elle alloit l'abandonner. Mais elle fut bien étonnée de s'entendre appeler par son nom de femme [1], lors de la lecture du testament de son Oncle, qu'une égale délicatesse avoit empêché de lui faire connoître qu'il savoit son mariage. C'est aux soins assidus & constans qu'elle lui a rendus pendant 30 ans, qu'il a dû la tranquillité dont il jouissoit. Elle le pleure encore tous les jours, & croit le voir en jetant les yeux sur son buste, fait par M. *Caffiéri* [2], ouvrage de l'amitié, que l'art

1 Elle est femme de M. Capron, excellent Musicien, & célèbre dans son art, par la légéreté, la finesse & l'agrément de son jeu sur le violon.

2 M. Caffiéri, Sculpteur du Roi, & Professeur de l'Aca-

a consacré à l'Immortalité. PIRON mourut le Jeudi 21 Janvier 1773, à 11 heures du soir, âgé de 83 ans, 6 mois 12 jours.

---

démie Royale de Peinture & de Sculpture, ayant fait, en terre cuite, le buste de PIRON, son ancien ami, l'a exécuté en marbre, pour être placé dans la salle qu'on doit construire pour la Comédie Françoise. Il a été exposé cette année 1775, au Sallon, & a réuni tous les suffrages, tant par la ressemblance frappante de ce Poëte célèbre, qu'il fait revivre, que par la beauté, la finesse, l'élégance & la perfection du ciseau de l'Artiste.

L'ÉCOLE
DES PÈRES,
COMEDIE.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE.

MADAME,

Il y a quelque témérité sans doute à placer ici l'auguste nom de V. A. S. Mais puis-je entendre la voix publique, & mettre au jour un Poëme où triomphe la tendre générosité, sans le dédier à une Princesse, qui, dans toutes ses actions, en est le plus constant & le plus parfait modèle? Cette même voix m'avertit que je ferois très-mal ma cour, si, me laissant aller au plaisir d'être son écho, j'osois travestir cette Epître

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE.

MADAME,

Il y a quelque témérité sans doute à placer ici l'auguste nom de V. A. S. Mais puis-je entendre la voix publique, & mettre au jour un Poëme où triomphe la tendre générosité, sans le dédier à une Princesse, qui, dans toutes ses actions, en est le plus constant & le plus parfait modèle? Cette même voix m'avertit que je ferois très-mal ma cour, si, me laissant aller au plaisir d'être son écho, j'osois travestir cette Epître

en un long panégyrique. Je me tais donc ; & je me tais à regret : mais je me dédommage, en songeant que l'éloge de V. A. S. est gravé dans tous les cœurs ; & qu'ils sont les temples où fume l'encens le plus pur & le plus digne de Vous. Il s'y pèse au poids rigoureux du mérite personnel ; on l'y refuse à la grandeur qui ne brille que de son seul éclat ; elle y est même traitée de chimère, si les personnes qu'elle distingue, ne l'honorent, à leur tour, par des sentimens qui, pareils à ceux de V. A. S. les font devenir, pour ainsi dire, ce qu'elles étoient nées. Mais, aussi quels droits ne s'acquiert pas sur nous une haute naissance, quand elle est relevée des qualités de l'ame les plus douces & les plus éminentes ? C'est de ce rare & bel assemblage que se forme, ici-bas, la plus noble image de la Divinité ; image, à laquelle est due une espèce d'adoration qui est aussi le tribut que vous recueillez dans tous les cœurs, & que, du fond du sien, apporte aux pieds de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur
PIRON.

PRÉFACE.

DEUX RAISONS m'ont fait changer le titre des *Fils ingrats* en celui de l'*École des Pères*. La première est que l'ancien titre annonçoit un vice horrible ; & que c'étoit, pour ainsi dire, tendre de noir l'entrée d'un lieu de plaisance. Le but de la Comédie fut toujours d'inspirer le plaisir & la gaîté, loin de faire naître l'horreur & la pitié. Elle ne doit donc offrir sur la Scène que de riantes peintures des ridicules ; & n'en est-ce pas un, que ce fol entêtement qui égare un Père, & qui l'aveugle sur les impertinences de ses Enfans, jusqu'à le rendre quelquefois un enfant lui-même? Ridicule d'autant mieux à sa place sur le Théâtre, que non seulement il est souvent, par sa fadeur, le supplice & l'embarras de la société, mais même qu'il est toujours également contraire au bonheur des Pères, & préjudiciable aux mœurs des Enfans. Deux objets si intéressans pour tout le monde, que si l'ouvrage égaloit ici la matière, je me glorifierois d'être parvenu à joindre *l'utile à l'agréable*.

Une seconde raison de changer le premier Titre, c'est qu'effectivement celui de l'*Ecole des Pères* sort du fond de la Pièce, plus naturellement que celui des *Fils ingrats*. Ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, parce que ne peignant pas sans répugnance

quelque chose d'aussi détestable que l'ingratitude filiale, je craignois que le coloris ne fût trop vif, ou l'expression trop forte. Il a résulté de cette crainte assez raisonnable, que ces Fils en tout, représentent moins, *dit-on*, des Enfans ingrats, que des Enfans & des Hommes, faits à-peu-près comme tous les autres; c'est-à-dire, des Enfans & des Hommes uniquement occupés d'eux-mêmes & de leurs intérêts particuliers. Du moins, à mon grand étonnement, de ces Personnes intelligentes qui voyent & qui composent ce qu'on appelle *la bonne Compagnie*, & à qui on alloue ce qui s'appelle encore *le bon ton*, m'ont assuré qu'à la sortie de la représentation, ils n'en emportoient que cette impression contre eux.

De pareils sentimens font toutefois que ces méchans Enfans manquent vilainement à leur Père, dans une occasion très-essentielle. Il se trouve ruiné par un événement imprévu, sans que pas un des trois parle ni s'ingère de le secourir de la moindre partie des grands biens dont il s'étoit dépouillé pour eux. La morale du siècle seroit-elle donc si relâchée, que ce ne fût pas là une faute encore assez capitale à ses yeux, pour justifier mon premier titre? Quoi que m'ayent pu dire *la bonne Compagnie* & ces Messieurs du *bon ton*, j'ai bien de la peine à me le persuader. Ce qu'il y a de vrai, je l'avoue, c'est que ce trait de noire ingratitude n'est qu'épisodique, & qu'encore une fois, je l'ai frappé avec le

plus de ménagement que j'ai pu, de peur de révolter, en ne voulant qu'intéresser. Ainsi tout l'accommodement que j'y trouve, c'est de continuer à croire, en mon particulier, ces Fils, des Fils ingrats & très-ingrats, mais sans permettre à cette qualification d'intituler désormais, ou de caractériser ma Pièce.

L'action principale roulant donc sur le refus seulement que font les trois Frères, d'épouser au gré de leur Père, une Orpheline, fille d'un Ami ruiné, à qui ce Père devoit tous les biens qu'il leur avoit prodigués, il s'agit moins de leur ingratitude, que de l'aveugle prévention d'un Père, qui, en leur offrant cette Fille, les croyoit aussi tendres, aussi généreux, aussi désintéressés, aussi reconnoissans, qu'il se le sentoit lui-même; qui les croyoit, si j'ose ainsi m'exprimer, son cœur comme son sang. Leur refus aggravé de l'indigne procédé dont je viens de parler, lui dessille enfin les yeux : il se désabuse; il les reconnoît pour tels qu'ils sont; revient ainsi de ses préventions paternelles, se reproche sa facilité passée; & ressaisi de ses biens, redevient le maître des Ingrats qui venoient de l'abandonner. C'est-là le dénouement de la Pièce; &, par conséquent, l'*Ecole des Pères* en est le vrai titre.

J'avois tellement peur de remplir mon sujet, relativement à son premier titre, qu'à ce propos je me rappelle un fait dont je ne puis m'empêcher de

faire part à mes Lecteurs, si j'ai le bonheur d'en avoir. Peut-être ce fait servira-t-il, même à fonder deux vérités qui ne seront pas indifférentes, l'une aux Amateurs du Théâtre, l'autre aux jeunes Candidats de mon métier.

Rien, comme on conçoit bien, ne se présentoit plus naturellement à l'imagination dans un portrait de Fils ingrats, qu'une scène où, par une sotte vanité, & du haut de leur opulence, ils méconnussent & désavouassent leur malheureux Père appauvri. Aussi cet incident fut un des premiers qui me vinrent à l'idée, lorsque je jetai les fondemens de ma Fable.

Mais comme autrefois un Législateur affecta de ne point statuer contre les parricides, pour insinuer, par cette omission, qu'il ne devoit pas seulement tomber dans l'esprit que de pareils monstres existassent; de même, à-peu-près, je rejetai cet incident comme une image infame & scandaleuse, dont on ne devoit soupçonner la réalité nulle part. Je trouvai cette bassesse & cet excès aussi indignes d'être mis au Théâtre, qu'au rang des choses vraisemblables, & sur-tout dans des Enfans que je supposois avoir des sentimens d'honneur, d'après quelque éducation.

Cependant ne me pouvant résoudre à renoncer totalement à ce petit avantage de mon triste sujet,

je le fis valoir comme je pus, en me rabattant sur les Personnages subalternes du Paysan père, & du Valet fils. Non que le caractère paternel ne soit également sacré dans toutes les conditions; & que je ne sache bien qu'un Paysan doit être le Roi de sa famille, comme un Roi doit être le Père de son Peuple; mais c'est que l'indignation naïve d'un Père tel que le Paysan, & la ridicule impudence d'un Fils tel que Pasquin, devenoient, selon moi, compatibles avec cette espèce de comique faite pour une sorte d'Auditeurs, dont nos Maîtres ont cru ne devoir pas négliger le suffrage & la satisfaction. En un mot, l'état vil & grossier de ces Personnages, me sembloit demander grâce pour quelques messéances que je n'imaginois insupportables que dans des gens d'une condition plus relevée.

Que d'entraves je me donnois-là gratuitement! Et qu'une des plus heureuses Comédies de nos jours, qui parut après celle-ci, m'a bien dû faire abjurer ces vaines délicatesses, puisqu'elle dut une partie de son brillant succès, à la liberté dont je venois de m'abstenir; ou, pour mieux dire, de n'oser profiter qu'à demi!

On voit bien que je parle du *Glorieux*. En effet, ce n'est plus là un Valet qui méconnoît son Père; ce n'est pas moins que le Maître, que le Glorieux, que le Comte lui-même; qu'un Homme enfin de toute autre condition que mes *Fils ingrats*; Homme

de qualité, Homme à grands sentimens, & qui, comme on l'apprend de sa propre bouche, respecte infiniment l'Auteur de sa naissance. Toutefois ce respectable Auteur de sa naissance paroissant tout-à-coup devant lui, en assez mauvais équipage, voilà ce Fils respectueux dans le même embarras que celui dans lequel tombe ici mon drôle de Pasquin à l'aspect imprévu de son père Grégoire. La mauvaise honte du *Glorieux* ne lui laisse pas seulement le courage d'avouer devant son Valet, cet honnête-homme de Père. L'Auteur, à tous égards, plus versé que moi dans la pratique du Théâtre, n'a garde aussi de rien perdre des avantages d'une situation si piquante; il l'étend, l'enjolive & s'égaie le plus long-tems qu'il peut, sur la scandaleuse inquiétude de ce coquin de Fils, dont la lâcheté va jusqu'à faire passer effrontément son Père pour un de ses Domestiques. Machine si frêle & si casuelle, que peut-être aussi se fût-elle détraquée trop aisément, si, par une rare condescendance, ce Père très-indulgent ne vouloit bien lui-même en être un ressort, en se prêtant à l'étrange foiblesse de son Fils. Autre coup de Maître, autre hardiesse heureuse qui m'eût encore été bien autrement suspecte, si je l'eusse imaginée, comme j'avois d'abord imaginé la première & la principale.

L'événement favorable me détrompe donc, & me détrompe d'autant plus, qu'il fut favorable à

l'Ecrivain de nos jours le plus attentif aux mœurs, le plus délicat sur les bienséances, & le plus doué de cette simplicité nue & sensée, qui tire toutes ses grâces de la seule & belle nature, sans le moindre secours des subtilités du bel-esprit.

Venons maintenant aux deux vérités qui résultent de ce détail, peut-être un peu trop long.

La première est que, si dans nos commencemens, nous sommes sujets à faire des fautes d'inadvertance, quelquefois aussi, comme on vient de le voir, nous péchons par trop de circonspection; la seconde, qu'heureusement rien ne se perd; & que l'habileté clairvoyante des Maîtres qui nous regardent entrer dans la carrière, sait relever toujours & recueillir, au profit du Théâtre & du Public, ce qu'une timide & scrupuleuse inexpérience peut nous avoir fait rejeter mal-à-propos. Cependant, l'avouerai-je? Je ne serois pas plus hardi si c'étoit à refaire. Non que je veuille inférer de-là que personne ait tort: à Dieu ne plaise! Mais c'est que telle chose, je ne sais comment, va très-bien aux uns, qui ne réussit nullement aux autres. Que sais-je enfin, si dans cette partie triomphante du *Glorieux*, il ne règne pas une finesse cachée, un correctif adroit, quelque fil imperceptible à mes foibles lumières, qui conduit à un succès immanquable, &, par conséquent, très-mérité.

Il paroît bien que je ne suis pas revenu de ma

première façon de penser, puisque parmi les changemens considérables que je me suis donné la peine & le plaisir de faire à cette Pièce, je me suis, pour la seconde fois, interdit un avantage si aisé à faire valoir, & rendu si légitime ; & j'espère qu'on ne traitera pas ma seconde retenue, de modération forcée, en l'attribuant à la peur d'être mis au rang des Écrivains sur qui l'on crie : *O imitatores, servum pecus* ! O pauvre petit troupeau de Singes ! Car je n'aurois pas eu ce reproche à me faire, puisque j'aurois toujours été le premier en date aux yeux du Lecteur ; & que je n'aurois fait que chasser de plein droit sur mes terres, en transportant seulement cette partie du rôle de mes Acteurs subalternes, dans celui de mes Acteurs principaux. Si peu qu'on m'eût chicané là-dessus, j'en eusse appelé à l'équitable Auteur du *Glorieux* lui-même, qui, dans un cas pareil, dit fort bien à la fin de la Préface de son *Dissipateur* : *Il m'est permis de revendiquer un bien qu'on a usurpé sur moi, & de rentrer hardiment dans un droit qui ne souffre point de prescription.*

Après cela j'ai retouché, avec toute l'attention dont je suis capable, la diction, les vers, le style, les mœurs & les caractères. J'ai enlevé & changé des scènes entières. J'ai resserré l'action le plus qu'il m'a été possible ; & je lui ai sacrifié les morceaux le plus travaillés, pour peu que j'aye cru voir qu'ils

en interrompoient la chaleur ou l'unité. J'ai transposé, retranché, rectifié, refondu; enfin, ne pouvant transmuer les métaux, j'ai fait du moins tous mes efforts pour les purifier. Que n'a pas dû souffrir l'amour-propre d'une Muse un peu jalouse de bonne réputation, tout le temps que ces Pièces (les deux premières sur-tout) ont paru sous leurs anciennes formes? Quel état violent! C'est le supplice d'une Coquette exposée long-temps aux regards, dans le désordre d'un négligé désavantageux. Juste punition de la présomptueuse impatience d'un jeune Auteur! Puisse, pour l'honneur des Lettres, puisse mon exemple toucher mes nouveaux Confrères & leurs successeurs! Puissent-ils, au lieu de se précipiter à la poursuite des honneurs littéraires, mettre un peu plus leur attention à les mériter! Ils donneroient décemment aux Muses le temps & les veilles qu'ils consacrent à la vanité du manége & des protections: Et avec ce qu'ils auroient de talens supérieurs aux miens, quel accroissement n'en résulteroit-il pas à la gloire du siècle & à la leur? Le travail leur acquerroit pour long-temps des lauriers que l'intrigue & la souplesse n'usurpent que pour un bien petit nombre d'années.

La terrible balance en effet pour nous autres Auteurs, que le trébuchet d'un Lecteur impartial & pénétrant, assis à l'aise, & nous pesant tout à loisir dans le silence du cabinet! Rien n'échappe

alors à l'homme *aux cent yeux*. Plans défectueux, Scènes ouvertes, finies & dialoguées sans cet enchaînement naturel & si nécessaire à la continuité de l'action ; plagiats manifestes ou déguisés ; mauvaise logique ; constructions vicieuses ; ambitieux ornemens ; termes foibles ou impropres ; rimes irrégulières ; contradictions ; négligences, &c. tout perce, tout se démêle & se découvre : la faveur des préventions, l'illusion théâtrale, les petites ressources de brigue & de cabale, le torrent de l'acclamation, rien de tout cela n'agit plus : les talismans sont brisés ; tous les voiles déchirés ; rien ne se met plus entre l'œil & la vérité. Qu'il reste souvent peu de chose au fonds de la coupelle, après que tout cela s'est évaporé ! Une pareille image ne doit-elle pas faire trembler l'Auteur le plus accrédité ? Et quelle impression, à plus forte raison, n'a-t-elle pas dû faire sur moi ! C'est pourtant cet Homme sage & recueilli dans la paix du cabinet, que nous devons sans cesse avoir présent dans les tourbillons du nôtre. Oh ! que cet Homme si paisible & si froid m'a fait suer, sans que je sois encore, ni que je doive être jamais aussi tranquille que lui ni que ses pareils !

Plût au Ciel que ces sortes de Lecteurs, peu nombreux & bien assis, fussent d'aussi bonne composition que des milliers d'Auditeurs debout, que j'ai vu souvent s'extasier à nos Spectacles, quand

raisonnablement ils auroient dû s'endormir, tout debout qu'ils étoient ! Ce seroit alors le cas de se produire au grand jour dans une pleine sécurité & sans le secours des Préfaces. Alors, libre des efforts de l'invention, & souverainement affranchi de l'empire du bon sens & de la tyrannie des règles, on se pourroit perdre impunément, & même avec succès, dans le vague de son imagination ou de celle d'autrui. Les exclamations alors, les métaphores outrées, les maximes triviales, les épithètes accumulées, récits, portraits, antithèses, cent autres superfluités harmonieuses & déplacées, tiendroient lieu d'action, de vrai, de sublime & de pathétique. Alors, l'aile brillante & légère du papillon dispenseroit du vol de l'aigle ; & l'éclat du verre & de l'oripeau suppléeroit à celui de l'or & des pierreries. Que de ratures, de recherches, de veilles & de peines épargnées ! Le beau chemin pour aller commodément à la gloire ! Mais, par malheur, ce beau chemin n'est qu'une chimère. Cette humeur accommodante d'un Lecteur éclairé n'existera jamais. Malheureusement encore, le suffrage d'un seul de ces Lecteurs si difficiles, pèse plus que celui d'une centaine de ces Auditeurs si bénévoles ; &, qui pis est enfin, ce suffrage est celui qui reste & qui nous apprécie ; le seul qui nous immortalise ou nous anéantit.

Mais revenons à ma Pièce. Entre bien des défauts

qui ont résisté à la réforme, j'en laisse deux considérables.

Le premier est répandu dans les quatre derniers Actes. C'est le langage grossier du Paysan.

Le second, bien moins excusable, c'est cette partie sombre du Poëme, qui vise au *Larmoyant*. Difformité presque inévitable dans un sujet de la nature de celui-ci.

Le jargon du Paysan n'est pas insupportable à toute sorte d'oreilles. Gaîté, précision, justesse, énergie, vérité, tout cela lui est passé en compte par plus d'un bon esprit, mais ne le sera jamais, il est vrai, par ces Athlètes qui, debout sur l'arène des Colléges,

Non indecoro pulvere conditi.

Se croyant là couverts d'une noble poussière,

sont les Champions-nés & déclarés des règles de la Syntaxe. Ainsi ma cause seroit bien aventurée au tribunal de l'Académie Françoise. Mais je prends l'honnête hardiesse d'en appeler au Souverain, au Public, devant qui j'ai d'assez beaux modèles & d'assez bons garants à produire. *Boursaut*, *Dufresni*, *Regnard*, *Molière*, & d'autres Comiques de cette volée, pour n'avoir pas grossi de leurs noms la liste des *Immortels*, n'en sont pas moins vivans ni moins en bonne posture sur notre Parnasse. Leur

exemple peut mériter à mon *Grégoire* la même grâce qu'ont trouvée les *Alains*, les *Georgettes*, les *Martines*, les *Guillots*, tant d'autres pareils Personnages introduits dans leurs Chef-d'œuvres. Eh ! pourquoi le Théâtre, comme la Peinture, n'auroit-il pas ses *Ténières* ainsi que ses *Raphaëls*? Le Paysage n'est pas la moindre partie de ce bel Art; & lorsqu'on jette des figures dans le Paysage, y drappe-t-on celle du Villageois qui passe, comme celle du Gentilhomme qui court le lièvre? Que n'aurois-je pas encore de mieux à dire à mes graves Aristarques pour ma justification sur cet article, si l'autre vraiment capital, ne me pressoit infiniment davantage?

Le second & le plus grand défaut que je me reproche donc, est, comme je l'ai déjà dit, cette partie sombre du Poëme, qui excite à la commisération pour un Père abandonné par des Enfans sans naturel & sans pudeur.

Si les Maîtres de l'art ont bien permis la colère & l'invective à *Crémès*:

Interdùm iratus tumido dilitigat ore,

ils ne lui permettent pas le désespoir & les larmes; parce que l'invective & la colère mêlées à propos dans une Comédie, peuvent ne rien avoir de tragique; ainsi que le beau familier, manié habilement dans la Tragédie, peut ne rien avoir de co-

mique. Mais tout sentiment de douleur, & de douleur aussi respectable que celle-ci, ne peut qu'être déplacé dans un Poëme, dont l'objet essentiel & principal fut toujours & doit toujours être de réjouir autant que de plaire.

Ce défaut toutefois, à la honte du goût, ou, si l'on veut, à l'honneur des bons cœurs d'à présent, ce défaut, dis-je, qui domine sur-tout dans le dénouement, est l'endroit de la Pièce qui intéressa le plus, &, par conséquent, celui qui réussit le mieux aux représentations. Mais c'est précisément pour cette raison que j'en parle comme je fais, afin de détourner, s'il se peut, nos jeunes Poëtes d'une route où les égareroit le chant des Syrènes, je veux dire, la dangereuse mélodie des applaudissemens de la multitude, qui, depuis ce temps-là, n'en a que trop séduits.

Car, appuyé de l'exemple, & nourri du suc des Anciens & de nos illustres Modernes; que dis-je? éclairé seulement des lumières du sens commun, un bon esprit ne goûtera jamais au Théâtre nos innovations mélancoliques : froid & monstrueux mélange, spectacle amphibie dont la frivolité du siècle se repaît & nous caresse un instant; mais qui, au fond, ne doit sa naissance qu'à la foiblesse du talent; comme il peut aussi ne tenir son succès passager que de la bizarrerie des modes, & de la corruption du goût.

L'erreur

L'erreur commune là-dessus, va pourtant jusqu'à honorer du nom de *Nouveau genre de Comédie*, des Drames hétéroclites uniquement composés de ce qui dépare ici le mien. Comme si, composer toute une Pièce de ce qui forma la moindre partie (& même la plus vicieuse) de quelques autres, c'étoit mériter le titre éminent d'*Inventeur* : comme si corrompre c'étoit créer ! Non assurément ; & quoi que puissent dire pour nous nos Partisans, tout se réduira, ce me semble, à ne devoir jamais apprécier notre malheureux Comique où l'on s'attendrit, que sur le pied du Tragique où l'on s'égaye. Le couronnement de nos Pièces *mulâtres* ne détruira jamais cet axiome de Physique : *Tout corps mixte est imparfait & périssable.*

Je me devois cette petite vespérie à moi-même, en expiation d'une faute, devenue, par hasard ou autrement, l'époque du mauvais genre de comique en vogue depuis vingt-ans. Puisse finir ici le scandale !

En tout cas, s'il est écrit que ce prétendu nouveau genre de Comique se maintiendra dans sa faveur, il y aura du moins un grand problême de résolu. Car on ne disputera plus, comme on fait depuis si long-tems, pour savoir quel genre est le plus difficile, du Comique ou du Tragique. Le Comique, qui, je crois, étoit sans comparaison le plus difficile, restera sans comparaison le plus aisé. Quoi

de plus commode en effet & de plus à la portée d'un médiocre génie, qu'un genre dispensé du vif enjouement de la Comédie, telle qu'elle fût; & de la sublime élévation du Tragique, tel qu'il doit être ? Qu'un genre qui n'exige pour tout feu qu'une chaleur empruntée, que la tiédeur d'un intérêt facile à puiser dans le premier Roman ?

Ce seroit ici la place d'une heureuse transition, pour engager insensiblement le Lecteur dans une nouvelle Poétique de ma façon; & j'en serois bien tenté, tout peu fait que je sois pour dogmatiser en aucune matière. Mais, après tout, à quoi serviroit ma Poétique, quand je suis obligé d'avouer que je n'ai retiré aucun profit de celles que j'ai lues, quoique je les aie toutes étudiées avec le plus grand desir de me perfectionner? Je renonce donc au plaisir que j'aurois de donner, comme tant de nos modernes Dramatistes, qui font les importans, & qui cependant n'ont pas trop de quoi l'être, des leçons & des préceptes d'un art où le génie ne doit connoître & ne doit suivre que les loix de la belle & simple Nature : loix qu'Aristote, Horace, Boileau ont rédigées, mais qu'il faut étudier dans les chef-d'œuvres des grands Maîtres, pour peu qu'on soit jaloux de mériter & d'obtenir les suffrages de la Postérité.

L'ÉCOLE DES PÈRES,

COMÉDIE.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 10 Octobre 1728.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, *Ami d'Argante.*

CHRISALDE, *Frère de Géronte.*

ANGÉLIQUE, *Fille d'Argante.*

DAMIS, *Financier,*
VALERE, *Capitaine,* } *Fils de Géronte.*
ÉRASTE, *Auditeur,*

GRÉGOIRE, *Métayer de Géronte.*

PASQUIN, *Fils de Grégoire & Valet de Géronte.*

NÉRINE, *Suivante d'Angélique.*

LAQUAIS *des trois Fils.*

La Scène est dans l'Antichambre de Géronte.

L'ÉCOLE DES PÈRES; COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

AH! que me dites-vous? Quoi! la belle Angélique....

GÉRONTE.

Oui, mon Frère; d'Argante elle est la Fille unique.

CHRISALDE.

De ce Négociant si riche, disoit-on?

GÉRONTE.

Oui, de ce cher ami que j'avois à Toulon.

CHRISALDE.

Il meurt pauvre?

GÉRONTE.

Obéré.

CHRISALDE.

Sa chûte, je l'avoue....

GÉRONTE.

De la fortune ainsi tourne, ici bas, la roue.
Depuis un an entier, la perte d'un Vaisseau
A causé sa ruine, & l'a mis au tombeau.
Voilà, de ses malheurs, la première nouvelle.
Il auroit dû compter sur un ami fidèle;
Et sans s'abandonner à son mortel ennui,
M'écrire, & s'assurer que j'étois tout à lui.
Sa disgrace, après tout, n'étoit pas sans remède.
Ce que j'ai lui restoit. Sa fille lui succède;
Sa fille héritera de ce que je lui doi;
Et vous n'ignorez pas ce qu'il a fait pour moi.

CHRISALDE.

Vous m'avez dit cent fois qu'Argante, en Italie,
Au péril de ses jours, défendit votre vie;
Puis, vous associant à sa prospérité,
Vous mit dans l'opulence où vous avez été.
Angélique est au point où vous trouva son Père.
Mais pour elle, entre nous, que voulez-vous qu'opère
Ce tendre empressement que vous lui faites voir?

GÉRONTE.

Je songe à son bonheur; & je la veux pourvoir.

CHRISALDE.

De semblables projets ne sont pas des vétilles.
La pourvoir! Et comment?

GÉRONTE.

Comme on pourvoit les Filles;
En la mariant.

CHRISALDE.

Oui, je vous entends fort bien;
Mais à qui, s'il vous plait? Angélique n'a rien.
Vos Fils vous ont rendu presque aussi pauvre qu'elle.
Aurois-je pénétré le but d'un si beau zèle?
Vous la voulez pourvoir, peut-être, en l'épousant?
Mon Frère, une main vuide est un mauvais présent.

GÉRONTE.

Touché de sa beauté, d'abord, malgré mon âge,
Je formois, je l'avoue, un projet si peu sage;
Et laissois naître en moi, sous ombre de pitié,
Des sentimens plus vifs que ceux de l'amitié.
De-là vient qu'à mes Fils, qui lui rendent visite,
J'ai caché, quelque temps, mes pas & ma conduite,
Et que, de ce qu'elle est, loin d'avoir nuls soupçons,
Ils ignorent encor que nous nous connoissons.
Mais je me suis bientôt reproché ma foiblesse.
La Jeunesse est pour être unie à la Jeunesse:
Et l'offre de ma main tiendroit plus, en effet,
De l'abus du malheur, que du prix d'un bienfait.

CHRISALDE.

Votre âge ici nuiroit moins que cette indigence,
Où vous a, pour vos Fils, réduit votre indulgence.
Avec un bon esprit, tout homme bien renté,
L'emporte en agrémens sur un jeune éventé.

Mais ne la pouvant rendre heureuse par vous-même,
A qui donc la donner dans sa misère extrême ?

GÉRONTE.

A celui de mes Fils qu'elle aimera le plus.

CHRISALDE.

Fort bien. Avez-vous pris leurs avis là-dessus ?

GÉRONTE.

L'honneur intéressé n'a point d'avis à prendre ;
Et supposé qu'aux leurs il me fallut descendre,
Je les sais trop bien nés & trop reconnoissans,
Pour ne pas ressentir tout ce que je ressens.

CHRISALDE.

Quelle prévention !

GÉRONTE.

Eh ! oui, oui ; je radote.

CHRISALDE.

Vous jugez trop bien d'eux ; voilà votre marote.

GÉRONTE.

Votre marote, à vous, est d'en juger très-mal.
Leur respect, leur amour est pour moi sans égal.
Pourquoi vouloir contr'eux que mon courroux s'émeuve ?

CHRISALDE.

Eh ! vous n'avez pas mis cet amour à l'épreuve.

GÉRONTE.

Chaque jour je l'éprouve, & jusqu'à cet instant,
Je n'ai point à m'en plaindre, & j'en suis très-content.

CHRISALDE.

Parce que, chaque jour, de vos folles largesses,
Jusqu'ici vous avez acheté leurs caresses;
Mais le mal est.....

GÉRONTE.

Mon Dieu! Voici de vos discours!
Epargnez-vous le soin de parler à des sourds.
Le mal, si c'en est un, est un mal nécessaire.
Aura-t-on donc toujours ce reproche à me faire?
De tout ce que j'avois, j'ai fait part à mes Fils:
Oui, mon Frère; & je fis fort bien, quand je le fis.
Le poids de la richesse, à notre âge, importune.
A peu de passions, suffit peu de fortune.
De l'or & de l'argent, sources de tous plaisirs,
La jouissance est due à l'âge des desirs.
Devois-je, à votre avis, thésaurisant sans cesse,
Imiter ces vieillards, tyrans de la Jeunesse,
Qui, la faisant languir, sans être plus heureux,
La privent des plaisirs qui sont perdus pour eux?
Et que devient souvent le bien d'un Père avare?
L'Héritier est frustré, l'Usurier s'en empare,
Cette peste publique ayant, à notre insçu,
Dévoré l'héritage, avant qu'il fût échu;
Ou, si le fils échappe à ce désordre extrême,
Le Père est détesté. Je veux, moi, qu'un fils m'aime;
Et ne soit pas réduit, pour voir changer son sort,
Au déplorable point de desirer ma mort.

CHRISALDE.

Je m'en remets sur eux du soin de vous confondre.

GÉRONTE.

Si j'en suis obéi, qu'aurez-vous à répondre ?

CHRISALDE.

Rien. Mais j'en doute fort.

GÉRONTE.

Moi, j'en doute si peu,
Et suis, avec raison, si sûr de leur aveu,
Que, sans leur en parler, je suis prêt à conclure.
Je viens d'envoyer même exprès chez la Future,
Lui demander une heure où je puisse la voir ;
Mon offre & son choix faits, ils feront leur devoir.

CHRISALDE.

Avant que de rien dire à la belle Angélique,
Je déploirois d'abord, près d'eux, ma réthorique ;
Et ne hasardant rien.....

GÉRONTE.

Peste soit de Pasquin !
Depuis une heure aussi que j'attends ce coquin....

SCÈNE II.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

GÉRONTE.

EH! Viens donc. Qu'il te faut de temps pour peu de chose!

PASQUIN.

De l'un de vos trois fils la cuisine en est cause.
En passant, comme un basque, auprès de sa maison,
De cent ragoûts exquis la douce exhalaison
M'est, par un soupirail, venu rompre en visière;
Mon ame en a passé dans mon nez, toute entière;
Et piquant l'appétit dont le Ciel m'a doué,
Sur la place, un instant, l'odorat m'a cloué.
Excusez, s'il vous plait, ma friandise émue
Des charmes d'une odeur, chez vous, si peu connue.
Si vous vous offensez d'un plaisir si léger,
Notre pain sec ici va bien vous en venger.

GÉRONTE.

Pour un méchant Valet, ma cuisine est trop bonne.
Dis seulement quelle heure Angélique me donne.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à l'attendre, & qu'à rester ici:
Elle me suit, Monsieur; & déjà la voici.

SCÈNE III.

GÉRONTE, CHRISALDE, ANGÉLIQUE, PASQUIN.

GÉRONTE.

MADAME, à vos malheurs, qu'enfin je remédie ;
Et que j'assure ainsi le repos de ma vie.
Votre Père, qui fit pour moi plus que pour vous,
Pour sa Fille aujourd'hui me demande un Epoux.
Tout ici, grâce à lui, prospère à ma Famille.
Partagez ma fortune, en devenant ma Fille.
Mes Fils sont à leur aise ; en offrant l'un des trois,
D'un assez riche Epoux, je vous offre le choix.

CHRISALDE, *bas.*

Je vous offre un sanglant affront.

GÉRONTE.

Ils vous ont vue ;
Vous leur avez parlé, sans en être connue.
Vous pouvez dire ici votre goût librement.
Lequel vous plaît le mieux? Parlez-moi franchement.
De celui pour lequel votre cœur s'intéresse,
Je vous promets la foi, l'estime & la tendresse.

PASQUIN, *à l'oreille de Géronte.*

Et moi, je vous promets, Monsieur, un pied de nez.

GÉRONTE, *bas.*

Marand! (*haut*). Sachons pour qui vous vous déterminez.
Je vous ai vu rougir.

ANGÉLIQUE.

Ma honte vous abuse.
De vos bontés, Monsieur, vous me voyez confuse:
C'est la seule raison qui m'auroit fait rougir:
Mais du reste, à son gré, votre choix peut agir.
Nommez qui vous plaira: cet Epoux respectable,
A mon cœur pénétré, ne peut qu'être agréable,
Dès qu'en lui je verrai, joignant mon sort au sien,
Le choix d'un père en qui je retrouve le mien.

GÉRONTE.

Mais peut-être un des trois l'emporte sur ses frères;
Est-ce le Capitaine? Est-ce l'Homme d'affaires?
Seroit-ce l'Auditeur?

ANGÉLIQUE.

Ils sont tous trois vos Fils;
Cela fait tout pour eux. Prononcez; j'obéis.

GÉRONTE.

Ainsi ni vous ni moi ne règlerons la chose:
Et je vois bien qu'il faut que le Ciel en dispose.
J'étudierai leurs cœurs, & vous promets sur-tout,
Celui qui, pour l'hymen, aura le plus de goût.
Je vais leur en parler.

CHRISALDE, *l'arrêtant.*

Mon frère!

GÉRONTE, *bruſquement.*

Quoi! mon frère?

CHRISALDE.

De grâce, donnez-vous le plaiſir du myſtère.
De la fille d'Argante en expoſant le droit,
Laiſſez-leur ignorer que c'eſt Madame.

GÉRONTE.

Soit.

CHRISALDE.

Qu'ils ne ſachent, qu'après l'affaire bien conclue,
Que la fille d'Argante eſt celle qu'ils ont vue.

GÉRONTE.

Très-volontiers.

CHRISALDE.

L'époux d'un objet ſi charmant
N'en ſera que ſurpris plus agréablement.

GÉRONTE.

C'eſt bien dit. (*Il ſort*).

PASQUIN (*bas à Chriſalde qui ſort auſſi*).

Les vilains ne voudront jamais d'elle.

CHRISALDE (*bas à Pasquin*).

Comme tu vois, l'injure en ſera moins cruelle;
Et du moins ce qu'ici je conſeille à deſſein,
Diminuera l'affront d'un refus trop certain.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE.

JE vois une pitié dans ses yeux, qui m'alarme.
D'un vain espoir, Ami, tu peux rompre le charme.
Je n'ai vu ces Messieurs que très-légèrement,
Et l'on ne connoît pas son monde en un moment.
Je serois, dans le fond, quoi que je dise au père,
Bien-aise de savoir un peu leur caractère.
Dissipe les soupçons qui me viennent saisir:
L'un vaut-il mieux que l'autre, & falloit-il choisir?

PASQUIN.

Non, Madame; le choix entr'eux est inutile.
Tous les trois sont égaux: le Financier habile
Est un vrai Financier, un Arabe, en un mot:
Le Capitaine un fat; & l'Auditeur un sot.
Tous trois enfin, soit dit sans offenser mon Maître,
Les trois plus francs vauriens que vous puissiez connoître

ANGÉLIQUE.

Ah! Ciel! Et j'ai promis...

PASQUIN.

Ne vous alarmez pas,
Madame; le pauvre homme en sera pour ses pas;
J'en réponds. Si pas un se rend à ses prières,

Je veux mourir ici sous les coups d'étrivières.
Les bourreaux, pour un sou, se les feroient donner.
Il aura beau jurer, pester, crier, prôner,
Dire que tout leur bien lui vient de votre Père;
Qu'il entend, comme à lui, que vous leur soyez chère;
Supplier celui-ci; menacer celui-là:
Elle est pauvre? Oui, mes fils. *Eh bien, épousez-là.*
Vous n'avez pas, Madame, autre réponse à craindre.

ANGÉLIQUE.

Je le plains.

PASQUIN.

Et moi, non. C'est bien fait. Faut-il plaindre
Ces Pères, vrais fléaux de la société,
Tout pétris des fadeurs de la paternité;
Qui, de leurs yeux benins, couvrent leur sotte race;
Prétendent, qu'ainsi qu'eux, chacun s'en embarrasse:
Regardent de travers, & traitent de fâcheux,
Quiconque ose ne pas s'y complaire autant qu'eux?
Tels sont de celui-ci les malheureux vertiges.
Il s'imagine avoir engendré trois Prodiges.
Mon Financier! La peste! Un habile garçon!
Pour mon pauvre Auditeur, hélas! Il est si bon!
Et Valère! Tudieu! Mon fils le Capitaine!
Je vous le garantis, à trente ans un Turenne!
Il les révère enfin, tant il en est charmé.
Et Dieu sait cependant comme ils vous l'ont plumé!
Mes drôles doucement, de caresse en caresse,
L'ont, de ce qu'il avoit, dépouillé pièce à pièce;

Si

Si bien que, tout en gros, ce qui reste est formé
D'un petit bien champêtre à mon père affermé:
Et je vois le moment où quelqu'un d'eux le prie
De se défaire encor de cette métairie.

ANGÉLIQUE.

Dont il se déferoit ?

PASQUIN.

Sur le champ. Des ingrats
L'indigne avidité ne le rebute pas.
Et malheur à qui veut lui dessiller la vue!
Le moindre mot contre eux l'assassine, le tue.
Doux, traitable d'ailleurs, & d'un esprit fort bon,
Sur cet article seul il n'entend point raison.

ANGÉLIQUE.

C'est un père.

PASQUIN.

Ma foi c'est... c'est un imbécille:
L'un est plus sûr que l'autre. En un mot comme en mille,
Nous souffrons: sans cela je m'en soucierois peu:
Que m'importe à moi? Mais, à peine un pot au feu.
Boire de belle eau claire, & manger du pain d'orge,
Tandis que chez les fils le superflu regorge;
Jeûne éternel ici, vingt repas là pour un;
Quand on est saoul chez eux, chez nous tout est à jeun.
N'est-ce pas une chose indigne, horrible, infame,
Qui mérite?... Eh! morbleu! raisonnez donc, Madame.

ANGÉLIQUE.

Je conviens qu'en ceci tes cris sont de saison ;
Que rien ne fut jamais plus contre la raison :
Mais je tiens, quelque tort que l'on donne à Géronte,
Que ce n'est pas sur lui qu'en doit tomber la honte ;
Et que tous gens de bien doivent être saisis
De pitié pour le père, & d'horreur pour les fils.
Faut-il, si des bienfaits l'ingratitude abuse,
Qu'à de tels Bienfaiteurs l'estime se refuse ?
Un amour si sacré l'est même en ses excès ;
Et n'est que plus touchant pour être sans succès.
Plus ce Père est trahi, plus son sort m'intéresse.
Je sens même, oui, je sens qu'envers lui ma tendresse
Me charge des devoirs que l'on ne lui rend pas.

PASQUIN.

Voilà, voilà les cœurs qu'il lui falloit, hélas !
Bon comme il est ; & vous, si douce & si gentille,
Vous avez bien mal fait de n'être pas sa fille ;
Comme eux, de n'aller pas chercher un père ailleurs.

ANGÉLIQUE.

Ton cœur, je le vois bien, est aussi des meilleurs.
Le ciel dut à Géronte un sujet si fidèle.

PASQUIN.

Oh ! je veux des Valets être le vrai modèle.
Non, ces fripons qu'on voit, sur la Scène, à Paris,
Toujours prêts à tromper les Pères pour les Fils.....
Laissez-moi fréquenter un peu votre Nérine ;
Que je vous la façonne, & que je l'endoctrine.

Qu'a-t-elle à démêler avec notre Auditeur?
Tout-à-l'heure, ils parloient ensemble avec chaleur.
Je crois.... Mais la voici.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, NÉRINE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE *à qui Nérine baise & rebaise les mains.*

D'Où vient cette caresse?
Es-tu folle, Nérine?

NÉRINE.

Ah! ma chère Maîtresse!
Mille remerciemens! Que ne vous dois-je pas?

ANGÉLIQUE.

Mille remerciemens! De quoi?

NÉRINE.

De vos appas.

ANGÉLIQUE.

De mes appas?

NÉRINE.

Eh! oui,

ANGÉLIQUE.

Si j'en ai, je l'ignore;
Mais que t'en revient-il?

NÉRINE.

Qu'on m'aime, qu'on m'adore;

Et que trois Cavaliers, l'un de l'autre jaloux,
Me viennent, tour-à-tour, d'embrasser les genoux.
Le tout pour vos beaux yeux.

PASQUIN.

Fort bien, bonne nouvelle!
Nos trois originaux en ont pour vous dans l'aile.
De les bien balotter vous tenez un moyen;
J'en ferois mon profit.

NÉRINE.

J'en ai bien fait le mien;
Et c'est de ce profit que je vous remercie.

ANGÉLIQUE.

Mais quel est-il enfin? Voici quelque folie.

NÉRINE.

Nenni, nenni. Tenez, Madame; examinez
Ces trois beaux diamans dont j'ai les doigts ornés.
Ma foi, vive Paris! En Province une fille
Long-temps se flatte en vain, quoiqu'elle soit gentille;
Pour s'enrichir ici, belle ou non, comme on voit,
Il suffit d'en servir quelqu'une qui le soit.

ANGÉLIQUE.

Ceci me déplaît fort; & vous deviez, Nérine....

NÉRINE.

Oh! J'ai bien reculé, repoussé, fait la mine;
Rougi, baissé les yeux, fait..... ce que nous faisons,
Lorsque nous voulons bien ce que nous refusons.

ANGÉLIQUE.

Oh! Mais, des diamans!

NÉRINE.

Ces Messieurs me les tendent;
Je me fâche: on m'appaise; & je crois qu'ils se rendent;
Point du tout: cent propos encor plus engageans.
Il se faut bien enfin débarrasser des gens.

PASQUIN.

Je tombe de mon haut, tant le cas est bizarre!
Je sais bien qu'en amour on cesse d'être avare;
D'accord: mais je les eusse exceptés toutefois:
Et mon œil, à ces dons, les méconnoît tous trois.

NÉRINE.

Ne vous étonnez pas d'un si grand sacrifice;
Leur générosité vient de leur avarice.
Peut-être, sans cela, j'aurois tout rebuté.
Mais comment croyez-vous qu'ils avoient débuté?
Par exalter Madame, ou leurs feux? Bagatelle.
Au solide. Son nom? Qu'aura-t-elle? Qu'a-t-elle!
Que répondre, Madame, à ce début galant?
Saisie aussi pour vous d'un dépit violent,
J'ai payé d'impudence; &, vous faisant Comtesse,
J'ai, d'un front Provençal, vanté votre noblesse;
Nommé tous vos ayeux, barons ou chevaliers;
Et fait monter la souche à quinze ou vingt quartiers.
Item, je vous ai faite une grande héritière.
A cette qualité, qui passe la première,

J'ai vu, pleins d'une ardeur qu'ils ne pouvoient couvrir,
De l'avide trio les six grands yeux s'ouvrir,
Comme on verroit des loups, quand la faim les fourvoie
Les gosiers affamés s'ouvrir sur une proie.
Ils se sont séparés. De là, sans s'être vus,
Tous trois, l'un après l'autre, à moi sont revenus;
Ont très-éloquemment brigué mon assistance;
M'ont offert (à regret) ces bijoux d'importance:
D'un procédé si noble enfin le cœur épris,
J'ai, d'un air ingénu, promis tout, & tout pris.

PASQUIN.

Et tout pris! Que ce mot finit bien la tirade!

ANGÉLIQUE.

Oui; mais il faut tout rendre.

NÉRINE.

Est-il vrai, Camarade?

PASQUIN.

Non: partageons plutôt.

NÉRINE.

Ecoutez tous les deux,
De quel style & comment je vais parler pour eux.
C'est en vous exhortant, comme sage & prudente,
A les traiter, Madame, en Comtesse opulente,
A qui de plats Bourgeois oseroient en compter:
Si vous en aimez un, à vous bien surmonter.
Point de quartier pour gens d'un pareil caractère!
Oui, dussiez-vous tomber cent fois dans la misère,

Plus affreuse cent fois, se montrât-elle à vous,
Embrassez-la plutôt cent fois qu'un tel époux.
Vengez, à la faveur du faux nom qui les tente,
Le mépris qu'ils feroient de la fille d'Argante;
Et payez en un mot leurs tendres sentimens,
Comme vous me voyez payer leurs diamans.

PASQUIN.

C'est parler comme un livre, ou le Diable m'emporte!

ANGÉLIQUE.

Je n'avois pas besoin d'un avis de la sorte.
Leur Père vainement s'en feroit écouter;
Mon amitié pour lui me les fait détester.

SCÈNE VI.

PASQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Pour nous venger, un jour, toutes tant que nous sommes,
Puisse la soif de l'or étrangler tous les hommes!
On se moque par-tout des filles sans vertus;
N'avons-nous que cela, l'on s'en moque encor plus.
Adieu.

PASQUIN, *la rappelant.*

Nérine?

NÉRINE.

Eh bien?

PASQUIN.

J'ai deux mots à te dire.

NÉRINE.

Parle.

PASQUIN.

Qu'elle a de grâce !

NÉRINE.

Après ?

PASQUIN.

Oui, je l'admire.

Si tu concevois !....

NÉRINE.

Quoi ?

PASQUIN.

Ce qu'en si peu d'instans....

Tout le progrès.....

NÉRINE.

Poursuis.

PASQUIN.

Je te jure.....

NÉRINE.

J'attends.

PASQUIN.

Eh bien? Quoi? Parle. Après? Poursuis. J'attends. Devine.

NÉRINE.

Tu m'aimes?

PASQUIN.

T'y voilà.

NÉRINE.

Je n'en fais point la fine:
Je t'aime aussi.

PASQUIN.

Quoi! Tu....

NÉRINE, *se rengorgeant.*

Point d'incrédulité.
Cet aveu coûte trop, pour être répété.

PASQUIN.

Ma foi! j'ai bien aimé des filles en ma vie;
Mais pas une, à mes yeux, n'a paru si jolie.

NÉRINE, *reprenant l'air aisé.*

J'ai bien eu des Amans; mille d'entr'eux m'ont plu;
Mais je ne m'en remets pas un qui t'ait valu.

PASQUIN, *se redressant à son tour.*

Je le crois. Entre ceux qui cherchoient à te plaire,
Tu ne pouvois choisir qu'un valet ordinaire,
Un valet né pour l'être: &, sans faire le fat,
Je suis bien au-dessus de ceux de mon état.
J'ai, par libertinage, endossé la mandille:
Mais je n'en suis pas moins un enfant de famille,

D'un riche Procureur l'héritier & l'aîné;
Et l'on se sent toujours, tiens, de ce qu'on est né.

NÉRINE.

Fils d'un père opulent, honnête-homme peut-être,
S'abbaisser à servir! Vivre aux gages d'un Maître!
Quelle honte!

PASQUIN.

Oh que non! J'ai consulté le cas:
Pour être un peu laquais, on ne déroge pas.
Bien-loin même qu'en rien, notre ordre qui te blesse,
Tout roturier qu'il est, déroge à la Noblesse,
Il a servi de grade à mille honnêtes gens,
Pour y pouvoir atteindre à beaux deniers comptans.
D'ailleurs, mes chaînes sont honnêtes & légères;
Mon Maître a des égards, & nous vivons en frères.
S'il est même entre nous un peu d'autorité,
Je puis dire, à bon droit, qu'elle est de mon côté.
Ah! Que ne suis-je entré plutôt à son service!
Il n'eût pas de ses fils entretenu le vice;...
Ni, s'abysmant pour eux, dupe de sa douceur,
De leur ingratitude essuyé la noirceur.
Contre leur flatterie il auroit tenu roide;
Et la Cuisine ici ne seroit pas si froide.
Mais baste! Le passé, comme on dit, est passé.
L'avenir nous menace, & c'est le plus pressé.
Aussi mon Père & moi nous allons.... Patience!
Je ne dis mot: Suffit! J'y mettrai ma science.

Mes gaillards sont en pied ; mais qu'ils se tiennent bien ;
Car on va les sangler, qu'il n'y manquera rien.

NÉRINE.

Signalons donc contr'eux chacun notre malice.
Je jouerai leur amour.

PASQUIN.

Et moi, leur avarice.

NÉRINE.

Je les rends amoureux tous trois, comme trois fous.

PASQUIN.

Et je raccroche, moi, tout ce qu'ils ont à nous.

NÉRINE.

Vivent les gens d'esprit !

PASQUIN.

Bien armés d'impudence.

NÉRINE.

Eh ! comment vas-tu faire ?

PASQUIN, *gravement.*

Oh ! point de confidence.
Le Sage, en ses projets, sçait mieux se comporter :
Un dessein qu'on évente est tout près d'avorter.

NÉRINE.

Pour opposer sentence ici contre sentence :
Quand nous questionnons, qui se tait nous offense.
Je me moque du Sage, & je veux tout savoir.

PASQUIN.

Tout savoir? Et la chose est-elle en ton pouvoir?

NÉRINE.

Pourquoi non?

PASQUIN.

Par exemple, il faut savoir se taire;
Le sauras-tu?

NÉRINE.

Très-bien.

PASQUIN.

Ton sexe, d'ordinaire,
Sur une lettre close est un mauvais cachet.

NÉRINE.

Eh! mon ami! Le tien est cent fois moins discret.
Car je sais tel secret que, pas pour un Empire,
De force ni de gré, l'on ne nous feroit dire;
Et que par des sermens, vainement retenu,
Un homme court souvent dire au premier venu.

PASQUIN.

Voici donc mon dessein. Je veux sans qu'on soupçonne...
Tu ne le diras donc sûrement à personne?

NÉRINE.

A personne.

PASQUIN.

Pas même à ta Maîtresse?

NÉRINE.

Non.

PASQUIN.

Je vais. ... Mais jure-moi....

NÉRINE.

Voilà trop de façon.
Ou parle, ou plus d'amie. Opte. Le temps me presse.
Tu ne veux pas? Adieu. Je rejoins ma Maîtresse.

PASQUIN.

Suivons-la; Je me rends. Viens. Tu vas savoir tout.
Qu'un bec un peu mignon met de sagesse à bout!

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

PASQUIN, *seul.*

JE n'ai rien avancé, que bientôt je ne fasse.
Où j'ose, à la Soubrette, un peu mentir en face,
C'est quand, de pauvre enfant d'un simple laboureur,
La vanité m'érige en fils de Procureur.
Mais cela n'est pourtant pas trop bien, quand j'y pense,
De méconnoître ainsi l'auteur de sa naissance.
Le méconnoître! Non: pourquoi donc, s'il vous plaît?
Je le fais seulement plus gros Seigneur qu'il n'est.
La peccadille est mince; & je me la pardonne.
Fureur d'en imposer, ridicule où l'on donne
Dans l'état de Marquis, ainsi que dans le mien.
Et puis j'aime à mentir; cela me fait du bien.
Mon Père, par malheur, va paroître; & je tremble
Que lui, Nérine & moi, nous nous trouvions ensemble.
Mais j'apperçois mon Maître. A la mine qu'il fait,
De ses pas, à coup sûr, il est peu satisfait.

SCÈNE II.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

CHRISALDE.

Qu'est-ce donc? Vous avez l'air tout mélancolique.
Pas un, je le vois bien, n'a voulu d'Angélique.
Vous avez répondu trop tôt de leurs aveux.

PASQUIN.

Qui répond paye; il n'a qu'à l'épouser pour eux.

GÉRONTE, *un peu fâché.*

Pasquin, cherche mes fils. Vas; Damis & Valère,
Sont, je crois, près d'ici, chez Eraste leur frère.
Cours, frappe, entre, & leur dis que, sans perdre de temps,
Il viennent tout-à-l'heure; & que je les attends.

PASQUIN.

J'attends, moi, que bientôt ce feu se ralentisse.
De vos fils, en tout cas, je vous ferai justice;
Oui, moi-même! Voyons si vous vous soutiendrez:
Mais je serai le Maître; ou vous le deviendrez.

GÉRONTE.

Fais ce que l'on te dit; Sors.

SCÈNE III.

GÉRONTE, CHRISALDE,

CHRISALDE.

Vous avez beau faire;
On devine aisément ce que vous voulez taire.
Mais je ne vous plains point. Vous étiez averti.

GÉRONTE.

Je n'ai trouvé personne, & tout étoit sorti.
Comme on voit toutefois, je dis ce qu'il m'en semble.
Chez Eraste, à dîner, je crois qu'ils sont ensemble.
Du moins, de leurs valets son logis étoit plein;
Et j'ai vu repasser les débris d'un festin.

CHRISALDE.

Entrer contre leur ordre, eût été malhonnête;
Et votre compagnie auroit troublé la fête?

GÉRONTE.

Oui, mon frère; à notre âge, on ne fait chez autrui,
Que traîner après soi la tristesse & l'ennui;
Et, puisque vous voulez qu'on parle avec courage,
Votre présence ici m'en est un témoignage.

CHRISALDE.

Je vous amuserois, si j'approuvois vos fils:
Ah! qu'à cela ne tienne, & soyons bons amis.

Je

Je crois tout ce que d'eux vous voulez que je croye;
Ordonner, ou souffrir du moins qu'on vous renvoye;
Cela s'appelle (oui-dà) des fils très-obligeans.

GÉRONTE.

Ce pourroit être aussi la faute de leurs gens.

CHRISALDE.

L'étrange entêtement en faveur de ces traîtres!
L'impudence des gens vient de celle des Maîtres;
Du Maître, quel qu'il soit, peu, beaucoup, ou zéro,
Le valet fut toujours & le singe & l'écho;
Vos fils, par vous comblés des biens de la fortune,
En trouvent aujourd'hui l'origine importune;
Et, n'espérant plus rien de vous quand vous venez,
Vous font effrontément fermer la porte au nez.
C'est bien fait. Je m'attends que demain, l'un ou l'autre
Vous dira de sortir, & de passer la vôtre.
J'enrage, quand je vois que l'on s'aveugle ainsi;
Et je perds patience!

GÉRONTE.

Oh! Je la perds aussi....

CHRISALDE.

Brisons-là. Finissons un débat inutile,
Qui ne feroit qu'en vain nous échauffer la bile.
Et songez seulement à quoi votre bon cœur
Vient de vous engager de parole & d'honneur.
Avec vos fils enfin soyez ferme & sévère:
Joignez la voix du Maître à la bonté du Père;

Non que, de quelque ton que vous vous y preniez,
On vous soit plus soumis, ni que vous y gagniez:
Mais qu'au moins une fois on apprenne à vous craindre:
S'ils manquent au respect, sachez les y contraindre;
Et faites voir qu'un droit par la Nature écrit,
Pour être négligé, jamais ne se prescrit.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi? Tout ceci finira sans dispute.
Je connois bien mes fils, vous dis-je. On leur impute
De plus bas sentimens, plus de tort qu'ils n'en ont,
Et l'on se les est faits plus mauvais qu'ils ne sont.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

GÉRONTE.

VIENDRONT-ils?

PASQUIN.

Oui, Monsieur; & la nappe levée,
Ces Messieurs voudront bien faire cette corvée.
Chez Monsieur l'Auditeur, entrant tout essoufflé,
J'ai paru devant eux, & je leur ai parlé:
Votre Père, Messieurs, vous mande en diligence.
Un d'eux m'a répondu, d'un air de nonchalance,
Aussi froid que le mien paroissoit échauffé:
Il suffit; nous irons. Eh! Quelqu'un. Le tafia.

Le *café* s'alloit faire ; & c'est à vous d'attendre :
Car, avant le *café*, l'on ne peut vous entendre.

CHRISALDE, *à Géronte.*

Et l'on vous les a peints plus mauvais qu'ils ne sont !

GÉRONTE, *à part.*

Patience ! Bientôt tous ces bruits finiront.
(*haut.*)
Pasquin cherche à vous plaire, & charge un peu les rôles.

PASQUIN.

Point. Je vous chante au juste & l'air & les paroles.

CHRISALDE.

Pasquin vous est fidèle : & vous nous saurez gré
D'un projet que, pour vous, en tête on s'est fourré.

GÉRONTE.

Un projet ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Là, parlons sans finesse.
Ne voudriez-vous pas retenir vos richesses ?

GÉRONTE.

Non ; si je les avois, j'en ferois, sans regret,
Le même usage encor que j'en ai déjà fait.
Avec ton père & toi, content dans ma Chaumière,
J'ai plus qu'il ne m'en faut, pour vivre à ma manière.
Ainsi, point de projet.

PASQUIN.

Monsieur, cela suffit.

GÉRONTE.

Tout ira bien.

PASQUIN.

Prenez qu'on ne vous ait rien dit.

GÉRONTE.

Et l'hymen achevé, pour vous laisser tranquille,
Mon frère, sans retour, j'abandonne la Ville;
Car je vois bien qu'ici nous nous incommodons.

PASQUIN.

Allons planter nos choux, & garder les Dindons.
Partons.

GÉRONTE.

Pasquin répugne à suivre là son Maître?

PASQUIN.

Mes talens sont peu faits pour un séjour champêtre,
Mais, n'importe: on le veut; m'y voilà résigné.

GÉRONTE, *à Chrisalde qui sort.*

Vous sortez?

CHRISALDE.

Oui, je sors; & je sors indigné.
Vous ne méritez pas que l'on vous contrarie;
Encor moins qu'on vous serve. Adieu donc. De ma vie,
Chez vous, si je fais bien, je ne remets le pied.
Ce n'est pas être un homme; & cela fait pitié!

SCÈNE V.

GÉRONTE, PASQUIN.

GÉRONTE.

PITIÉ, soit! Eh! mon Dieu! Quand j'écoute mon frère,
Il est beau raisonneur : mais a-t-il été père ?
Peut-être ai-je trop fait ; &, pour faire encor pis,
Tel qui m'ose blâmer, n'a besoin que d'un fils.

PASQUIN.

Pour les vôtres aussi, c'est folie, à votre âge,
D'aller vous confiner au fond d'un hermitage.
Quel parti prenez-vous, pour un homme d'esprit?
Le Diable étoit plus vieux que vous quand il le prit.
Pous trois enfans gâtés, votre tendre manie,
Tout jeune, vous sevra des douceurs de la vie ;
Et veuf à vingt-cinq ans, rare & fidèle époux,
Votre femme, en mourant, vous enterra chez vous.
Ressuscitez ! Vivez ! Je veux, tel que vous êtes,
Vous voir, à vos muguets, enlever des conquêtes.
Qu'est-ce, de notre temps, qu'un jeune homme en effet?
Une frêle poupée, un fat, un freluquet
Un débile Adonis, un valétudinaire,
Avant trente ans, déjà presque sexagénaire.
Vous en débusquerez !

GÉRONTE.

Ah ! Tu ne conçois pas

Ce que pour moi, Pasquin, la campagne a d'appas.
Ce fut de mes travaux, long-temps, l'objet unique :
Elle est de la Vertu le séjour pacifique ;
Les beautés que la terre y découvre à nos yeux,
En éloignent l'esprit, & l'approchent des Cieux.
J'y pense avec transport.

PASQUIN.

Et moi, non ; ma pensée
Ne vole pas plus haut que le rez-de-chaussée.
Nous cheminons toujours terre-à-terre, elle & moi.
Oh ! le sot vis-à-vis que le vis-à-vis soi,
Monsieur ! S'il faut pourtant.... Mais que nous veut mon père ?

SCÈNE VI.

GÉRONTE, GRÉGOIRE, PASQUIN.

GÉRONTE.

Qui t'amène, Grégoire ? Et qu'est-ce qui t'altère ?

GRÉGOIRE.

Hai là ! vous m'en voyez encor tout ahuri !
Ce n'est pas note faute ; & j'en son bian marri.

GÉRONTE.

Tu m'alarmes ! Quoi donc ?

GRÉGOIRE.

J'onz-eu tretous biau faire ;

Tems perdu! Je n'ons fait tretous que de l'iau claire.

GÉRONTE.

Qu'est-il arrivé?

GRÉGOIRE.

Ça va vous mettre en chaleur;
Escusé, si je sis messagé de malheur.

GÉRONTE.

Il me fait craindre pis qu'il n'a peut-être à dire.

GRÉGOIRE.

Ah! craigné hardiman; & bouté tout au pire.

GÉRONTE.

Parle donc, si tu veux; je me fâche: Entends-tu?

GRÉGOIRE.

Ce qu'ous allé savoir, vous fâchera bian pu.

GÉRONTE.

Finiras-tu? Bourreau! Ma patience est lasse.

GRÉGOIRE.

J'avions eune maison: gnien'a pu que la place.
Le feu viant d'y passé.

PASQUIN.

Le feu!

GÉRONTE.

Quoi! ma maison à...

GRÉGOIRE.

N'est pu qu'eun gros monciau de cendre & de charbon!

Meubles, chevaux, bestiaux, l'écurie & l'étable,
Et la grange, & la paille & le blé, tout au diable!

PASQUIN.

Ah! Monsieur!

GÉRONTE.

Le revers est des plus violens.

PASQUIN.

Nous voilà, pour le coup, dans de jolis draps blancs.

GRÉGOIRE.

Ne nous accusé pas, vous dis-je de l'esclandre.
Ce n'est qu'au feu du ciel, Monsieu, qu'i faut s'en prendre
Ste nuit, qué je dormion, par le mitan du toit,
Patatrâs! su la grange, al est chu tout fin droit.
Je m'évaille en sursaut; & vois, de ma couchette...
Tatigué! Ça flambloit tout comme une allumette!
(*à Pasquin.*)
Tantia que moi, ma femme, & ta sœur Isabiau,
(*S'attendrissant.*)
J'onz-eu bian de la peine à sauvé note piau;
Que je n'ons, pour abri, pu qu'ęun pan de muraille,
Et que nous vla tretous, Dieu marci, su la paille!

GÉRONTE.

Vous pleurez, mes enfans?

GRÉGOIRE.

On pleureroit à moins.

GÉRONTE.

Allez, le Ciel saura pourvoir à nos besoins.

GRÉGOIRE.

Mais, pour à présent, à ce qu'il viant de faire,
J'en demande pardon, mais il n'y pourvoit guère.

GÉRONTE.

C'est se trop alarmer.

GRÉGOIRE.

N'avons-je pas grand tort ?

PASQUIN.

Nous n'avons pas, Monsieur, comme vous l'esprit fort.

GÉRONTE.

Le dirai-je ? Loin d'être à la douleur en proie,
En faveur de mes fils, j'en ressens quelque joie.
Leur honneur attaqué m'est plus cher que mon bien ;
Et le Ciel a permis que je n'eusse plus rien,
Pour qu'ils puissent confondre enfin la médisance.
On n'eût été témoin que de leur complaisance ;
Et l'on va l'être encor de leur amour pour moi.
Ceci rendra le monde & bien sot & bien coi.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ANGELIQUE, PASQUIN, GRÉGOIRE.

GÉRONTE.

Vous arrivez, Madame, à temps pour être instruite
D'un malheur qui m'annonce un bonheur & sa suite.
Entrons. Rien ne pouvoit déjà m'être plus doux,
Qu'un moment d'entretien, en secret, avec vous.

SCÈNE VIII.

PASQUIN, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Heim! Jeannot, qu'en dis-tu? Sais-je bailler décolle?
Comme je m'y sis pris tout d'abord par bricole,
Afin qu'i gobit mieux par après le marlan!

PASQUIN.

Fort bien! Contre les fils suivons donc notre plan.
Ceci ne fait encor que préparer la trame
Qui va développer leur caractère infame;
Songeons bien désormais tous deux à nous unir,
Pour appréter le coup qui doit les en punir.

GRÉGOIRE.

Morgué! j'aime à te voir dans le parti dé père!
Bon signe! Ecrâson donc ce race de vipère!
Note Maître a déjà baillé dans mon panniau.

PASQUIN.

Moi, je les dois leurrer du retour d'un vaisseau,
Dire qu'il vous a mis seul dans la confidence;
Et pourquoi là-dessus il garde le silence.
Vous, souvenez-vous en; dès que j'aurai jeté
Une si belle amorce à leur avidité,
Ils vous amadoueront de leur patelinage:
Tirez-vous bien alors de votre personnage!
Sachez me seconder.....

GRÉGOIRE.

T'as pu d'esprit que moi;
Mais je sis eun compère aussi mâdré que toi:
Vas! vas! tu ne sçais pas encore à qui tu parle.
J'onz été, comme d'aûte, eun dénicheux de Marle.
Et pis, dé fils ingrats! Tians; ça seul me rendroit
Pu malin qu'eun vieux singe, & me dégourdiroit.
Croirois-tu bian jusqu'où va leuz impartinance?
C'est peu, dépis qu'i sont des Monsieux d'importance,
D'avoir changé de train, de mœurs, de noms, de tout;
Je vois qu'i voudriont changé de père itout.
Leur Père leux faiz honte. Oui, Jeannot, quand j'y rève.

PASQUIN, *à part.*

Avis au sieur Pasquin.

GRÉGOIRE.

Jarnicoton ! J'endêve.

PASQUIN, *à part.*

Et justement, voici Nérine!

GRÉGOIRE.

I le paîront !
Et je varrons biau jeu, si la corde ne rompe.

SCÈNE IX.

GRÉGOIRE, PASQUIN, NÉRINE.

NÉRINE, *derrière Pasquin qui ne fait pas semblant de la voir.*

C'EST-moi, mon cher Pasquin.

PASQUIN, *bas & la faisant reculer avec lui.*

Je te vois bien, ma fille.
Bon jour. (*à part.*) Ceci va mal pour l'enfant de famille.

NÉRINE, *bas.*

Chasse-moi ce manant, que je te parle.

PASQUIN, *bas.*

Attends.

NÉRINE.

Tout à l'heure.

PASQUIN, *à part.*

J'enrage!

GRÉGOIRE, *sans se retourner.*

Heim! Quoi?

PASQUIN, *à part.*

Quel contretemps!

GRÉGOIRE.

Tu crains lé contretan? Gnien aura pas, te dis-je.

PASQUIN.

Si vous....

GRÉGOIRE.

Tant de redite, à la parfin m'afflige.
Tais-toi! tu n'es qu'eun sot.

NÉRINE, *bas.*

Il est bien familier!

PASQUIN, *bas.*

Avec gens de ma robe on est peu régulier.

GRÉGOIRE.

Tout ira bian, mon fils.

NÉRINE, *bas.*

Mon fils! C'est-là ton père?

PASQUIN, *bas.*

Je te dis bien, ma fille: ai-je épousé ta mère?
(*à Grég.*) Si vous vouliez un peu vous éloigner d'ici?

GRÉGOIRE.

Moi! Nenni. Pourquoi, donc? Je reste où me voici.

PASQUIN.

De grâce!

GRÉGOIRE.

La raison?

PASQUIN.

Je vous en prie.

GRÉGOIRE.

A cause?

(*Se retournant enfin & appercevant Nérine.*)

Ah, ah, Monsieu-l'gaillard! Vla donc le pot-au-rose?
Est-ce pour être seul aveuc ste dondon-là?

NÉRINE, *haut & s'avançant.*

Sa présence, après tout, ne fait rien à cela.
Madame est céans?

PASQUIN, *brusquement.*

Oui.

NÉRINE.

J'apporte, pour nouvelle,
De nos trois amoureux trois billets doux pour elle.

PASQUIN, *la poussant par les épaules.*

Vas! Tiens! Entre! A revoir!

NÉRINE, *revenant.*

Ton projet va-t-il bien?

PASQUIN, *la renvoyant toutes les fois qu'elle revient.*

Ne t'embarrasse pas !

NÉRINE.

Je te réponds du mien.

PASQUIN.

Je n'en suis pas en peine.

NÉRINE.

Et je vais, pour bien faire....

PASQUIN, *la chassant tout-à-fait.*

Tu me diras cela tantôt ; fais ton affaire.

GRÉGOIRE, *se mettant au-devant.*

Atans ! Que je reluque encore eun tantinet
Sa meine apétissante, & son ar dadouillet !

NERINE.

Allons donc ! Finissez ! Livrez-moi le passage !

GREGOIRE.

Eun ptit coup de grouin, pour le droit de péage.

NERINE.

Tenez, ce gros lourdaut ! Ça, vous m'importunez !
Passerai-je !.... Pasquin, donne-lui sur le nez.

GREGOIRE.

Me baillé sus le nez ! Pargué, je li conseille !

NÉRINE.

Le voilà, comme un sot, sans yeux & sans oreille.

Tu me vois cajoler ; & n'es pas plus jaloux ?
Eh bien ! laissez passer, bon-homme, & payez-vous.

(*Elle s'échappe, & Grégoire court après.*)

PASQUIN, *seul.*

Je n'en sortirai pas toujours à si bon compte ;
Et ne m'en puis tirer tôt ou tard qu'à ma honte.
Le plus court, ce seroit de la désabuser.
Mais aussi de quoi diable ai-je été m'aviser !....

GRÉGOIRE *revient.*

Les voici !

PASQUIN.

Bon ! Songez qu'il est de conséquence
Que nous leur paroissions en mésintelligence,
Pour établir d'abord leur confiance en moi.

GRÉGOIRE.

Je ferai le fâché ; fais donc le honteux, toi :
Je n'aurai pas de peine à paroître en colère.

PASQUIN.

Traitez-moi, devant eux, de membre de galère !
Figurez-vous, pour être ainsi que je le veux,
Que je suis un maraud, qui ne vaux pas mieux qu'eux.

SCÈNE

SCÈNE X.

GRÉGOIRE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

GRÉGOIRE, *levant la main sur Pasquin.*

GARE, avecque tes propos, qu'eun jour je ne t'étrille
Et je ne te repasse en enfant de famille,
Blitre!

VALÈRE, *gaiement.*

Bon jour, Grégoire.

GRÉGOIRE, *en grondant.*

Hom!

ÉRASTE, *niaisement.*

Comment t'en va?

GRÉGOIRE.

Bian.

DAMIS, *obligeamment.*

Tu grondes? Qu'as-tu donc?

GRÉGOIRE.

Un fils qui ne vaut rian.
Lé père de ce temps sont diantrement à plaindre;
Et je ne sis pas seul ici qui devroit geindre.

SCÈNE XI.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

DAMIS.

S'ILS ne sont pas à plaindre, ils se plaignent toujours,
Du moins; &, jour & nuit, voilà de leurs discours.

PASQUIN.

Qui dit père, en effet, dit un homme qui gronde.
On est bien malheureux d'être fils en ce monde!
Il faut, vous soutînt-on que trois & trois font sept,
N'en pas disconvenir, & garder le tacet.

VALÈRE.

Oui. Qu'un démêlé naisse entre un fils & son père,
Le père suit sa fougue, & le fils se modère:
Leur droit n'est toutefois que le droit du plus fort.

ÉRASTE.

Je gage avec Pasquin, que le sien avoit tort.

PASQUIN.

Le plus grand tort du monde! Et je vous en fais juge.
Car, enfin, croiriez-vous d'où vient tout ce grabuge?
Du refus que je fais de lâcher quelque argent
Qu'il vient me demander à titre d'indigent.

Au bon Père quêteur j'ai fort bien fait la nique.
Parbleu ! comme j'ai dit : suis-je donc fils unique ?
Mais ton frère & ta sœur parlent tout comme toi.
Tant pis pour vous ! Chacun n'en a pas trop pour soi.

ÉRASTE.

Vraiment, les temps sont durs.

PASQUIN.

Lui, de prendre la mouche ;
Et d'avoir aussi-tôt le reproche à la bouche !

ÉRASTE.

Les voilà ! Mais qu'y faire ?

VALÈRE.

Hélas ! Ronger son frein !

DAMIS.

Et baiser la férule, en présentant la main.

PASQUIN.

Et tout cela, notez, souvent pure grimace
D'un avare qui craint de toucher à la masse ;
Et qui fait l'importun, pour qu'on ne le soit pas.
De vous à moi, mon père est, je crois, dans le cas ;
Du moins je le suppose ; & je pense qu'il raille.
Sans quoi... Car après tout, on n'est pas sans entraille.
Il est certains devoirs....

VALÈRE.

Oh ! oui, qui sont sacrés.

PASQUIN.

Les pères, après tout...

DAMIS.

Doivent être honorés.
Dis-moi; ne sais-tu pas ce que nous veut le nôtre?

PASQUIN.

Non; le mien dès long-temps me brouille avec le vôtre.
Je leur suis devenu très-suspect, & je voi
Que, depuis quelques jours, on se cache de moi;
De moi, portier, valet, cocher & secrétaire!
Et puis on veut encor que je sache me taire!
Ma foi non! Je l'avoue à vos yeux, franc & net:
A maître défiant, serviteur indiscret.
Un secret déposé; secret inviolable.
Un secret dérobé, j'irois le dire au diable!
Que j'en surprenne ici, bons à vous confier,
Je me fais un régal de les sacrifier.

DAMIS.

Par exemple, crois-tu qu'ainsi qu'il le proteste,
Sa maison de campagne est tout ce qui lui reste?
Et que, pour tout vaillant, notre père en effet,
N'eût que le peu de biens dont nous l'avons défait?

PASQUIN.

C'est de quoi, bien à fond, je ne puis vous instruire;
Mais, depuis peu, j'en doute; &, puisqu'il faut tout dire,
Je ne sais quel micmac, entre mon père & lui,
Se brasse à la sourdine, & se trame aujourd'hui.

DAMIS.

Que seroit-ce?

PASQUIN.

Tantôt, de derrière une treille,
Comme ils parloient tout bas, je leur prêtois l'oreille;
Je crois.... qu'il s'agissoit de.... vaisseaux revenus.

DAMIS.

De vaisseaux revenus!

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Ne m'en dis pas plus!
Mon père a mis sur mer jadis de grosses sommes.

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Quand je te le dis.

PASQUIN.

C'est assez; nous y sommes.
Je ne m'étonne plus s'il cherche à vous parler:
De nouveaux dons, sans doute, il veut vous régaler!
Car (si faut-il lui rendre encor cette justice)
Il n'est rien dont pour vous il ne se dénantisse.
Le gain qu'il aura fait, vous l'aurez. Sur ce point,
S'il arrivoit pourtant qu'il ne vous parlât point,
Je rejoins, de ce pas, mon bon-homme de père,

Dont j'aurai peu de peine à calmer la colère ;
Il n'est ni bien discret, ni des plus rafinés ;
Et je lui saurai bien tirer les vers du nez.

VALÈRE.

En gens reconnoissans, nous acceptons tes offres.

SCÈNE XII.

DAMIS, ÉRASTE, VALÈRE.

ÉRASTE.

MES FRÈRES, c'est de l'or qui tombe dans nos coffres :
Mon Père, pour cela, nous mande assurément.
Il est pourtant bon Père, à parler franchement.

DAMIS.

Lui ! Le plus digne Père & le meilleur du monde !
Ma vénération pour ce Père est profonde !
(*à Éraſte.*)
Je savois que j'avois à me plaindre de vous.
Pourquoi ne pas l'avoir à dîner avec nous ?

VALÈRE.

Bon ! Cela pense-t-il ? Voilà de plaisans contes.
Il est bon Auditeur de la Chambre des Comptes :
Il ne sait qu'une chose ; il ne sait que dîner.

ÉRASTE.

Je n'ai pas plus que vous le don de deviner.

VALÈRE *à Damis.*

A combien le profit peut-il monter encore ?

DAMIS.

Cela peut aller loin.

ÉRASTE.

Déjà je le dévore.
La peste ! Quel plaisir, s'il doubloit mes ducats !

DAMIS.

Je ferois un beau coup !

VALÈRE.

Et moi, bien du fracas !

ÉRASTE.

Eh ! mon Dieu ! L'embarras n'est pas d'en faire usage.
En fussions-nous déjà seulement au partage !

DAMIS.

Il sera bientôt fait.

VALÈRE.

Prenons que le magot
Soit de cent mille écus.

ÉRASTE.

Oui-dà ! chacun son lot.
Voyons. Cent mille à trois ?

DAMIS.

Le calcul est facile.
D'abord, comme l'aîné, j'en prends cinquante mille.

VALÈRE.

Et moi je prends le reste.

ÉRASTE.

Et moi donc? Et ma part!
Rafle de tout! Mais! mais! le partage est gaillard!
Le bien de mon Père est le mien comme le vôtre.
Je veux avoir mon tiers.

DAMIS.

Moi, la moitié.

VALÈRE.

Moi, l'autre.

ÉRASTE.

Nous allons voir. Entrons, entrons.

SCÈNE XIII.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

DAMIS.

NERINE ici!
Par quel hasard?

NÉRINE.

Madame y vient; j'y viens aussi.

DAMIS.

Madame la Comtesse? Eh! que vient-elle y faire?

NÉRINE.

Recommander, je crois, à Monsieur votre Père,
La fille d'un ami qu'il avoit à Toulon.

DAMIS.

D'Argante ?

NÉRINE.

Oui.

DAMIS.

N'a-t-il pas laissé de gros biens?

NÉRINE.

Non.

Il est mort pauvre, & laisse une fille bien née,
Qui n'a d'autres defauts, que d'être infortunée.

VALÈRE.

Belle?

NÉRINE.

A ravir.

VALÈRE.

Tant mieux!

DAMIS.

Coquette?

NÉRINE.

Non.

ÉRASTE.

Tant pis!

DAMIS.

Allons, dans le jardin, amuser le tapis,
Attendant que la Dame ait fini sa visite.
(*Voyant que les deux autres ne le suivent pas.*)
D'où vient donc qu'à me suivre & l'un & l'autre hésite
(*à Nérine.*) (*bas*).
Adieu, ma chère enfant. Mon billet?

NÉRINE.

On l'a lu.

VALÈRE, *de même.*

Ma déclaration?

NÉRINE.

Plaît.

ÉRASTE, *de même.*

Ma lettre?

NÉRINE.

Elle a plu.

ÉRASTE.

Guette bien le moment où, plantant-là mes frères,
Je m'esquive, & reviens pour te parler d'affaires.

SCÈNE XIV.

NÉRINE, *seule.*

CHACUN d'eux, comme lui, brûle de s'aboucher,
Et ne s'éloigne exprès, que pour me rapprocher.
Qu'ils y viennent ! Tenez, les plaisantes espèces !
Il vous en faut, Messieurs, des aimables Comtesses.
Il me falloit, à moi, des dupes comme vous :
Et vous la danserez, avec vos billets doux !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, NÉRINE.

PASQUIN, *à Nérine qui boude.*

Dis-moi donc tes raisons.

NÉRINE.

Tu n'en vaux pas la peine.

PASQUIN.

Quoi ! Le matin sensible, & le soir inhumaine?

NÉRINE.

Oui ; quand ce que je vois de clair & de certain,
Me détrompe le soir des erreurs du matin.

PASQUIN.

Quelle est donc cette erreur dont tu t'es détrompée?

NÉRINE.

L'amour, dont je t'ai cru, pour moi, l'ame occupée.

PASQUIN.

Mais je t'aime, te dis-je.

NÉRINE.

Eh ! oui ; fiez-vous-y !

PASQUIN.

Je ne t'aime pas?

NÉRINE.

Non!

PASQUIN.

Vous en avez.... Eh! fi!
Tu fais l'enfant. J'ai dit tout sur cette matière;
Je t'ai, de mes secrets, fait confidence entière:
Pour prouver que je t'aime, & me faire chérir,
Que devois-je donc faire encor?

NÉRINE.

Me haïr.

PASQUIN.

Pour prouver que je t'aime?

NÉRINE.

Oui. Voit-on, sans colère,
La personne qu'on aime, inconstante & légère?
J'affecte, devant toi, de trouver à mon goût,
Ce rustre qui m'en conte, & qui me suit par-tout,
Sans que, par aucun trait, ta jalousie éclate!
Et tu m'aimes?

PASQUIN.

Eh! bien, veux-tu que je te batte?

NÉRINE.

Je veux qu'on se mutine, & qu'avec son rival,
Un amant se querelle, ou vive un peu plus mal.

PASQUIN.

Mais j'ai l'esprit bien fait; & cet esprit....

NÉRINE.

Radotte.

PASQUIN.

Ma pleine confiance en toi....

NÉRINE.

N'est qu'une sotte.

PASQUIN.

Mais je ne te crois pas coquette.

NÉRINE.

Et pourquoi non ?

PASQUIN.

Tu médirois de toi vainement sur ce ton ;
Et ce bon Paysan d'ailleurs, outre son âge,
N'est pas d'une tournure à donner de l'ombrage.
Compte enfin sur mon cœur, comme moi sur le tien;
Et, sur nos trois rivaux, ramenons l'entretien.
Se louent-ils de tes soins & de leurs tentatives ?

NÉRINE.

Ah ! très-fort.

PASQUIN.

Qu'as-tu fait de leurs tendres missives ?

NÉRINE.

Un usage qui va les rendre bien camus.

PASQUIN.

Ne pourrions-nous parler en style plus diffus ?

NÉRINE.

Madame, avec mépris, les ayant rejetées,
A ses adorateurs je les ai rapportées ;
Non la sienne à chacun ; chaque amant engeolé
Tient celle du rival qu'il se croit immolé.
Chaque frère, en secret, triomphe de son frère.
Damis a dans ses mains le billet de Valère ;
Valère tient celui d'Eraste ; & j'ai remis
A cet Eraste enfin, le billet de Damis.
Le meilleur de ceci, c'est que chacun me prie
De laisser croire au fat que je lui sacrifie,
Qu'Angélique a la lettre, & qu'il en est aimé.
De mon manége ainsi, chacun d'eux est charmé.
Le Financier, sous cape, insulte au Capitaine ;
Le Capitaine aussi, se contenant à peine,
Du crédule Auditeur se moque en tapinois :
Le dernier, du premier ; & moi, de tous les trois.

PASQUIN.

Et bien remerciée encor de tes prouesses ?

NÉRINE.

Comblée, avec raison, de dons & de caresses.

PASQUIN.

Je ne croyois personne aussi fourbe que moi ;
Mais je baisse humblement pavillon devant toi.

NÉRINE.

Je leur envie encor l'état où je les laisse :
C'est une douce erreur que je prétends qui cesse :
Et dont je ne dois pas long temps les amuser.
Je vais donc me hâter de les désabuser ;
Amorcer mes Galants d'un billet circulaire ;
Donner à tous les trois, d'une main de faussaire,
Rendez-vous, à même heure, & dans un même lieu ;
Et là, leur faire voir leurs béjaunes. Adieu.

SCÈNE II.

PASQUIN, *seul.*

Ils ont là, par ma foi, deux agens très-fidèles.
Du Vaisseau revenu les flatteuses nouvelles
Ne leur préparent pas un moindre pied de nez.
Au partage, d'avance, à coup sûr, acharnés,
De châteaux en Espagne, ensemble ils s'entretiennent.

SCÈNE III.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, PASQUIN.

GÉRONTE.

Mes fils sont au jardin : Pasquin, dis-leur qu'ils viennent.
Et vous, dont l'intérêt m'occupe de ce soin,
De ma félicité daignez être témoin,
Angélique. A mon sort, plus qu'au vôtre, attentive,
Vous venez de montrer la pitié la plus vive ;
Je vais d'un père aimé sentir tout le bonheur ;
Partagez-en, de grâce, avec moi, la douceur.

ANGÉLIQUE.

Ainsi je vous oppose en vain la répugnance
Que j'ai d'embarrasser ici de ma présence.

GÉRONTE.

Oui ; j'exige ce prix de mes soins empressés.
Mes fils & votre cœur y sont intéressés.
Et pour vous & pour eux, soyez-y donc présente.
Vous craignez, je le vois, qu'on ne les violente ;
Qu'en se donnant à vous, leur propre volonté
N'agisse moins sur eux, que mon autorité.
Vous voulez un époux qui soit charmé de l'être.
Leurs cœurs, à découvert, devant vous, vont paroître.
Vous allez, avec moi, les voir & les ouïr
Se disputer, entre eux, le plaisir d'obéir.

Votre présence au reste, en ce que je projette,
N'aura rien d'étonnant, ni rien qui vous commette.
Pour la fille d'Argante ils ne vous prennent pas.
Grâce à Nérine enfin, vous êtes dans le cas
D'une Dame sensible aux malheurs de sa vie,
Qui sollicite ici, pour elle, en bonne amie;
En un mot....

ANGÉLIQUE.

En un mot, vous le voulez ainsi?
J'y consens; mais je crains....

GÉRONTE.

Taisons-nous. Les voici.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

VALÈRE, *courant les bras ouverts à Géronte.*

QUE je sois le premier qui saute au cou d'un père!
Comment vous portez-vous?

GÉRONTE.

Fort bien. Bonjour, Valère
(*à Eraſte.*)
Bonjour, Damis. Bonjour. Des siéges. Plaçons-nous.
Je veux m'entretenir un moment avec vous.

DAMIS.

Madame nous fait donc aussi l'honneur d'en être ?

GÉRONTE.

Je viens de l'en presser.

ANGÉLIQUE.

J'incommode peut-être ?

DAMIS.

Au contraire, un aspect si fort selon mes vœux,
De ce qu'on veut nous dire est un présage heureux.

ANGÉLIQUE.

La réponse est polie.

DAMIS.

Encore plus sincère.

ÉRASTE.

Je pense, mot-à-mot, tout ce que dit mon Frère.
De si beaux yeux par-tout sont les très-bien venus.

VALÈRE.

Silence.

GÉRONTE.

D'où vient donc chez vous qu'on n'entre plus ?
Chez lui, ce jour encore où vous étiez ensemble,
J'allois pour vous parler de ce qui nous rassemble.

VALÈRE, *se levant d'un air furieux.*

Grizon ! Picard !

SCÈNE V.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, LAQUAIS.

VALÈRE, *aux Laquais.*

MON PÈRE est venu pour nous voir?

DAMIS.

Sans qu'on l'ait fait entrer?

ÉRASTE.

J'en suis au désespoir!

VALÈRE.

Coquins! à peu ne tient....

PREMIER LAQUAIS.

Mais, c'est vous qui....

VALÈRE, *lui donnant un soufflet.*

Tu souffles!
Je veux morigéner quelqu'un de ces Maroufles.

DAMIS, *gravement.*

Devant un Père, Ah! ah!

VALÈRE, *à Géronte.*

Quand vous voyez cela,
De coups de canne aussi rouez-moi ces gueux-là.
C'est que ce ne sont pas ici des bagatelles.

DAMIS.

L'injure qu'on nous fait seroit des plus cruelles :
Nous ! mon Père ! nous rendre invisibles pour vous !

ÉRASTE.

Nous ! donner à la porte un pareil ordre !

TOUS TROIS.

Nous !

GÉRONTE.

Non ; je ne vous fais point d'injustice si haute ;
Et sur vos gens toujours j'en ai jeté la faute.

VALÈRE, *courant l'embrasser de nouveau.*

Ah ! vous me soulagez ! Et vous m'ôtez un poids....
Que je vous baise encore & mille & mille fois !

ANGÉLIQUE.

Monsieur est caressant.

GÉRONTE.

Autant que l'on peut l'être.
Mais, comme vous voyez, tout poudre & tout salpêtre.
Voilà comme, à son âge, autrefois j'étois fait ;
Gai, vif, impétueux, & c'est tout mon portrait.
Damis est plus posé : c'est la mère en personne ;
Pour lui...

ÉRASTE, *bas à son père.*

Dites que j'ai l'ame tendre & moutonne.

DAMIS.

C'est trop de vos discours interrompre le fil;
Que voulez-vous de nous?

VALÈRE.

Oui; de quoi s'agit-il?

GÉRONTE.

De vous faire un présent que vous n'attendez guère....

ÉRASTE, *se levant avec vivacité.*

Vous ferez donc les parts; car autrement, mon Père,
Je vous en avertis; mes frères, sans pitié,
De ce présent chacun prendront une moitié;
Et moi, zeste! Entre nous que l'équité prononce.

GÉRONTE.

L'un de vous aura seul le présent que j'annonce:
Au plus sensé des trois il appartiendra tout.

VALÈRE.

Il m'appartiendra donc?

GÉRONTE.

Écoutez jusqu'au bout.
Mes enfans, l'honnête homme à la reconnoissance,
Sur toute autre vertu, donne la préférence:
Un bienfait le captive; & des vices du cœur,
Il voit l'ingratitude avec le plus d'horreur.

VALÈRE.

L'honnête-homme a raison; & c'est comme il faut être.

DAMIS.

Je n'aime un bienfait, moi, que pour le reconnoître.

ÉRASTE.

Des ingrats ! Ah ! fi donc ! Personne ne les hait....

VALÈRE.

Plus que moi.

ÉRASTE.

Doucement. Après moi, s'il vous plaît.

DAMIS.

Se peut-il seulement qu'il en soit dans le monde ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Messieurs, que trop !

DAMIS.

Que le Ciel les confonde !

GÉRONTE.

Et vous protége tous ! Je vous crois si peu tels,
Et suis si fort en paix sur vos bons naturels,
Que ce qu'à l'instant même on est venu m'apprendre
De ma maison des champs, qui d'hier est en cendre,
N'a pas du moindre trouble agité mes esprits.

DAMIS.

Vous n'avez donc plus rien, mon Père ?

GÉRONTE.

J'ai mes Fils.

ÉRASTE.

Vous n'en avez que trop, n'en déplaise à mes Frères.

VALÈRE.

Un de moins en effet, vous n'y perdriez guères.

ÉRASTE.

Non vraiment; mais pourvu que ce ne fût pas moi.

GÉRONTE, *à Éraste.*

Quel étrange propos! Mon pauvre enfant, tais-toi!
Tu n'es & ne seras jamais (dont bien me fâche...)

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME! un homme en botte, & qui fait sans relâche,
Claquer & reclaquer son fouet de Postillon,
Pour vous exprès, dit-il, arrive de Toulon.

ANGÉLIQUE.

Je prends congé, Messieurs.

TOUS TROIS *se levant & lui présentant la main.*

Il faut vous reconduire.

ANGÉLIQUE.

Ah! je le défends bien.

GÉRONTE.

J'ai deux mots à vous dire,
Qui l'intéressent plus qu'un si léger devoir.
Restez.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

GÉRONTE.

Et commençons, mes Fils, par nous rasseoir.
Ce que je vous disois de la reconnoissance,
Ne concernoit que moi, qui suis dans l'impuissance
De payer des bienfaits que jadis j'ai reçus;
A des Fils vertueux j'ai recours là-dessus.
Je ne vous ferai point de leçon fatigante,
Sur ce que nous devons au généreux Argante;
Je tiens de lui la vie & les heureux moyens
Qui m'ont fait acquérir pour vous d'assez grands biens.
Nous en avons reçu mille autres bons offices,
Sans les avoir jamais payés d'aucuns services:
La fortune, long-temps constante en sa faveur,
A refusé toujours ce plaisir à mon cœur.
Elle ne s'est que trop tout-à-coup démentie,
Lui ravissant ensemble & les biens & la vie,
Et le plaisir touchant, la rare volupté
De trouver un ami dans son adversité;

Volupté que je goûte au sein de ma famille.
Je lui survis : je sais qu'il en reste une Fille,
Digne des sentimens que j'eus toujours pour lui ;
Charmante, vertueuse, & pourtant sans appui.
Dans mon cœur attendri, son père vit encore.
Pour elle, par ma voix, cet ami vous implore :
Je lui devois mes biens, & vous me les devez ;
Vous lui devez le père enfin que vous avez.
Que l'un de vous m'acquitte, en s'acquittant lui-même ;
Rendons sa Fille heureuse ; elle est digne qu'on l'aime ;
Je vous l'offre : voilà de quoi vous signaler ;
Et c'est-là le présent dont je voulois parler.

ÉRASTE, *saluant ses Frères.*

Honneur à mes aînés. Répondez.

DAMIS.

Mon silence
Témoigne que j'approuve ; & non que je balance.
Oui, la Fille d'Argante a droit sur l'un de nous ;
Et, pour une inconnue opposer des dégoûts,
Ce seroit s'excuser sur un frivole obstacle ;
(*à ses Frères*)
Il la faut épouser.

VALÈRE.

C'est parler à miracle ;
Si l'Auditeur dit non, l'Auditeur est un sot.
Cadet, crois-moi, prends-la ; c'est-là ton vrai ballot.
Un garçon comme toi ne sent rien, n'a point d'ame ;
Et ne sait seulement ce que c'est qu'une femme.

Laide, ou belle, connue ou non; tout n'y fait rien;
Et si peu qu'elle vaille, elle te vaudra bien.
Épouse. Ouais! Le voilà muet comme une souche!
Ah! par plaisir un peu, fais la petite bouche!
Allons, allons, épouse!

ÉRASTE.

Autre sot démêlé!

(*Montrant Damis.*)

Qu'il épouse lui-même; il a si bien parlé!
Mais voyez avec moi leurs procédés infames!
Ils prenoient les écus, & me laissent les femmes.
Oh bien! Tel que je suis, tant sot qu'il vous plaira,
J'aime.

VALÈRE, *éclatant de rire.*

Le fat! Il aime! il a rêvé cela.
Allons, épouse, épouse!

ÉRASTE.

Oui; deux yeux adorables
Sont devenus mes Dieux, & mes Dieux favorables;
Raillez, désapprouvez ce penchant amoureux:
Je veux languir, brûler, vivre, mourir pour eux,
Et n'être plus nommé que le Berger fidèle.

VALÈRE.

Joli Pastor fido! La bonté paternelle
Voudra bien excuser ce gentil Céladon:
Son imbécillité lui mérite un pardon.

GÉRONTE.

C'est bien dit : laissons-là sa flamme extravagante :
Suffit qu'un de vous reste à la fille d'Argante ;
Aussi-bien, entre nous, cette main n'étoit pas
Une main dont peut-être elle auroit fait grand cas.
Vous, si vous m'en croyez, vous offrirez la vôtre,
Damis ; j'avois sur vous l'œil plus que sur tout autre ;
La fille étant sans biens, pour un hymen heureux,
Votre état est l'état le plus avantageux.

VALÈRE *à Damis.*

Ne vous avisez pas de faire ici la buse ;
Ni d'oser emprunter sa ridicule excuse.
On le croit, lui qui lit jour & nuit les Romans :
Mais *Barême* n'est pas un livre à sentimens.

DAMIS.

La Raison seule ici doit être la maîtresse.
Je m'excuserois mal, avec cette foiblesse.
Sur ce prétexte Éraste a grand tort d'hésiter :
Et je le blâme trop pour vouloir l'imiter ;
Aussi....

GÉRONTE.

Voici votre Oncle ; & je fuis sa présence.
Je ne veux pas qu'il soit de notre conférence ;
Dites-lui que, s'il veut, il vienne une autre fois ;
Puis, dans mon cabinet, suivez-moi tous les trois.

SCÈNE VIII.

CHRISALDE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

CHRISALDE.

IL M'ÉVITE! Avouez que vous n'attendiez guère
La proposition qu'il avoit à vous faire.

TOUS TROIS.

Ma foi non, mon Oncle.

CHRISALDE.

Or, dites-moi librement;
Tout vain respect à part, & sans déguisement:
Comment la trouvez-vous?

DAMIS.

Folle.

VALÈRE.

Absurde.

ÉRASTE.

Erronée.

CHRISALDE.

Et la séance, en paix, s'est-elle terminée?

DAMIS.

Oui, grâce à vous.

CHRISALDE.

Comment?

DAMIS.

Selon son bon plaisir,
Entre Valère & moi mon Père alloit choisir;
Lorsque, fort à propos, vous l'avez mis en fuite.

VALÈRE.

Vous devriez déjà, mon frère, être à sa suite.

DAMIS.

Ah! vous m'en envieriez l'honneur.

VALÈRE.

Nenni, parbleu!

ÉRASTE.

Moi, j'ai tiré gaiement mon épingle du jeu,
Et laissé démêler aux autres la fusée.

DAMIS.

Notre ame, devant vous, à nu s'est exposée,
Mon Oncle; à notre tour, sachons votre secret,
Et ce que vous pensez du présent qu'on nous fait.

CHRISALDE.

Je l'ai dit à mon Frère; & c'est ce qui l'irrite,
Et, comme un importun, ce qui fait qu'il m'évite.

DAMIS.

Avez-vous vu jamais rien d'égal à cela?
Et son pouvoir sur nous s'étend-il jusques là?

VALÈRE.

Eh quoi! parce qu'un homme aima jadis mon père,
Il faudra se charger de sa lignée entière!
Lui, ses hoirs, ayans-cause, avoir tout sur les bras!
En épouser la race, ou passer pour ingrats!

ÉRASTE.

Et s'il étoit resté trente filles d'Argante,
Il les eût fallu donc épouser toutes trente!
Il en reste une: à peine on vient la proposer,
Qu'on veut que tous les trois nous courions l'épouser!

VALÈRE.

Dispose-t-on des cœurs qui peuvent être à d'autres?

CHRISALDE.

Non, certes! Et sur-tout, de cœurs tels que les vôtres;
De cœurs à sentimens nobles & délicats,
Qui du parfait amour font uniquement cas.

ÉRASTE.

C'étoit-là ma raison; j'aime. Et quand j'aime, oh! j'aime....
Dame! Au possible! Au mieux! Au parfait! Au suprême!

VALÈRE.

Qui ne se rendroit pas à ces tendres raisons,
Si dignes d'une loge aux petites-Maisons?
Il prétend rafiner sur l'art d'aimer d'Ovide.

CHRISALDE.

Damis opposera quelque raison solide.

DAMIS.

Vous me rendez justice : & je gagerois bien
Que votre avis aura d'abord été le mien.

CHRISALDE.

Voyons.

DAMIS.

Qui ne sait pas qu'un homme de finance
Doit s'appuyer toujours d'une noble alliance,
Dont le crédit puissant, dans les temps de revers,
Offre à l'impunité des asyles ouverts ?
De loin, contre l'orage, un Nautonnier s'apprête ;
Avec le vent en pouppe, il songe à la tempête :
Ainsi doit faire & fait l'habile Financier.
Ainsi fais-je.

CHRISALDE.

Fort bien. Et vous, mon Officier ?

VALÈRE.

Oui-dà ! J'ai, tout au plus, dix mille écus de rente,
Et j'irois épouser une fille indigente !
Avec un bien qu'au jeu je puis perdre en un coup,
Et l'unique talent d'en dépenser beaucoup :
Et cela justement quand j'ai fait la conquête
D'un excellent parti qui se jette à ma tête ;
Que dis-je ? au moment même où, par un coup soudain,
Mon Père est à l'aumône & va manquer de pain.
Ne lui suffit-il pas de sa propre misère,
Sans qu'il y joigne encor celle d'une étrangère ?
Qu'il amasse de quoi rebâtir sa maison.

CHRISALDE.

CHRISALDE.

C'est son moindre souci.

DAMIS.

Peut-être a-t-il raison.
Pourquoi la rebâtir ? En effet, quel usage
Veut on, las comme il est des tracas d'un ménage,
Qu'il fasse de ce fonds qui n'est plus qu'onéreux ?
Qu'il nous en accommode ; &, Philosophe heureux,
Moyennant peu de chose, il aura pour asyle,
Une Communauté respectable & tranquille,
Où des soins d'ici bas son esprit exempté,
S'occupera du Ciel, en toute liberté.

CHRISALDE.

Mais, oui.

VALÈRE.

Très-bien.

ÉRASTE.

Sans doute.

CHRISALDE.

Et pour son Angélique,
Qui fait votre embarras & son affaire unique,
Je m'en charge. Après tout, riche, vieux & garçon.

VALÈRE, *bas.*

Que diable va-t-il dire ?

ÉRASTE.

Ouf ! J'en ai le frisson.

DAMIS.

L'épouseriez-vous ?

CHRISALDE.

Moi, l'épouser ! Quelle idée !
Je n'ai pas du Malin l'ame assez possédée,
Pour faire un si grand tort à mes chers héritiers.
Je ne la veux qu'aider.

DAMIS.

Passe !

VALÈRE.

Ah ! très-volontiers.

ÉRASTE.

A vous permis.

CHRISALDE.

Allez, Messieurs, laissez-moi faire !
De nos arrangemens j'instruirai votre Père.

DAMIS.

Et tournerez la chose au moins du bon côté.

CHRISALDE.

Je prétends bien vraiment qu'il en soit enchanté.

ÉRASTE.

Ma foi je prêcherois d'exemple à votre place ;
Et, chargeant mes neveux d'un bien qui m'embarrasse :
En Sage, qui du monde auroit su triompher,
Avec mon Frère, en paix, j'irois philosopher.

VALÈRE.

C'est la première fois, secouant son génie,
Qu'il a passablement raisonné dans sa vie.

ÉRASTE.

Le tout pour votre bien, mon Oncle.

CHRISALDE.

Grand merci.

SCÈNE IX.

CHRISALDE *seul.*

PÈRES infatués d'enfans tels que ceux-ci!
Voilà donc ces objets de votre complaisance,
Dont, avec tant de soins, vous élevez l'enfance,
Et que de vos vieux ans vous croyez les soutiens!
Leur façon de penser se mesure à vos biens.
Respectueux, rampans, tant qu'un espoir les flatte;
Mais du Père épuisé la plainte à peine éclate,
A peine implore-t-il, que tout le méconnoît;
Et le monstre succède au fils qui disparoît.
Je prépare à mon Frère une horrible surprise;
Mais aussi de ses gens secondant l'entreprise,
Je prétends tout-à-l'heure...

SCÈNE X.

CHRISALDE, PASQUIN.

CHRISALDE.

AH! Pasquin, te voilà?
Viens-t'en prendre chez moi, dès que j'aurai fait-là,
Le sac de louis-d'or, dont tu sais le mystère;
Et que, pour aujourd'hui, je confie à ton Père.
Entends-tu?

PASQUIN.

Tout va donc comme on l'avoit prévu?

CHRISALDE.

Ils ont fait mille fois pis que je n'aurois cru.
(*Il sort.*)

PASQUIN, *seul.*

C'est pour mon pauvre Maître un furieux déboire.
Mais c'est un entêté qui ne vouloit rien croire.
Au point que nous voulions nous l'avons fait venir:
Il voit quels sont ses fils: songeons à les punir.

SCÈNE XI.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

DAMIS, *de loin.*

PASQUIN, st! st!

PASQUIN.

Entrez, entrez, sans vous contraindre.

VALÈRE.

Mon Père...

PASQUIN.

Est occupé. Vous n'avez rien à craindre.

VALÈRE.

Sais-tu les beaux propos que l'on nous a tenus?

PASQUIN.

Oui. Ce ne sont pas là nos vaisseaux revenus.

VALÈRE.

Dès l'instant où mon Père a parlé d'incendie,
La contenance étoit déjà bien étourdie,
Et chacun d'être ici se mordoit bien les doigts...

ÉRASTE.

Nous avons, sans mentir, été bien sots tous trois.

PASQUIN.

Oui, sans mentir.

DAMIS.

Sous cape, à rire tu t'occupes!
D'où vient donc?

PASQUIN.

Par ma foi, vous êtes pris pour dupes!
Votre Père enfermé depuis cet entretien,
A gorge déployée, en rit avec le mien.

DAMIS.

Il rit?

VALÈRE.

Bon! son oreille encor s'est abusée.

PASQUIN.

Il rit.

DAMIS.

Quoi! Ruiné, perdu!

PASQUIN.

Billevesée!
L'incendie est un conte: envoyez sur les lieux;
Ou plutôt, allez-y; vous en croirez vos yeux.

VALÈRE.

Avant une heure ou deux nous en aurons nouvelle.

ÉRASTE.

Notre Père, en ce cas, nous l'auroit baillé belle!

PASQUIN.

Ah! je vous en réponds.

DAMIS.

Grégoire aura jasé.

PASQUIN.

Quoi donc? Qu'avois-je dit? Il est si peu rusé!
Et la simplicité livrée à la colère,
Sait si mal d'un secret renfermer le mystère!
Du malheur dont encore il ne m'avoit rien dit,
En menteur mal-adroit, il m'a fait le récit;
Du besoin qui le presse, accusant cette perte;
Dédaignant toutefois quelque pistole offerte;
Entamant cent discours qu'il ne finissoit pas;
Se désolant tout haut, se consolant tout bas;
Son cœur qui ne sent point ce qu'il veut que l'on croie,
Pétilloit dans ses yeux d'une visible joie;
De mon Maître & de lui la belle humeur enfin,
Tout prouve notre erreur & leur esprit malin:
Bien plus, d'un tas d'écus qu'à huis-clos on manie,
Mon oreille a surpris l'indiscrette harmonie.
Mon jugement est sûr, le vôtre l'est aussi;
L'incendie est un conte, & l'argent roule ici.

VALÈRE.

Que prétend donc mon Père, & qu'a-t-il voulu dire?

DAMIS.

Ah! je vois où tendoit le jeu qui le fait rire.

PASQUIN.

Quant à moi j'en pénètre aisément le motif.
C'est que, sur votre compte, on l'a rendu craintif.

Dans son crédule esprit sans cesse on vous décrie.
On traite votre amour pour lui de momerie.
Hélas! le monde est plein de si méchantes gens!
Votre Père a conçu des soupçons outrageans;
La Fortune lui fait de nouveaux avantages;
Il vous les destinoit; mais avant les partages,
Il a, sur vos bons cœurs, voulu vous éprouver;
Et c'étoit un panneau qu'il falloit esquiver.

VALÈRE.

Morbleu! Qu'avons-nous fait?

PASQUIN.

Un pas de Clerc terrible.

VALÈRE.

Moi, j'y vais simplement.

PASQUIN.

L'imposture est horrible.

ÉRASTE.

C'est vous, Messieurs, avec vos esprits d'intérêt;
Que n'épouser aussi d'abord?

VALÈRE.

Tais-toi, benêt?

DAMIS.

Mon Père a, dans le fond, quelque lieu de se plaindre.

ÉRASTE.

Et notre Oncle à présent nous acheve de peindre.

DAMIS.

Avec un peu d'esprit on fait ce que l'on veut.
Je saurai m'en tirer, Messieurs. Sauve qui peut!

VALÈRE.

Il n'est rien, pour ma part, que je n'y sacrifie.
(*à Pasquin.*)
Toi, redouble tes soins : rode, examine, épie.
Assure-nous du fait; & tu t'en sentiras.

ÉRASTE.

Pasquin sait qu'il n'a point affaire à des ingrats.

PASQUIN.

Ni vous à quelque sot. J'ai là de la cervelle;
Et, devant qu'il soit peu, vous en aurez nouvelle.

ÉRASTE, *en s'en allant.*

Le joli petit piége où nous tombions sans lui!

PASQUIN, *seul.*

Ils en auront nouvelle : & quand? Dès aujourd'hui.

SCÈNE XII.

GÉRONTE, CHRISALDE, GRÉGOIRE, PASQUIN.

GÉRONTE.

LES MONSTRES! Se peut-il...

CHRISALDE.

Tous trois vous abandonnent,
Et vous êtes le seul en cela qu'ils étonnent!

GÉRONTE.

Eh! je ne m'en doutois que trop dès le moment
Où j'ai paru vous fuir si précipitamment.
Sur mon état présent leur silence funeste
Ne m'avoit que trop fait pressentir tout le reste.
Triomphez de la honte, insultez au malheur
D'un insensé que rien n'avoit tiré d'erreur.

CHRISALDE.

Il faudroit de vos fils avoir la barbarie.
Je viens, dans ce malheur qui nous réconcilie,
En reproches contre eux avec vous m'exhaler;
Vous plaindre; &, s'il se peut encor, vous consoler.

GÉRONTE.

Reste d'un cher ami, déplorable Angélique,
Si des ingrats du moins j'étois victime unique!
Mais le comble des maux où je me vois plonger,
C'est que votre jeunesse ait à les partager!

CHRISALDE.

Reposez-vous sur moi: je me dois, en bon frère,
Ressentir des bontés qu'avoit pour vous son père.

GÉRONTE.

Pour l'amour de moi donc, daignez la secourir!
Ne prenez soin que d'elle, & me laissez périr.

GREGOIRE.

Vivat! Ardé, Monsieu, point de mirancolie!
Al est temps de vous dire...

(*à Pasquin, qui lui fait signe de se taire.*)

Oh! non; tians, c'est folie!
Ça me fend trop le cœur! Et je veux me hâter...

PASQUIN.

De quoi faire? En parlant trop tôt, de tout gâter?
Je connois mieux que vous Monsieur & ses foiblesses;
Et ne connois pas moins ses fils & leurs souplesses;
Il ne pourra près d'eux nous garder le secret;
Ils se rapatrieront; & nous n'aurons rien fait.

GÉRONTE.

Que méditez-vous donc?

GREGOIRE.

Tout ira comme eun charme;
Mais ne lanterné pa; haïssé-lé don farme!
Ne fezon pa le gniais! Dame itou, comme on di,
Je nous serion baillé bian du mal à crédi.
Ne ririais vous pas bian si cé varmine ingrate,
Euz & tout leux frusquin retombion sous vo patte?

PASQUIN.

Bon! Ce sont ses chers fils!

GÉRONTE.

Il ne leur est plus dû,
Ce nom, que pour jamais les ingrats ont perdu.
Sans pitié! sans pudeur....

GREGOIRE.

Hon! la maudite graine!

GÉRONTE.

Si je les haïrai! C'est peu que de ma haine;
Mon indignation les condamne à l'oubli!
Hélas! Je n'en puis plus! & mon cœur affoibli....

CHRISALDE.

Allons prendre un peu l'air, mon frère, & bon courage!
C'est désormais sur eux que se tourne l'orage:
Par leur endroit sensible ils seront châtiés;
Et les lâches bientôt tomberont à vos pieds.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRÉGOIRE, NÉRINE.

GRÉGOIRE.

Si bian qu'anfin tantia, tous trois par ta menée,
Ici vont arrivé, la gueule enfarinée;
Faire, en s'y rencontran, bian du brouillamini;
Et prande un rat, pensan trouvé la pie au ni.
Fezan frime de rian, & comme à la passade,
Je prétan bian itou leux baillé la cassade.
Tout mon étonneman, c'est quémant il ozon,
Après ce qu'iz ont fait, rantré dans la maison.

NERINE.

N'ai-je pas, tout exprès, écrit avec adresse,
Dans les billets remis au nom de ma Maîtresse:

» Pour être en paix & loin du bruit,
» Sur-tout pour ne pas être abordé par un frère,
» Retrouvez-vous chez votre père,
» Qui ne doit rentrer qu'à minuit ».

J'amenerai Madame, en toute bienséance:
Et je les garantis chapitrés d'importance.

GRÉGOIRE.

Que de ruse dessou cé petiz-éscofion,
La malice du diable ! Et pis je nous y fion !
Et même je voudrais, du meilleu de mon ame,
Un peu de s-t-esprit là dans le corps de ma femme.
Ça ne laisserait pas de m'amusé.... Mais, non !
De si fine femelle en save un peu trop lon :
Ça vous goâille en derrière ; en devant ça flagorne ;
La femme a la culotte ; & le mari dé corne.
Je n'en veux point !

NÉRINE.

Grégoire est homme de bon sens :
Extravagant par fois, mais non pas pour long-temps.

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN, *courant à l'étourdie vers Nérine.*

NÉRINE, écoute, écoute.

NÉRINE.

Et quoi ?

PASQUIN.

Que je te conte
Un trait.., Mais un beau trait du frère de Géronte.

NÉRINE.

Eh bien?

PASQUIN, *voyant tout-à-coup Grégoire & l'entraînant.*

Ah! vous voilà? Quatre mots en secret.
Suivez-moi.

GREGOIRE.

Mais avant, dis li don ce biau trait!

PASQUIN.

Ceci presse un peu plus.

GREGOIRE.

Mais! C'est comme un vartigé!

PASQUIN.

C'est ce qu'il vous plaira: sortons vîte, vous dis-je.

GREGOIRE, *se laissant emmener.*

Allons donc!

SCÈNE III.

NÉRINE, *seule.*

CE MANAN est, selon mon avis,
Le riche Procureur dont Pasquin se dit fils.
Sa présence à mes yeux l'embarrasse & l'étonne:
A plus d'un autre signe encor je le soupçonne.
Qu'il se soit avisé d'être fat à ce point;
Tout mon ami qu'il est, je ne l'épargne point;
Et.... Mais voici qu'on vient au rendez-vous....

SCÈNE IV.

ÉRASTE, NÉRINE.

ÉRASTE.

J'ARRIVE,
Et tu me vois brûlant de l'ardeur la plus vive.
Avertis la Comtesse; & pressons l'entretien.

NÉRINE.

Je vais vous l'amener, Monsieur; tenez-vous bien.

SCÈNE V.

ÉRASTE.

ATTENDANT le moment le plus doux de ma vie,
Tendre Amour! En ces lieux soupire une Élégie.

(*Se passionnant.*)

« Charmante Amaryllis dont l'éclat sans pareil
» Me paroît comparable à l'éclat du Soleil!
» L'heureux Myrthil t'attend sur l'herbette & la mousse.
» Doux moment! Moment doux! Que ta douceur est douce!
» Moment délicieux, s'il en fut jamais un!
» Hâte-toi...

Maugrebleu du maudit importun!

SCÈNE

SCÈNE VI.

DAMIS, ÉRASTE.

DAMIS.

JE vous rencontre ici! Je le vois bien, mon frère;
Le récit de Pasquin se confirme & s'avère;
Vous venez ménager un raccommodement?

ÉRASTE.

Non; je cherchois Grégoire.

DAMIS.

Et moi pareillement.

ÉRASTE.

Mais le coquin nous fuit, & n'est point abordable.

DAMIS.

Oh! je le saurai bien avoir moi!

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DAMIS, VALÈRE.

VALÈRE.

COMMENT diable!
Tous trois?

ÉRASTE & DAMIS, *à part.*

Autre fâcheux!

VALÈRE.

Et que faites-vous là ?

DAMIS.

Nous voulons voir Grégoire.

VALÈRE.

Eh ! tenez, le voilà.

SCÈNE VIII.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, GRÉGOIRE.

DAMIS *à Grégoire, qui feint de les éviter.*

GRÉGOIRE, un mot ! viens ça ! viens donc ! viens ! Qu'on te voie !

(*Lui mettant la main sous le menton.*)

Admirez-moi sa face ! Elle inspire la joie.
Tu ne nous aimes point ?

GRÉGOIRE.

Ni je ne m'en sens prêt.

VALÈRE.

C'est cet air de franchise en lui sur-tout qui plaît.

ÉRASTE.

Touche là !

GRÉGOIRE.

Palsangué ! Vlà dé jan bian honnête !
Qui diantre ! On ne me fit de mé jour tant de fête !

Pourquoi donc ? Su quelle harbe ont-i tretou marché?

DAMIS.

Tantôt, en nous quittant, tu paroissois fâché,
Et nous voulons bien vivre avec l'ami Grégoire.
Pour cimenter la paix il aura de quoi boire.
Tiens.

VALÈRE.

J'ai sur moi, je crois, une pistole ou deux :
C'est toujours autant; prends, prends; ne sois pas honteux.

ÉRASTE, *ouvrant sa tabatière.*

Veux-tu du tabac ?

GRÉGOIRE.

Ouais ! Tout ça n'est pas sans cause !
Morgué ! Dite-moi vrai : vous savé queuque chose ?

DAMIS.

Que saurions-nous ? C'est toi qui nous fais concevoir
Qu'il est donc quelque chose à nous faire savoir.

GRÉGOIRE, *faisant l'embarrassé.*

Nannin ! Ce que j'en dis c'est à la boullevue.

VALÈRE.

Ta franchise t'a fait commettre une bévue.
Avoue. On nous trompoit ?

GRÉGOIRE.

Qui ?

VALÈRE.

Dis-nous, dis-nous?

GRÉGOIRE.

Quoi?

DAMIS.

Ce que tu sais.

GRÉGOIRE.

Que sais-je?

VALÈRE, *impatienté.*

Oh! rien.

GRÉGOIRE.

Non, par ma foi!

DAMIS.

Tu sais...

GRÉGOIRE.

Je sais... Je sais...

VALÈRE.

Parle & sois véritable.

GRÉGOIRE.

Je sai que lés enfans ne valon pas le diable.

DAMIS.

Nous blâmons la façon dont le tien t'a traité.

GRÉGOIRE.

Oui da! Vou trouvé ça.....

TOUS TROIS.

Très-mal!

GRÉGOIRE.

En vérité?

DAMIS.

Ton doute nous fait tort : d'un refus malhonnête,
C'étoit à qui de nous lui laveroit la tête.

ÉRASTE.

Oui, certe; il a reçu de nous sur son devoir
Des leçons de morale... Ah! peste! il falloit voir!

VALÈRE.

Il faut avoir le cœur bien dur & bien de pierre!
Un père! Et qu'avons-nous de plus cher sur la terre?

ÉRASTE.

Je regarde Pasquin comme un enfant maudit.

VALÈRE.

Il périra!

GRÉGOIRE.

Sans faute : & vous avez bian dit.
Mais stanpandant, Messieurs, (je vous propose excuse)
De ne pas mieu valoir tout chacun vous accuse.

DAMIS.

Oh! franchement mon Père est aussi trop cruel;
Et pousse un peu trop loin le pouvoir paternel.
Il veut que l'on épouse une fille inconnue,
De Province, sans biens, sans nom. J'ai quelque vue

Et quelque ambition.

ÉRASTE.

Moi, je suis amoureux!

VALÈRE.

Toute ma peur à moi, c'est de devenir gueux.

DAMIS.

Je veux de la noblesse appuyer ma roture.

ÉRASTE.

Je veux m'Amie.

VALÈRE.

Et moi, de quoi faire figure.

DAMIS.

Comme tu vois, chacun de nous a sa raison:
Mon père a quelque tort. N'en conviens-tu pas?

GRÉGOIRE.

Non.

VALÈRE.

Quoi! Tu nous soutiendras, tant fils puissions-nous être,
Qu'un père de nos mains peut disposer en maître;
Et pour quelques bienfaits dont lui seul a joui,
Il faut qu'aveuglément l'un de nous s'immole?

GRÉGOIRE.

Oui.

Exempe. J'étais sec & n'avais pa la maille.
Je trouve par hasard eun ami qui m'an baille.

Aveuc ça je m'engraisse, & j'ai cheu moi du grain,
Eun gros beu, eun cheval, eun âne, & tout le train.
Au bout d'eun tams st'ami meurt; &, pour tout potage,
Ne laisse à son enfan qu'un petit héritage;
Et st'enfan-là n'a pa, où séz affaire en sont,
De quoi faire valoir ni labouré son fond;
Et je n'auré pas droit moi, sans qu'on me chicanne,
De li baillé mon beu, mon cheval ou mon âne?
Si fait, mordienne!

ÉRASTE.

Où tend'ce que vous nous contez?
Vos animaux, Grégoire, ont-ils des volontés?

GRÉGOIRE.

Dé volonté! Pardi, pardi, belle défaite!
Pour nous, & non pour vous lé volonté sont faite.
J'ons la nôte; i suffi; conformé-vous dessu:
Si mé beux raisonnion, i n'en aurion pa pu.
Et vo pauve sœurs donc, pisqu'i fau qu'on vou bourre,
Quand, pou l'amour de vous, au Couven on lé fourre,
Et qu'alle vourion bian tiré d'autre côté;
Leuz allé-vous prêchan d'avoir dé volonté?
Mais, baste! Laisson-ça: venon à vote Pére;
Pandan que vous piafé, le vlà dans la misére,
Sans que pas eun de vous li tande eun varre d'au.
Mon fils vous scandalise; & vous trouvé ça biau!
Et vous & li, téné, c'est la même turlure.

DAMIS.

Nous ne méritons pas encor que l'on murmure.

Aujourd'hui l'on a tort ; demain l'on auroit droit ;
Mais les choses peut-être iront mieux qu'on ne croit.

GRÉGOIRE.

Faite bian lé vilain ! Mais baillé vous de garde
Que lé Pére n'y gagne au fond pu qu'i n'i parde.
Lé pu futé dé fois sont ceux-là qui son pris.

ÉRASTE.

Nous ne concevons rien à ce que tu nous dis.

GRÉGOIRE.

Moi, je m'entan ; suffi. Qu'eun de vous lantipone,
Je nous en passeron ; la Providance est bonne.

DAMIS.

Tous mes biens sont à lui.

ÉRASTE.

Qu'il prenne tout mon fait.

VALÈRE.

Dis-lui....

GRÉGOIRE.

C'est votre affaire. Adieu. Vote valet.

SCÈNE IX.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

DAMIS.

C'est dévoiler assez les secrets de mon Père,
Et nous en faire à fond pénétrer le mystère.
Allez chacun chez vous maintenant aviser
Et courir aux moyens qui pourront l'appaiser.

TOUS LES TROIS, *feignant de s'en aller.*

Allons.

DAMIS, *cédant le pas à Valère.*

Sortez.

VALÈRE, *de même à Éraste & à Damis.*

Passez.

ÉRASTE, *à Damis & à Valère.*

Après vous.

DAMIS.

Le troisième.

VALÈRE.

Quoi! personne ne branle? Eh bien!

DAMIS, *reculant toujours.*

Eh bien! vous-même.

Que n'êtes-vous dehors?

VALÈRE.

Je demeure.

DAMIS.

Pourquoi ?

VALÈRE.

Je veux près de Pasquin m'instruire encore.

DAMIS.

Et moi.

ÉRASTE.

Et moi.

VALÈRE.

Je vous rendrai mot-à-mot les nouvelles.

DAMIS.

Je saurai pour le moins les rendre aussi fidelles.

VALÈRE.

Aih! Hors d'ici tous deux! Votre présence y nuit.

DAMIS.

J'y reste encore une heure.

ÉRASTE.

Et moi jusqu'à minuit.

VALÈRE.

Mon très-cher frère, & vous, ô Pécore importune!
Je l'avoue: il y va d'une bonne fortune.
J'ai rendez-vous ici.

ÉRASTE.

Je vous en livre autant.
La Comtesse en ce lieu va se rendre à l'instant;
Et, puisqu'il faut parler, & que les momens pressent,
Elle est l'astre adorable à qui mes vœux s'adressent.

VALÈRE, *ricanant.*

Mais tu l'aimes donc bien?

ÉRASTE.

Et me crois même aimé.

VALÈRE.

Sérieusement?

ÉRASTE.

Oui.

VALÈRE.

Parbleu! J'en suis charmé.
Oh! bien, cesse pourtant d'aller sur mes brisées;
Et prends une autre fois un peu mieux tes visées.
Tout ce qui t'a flatté n'étoit qu'un jeu malin.
Tiens, lis: reconnois-tu ce billet de ta main?
Nérine m'en a fait tantôt le sacrifice.
Vois ta honte & ma gloire: & tôt, qu'on déguerpisse!

ÉRASTE.

La scélérate!

VALÈRE.

Adieu. Fais place à ton vainqueur.

DAMIS, *à Valère.*

J'ignorois son amour. Vous êtes né moqueur;

Et vous avez beau jeu. Mais, pour venger sa flamme,
En vous plaignant pourtant du meilleur de mon âme,
(Car il ne faut jamais railler les malheureux)
Voilà votre billet; retirez-vous tous deux.

VALÈRE.

Mon billet!

DAMIS.

Oui; qu'il serve à vous faire connoître
Qui du champ de bataille est ici le vrai maître.
Au favori, Nérine immoloit deux Rivaux.

ÉRASTE, *souriant.*

Si je suis malheureux, j'ai du moins des égaux.

VALÈRE.

Berne moi! Je n'ai pas le petit mot à dire.

DAMIS, *gravement.*

Un aveu si pénible a de quoi vous suffire.
Allons, Éraste! un peu de générosité!

ÉRASTE, *gaiement.*

Et vous, Damis, allons; un peu de fermeté!
Le revers sur lequel votre fierté se fonde,
N'en est qu'à ses deux tiers, & n'a pas fait sa ronde;
Votre billet y manque; heureux que cette main
Mette, en vous le rendant, notre aventure à fin.

VALÈRE, *éclatant de rire.*

Elle est ma foi complette; & ceci me console.

(*à Damis.*)

C'est donc vous, l'homme heureux, à qui l'on nous immole?
Je vous dois les égards que vous aviez pour nous;
Et je me garde bien de me moquer de vous.

DAMIS.

Et sur quoi venez-vous?

VALÈRE.

Sur cette fausse lettre.

ÉRASTE.

Et moi sur celle-là qu'on vient de me remettre.

DAMIS.

Nérine est une fille à pendre.

ÉRASTE.

Plaidons-la.
Crime de fausseté; le vol, outre cela:
Autre grief encor, qui plus encor me choque.
J'en suis pour un bijou que la chienne m'escroque.

VALÈRE.

Motus. Quelqu'un peut-être est dans le même cas;
Et fait en homme sage, en ne s'en vantant pas.

DAMIS.

Ma pénétration va plus loin que la vôtre.
Souvent un artifice en enveloppe un autre.
Elle nous repaissoit de chimères ici:
Si le bien de la Dame en étoit une aussi?

VALÈRE.

Non : ses biens sont réels, & c'est un fait notoire ;
J'ai pour garant notre oncle, & nous l'en devons croi
Lui-même il me l'a dit, sans savoir nos desseins ;
Il a cent mille écus pour elle entre les mains.

DAMIS.

On vient ; c'est elle-même.

VALÈRE.

Affrontons les alarmes.
Il faut de la bravoure en amour comme aux armes.
Pourquoi nous séparer & fuir à son abord ?
Parlons, déclarons-nous, & sachons notre sort.

SCÈNE X.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE.

DAMIS.

DE nous trouver ici vous êtes étonnée,
Madame ; & ce qui s'est passé l'après-dînée....

ANGÉLIQUE.

Votre père, Messieurs, n'est donc pas au logis ?

DAMIS.

Non, Madame.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien à dire à ses fils.

ÉRASTE.

Mais ses fils voudroient bien vous dire quelque chose,
Madame ; demeurez, s'il vous plaît, & pour cause.
Mes frères vous diront.... ce que vous ignorez....
Et vous allez savoir.... ce que vous apprendrez.
Contez, contez-lui ça.

DAMIS.

Nous trompons votre attente ;
Madame, en répugnant à la main d'une absente,
En qui le seul appui qui l'honore en ces lieux,
Devoit être un mérite assez rare à nos yeux.
A ce mérite un père ayant joint sa puissance,
On auroit dû s'attendre à plus d'obéissance.
Mais des engagemens qu'en secret nous formons,
Des obstacles trop grands y nuisoient.

VALÈRE.

Nous aimons.

DAMIS.

Nous n'osions l'avouer.

ÉRASTE.

J'ai seul eu cette audace.

DAMIS.

Sur de telles raisons un père est tout de glace.
L'âge où l'on n'aime plus lui fait, sur le retour,
De vaine illusion traiter en nous l'amour.
Mais vous, en qui, Madame, un beau feu peut éclore,
Vous, sur qui cet amour a tous ses droits encore,

Aimez, ressentez-en le charme séducteur :
Nous aurons notre excuse au fond de votre cœur

ANGÉLIQUE.

Ne vous alarmez plus des volontés d'un père
Qui vous trace un devoir en effet trop austère.
Non qu'il n'eût été beau, peut-être même heureux,
De se plier au gré d'un cœur si généreux.
Une ame, je dis même une ame assez commune,
De l'Orpheline offerte eût chéri l'infortune ;
On la peignoit aimable, & pensant assez bien
Pour faire le bonheur de qui feroit le sien.
Que n'auroit pas en elle opéré la puissance
D'un chaste amour fondé sur la reconnoissance ?
Pleine de sentimens si tendres & si doux,
Que n'eût-elle pas fait pour plaire à son époux ?
Plaisir, honneur, devoir, pitié de sa jeunesse,
Gloire de relever ce que le Sort abaisse,
Les prières d'un père, & les bienfaits du sien,
Tout cela vous parloit pour elle, & n'a pu rien.
Si je voulois encor, je vous pourrois plus dire ;
Sans m'éloigner du but où votre cœur aspire,
D'un mot, si jusques-là je daignois m'abaisser,
D'un seul mot je pourrois vous bien embarrasser.
Mais, encore une fois, Messieurs, soyez tranquilles.
Et sachez, pour trancher des propos inutiles,
Que cette infortunée à qui, dans son malheur,
Un ami s'intéresse avec tant de chaleur,
De tout ce qui se passe apprenant la nouvelle,

Désavoueroit

Désavoueroit les soins qu'on prend ici pour elle ;
Craindroit que l'un de vous ne s'en laissât toucher,
Et seroit la première à se le reprocher.

DAMIS.

Madame, je le vois, l'amour qu'on vous oppose,
Et qui pour nous est tout, est pour vous peu de chose ;
Peut-être si l'objet vous en étoit connu,
Auriez-vous contre nous l'esprit moins prévenu.
Pour moi, plus je le vois, moins je me désapprouve ;
Mon cœur à son aspect de plus en plus l'éprouve...

ÉRASTE.

Le mien aussi, Madame ; & je sens qu'en effet....

VALÈRE.

Que de jargon perdu pour dire un mot ! Au fait.
De riens & de fadeurs, Madame, on vous amuse.
C'est vous que nous aimons, & voilà notre excuse.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez !

ÉRASTE.

Tendrement ! Si celle qui vous suit
Étoit honnête fille, elle vous l'auroit dit.

DAMIS.

Peut-être cet aveu, Madame, est téméraire :
Mais nous ne le faisons que pour vous moins déplaire ;
Et que pour nous purger d'un reproche odieux
Qui nous peint comme autant de monstres à vos yeux.

Une pareille excuse est-elle illégitime?
Seroit-elle pour nous encore un nouveau crime?
Et pas un de nous trois ne se peut-il flatter
Que du malheur commun vous voudrez l'excepter?
Nous nous en remettons à l'arrêt redoutable
Que va nous prononcer votre bouche équitable:
Daignez baisser les yeux sur quelqu'un d'entre nous,
Et qu'il lui soit permis d'oser prétendre à vous.

ANGÉLIQUE.

Si j'avois su toucher des cœurs si peu sensibles,
Je n'en trouverois plus désormais d'invincibles;
Vous signaleriez trop le peu que j'ai d'appas;
Et le signaleriez en ne l'honorant pas.
Quiconque aime en effet doit poser pour maxime,
Qu'il n'honore qu'autant qu'il est digne d'estime.
Examinez-vous bien; & voyez quel honneur
Peut revenir jamais du don de votre cœur.
Quelles ames ce jour avez-vous fait paroître?
Et pour qui venez-vous de vous faire connoître?
Vous m'aimez, dites-vous. Osez-vous un moment,
Colorer vos refus d'un pareil sentiment?
Osez-vous espérer que ce propos m'abuse,
Et qu'un si fade encens me flatte & vous excuse?
Angélique indigente excita vos refus:
Et l'opulence en moi vous tente, & rien de plus.
Ne vit-on pas toujours unis d'un nœud perfide,
La noire ingratitude & l'intérêt sordide?

L'une vient d'éclairer, l'autre éclate à son tour:
Et je juge par-là du prix de votre amour.

VALÈRE.

Très-mal jugé, Madame!

ÉRASTE.

Ah! sentence cruelle!
J'y suis le plus lésé, Madame; & j'en appelle.
Qui? moi! de l'intérêt! Parce que? Quoi! Voyons.

VALÈRE.

Mais, oui: quel procédé veut-on que nous ayons?
Je ne dirai qu'un mot, Madame. Je vous aime;
Cela sans intérêt, purement pour vous-même.
Vous aimez Angélique: Eh bien! ajustons-nous.
Vous vous efforcerez pour elle, & nous pour vous;
Voyez de nous d'abord celui qui peut vous plaire,
Et qu'il soit votre époux.....

ÉRASTE.

C'est une affaire à faire?
Après quoi, pour sa dot, boursillant en commun,
Elle aura par de-là de quoi s'en trouver un.

DAMIS, *à Angélique qui veut sortir.*

Ah! Madame, arrêtez. Des offres de mes frères,
Retranchons ce qui peut les rendre téméraires:
Votre chère Angélique aura part à nos biens;
Pour elle à votre gré choisissez dans les miens:
Je ne demande pas le moindre sacrifice;
Traitez-moi seulement avec plus de justice;

Et sachez distinguer ce cœur où vous régnez,
De ces indignes cœurs qu'ici vous nous peignez!
Eh quoi ! pour ne pouvoir aimer une inconnue,
Que de vos yeux vainqueurs le charme a prévenue,
Comme un lâche, animé du plus vil intérêt,
Dois-je être foudroyé d'un si cruel arrêt?
Accusez mon amour, condamnez son audace;
C'est aux soumissions à mériter sa grâce;
Mais que de vos soupçons vous ne m'exceptiez pas,
Me supposer à moi des sentimens si bas;
Voir les vœux les plus purs traités de mercenaires;
Madame, mille morts me seroient moins amères.

ÉRASTE, *bas à Valère.*

Il pourroit bien sur nous l'emporter aujourd'hui:
Nous n'avons pas le bec affilé comme lui.

VALÈRE.

Madame.....

ANGÉLIQUE.

Vos discours, quoique vous puissiez dire,
Après ce que j'ai vu, ne me sauroient séduire.
Si pourtant mon estime a de quoi vous toucher,
Il vous reste un moyen de vous en rapprocher.
Laissons-là cette fille à qui je m'intéresse;
Un soin plus important vous regarde & vous presse.
Angélique n'a plus de ressources qu'en moi.
De vos biens la pitié réclame un autre emploi.
La dernière infortune accable votre Père;
J'ai vu sa gratitude, & sa vertu m'est chère;

Imitez-la ; courez l'aider en des besoins
Qu'il n'éprouveroit pas s'il vous eût aimés moins.
Tremblez, laissant l'honneur de ce devoir à d'autres,
Qu'un secours étranger ne prévienne les vôtres ;
Et n'espérez jamais de commerce entre nous,
Qu'autant que ce jour même on se louera de vous.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MESSIEURS, excusez-moi, si j'entre sans mystère.
Madame attend sans doute ici Monsieur leur Père ;
Il est à la maison, où je l'ai fait asseoir,
Fatigué, foible, triste, & comme au désespoir.

DAMIS, *à Angélique, qui sort précipitamment.*

Vous serez obéie ; & mon cœur se résigne....

ANGÉLIQUE.

Je ne vous parle plus que vous n'en soyez digne.

SCÈNE XII.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

VALÈRE, *arrêtant Nérine par le bras.*

NÉRINE! Un petit mot.

NÉRINE.

Oh! Madame a raison.
Soyez honnêtes gens, ou point de liaison.

DAMIS.

Tu veux moraliser? La singerie est bonne.

NÉRINE.

Oui, j'aime la morale.

VALÈRE.

Est-ce elle qui t'ordonne
De te faire payer des gens pour les trahir?

NÉRINE.

J'aime à la débiter, & non pas à l'ouir.

VALÈRE.

Oh! je te tiens. Voyons, que pourrois-tu nous dire?

NÉRINE.

Mille choses pour une.

VALÈRE.

Entre autres?

NÉRINE.

Quel martyre!

Mais vous m'estropiez !

VALÈRE.

Tu n'échapperas pas.
Nous imaginons peu ce que tu nous diras.

NÉRINE.

Quoi que je pusse dire, on ne me croiroit guère.

DAMIS.

C'est que tu mentirois.

NÉRINE.

Non, je serois sincère.

ÉRASTE.

Voyons, parle : on t'écoute.

NÉRINE.

Eh bien donc, je vous dis
Que, si je l'avois pu, j'aurois fait cent fois pis.

TOUS TROIS.

Fort bien.

NÉRINE.

Que je suis fourbe, & tant soit peu friponne.

DAMIS.

Sur ce point, contre toi, tu n'as déjà personne.

NÉRINE, *rapidement.*

Mais que vous êtes, vous, des tigres, des pervers,
Des Arabes, des Juifs, des Turcs, des Ladres verds,
Des Cancres.... en un mot, s'il faut que je le dise,
Des gens.... Fuyons ! J'allois lâcher une sottise.

SCÈNE XIII.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

DAMIS.

LA belle retenue! Elle a trop de bonté.

VALÈRE.

L'impudente!

ÉRASTE.

La masque!

DAMIS.

Elle m'a démonté.

VALÈRE, *à Damis.*

Mais vous, que sentez-vous encor pour la Comtesse?

DAMIS.

Plus d'amour que jamais.

ÉRASTE.

J'ai la même foiblesse.
Elle est de qualité; cela flatte mon goût.
Une belle Bourgeoise est belle, & puis c'est tout.
Mais, dans la qualité, que d'appas j'imagine!
Qu'une femme bien noble a je crois la peau fine!
Je m'y figure un tout si doux, si délicat,
Si... Tenez, le vrai beau n'est pas du tiers-état.

VALÈRE.

Oh! bien, renoncez-y tous deux; car je l'adore:
Sa colère à mes yeux l'embellissoit encore.
Je vois bien à quel prix on sera son époux;
Mon père apparemment la trompe ainsi que nous;
Elle a l'esprit frappé de sa ruine entière;
Quand on sera plus riche, elle sera moins fière.
Elle a raison; l'utile, en ce siècle fatal,
Marche avant l'agréable....

SCÈNE XIV.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

VALÈRE.

Eh bien! notre féal?

PASQUIN.

Nous triomphons! Je suis au fait de nos affaires;
Et vous en fais dans peu les témoins oculaires.
Mon Père, de caissier s'est fait donner l'emploi.
Par vingt commissions il se défait de moi.
Pour compter son argent cherchant un sûr asyle,
Et, voulant au logis rester seul & tranquille,
Il m'en fait déposer les clefs en m'en allant.
Mais ce passage échappe à son œil vigilant.
Sortez par ce degré; vous en savez l'issue:
Par une fausse-porte il descend dans la rue;

J'irai l'ouvrir : sortez ; &, rentrant par mes soins...

GRÉGOIRE, *derrière le théâtre.*

Jeannot !

PASQUIN.

Mon Père !

GRÉGOIRE.

Acoute !

PASQUIN.

On y va !

(*Aux trois Frères, en les poussant dehors.*)

Je vous joins.

SCÈNE XV.

GRÉGOIRE, PASQUIN.

PASQUIN, *arrangeant une table, une chaise & une manne pleine de sacs qu'apporte Grégoire.*

VOICI l'instant critique, & le coup de partie, Mon Père ; il faut jouer ici la comédie.

GRÉGOIRE.

M'an si-je don déjà si mal acquitté ?

PASQUIN, *faisant asseoir Grégoire.*

Non.

Je suis content de vous. Asseyez-vous là : Bon. Dès que j'aurai toussé, ne tournez plus la tête.

GRÉGOIRE.

Mais tu me pranra don toujou pour eune bête?

PASQUIN.

Rangeons autour de vous tous ces sacs à présent.

GRÉGOIRE, *faisant sauter les sacs plein de paille.*

Je troqueron st'or-là conte du pu pesan.

PASQUIN, *lui donnant un sac de louis.*

Voici le sac de l'Oncle où gît notre fortune.
Faites-le bien sonner.

GRÉGOIRE.

Va-t'en! Tu m'importune.
Seuleman ver la nasse ameune le poisson;
Et laisse-moi le soin d'ajancé l'hameçon.

SCÈNE XVI.

GRÉGOIRE, *seul.*

ÇA, baillon nou lésar d'un Quaissier d'importance.
Vlà don tou le métié de cé jan de finance?
En remuan le pouce, i devenon pu gras
Que le puz honnête homme en se rompan lé bras.
Et ça vous est pu fiar que si c'était grand chose.
Voyé Monsieu Damis, comme i vous en impose.
Stanpandan qu'est-ce au fond? Rian! De quoi sarvont-i?
Je vandon note peine; eun Marchan, dés habi;

L'artisan sa besogne; un Valet son sarvice:
Eun Gendarme sa vie; eun Robin la justice.
Euz en ne vendan rian, sans rian faire, avon tou.
Maugrébieu de la race, & de la race itou!
Chut! Oui; c'est le signal: j'entan toussé mon drôle.
Çà! Bridon la bécasse! & quémançon mon rôle,
Par faire, en mon chapiau, sonnaillé cé louis.

SCÈNE XVII.

GRÉGOIRE, PASQUIN, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

GRÉGOIRE *compte, pendant que les trois Frères s'avancent doucement par derrière, pour voir les sacs dont la manne est pleine.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neux & dix.
Jarnigoi! que d'arjan! Et *onze*, & *douze*, & *treize*.
Qu'i fait bon magnié ça! *quatorze, quinze, seize.*
Dix-sept, dix-huit, dix-neuf & vingt. Pezon stilà.
I me paroît légé. Mon trébuchét? Le vlà.
(*Pendant qu'il pèse.*)
S'i savion que j'on cian l'arjan à pleine hotte;
Comme diantre i vienrion nous accolé la botte!
Lé canaille! Et leux père encore en a piquié!
Et dit, s'i s'avision de li faire amiquié,
Qu'i ne seroit pas homme à teni son courage!

Tout ça serait pour zeux! Par la morgué, j'enrage!
Hom! Qu'aveuc mon arjan je serais fier & sec!
Et que je saurais bian leuz en torché le bec!
I zon le cœur de far; moi, je l'aurais de bronze.

(*Pasquin & les trois Frères s'en vont.*)

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze.

(*Tournant la tête.*)

Gnia pu personne. Vlà mon parsonnage fait.
Ça n'a pas été mal, & j'en varron l'effet.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Mais pourquoi donc cette ame à la douleur en proie,
Quand je ne vois pour vous que des sujets de joie?
Au comble du bonheur vous vous désespérez?
En un mot, tout vous rit, Madame; & vous pleurez!
Qui m'interrogeroit sur ce qui vous afflige,
Ne sauroit que penser de ce nouveau prodige.
« Un Courier nous apprend le retour d'un vaisseau,
» Qui lui rend des trésors que l'on croyoit sous l'eau.
» On vient de lui compter cent mille écus sur table:
» Et, depuis ce moment, elle est inconsolable ».
Madame, à ce discours, vous tomberez d'accord,
Qu'on me riroit au nez; & qu'on n'auroit pas tort.

ANGÉLIQUE.

Je suis riche, il est vrai; c'est un grand avantage.
De l'un à l'autre état je sens l'heureux passage:
J'ai connu l'indigence; & qui s'en vit presser,
D'un œil indifférent ne la voit pas cesser.
Mais quels que soient enfin ces biens qui te séduisent,
Je n'en souffre pas moins du faux bruit qu'ils détruisent.

Ce coup irréparable a fait mes vrais malheurs;
Et l'espace d'un an n'a pas tari mes pleurs.
Ce faux bruit enleva mon Père à sa famille.
Il mourut, en pleurant sur le sort de sa fille.
Rien n'égala pour moi son amour paternel;
Et mon seul intétêt porta le coup mortel.
Aujourd'hui cependant je me trouve enrichie
Du retour de ces biens qui m'ont coûté sa vie:
J'en vais jouir sans lui, Nérine! Est-ce un bonheur
Si pur que je le puisse apprendre sans douleur?

NÉRINE.

L'excellent naturel! Où sont, pour vous entendre,
Tant d'honnêtes enfans, si peu faits pour attendre,
Qui hâtent dans leurs cœurs d'un vieux père opulent,
L'héritage tardif, & le trépas trop lent?
Bel exemple, sur-tout pour les fils de Géronte!
Mais de la fermeté sied bien, au bout du compte.
La raison fixe un terme à des regrets si vains.
L'esprit, le temps, l'argent sont trois grands médecins.
L'argent seul! Est-il mal, excepté l'avarice,
Qu'un si doux élixir n'endorme ou ne guérisse?
Est-il ennui qui perce à travers un gros bien?
Ce n'est pas tout encor; ne comptez-vous pour rien
Le dépit des Messieurs qui vous ont méprisée?
Ils vous trouvent charmante, & vous ont refusée.
Avec une fortune égale à vos appas,
De leur confusion ne jouirez-vous pas?
Qu'Angélique à présent, démasquant la Comtesse,

Se venge ouvertement du refus qui la blesse ;
Les plaisante, s'en moque....

ANGÉLIQUE.

Ils sont assez punis.
Non, je ne joindrai point la bravade au mépris.
Maîtresse de ces biens échappés du naufrage,
D'un plaisir plus sensé je me forme l'image ;
Allons-en faire part au Père infortuné,
A cet homme d'honneur qu'ils ont abandonné.
Avec quelle bonté, digne ami de mon Père,
Nérine, il a d'abord accueilli ma misère !
Avec quelle tendresse & quelle bonne foi,
A ses indignes Fils il a parlé pour moi !
Et que n'a pas tenté sa pitié généreuse ?
Mon infortune cesse, & la sienne est affreuse.
Quel plaisir de lui faire, en l'état où je suis,
Rencontrer une amie où lui manquoient des fils !
Voilà, dans ma douleur, tout ce qui me console.
Je brûlois de l'aider ; je le puis, & j'y vole.

NÉRINE.

Allez, Madame, allez confondre des ingrats.
Hélas ! ils rougiront, mais ne changeront pas.

SCÈNE II.

NÉRINE, *seule.*

A PASQUIN cependant j'apprête une autre crise.
Le faquin tout-à-l'heure expiera sa sottise.
Il n'est donc pas content d'un père villageois;
Et Monsieur en veut un dans le petit bourgeois!
Nous lui confronterons le bon homme Grégoire.
Qu'il vienne! Le voici. J'attends l'autre.

SCÈNE III.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

VICTOIRE!

NÉRINE.

A ton honneur enfin t'en voilà donc sorti?

PASQUIN.

De trois cents mille francs & plus, je suis nanti.

NÉRINE.

Savent-ils le retour du vaisseau d'Angélique?

PASQUIN.

Oui. J'ai fait venir même, en menteur méthodique,

Tout l'or, qu'ici leurs yeux ont cru voir en monceau,
D'une part que leur père avoit dans ce vaisseau.
A peine leur en ai-je annoncé les nouvelles,
Qu'ils ont volé chez eux, pleins du plus beau des zèles;
C'est à qui fera mieux. Mais, chez nous revenus,
Comme ils nous recevoient nous les avons reçus.
On n'entroit point. Chacun, pour prévenir son frère,
De l'oncle a mendié, sous main, le ministère;
Le cher oncle est chargé par ses dignes neveux,
En faisant leurs présens, de bien plaider pour eux.
Il ne manquera pas d'être, dans cette affaire,
Aussi bon avocat que bon dépositaire.
Et la cause & l'argent sont en très-bonne main.
On tient mes garnemens; & je te venge enfin,
Pauvre père aveuglé si long-temps sur leur compte!
Puissent-ils en crever de dépit & de honte!

NÉRINE.

J'aime à te voir des mœurs.

PASQUIN.

Des mœurs? Oui, oui, j'en ai!

NÉRINE.

C'est qu'on se sent toujours de ce que l'on est né:
Tu me le disois bien.

PASQUIN.

Eh! laissons la naissance.
Comme tu vois, sur eux elle a peu de puissance.
C'est que j'ai de l'honneur; & voilà le grand point.

NÉRINE.

Ce grand point est plus sûr quand à l'autre il est joint.

PASQUIN.

Tel est ton sentiment; mais ce n'est plus le nôtre.

NÉRINE.

Quoi qu'il en soit, en toi j'aime à voir l'un & l'autre.

PASQUIN.

Quoi qu'il en soit, veux-tu de moi tel que je suis?

NÉRINE.

Oui; mais je ne fais point de faux pas, si je puis.

PASQUIN.

Qu'appelles-tu, faux pas? Qui te parle d'en faire?
Tout-à-l'heure veux-tu venir chez le Notaire?

NÉRINE.

Tu m'entends mal aussi: ma crainte est que Pasquin,
Aujourd'hui mon époux, ne le soit plus demain.

PASQUIN.

Sur quoi peux-tu fonder ce que tu t'imagines?

NÉRINE.

Sur l'inégalité de nos deux origines.

(*Grégoire paroît.*)

Consultons-en Grégoire.

PASQUIN, *voulant s'en aller.*

Oh! non, non; laissez-moi.

NÉRINE, *le retenant.*

Demeure ici. Je veux lui parler devant toi.

SCÈNE IV.

GRÉGOIRE, PASQUIN, NÉRINE.

GRÉGOIRE.

MAIS drès que tu me vois, tu fui comme la foudre.

PASQUIN, *à part.*

Demeurons, puisqu'il faut tôt ou tard s'y résoudre.

GRÉGOIRE.

Par ce que t'és féru de ste grosse gâgui?
Gnia pa gran mal à ça; sis-je eun je ne sai qui?
Est-ce que tu me pran pour eun fagot d'épeine?
Loin de t'en vouloir mal, je veux que tu la prenne.

NÉRINE.

Votre avis seroit-il, s'il étoit assez fou....

GRÉGOIRE.

Mon avi, s'i te pran, c'est de le prande itou.

NÉRINE.

J'accepte le marché; mais c'est pourvu qu'il tienne.

GRÉGOIRE.

Ça tiant pu qu'on ne veut; va, n'en sois pas en peine.

NÉRINE.

Si je redevenois fille dans quelque temps?

GRÉGOIRE.

Fille?

NÉRINE.

Oui; je ne suis rien, je n'ai rien, & je prends
L'héritier & l'aîné d'un Procureur très-riche!
Si la chicane un jour de son lit me déniche?

GRÉGOIRE.

Qui? li! Note Jeannot mourra comme il est né,
D'eun bon gros Paysan l'héritier & l'aîné.
Il est à moi.

NÉRINE.

Quel conte!

GRÉGOIRE.

Oui, si vous plaît, Madame.
Il est fils d'un brave homme & d'eune honnête-femme.
Li, fils d'eun Procureux! Fi don! en a-t-il l'air?
Trouvé-vous qu'i ressemble à l'ouvrage d'eun Clair?
Toi, défan don ta cause.

NÉRINE.

Il auroit trop de peine
A plaider contre vous.

PASQUIN, *à part.*

Ouf! La fâcheuse scène!

GRÉGOIRE.

Conte moi! Queman don, li-même auroit dit ça!

NÉRINE.

Vas, Jeannot! Ce n'est pas ce qui nous brouillera.
J'en veux d'autant plus même être de tes amies,
Que je n'ai plus de peur que tu te mésallies.
Adieu.

SCÈNE V.

GRÉGOIRE, PASQUIN.

GRÉGOIRE.

Fi, le vilain, qui me renie! Encor
Si c'étoit pour un Comte, ou queuque autre Milor!
Mais pour se dire issu d'où? de qui? d'eune race
Don tout le reluisan ne vau pa note crasse.

PASQUIN.

Ma foi non! Maintenant je pense, en vérité,
Que ce que j'en ai dit c'est par humilité.

GRÉGOIRE.

Va te caché, aveuc ta sotte suffisance!
Vla don pourquoi mon drôle évitoit ma présence!
Tu rougis du saro don ton père est couvar!
Eh! va, va, mon saro vau bian ton habit var.
Et pis, devan lé jans, je fon le bon Apôte!
Tené, le brave enfan, qui veu parlé dez-aûte!

PASQUIN.

Eh! je vous ai bien dit que je ne valois rien.
Oui, je suis un maraud, un misérable, un chien,
Digne..... je ne sais pas de quoi! De cent nazardes.
Je serai contre moi désormais sur mes gardes.
J'étois garçon d'honneur, si jamais il en fut;
Mais près de nous le Diable est toujours à l'affut.

Si vous saviez combien, maudissant ma sottise,
J'ai fait de mauvais sang depuis qu'elle est commise!
Le mal que je m'en veux....

GRÉGOIRE.

Parles-tu tou de bon?

PASQUIN.

Oui; c'est du fond du cœur.

GRÉGOIRE.

Note Maître a raison.
Je ne son que dé sot! Lé pandar ont biau faire,
Et n'être pa no fils; je son toujou leux père.
Oh bian! j'oubliré tou: mais c'est aveuc le tams,
Et ça, quand tu m'aura dévalizé no jans.
Fai nous, su ce qu'izon, faire au plutôt main-basse.
Ta paix est faite alors; sinon.....

PASQUIN.

Je tiens ma grâce!
Le Frère de Géronte est, depuis un instant,
Gardien d'un dépôt dont vous serez content.
L'avide Financier, d'une main de Forfante,
Lâche, en de bons contrats, trois mille écus de rente.

GRÉGOIRE.

Tiron toujou. Après.

PASQUIN.

On a de l'Auditeur,
Quarante mille écus en billets au porteur.

GRÉGOIRE.

N'a-t'on du Capitaine ancor que dé paroles?

PASQUIN.

Un coffret plein de neuf ou dix mille pistoles.
En est-ce assez?

GRÉGOIRE.

Après cet acte de vartu,
Vian! Je t'ambrasserois, quand tu m'aurois battu.
Et de sa faute, au fond, qui veut on qui soit cause?
C'est le mauvais exempe, & ce n'est autre chose.
Eh! Messieux de la ville, aveuc vos mœurs du tams,
Que vous nous gâté bian tous nos pauves enfans!
Je vous lés envoyon bons, simpes, sans malice,
Vous nous lé déniaisé; mais c'est aveuc dé vice.
Oh! bian, bian, guieumarci, j'avon quasiman tou;
Et, de note côté, je tenon le bon bou.
De conte-bleu, Géronte a traité l'entreprise,
Allon li montré.... Non; retardons la surprise.

(*Voyant venir Géronte.*)

Vian! De la réussite i ne faut nous targué
Qu'à la barbe de ceux que je voulons nargué.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

DE mes offres en vain vous voulez vous défendre.
Je ne vous quitte point.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre.

ANGÉLIQUE.

Songez de quels malheurs vos jours sont menacés.

GÉRONTE.

Ma maison de campagne existe, & c'est assez.
Ce bien me suffisoit; il me suffit encore.
Et j'y cours enfermer l'ennui qui me dévore.

ANGÉLIQUE.

Ce bien peut vous manquer par des coups imprévus.
Vous comptiez sur vos fils, & vous n'y comptez plus.

GÉRONTE.

Non, Madame; & c'est-là ma perte irréparable.

ANGÉLIQUE.

Garantissez-vous donc d'un sort plus déplorable;
Prévenez un état dont j'ai long-temps gémi,
Où je vous ai trouvé si véritable ami.

Vous seul aurez-vous eu de la reconnoissance?
Le Ciel a-t-il remis ces biens en ma puissance,
Pour me voir emporter le reproche au tombeau,
D'avoir eu, sans le suivre, un exemple si beau?
L'amitié de mon Père étoit plus engageante.
Qu'il revive en sa Fille!

GÉRONTE.

O trop heureux Arganie!
Oui! tu revis en elle, & tu m'en vois jaloux.
Généreuse Angélique! Adieu, séparons-nous.
Quel horrible surcroît seroit-ce à ma misère,
Que je vous dusse encore autant qu'à votre père;
Moi, qui rougis déjà de vous voir aujourd'hui
Ne tenir rien de moi, quand je tiens tout de lui?
Le Ciel a fait pour vous ce que je voulois faire.
Votre prospérité me tient lieu de salaire.
N'honorez plus ces lieux d'un aspect si charmant:
Fuyez-nous pour jamais! Quelquefois seulement
Souvenez-vous de moi, dans le cours d'une vie
Dont la félicité fit ma plus chère envie;
J'aurois fait aujourd'hui moi-même ce bonheur;
Mais j'étois sans fortune, & mes fils sans honneur.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous parle plus que devant ces barbares.
Par une offre si juste, & des refus si rares,
Inspirons, ou du moins faisons-leur concevoir,
Vous, le mépris des biens; moi, l'amour du devoir.

Réduisons aux remords l'avarice inhumaine!
J'attends qu'ici bientôt l'intérêt les ramène.
De votre faux malheur ils sont désabusés:
Et, dans l'espoir des biens qu'on vous a supposés,
Il n'est procédé noble à présent qui leur coûte.

GÉRONTE.

Oseroient-ils paroître?

ANGÉLIQUE.

Oui: se flattant sans doute
Que vous ne les croyez encore instruits de rien.

GÉRONTE.

Et moi, je ne veux plus avec eux d'entretien.

ANGÉLIQUE.

Les voilà.

GÉRONTE.

Je les fuis.

SCÈNE VII.

TOUS LES PERSONNAGES.

CHRISALDE, *arrêtant Géronte.*

ÉCOUTEZ-NOUS, mon Frère,
Ces Messieurs se plaignant d'une injuste colère,
M'engagent à venir intercéder pour eux.
Que reprochez-vous donc à ces fils généreux?

Ils n'ont rien, disent-ils, qu'ils ne vous sacrifient :
Pour moi, je l'avouerai, leurs bons cœurs m'édifient ;
Et c'est pour qui vous aime un spectacle bien doux,
De les voir à l'envi se dépouiller pour vous.

DAMIS, *affectueusement à son Père.*

Ai-je donc mérité cette rigueur outrée
Qui m'a de la maison fait refuser l'entrée ?

VALÈRE, *d'un ton furieux.*

Il est des médisans qui vous font soupçonner
Que j'étois un infame à vous abandonner ?
Nommez-les moi, nommez !

ÉRASTE.

Voilà Grégoire ; approche !
Tantôt, pour me purger d'un injuste reproche,
N'ai-je pas sur le champ fait offre de mes biens !

VALÈRE, *le secouant rudement par le bras.*

Qui de nous, le premier, a présenté les siens ?

GRÉGOIRE.

Ouf ! Ma piau n'en peu mais.

VALÈRE.

Dédis-moi, si tu l'oses !
Parle !

GRÉGOIRE, *à Géronte.*

Oh ! pour ça, Monsieu, i-zon bin fai lé choses.

DAMIS.

Je n'atteste personne en ce juste conflit :
Mon Père me connoît ; & cela me suffit.

Je devois, il est vrai, d'abord & sans réplique,
M'offrir à votre gré pour époux d'Angélique.
Mais, mon Père, excusez; j'aimois: & dans un cœur,
De la raison l'amour est aisément vainqueur.
Cette raison bientôt est rentrée en mon ame;

(*à Angélique.*)

Et j'en dois le retour à vos bontés, Madame.
Oui; j'ai sur vos leçons mûrement réfléchi.
Et de mes premiers fers par vous-même affranchi,
Je viens....

VALÈRE.

Tout beau! C'est moi qui le premier m'explique,
Et qui veux, s'il vous plaît, épouser Angélique.

ÉRASTE, *à ses Frères.*

Oui! tantôt, malgré moi, vous m'en faisiez l'époux!
Et c'est moi qui veux l'être à présent malgré vous.

DAMIS, *à Géronte.*

Vous me la destiniez; c'est à moi qu'elle est due.

VALÈRE.

Mandez-lui qu'elle vienne; & je l'épouse à vue.

ÉRASTE.

J'aimois ailleurs aussi; mais cela n'y fait rien.

NÉRINE.

Vous savez donc, Messieurs, qu'Angélique a du bien?

GÉRONTE.

Enfans dénaturés, que tout le monde abhorre,

Qu'ainsi que le refus, ce retour déshonore!
Lâches! qu'attendez-vous d'Angélique & de moi?
Vous voulez, à l'envi, lui donner votre foi!
Armez donc votre front d'une audace nouvelle.
Savez-vous devant qui vous parlez? Devant elle.
Voilà cette Angélique offerte à votre choix,
Et que vous offensez pour la seconde fois.
Flattez-vous maintenant d'un espoir légitime;
Cherchez mon entremise, & briguez son estime.
Lorsque, dans ses malheurs, un Père vous l'offroit,
Il falloit disputer alors à qui l'auroit!
D'appas & de vertus un si rare assemblage,
Seroit de l'un de vous à présent le partage;
Mais votre ame n'a pu jusques-là s'élever,
Quand pour vous, contre moi j'ai pu me soulever:
Car enfin, je l'aimois: elle y pouvoit répondre:

(*à Angélique.*)

(Pardonnez un aveu qui sert à les confondre.)
Oui, cruels! en secret pour elle je brûlois
D'un véritable amour que je vous immolois.
Vos refus m'ont fait perdre un si grand sacrifice:
Qu'à jamais vos refus fassent votre supplice!
La Nature sur elle a répandu ses dons;
Et la Fortune y joint les siens. Nous la perdons.
Triomphez du dépit qui s'élève en leur ame;
Vous êtes bien vengée. Adieu, partez, Madame!
Allez, loin des Ingrats, vous choisir un époux,
Moins méprisable qu'eux, & plus digne de vous.

ANGÉLIQUE.

Non, non : je dois, Monsieur, vous prendre pour modèle.
A l'exemple d'une ame & si grande & si belle,
Je leur pardonne, & veux fixer ici mon choix.

GÉRONTE.

Ah ! Que prétendez-vous ? Détestez-les tous trois !
Point d'égard pour mon sang ! Je ne suis plus leur Père.

ANGÉLIQUE.

Vous le redeviendrez quand je serai leur Mère.
Je voulois partager mes biens entre nous deux :
Je vous les livre tous, & moi-même avec eux.

GÉRONTE.

Et vous-même ! Ah ! Madame ! O bonté magnanime !

ANGÉLIQUE.

De mon Père, en ceci, le pur esprit m'anime.
Pleine de sa mémoire, il me semble aujourd'hui,
Qu'en m'unissant à vous, je me rejoins à lui.

CHRISALDE.

Voilà pour mes neveux un trait bien exemplaire.
Vous plairoit-il, Madame, attendant le Notaire,
Aller vous reposer dans cet appartement ?
Nous vous suivons, mon Frère & moi, dans le moment.

SCÈNE VIII, & *dernière.*

TOUS LES PERSONNAGES, EXCEPTÉ ANGELIQUE.

CHRISALDE, *à Géronte.*

ASSUREZ sur les biens que l'on vous restitue,
Son douaire, & la dot qu'elle se constitue.
(*Aux trois Frères.*)
Et vous, une autre fois, soyez plus connoisseurs
Au choix que vous ferez de vos Intercesseurs.
Pensez-vous qu'aveuglé sur votre caractère,
Tout le monde ait pour vous les yeux de votre Père?
Vos lâchetés sans doute espèrent l'adoucir;
Mais, près de moi, jamais n'y croyez réussir.
Tous mes biens, après moi, devoient être les vôtres.
N'y prétendez plus rien, ni les uns ni les autres;
A l'aimable Angélique ils sont abandonnés.
Et vous allez encore être plus étonnés.
Ce vaisseau revenu, ce courier, ces richesses,
N'étoient, je vous l'apprends, que d'honnêtes finesses,
Pour lui faire accepter les dons que je lui fais;
Elle a cent mille écus déjà de mes bienfaits.
Sa façon d'en user la rend digne du reste.
Vous avez trop suivi votre penchant funeste.
Angélique & mon Frère ont des vertus sans prix.
Ils sont récompensés, & vous êtes punis.

GRÉGOIRE

GRÉGOIRE.

(*Rendant un sac à Chrisalde qui sort.*)

Vla le sac aveuc quoi j'avon fait no recrue,
Et le biau filet d'or où j'avon pri lé grue.

(*Aux trois Frères.*)

Léz aute sacs, Messieu, qu'ou reluquiais de loin,
En lieu d'or & d'arjan, n'étion plein que de foin.
I vous ressemblion : fausse & belle apparance.
Vote Père dans vous boutoit son espérance;
Il a vu dans le fond que vous ne valiais rian.
Vous revla sous sa coupe : adieu; porté vous bian.

(*Il sort.*)

GÉRONTE.

Malheureux! Je vous plains, tout ingrats que vous êtes,
Je n'ai point rassemblé tant de coups sur vos têtes.
Accusez-en des cœurs indignés contre vous,
Et touchés du malheur où vous me laissiez tous.
Allez! Je veux encor disposer en bon Père,
De ce que vous avez déposé chez mon Frère;
Ce que je vous enlève en cet heureux moment,
Suffit, & par delà, pour votre châtiment.

(*Il sort.*)

NÉRINE.

Comme dans le péché leur ame est endurcie!
Voyez si seulement un d'eux me remercie.

(*Elle sort.*)

DAMIS, *à Pasquin.*

Scélérat! Que penser de tout ce que je voi?

PASQUIN.

Qu'on vous jouoit.

VALÈRE.

Et qui!

PASQUIN.

L'Oncle, Nérine....

(*Fuyant sur la porte du logis.*)

Et moi.

VALÈRE, *courant à lui la canne levée.*

Vous en serez payés selon votre mérite.

PASQUIN, *s'arrêtant fièrement.*

Morbleu! n'avancez pas, ou je vous déshérite!

DAMIS.

Peut-on plus outrager, & de plus de façons?

ÉRASTE.

En effet, nous voilà de fort jolis garçons!

Fin du cinquième & dernier Acte.

CALLISTHÈNE,

TRAGÉDIE.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 18 Février 1730.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE.

MADAME,

VOICI un fruit de l'accueil obligeant que V. A. S. daigna faire à mon premier Ouvrage. Ainsi que, dans les champs de Mars, le Soldat sent sa valeur se ranimer à l'aspect du Prince : ainsi ma Muse, dans sa carrière épineuse, a senti redoubler son courage & son activité sous les yeux de l'auguste Princesse qui l'honore de ses regards. Mon projet, sous tout autre auspice, n'eût été qu'une pure témérité. Avoir à peindre un Héros tel qu'Alexandre, un homme que l'imagination, depuis tant de siècles, se complaît & s'habitue à placer au-dessus d'elle-même ; prétendre d'un souffle de la raison renverser ce colosse accrédité ;

& qu'à la voix du simple Philosophe, se taise un Conquérant devant qui la Vérité nous apprend que se tut le monde entier : c'étoit, pour un talent aussi peu décidé que le mien, une entreprise qui ne demandoit pas un moindre mobile que l'ardeur de mériter le suffrage de V. A. S. Cette ardeur ne m'a pas seulement enhardi ; elle m'a guidé, en me faisant soigneusement éviter les peintures molles & flatteuses d'une passion plus convenable aux grâces efféminées de la Pastorale, qu'à la majesté de la Tragédie ; & des peintures de plus, qui, n'intéressant guères qu'en séduisant, déshonorent, pour ainsi dire, & dégradent la sensibilité, un des plus beaux sentimens du cœur humain. Enfin, MADAME, animé d'une si louable ardeur, je ne me suis laissé saisir à l'enthousiasme, que sur les seules idées du vrai, du vertueux & du grand. Aussi les ressorts employés dans ce Poëme ne remueront-ils que les ames élevées ; raison qui vous le consacroit, indépendamment de l'entier dévouement & du très-profond respect avec lesquels j'ai déjà publiquement osé me dire,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur
PIRON.

effets, il me suffisoit de ne pouvoir douter de la prééminence du Tragique, pour avoir envie de tenter ce genre après l'autre, non-seulement comme le mieux accueilli, mais encore, selon moi, comme le moins difficile, & le plus à la portée de la médiocrité des talens dramatiques; la grandeur apparente des sujets suppléant en quelque manière à la petitesse du génie qui les traite; & la fiction brillante, soutenue de quelque vain apparat, étant toujours plus avantageuse à produire aux yeux de la multitude, que la vérité simple & sans ornemens.

Mais, d'un autre côté, je voyois avec quelque dégoût que cette sorte d'avantage n'ayant déjà que trop encouragé mes Devanciers, avoit étrangement multiplié nos Tragédies, dont les grands ressorts sont en assez petit nombre. Je considérai que ces ressorts même avoient, par le long usage, perdu beaucoup de leur élasticité; & que les différentes combinaisons épuisées, introduisoient nécessairement & de plus en plus dans les chants de Melpomène, une uniformité fort insipide, & devenue très-fatigante : uniformité, je le sais, qui ne laisse pas de plaire encore quelquefois; mais, hélas, pour combien de temps! Et qu'est-ce qu'une si courte durée, en comparaison de celle à laquelle aspire & doit aspirer un orgueil vraiment poétique?

En effet, notre machine tragique ne tourne guère

que sur ces trois grands pivots : *l'Amour*, la *Vengeance* & l'*Ambition*.

L'*Amour* & la *Vengeance* ne sont pourtant que deux passions fort communes, également naturelles aux plus petites & aux plus grandes ames. Les égaremens de l'amour en particulier tiennent même en tout du ridicule ou du plaisant, plus que du noble & que du pathétique. Est-il sur le théâtre du monde de plus grands jouets de la société, que les malheureux agités de cette foiblesse orageuse ? Qui ne rit de leurs altérations, de leurs inquiétudes, de leurs jalousies, & de tous leurs autres emportemens ? Ou si, dans cet état, ils excitent par hasard quelque pitié, c'en est une qui ne leur est qu'injurieuse. De-là vient que la Comédie & la Farce même, se sont mises en possession de ces personnages, comme d'une proie dévolue de plein droit à la raillerie & à la risée. Cela seul ne devroit-il pas, comme autrefois en Grece, les bannir en France aujourd'hui d'une scène, ouverte seulement à ce que nous appelons actes héroïques & grands sentimens ? D'ailleurs, que dire de cet amour, pris de son plus beau côté, qui ne soit rebattu, & que n'ayent dit & redit (un peu mieux peut-être qu'il n'eût convenu) l'élégant *Racine*, le doucereux & galant *Quinaut*, nos jolis Romanciers, & la foule innombrable de Copistes qu'ont eu ces Originaux illustres.

Il y auroit un amour tendre & sensé, dont les

malheurs vraiment dignes d'exciter la noble pitié des ames raisonnables, ne rabaisseroient point la dignité prétendue du cothurne ; ce seroit l'amour conjugal. Mais, à ce nom seul, je vois déjà rire ou sourciller, non-seulement notre folâtre Jeunesse, mais encore nos François de tous âges, maris & femmes. La délicatesse & l'aisance des mœurs ont renvoyé bien loin, & dès long-temps ont livré aux sarcasmes de Thalie cette espèce d'amour suranné ; amour très-décent, à la vérité ; amour peut-être plus doux & plus naturel que l'autre ; amour autorisé des loix divines & humaines, comme essentiel à la société ; amour dès-là qui, je ne sais pourquoi, ne peut plus être intéressant parmi nous, pas même vraisemblable. De nos jours cependant il a réussi quelquefois sur les théâtres, je l'avoue ; dans *Inès*, par exemple, dans *le Philosophe marié*, & dans *le Préjugé à la mode*. Mais observons dans les deux premières Pièces, que les mariages y sont clandestins. Sans cette petite irrégularité, qui corrige un peu la fadeur de l'amour conjugal, probablement il échouoit ; & si la troisième de ces Pièces s'est tirée d'affaire sans un pareil correctif, c'est qu'il est bien compensé, par le prodige de la rare timidité & de la tendre galanterie du mari qui redevient amant. Un autre prodige encore de l'art, c'est le dénouement de cette Pièce, qui, finissant par ce bon mari à genoux devant sa femme, finit précisé-

ment comme *George Dandin*; avec la belle différence, que ce qui fait rire dans celle-ci, fait pleurer dans l'autre : nouveau genre de parodie bien estimable & bien ingénieux !

Voilà pour l'*Amour* : passons à la *Vengeance*. Le grand *Corneille*, & quelques-uns de ses Imitateurs, n'ont pas moins épuisé le jeu des fureurs de cette odieuse passion, sans comparaison moins excusable encore que l'autre. Oui, j'ose le penser & le dire, n'en déplaise même au préjugé barbare introduit malheureusement parmi nous, sous le nom spécieux de *point d'honneur*, le Sage trouvera toujours la vengeance, si éloignée non-seulement de la véritable grandeur d'ame, mais même des premiers principes de la saine raison & de l'humanité, qu'il ne concevra jamais que la peinture un peu forte en puisse être amusante, ni même supportable à l'esprit d'un Auditoire sensé. Une imagination réglée répugnera donc toujours à rafiner (quand cela se pourroit encore) sur les motifs & sur les ressources d'une passion si détestable. Comment se plaire à multiplier, à charger les portraits d'un monstre qui devroit n'avoir jamais existé ? Ne seroit-ce pas aimer à perpétuer, en quelque sorte, ce qu'on voudroit qui fût anéanti de toute façon ?

Je ne dis rien de la *Perfidie* ni de la *Cruauté*; ce ne seroit que du tronc monter aux branches, &

descendre de la cause à l'effet; puisque ces opprobres de l'humanité sont, dans la Tragédie, les suites ordinaires des deux passions dont j'ai parlé; & qu'ils excitent si naturellement notre horreur, que, malgré le privilége étendu des Peintres & des Poëtes, cette matière, ce me semble, devroit honnêtement être interdite, du moins à ces derniers: & je crois qu'il leur siéroit très-bien de se refuser au triste talent qu'ils auroient de réussir à des sujets si rebutans.

Pour pouvoir donc être un peu neuf encore, & l'être avec quelque décence & quelque dignité, je ne vis rien de mieux ni de plus utile à produire au Théâtre, que l'*Ambition*. On sait trop ce que c'est que ce vice; & qu'il a, selon les états, sa mesure & son espèce dans tous les cœurs; mais de quelle conséquence n'est-il pas dans l'ame d'un Prince? Et jusqu'où ne l'égare pas ce desir immodéré & mal-entendu de remplir du bruit de son nom, à quelque prix que ce soit, tout l'univers & tous les temps? Foiblesse ou frénésie, qui, n'étant ni si méprisable que l'*Amour*, ni, dans un sens, si odieuse que la *Vengeance*, me paroît avoir quelque chose de moins contraire & de plus analogue à la prétendue élévation du Tragique. De plus, s'il est vrai, comme on le veut, que le Théâtre serve à purger les mœurs, entre les trois vices dont j'ai parlé, en est-il un dont il fût plus utile de les pur-

ger que celui-ci, vu que les deux autres n'intéressent d'ordinaire que le repos de quelques Particuliers, ou, tout au plus, que celui de quelques familles; au lieu que l'Ambition ne tend jamais à moins qu'à troubler la paix de l'univers entier, & qu'à flétrir la gloire de ceux qui le gouvernent, en les faisant devenir les fléaux du genre humain?

Or, de l'aveu général, ambition ne fut jamais plus active, ni plus démesurée que celle d'Alexandre. Presque au sortir du berceau, il pleure de ce que celle de son Père, en se satisfaisant, devient nuisible à la sienne. *S'il continue*, disoit-il à ceux qui lui annonçoient les victoires de Philippe, *il ne me laissera rien à conquérir.* Aussi rompt-il le frein dès le premier point de son adolescence. Dès-lors il attaque, envahit, ravage tout ce qui se trouve de pays libre sous ses pas; il ne s'arrête qu'où finit la terre habitée. Furieux de lui trouver des bornes, il a la folie de s'en plaindre aux Dieux; &, pour se venger du mauvais tour qu'ils lui jouent de ne lui laisser qu'un monde à détruire, il s'avise d'oser les attaquer eux-mêmes, en entreprenant de se faire adorer comme eux. Je le prends au moment de cette extravagance la plus signalée, & la dernière de sa vie; car la mort l'enleva peu de temps après, à la fleur de son âge, & dans les plus violens accès de cette fièvre, que le dernier soupir, à ce que l'on dit, peut seul éteindre.

Quel objet plus brillant & plus intéressant pouvois-je préſenter sur la scène héroïque & sous les yeux des Nations ? Quel plus grand exemple, & quoi de plus instructif pour tant de Rois, qui n'auront pas le bonheur de ressembler à celui, dont il plaît au Ciel de nous gratifier dans sa bienveillance !

A ce farouche orgueil, enflé du poison de la flatterie & du torrent des prospérités, j'ai cru ne pouvoir aussi rien opposer de plus frappant, que la pleine franchise d'un homme sage & d'une femme forte, du philosophe Callisthène & de sa sœur Léonide ; les deux seuls Personnages qui se trouvoient libres & indépendans au milieu d'une Cour de flatteurs & d'esclaves : tous deux citoyens de la seule ville de Grèce qui avoit refusé de concourir au projet du destructeur de l'Asie ; tous deux l'honneur de leur Patrie, de Sparte, de la ville unique & fameuse, où l'un & l'autre sexe suçoient avec le lait & conservoient jusqu'au tombeau, le sentiment de la vertu la plus âpre ; le mépris des richesses, des rangs, de la tyrannie, des tourmens & de la mort même : seul peuple que, sans l'amour de la gloire, & la peur de la honte, on auroit pu dire au-dessus de toutes les misères humaines.

La puissance effrénée & menaçante d'un côté, le pur & tranquille héroïsme de l'autre ; quel plus beau contraste ! Eh quoi ! si, comme il est vrai, les grandes images nous enflent le cœur, & nous

récréent l'ame en l'élevant, l'intime satisfaction de voir le vice, armé du plein pouvoir, gémir de son impuissance devant la vérité nue & paisible; cette satisfaction, dis-je, ne devroit-elle pas être pour le moins aussi délicieuse au Spectateur, qu'une espèce d'horreur ou qu'une vaine commisération excitée par les traits odieux de la vengeance, ou par les honteuses foiblesses de l'amour? La vive & belle émotion qu'une ame forte & courageuse sent alors à l'aspect d'une sage & mâle assurance qui foule aux pieds la force injuste & couronnée, ne devroit-elle pas, pour le plaisir, l'emporter de beaucoup sur les ébranlemens que la terreur & la pitié causent à des ames foibles ou voluptueuses?

Non, répondront, à coup sûr, nos Esprits d'habitude & de comparaison. Le Théâtre est fait pour émouvoir fortement notre ame, & y exciter la plus vive sensibilité: Or, la terreur & la pitié l'attaquent de plus près & plus vivement que ne fera jamais votre genre appelé, si l'on veut, le *genre admiratif*. Genre qui ne va guères qu'à l'esprit, comme il ne vient aussi que de l'esprit; & dans lequel en effet un Auteur semble avoir plutôt en vue l'intérêt de sa gloire, que celui de notre plaisir; tandis que, de notre côté, nous prenons, avec raison, mille fois plus d'intérêt à notre plaisir qu'à sa gloire.

Rien n'est plus juste que cette préférence: je n'en

n'en saurois disconvenir, non plus que du malheur que peut avoir ce genre, de ne vous remuer que médiocrement, parce qu'en effet il parle un peu moins au sentiment qu'à la raison: mais convenez aussi que le propre intérêt de votre plaisir exige de la variété dans les moyens qu'on emploie pour vous le procurer. Que ne fait-on pas tous les jours pour multiplier ces moyens? N'est ce pas dans la vue de les varier, qu'à *l'enjoué* qui veillissoit, la Comédie vient de substituer le *larmoyant*, ton consacré de tout temps à la seule Tragédie? Souffrez donc que la Tragédie, sans user de représailles, ose aussi se diversifier; & se diversifier en s'ennoblissant du moins, & non pas en se défigurant. Souffrez qu'étendant son terrein d'un côté, tandis qu'on lui en usurpe de l'autre, elle cultive un peu ce genre admiratif, la partie de son domaine le plus en friche, & pourtant la plus digne d'elle, &, si je puis m'exprimer ainsi, la plus Seigneuriale.

Du reste, tout ce que j'ose avancer ici en faveur du genre admiratif, ne va, comme on peut croire, qu'à vouloir justifier ma tentative; & nullement à prétendre insinuer, en aucune façon, que j'aye fait d'heureux efforts, tels que les auroit pu faire un plus digne imitateur des beaux endroits de *Pompée*, de *Nicomède*, de *Sertorius* & d'*Athalie*. En sentant, ainsi que tout autre, la nécessité qu'il y auroit, pour plaire au grand nombre, de se plier au goût

dominant, & le péril que l'on court, en le voulant plier lui-même contre lui-même; en sentant, dis-je, l'avantage assuré que le tendre & l'intéressant conserveront toujours sur l'admiratif à certains égards; je sens encore plus combien ce dernier genre est au-dessus de mes forces, le premier ne les surpassant déjà que trop, quoiqu'assurément il trouveroit dans les foiblesses de mon cœur, bien plus de ressources, que celui-ci n'en trouvera jamais dans mon esprit. Je ne relève donc ce dernier genre, que pour tâcher, en lui faisant trouver grâce aux yeux du Lecteur, de m'attirer son attention; il en maîtroit peut-être pour ce Poëme, un peu plus d'indulgence que n'en eut le Spectateur. Car le Lecteur, d'ordinaire, étant plus tranquille & plus réfléchi, est par conséquent aussi plus clairvoyant & plus équitable, qu'un Spectateur presque toujours inquiet, inappliqué, partial & prévenu. Ce ne seroit pas la première fois que le cabinet auroit cassé les Arrêts du théâtre. A la vérité, pour un Auteur qui se louera de cette sorte de révolution, mille auront à s'en plaindre; elle est bien rare telle que je la souhaite. Aussi, tous les soins que j'ai pris à corriger ma Pièce, & tous ces beaux raisonnemens de Préfaces, ne me laissent pas là-dessus dans une sécurité bien grande.

Voici maintenant le sujet de ma Tragédie, tel que me l'a présenté Justin, *Lib. XI. cap. III.*

Quippe cùm Alexander Magnus Callisthenem Philosophum propter salutationis Persicæ interpellatum morem, insidiarum quæ sibi paratæ fuerant conscium fuisse iratus finxisset; eumque, truncatis crudeliter omnibus membris, abscissisque auribus, ac naso labiisque, deforme ac miserandum spectaculum reddidisset, insuper cum cane in cavea clausum ad metum cæterorum circumferret: Tunc Lysimachus audire Callisthenem & præcepta ab eo accipere virtutis solitus, misertus tanti viri non culpæ, sed libertatis pœnas pendentis, venenum ei in remedium calamitatum dedit. Quod adeò ægrè Alexander tulit, ut eum objici ferocissimo Leoni juberet. Sed cùm ad conspectum ejus concitatus Leo impetum fecisset, manum amiculo involutam Lysimachus in os Leonis immersit; arreptâque linguâ, feram exanimavit. Quod cum nunciatum Regi esset, admiratio in satisfactionem cessit; cariorem eum propter tantæ constantiam virtutis habuit.

« Alexandre le Grand, irrité contre le Philoso-
» phe Callisthène, de ce qu'il désapprouvoit haute-
» ment qu'il se voulût faire adorer, à la façon des
» Rois de Perse, feignit de croire qu'il trempoit
» dans une conspiration formée contre lui; &, sur
» ce prétexte, non content de lui avoir fait inhu-
» mainement couper les lèvres, le nez & les oreilles,
» ainsi défiguré & mutilé, il le faisoit traîner à sa
» suite, enfermé avec un chien, dans une cage de
» fer, pour être, à son armée, un spectacle d'horreur

» & d'épouvante. Lysimaque, disciple de ce ver-
» tueux Personnage, touché de le voir languir
» dans une misère qu'il ne s'étoit attirée que par
» une louable franchise, lui fit tenir du poison qui
» le délivra de tant de tourmens & d'indignités.
» Alexandre l'ayant su, en fut si transporté de
» colère, qu'il fit exposer Lysimaque à la rage
» d'un Lion affamé. Quand ce brave homme vit
» venir à lui le monstre prêt à le dévorer, il s'en-
» veloppa le bras de son manteau, lui plongea la
» main dans la gueule; &, lui ayant arraché la lan-
» gue, l'étendit mort sur la place. Un acte si cou-
» rageux frappa le Roi d'une admiration qui le
» désarma, & qui lui rendit, depuis, Lysimaque
» plus cher que jamais ».

Je me suis bien gardé, comme on se l'imagine assez, de pousser la catastrophe aussi loin qu'elle est rapportée là. Voici donc, en deux mots, sur quel plan j'ai accommodé le sujet au théâtre.

Alexandre, flatté par *Anaxarque*, dans le projet insensé qu'il forme de se faire adorer, & furieux de ne pouvoir engager *Callisthène* à le seconder là-dessus du grand crédit qu'il a parmi les Grecs, le condamne, sur d'autres prétextes, à des supplices longs & ignominieux qui ne sont point désignés, & dont le délivre un poignard que lui apporte son ami *Lysimaque*. Telle est l'action principale.

L'intérêt de *Léonide*, Sœur de Callisthène, Amante de Lysimaque, & recherchée par Anaxarque, occasionne la mort de ce lâche Favori : c'est l'épisode.

La juste punition d'Anaxarque, ainsi que les regrets & les remords d'Alexandre vivement pénétré des dernières paroles de Calisthène expirant, indiquent le point moral qui résulte de la Pièce.

En faisant périr le Personnage vertueux auquel je prétends intéresser, j'aurois commis une faute plus inexcusable que toutes les autres, si premièrement il étoit tout-à-fait innocent. Mais il avoit à se reprocher d'être le seul Spartiate, qui, contre le gré de ses Concitoyens, avoit voulu suivre Alexandre ; faute assez grave à Lacédémone, pour y mériter un grand blâme, & blâme assez sensible à un Lacédémonien repentant, pour qu'il se dévouât lui-même à la mort. Aussi Callisthène prononce-t-il son Arrêt, en s'avouant coupable devant sa Sœur Léonide, lorsqu'elle l'exhorte à fuir avec elle, tandis qu'il le peut encore. (*Scène II, Acte V.*)

Laissez-moi,
Seul assouvir ici les cruautés du Roi ;
Et ne m'en croyez pas innocente victime.
Sparte, hélas ! n'a que trop à m'accuser d'un crime :
Contre sa volonté, la mienne m'a banni.
J'osai désobéir : j'en dois être puni.

Oui, j'ouvre enfin les yeux; j'ai cru ne servir qu'elle;
J'ai servi son Tyran : je ne suis qu'un rebelle.
D'un saint devoir mes pas se sont trop écartés;
Erreur ou crime; adieu. J'expierai tout. Partez.

Une seconde raison qui fait que cette catastrophe ne doit pas être comptée parmi les dénouemens malheureux qui renvoient le Spectateur mécontent, c'est qu'elle est moins un événement funeste, qu'une espèce de salut pour celui qui la subit; puisqu'elle le soustrait à des tourmens atroces, &, qui plus est (ou plutôt ce qui est tout pour un Lacédémonien) à la honte & à l'esclavage. Callisthène lui-même & son fidèle Ami regardant cette fin comme une dernière faveur de la Fortune, ce n'est plus à mes Spectateurs à l'envisager d'un autre œil. Quelques-uns même d'entre-eux poussèrent là-dessus les choses beaucoup plus avant qu'assurément je n'aurois voulu. Ils trouvèrent que mon Philosophe étaloit tant & de si bonnes raisons pour se tuer*, & qu'effectivement il se tuoit si à propos, que loin d'y compatir & de s'en aller mécontens, ils crurent devoir prendre part à sa satisfaction, & qu'ils l'en félicitèrent tout haut. Compliment qui fit une fâcheuse diversion, comme on conçoit bien, au sérieux de ces momens critiques. Mais voici bien

* J'avoue qu'il y avoit en cet endroit bien de la prolixité, puisque, sans rien gâter, j'ai enlevé là près de cent vers.

encore un autre événement plus fâcheux pour moi, & qui, pour n'être point du tout de mon fait, n'en acheva pas moins de me submerger à la première représentation, où, jusques-là, tout s'étoit assez bien passé. Celui-ci même, antérieur à l'autre, lui servit, pour ainsi dire, de préparatif & de véhicule.

Disons d'abord un mot de la prévention un peu trop forte où l'on est contre l'amour-propre des Auteurs, &, en particulier, contre celui des Auteurs maltraités; car je vois déjà cette prévention s'armer ici contre moi. On sait qu'elle a mis dès long-temps nos appels au rang des pures folies; & ce ne seront ni nos Rivaux, ni les *Feuilles périodiques*, qui s'aviseront jamais de nous protéger & de ramener les esprits du bon côté. Conclusion: le Public ne démord guère de son premier jugement, sur-tout, comme je crois l'avoir dit, si ce jugement est désavantageux; car, s'il est favorable, oh ceci devient différent; le Public alors est toujours tout prêt de se rétracter. Il n'y en a que trop d'exemples: l'opinion générale étant que la condamnation est toujours juste, quoique précipitée; mais non pas l'approbation. Ce Public a pourtant plus d'une fois été pris en défaut dans un cas comme dans l'autre. Il a plus d'une fois été forcé de réhabiliter le bon droit opprimé; signe évident que le hasard préside souvent à la séance; & que peu de chose par con-

séquent, y peut faire opiner du bonnet, & tout de travers. Pourquoi non? Le Hasard & le Rien dominent par-tout. Une bouffée de vent réduisit bien la flotte de Xerxès à un esquif; & les plus petits incidens du monde ont renversé les plus grands Empires. Pourquoi vouloir que ce Hasard n'ait pas aussi ses droits sur les Pièces de Théâtre; & que des Riens quelquefois ne fassent pas tomber ces Riens?

Par exemple, la *fameuse* Tragédie *inconnue*, qui commençoit par ce malheureux vers si connu:

Vous souvient-il, ma Sœur, du feu Roi notre Père?

eût-elle été, de ce premier vers jusqu'au dernier, aussi bien écrite que la *Henriade*, croit-on qu'elle n'eût pas toujours succombé, comme elle fit, sous le *fou-rire inextinguible* qu'excita subitement ce second vers riposté par un Gascon du Parterre:

Sandis! S'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Une bagatelle du même poids, &, encore un coup, imputable à tout autre qu'à moi, égaya de même ici le dénouement jusqu'à l'annonce. Le récit succinct de cette anecdote égayera la fin de ma Préface un peu moins mal-à-propos.

Le poignard qu'on présentoit alors à mon Héros *, & dont il se devoit percer, se trouva, soit par vétusté ou autrement, en si mauvais état, qu'en

* On ne le lui présente plus; lui-même l'enlève à Lysimaque, au moment qu'il veut s'en frapper.

passant de la main de Lysimaque à la sienne, le manche, la poignée, la garde & la lame, tout se sépara de façon que l'Acteur reçut l'arme pièce à pièce, & fut obligé de tenir le tout du mieux qu'il put à pleine main, tandis que gesticulant de cette main, il déclamoit pompeusement nombre de vers qui précédoient la catastrophe. Quand l'illusion théâtrale chez des François, aidée du sérieux de quelques gens sensés, pourroit tenir contre une pareille minutie, la malveillance en eût bien empêché par la manœuvre de ces esprits charitables, dont nos Parterres n'étoient alors que trop infestés. Qu'on se les rappelle, ces agréables Tumultueux, qu'a, depuis trop peu de temps, morigénés le bon ordre, ces *levriers de la satire*, si prompts à saisir les moindres circonstances risibles, à la faveur desquelles ils déconcertoient le jeu, mettoient les attentions en déroute, & faisoient avorter un succès naissant. On peut juger si la *Meute* éveillée tira bon parti du contretemps de ce maudit poignard en bloc enfermé dans la main du Déclamateur; & si les ricannemens surent bien soulever le rire, & faire éclore, par degrés, la risée générale, au fatal instant où le Comédien se poignarda d'un grand coup de poing, & jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux. Il n'y eut que le faux Moribond & moi qui ne rîmes point. Quoi qu'il en soit, cette belle huée produisit,

je crois, un effet rétroactif sur toute la Pièce, & fut peut-être le vrai coup de poignard qui tua mon pauvre Callisthène. Peut-être aussi cela seul n'eut-il pas tout l'honneur de ma défaite. La sécheresse & la gravité du sujet purent bien y être pour quelque chose. Cette Pièce, dénuée des incidens favoris, qui tournent l'esprit de nos Auditeurs à l'indulgence, & plus destituée encore du grand sublime qui devoit y suppléer, n'étoit guères de nature à pouvoir par elle-même sous ma plume, s'attendre à plus de succès. D'ailleurs l'Amour, quoiqu'ici purifié de la mollesse de celui qui s'est emparé de nos Drames Élégiaques, ne détonne-t-il pas encore un peu trop avec la haute idée qu'on nous veut donner de l'austérité des mœurs de l'ancienne Lacédémone ? Ou, tout au contraire, (on se perd à ces sortes de conjectures) trop conforme à cette austérité, un amour si sérieux & si laconique tenant déjà de la sévérité de l'amour conjugal, ne devoit-il pas naturellement révolter la galanterie Françoise & lui déplaire ? C'est à mes sages Lecteurs à décider : car il me les faut de ce rare caractère-là. Ainsi l'a prononcé du moins l'Oracle du Temple du Goût. Interrogé sur les raisons du peu de cours que venoit d'avoir cette Pièce, dont il daignoit parler assez avantageusement : *Il eût fallu*, dit-il, *pour la faire réussir, que tous les Spectateurs eussent été des* Catons *ou des* Socrates. On convien-

dra qu'il eût fallu avoir bien du bonheur pour faire ici, & par-tout ailleurs, de pareilles chambrées.

La hauteur de Léonide fut encore une singularité malheureuse : elle n'est pourtant pas une bizarrerie de mon imagination. Les Femmes de Sparte parloient pour le moins aussi haut que les Dames Romaines. Elles se piquoient même de commander aux hommes, fondées sur ce que, disoient-elles, *elles seules mettoient de vrais hommes au monde.* Nos Dames n'ont qu'à penser, qu'à parler de même; & dès-lors le *costume* ici trouvera grâce, en paroissant moins singulier.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE LE GRAND.

CALLISTHÈNE, *Philosophe de Sparte.*

LÉONIDE, *Sœur de Callisthène.*

LYSIMAQUE, *Amant de Léonide.*

ANAXARQUE, *Amoureux de Léonide.*

CRATÉRUS, *Capitaine des Gardes.*

AGAMÉE, *Lacédémonien, Ami de Callisthène.*

CHEFS *de l'armée d'Alexandre.*

GARDES.

La Scène est dans le Camp d'Alexandre, sur les bords du Jaxarte, *en* Sogdiane.

CALLISTHÈNE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Gardes.

ALEXANDRE *à Lysimaque.*

Eh bien! les Mécontens vont me voir & m'entendre;
A mon mépris pour eux reconnoître Alexandre;
Respecter mes arrêts, se taire, ou partager
Le sort du Criminel qu'ils osent protéger.
Les Grecs m'ont-ils remis une autorité vaine?
Ils sont las, disent-ils, des fers de Callisthène:
Je le suis de leur plainte; & c'est trop en souffrir:
Ils veulent le revoir; sa prison va s'ouvrir.
(*à Cratérus.*)
Que de près, Amintas éclairant les Perfides,
Fasse armer la Phalange & les Argyraspides.

Qu'Anaxarque paroisse & marche à mes côtés.
Qu'on l'avertisse. Et vous, Lysimaque, sortez.

LYSIMAQUE.

Votre gloire m'ordonne, & mon devoir exige....

ALEXANDRE.

Que vous obéissiez.

LYSIMAQUE.

Seigneur....

ALEXANDRE.

Sortez, vous dis-je;
Callisthène est coupable: en douter aujourd'hui,
C'est oser me le croire, & l'être plus que lui.

LYSIMAQUE.

Punissez donc, Seigneur, ma criminelle audace!
Que j'obtienne son sort, n'obtenant pas sa grâce.
Si le croire innocent, c'est offenser mon Roi,
Personne n'est ici plus coupable que moi.

ALEXANDRE.

Lysimaque!

LYSIMAQUE.

Oui, Seigneur; privez-moi d'une vie
Que peut aussi bientôt flétrir la calomnie!
Je n'oserois survivre à l'Innocent proscrit:
Et le jour m'est à charge où la Vertu périt.

ALEXANDRE.

Ainsi donc la Vertu gémit sous ma puissance?
Et je suis un Tyran qui proscrit l'Innocence?

LYSIMAQUE.

Se jetant aux pieds d'Alexandre.

Eh, Seigneur! l'Imposteur, de sa perfide voix,
N'a-t-il jamais surpris la justice des Rois?

ALEXANDRE.

Examinons donc mieux si la mienne a pu l'être:
Levez-vous. Je vous parle en ami plus qu'en maître;
Et suis de votre estime encore assez jaloux,
Pour craindre de paroître injuste devant vous.
Ai-je légèrement condamné Callisthène?
Du Trône mille fois sa liberté hautaine
N'a-t-elle pas en moi blessé la majesté?
A ma gloire, à mes jours n'a-t-il pas attenté?

LYSIMAQUE.

Callisthène, Seigneur? Lui de qui la sagesse
Fut de tout temps l'exemple & l'honneur de la Grèce!
Callisthène, qui seul de ses Concitoyens,
A vos jours glorieux consacra tous les siens!
Rappelez-vous le temps où ce grand Personnage
Vint à votre valeur rendre un premier hommage.
Ne reconnoissant point de maître ni d'égaux,
Sparte avoit refusé de suivre vos drapeaux,
Lui seul désavoua hautement sa Patrie;
Par ce refus honteux la réputa flétrie;

Et, du jeune Alexandre annonçant la grandeur,
Devança le retour de votre Ambassadeur.
On n'oubliera jamais cette heureuse entrevue,
Où votre ame parut si noblement émue.
En digne Spartiate il s'offrit devant vous,
Aussi respectueux, mais plus libre que nous.
« Sur l'Orient, dit-il, ton Sceptre va s'étendre;
» Moi, je viens conquérir le grand cœur d'Alexandre.
» Je vous le livre, Ami; ne m'abandonnez pas,
(Lui répondites-vous, le serrant dans vos bras)!
» Que ne peut le courage aidé de la sagesse?
» Venez de vos conseils secourir ma jeunesse;
» De Sparte, dans ma Cour, introduisez les mœurs;
» Et loin de moi sur-tout repoussez les Flatteurs.
Vous parliez sans détour; il fut sans défiance.
Vous en savez l'effet: tandis que la vaillance,
Du triomphe en tous lieux vous acquéroit l'honneur.
Du Héros, de vous-même, il vous rendoit vainqueur.
Souvent d'une si belle & si rare victoire,
Votre aveu devant nous lui rapporta la gloire.
Et c'est lui qu'on accuse & que vous soupçonnez!
Lui qu'on charge de fers, & que vous condamnez!
Ah! précipitez moins la perte irréparable
D'un homme qui vous fut si cher, si vénérable!
Vous touchez au moment d'un regret éternel.
Puisque je le défends, il n'est pas criminel.
D'un homme que nos Grecs, que tant de Peuples vant.
Ne croyez pas qu'ainsi les vertus se démentent;
Et ne démentez pas vous-même un si grand cœur,
Qui

Qui de tant de vertus étoit l'admirateur !
Peut-être Hermolaüs, ou quelqu'un des Complices
Vous l'a rendu suspect au milieu des supplices ;
Mais, Seigneur, un Coupable immole en ces momens
La vertu la plus pure à l'horreur des tourmens.

ALEXANDRE.

Non, j'en ai vainement tenté la violence.
Les Conjurés pour lui sont morts dans le silence.

LYSIMAQUE.

Quel indice évident l'aura donc condamné?

ALEXANDRE.

Me le demandez-vous ? Leur silence obstiné,
Leur sacrilége audace à m'accabler d'injures ;
Leur courage à braver la mort & les tortures,
Plutôt que de livrer à mon juste courroux
Le Zélateur outré qui les séduisit tous.
Oui, quand Lacédémone eut mérité ma haine,
Je sais qu'avec bonté je reçus Callisthène ;
Que, voulant approcher la vérité de moi,
Il me plut d'égaler le Philosophe au Roi.
Mais qu'il s'aveugle moins de l'orgueil qui le flatte.
Ce fut le rang du Sage, & non du Spartiate.
Comme le moindre Grec, s'il nuit à mes projets,
Le Spartiate tombe au rang de mes Sujets :
Un Spartiate enfin n'est qu'un homme ordinaire,
Que je n'épargne point, dès qu'il est téméraire.

Et tel est celui-ci. Que n'a-t-il point osé ?
Jusqu'où de sa faveur n'a-t-il pas abusé ?
Sa franchise avec moi dégénère en outrage ;
Elle n'est plus en lui qu'une fierté sauvage,
Qu'une férocité qu'il aime à signaler,
Et dont l'excès en tout cherche à me ravaler.
Son éloquence, au gré de son fougueux génie,
Se déchaîne en public contre la tyrannie ;
Trace de faux portraits, dont l'art séditieux
Sur moi plus d'une fois a fait tourner les yeux.
Vous l'avouerai-je enfin ? Mon orgueil en soupire:
Grecs, Macédoniens, tout me blâme & l'admire ;
C'est lui qui règne ; & moi, je n'ai plus que l'affront
De me voir enlever tous les cœurs qu'il corrompt.
Vingt Conjurés imbus de ses fausses maximes,
En meurent aujourd'hui les coupables victimes.
J'ai vu ces Furieux (je vous l'ai déjà dit)
Dans leurs derniers soupirs exhaler son esprit.
Leur animosité, leurs discours, leur silence,
Tout déceloit la source où puisoit leur licence.
Et sur un faux rapport je me serois trompé ?
Non, non ! Dans le complot Callisthène a trempé.
Et cet esprit d'ailleurs qu'à tous il communique,
Cette séduction n'est pas son crime unique.
De plus d'un attentat l'insolent s'eſt noirci ;
Et l'avis qui m'engage à le penser ainsi,
Se trouve soutenu d'une forte apparence.
Sparte remue ; Agis prépare, en mon absence,
Contre la Macédoine, & la flamme & le fer ;

Déjà même sa marche alarme Antipater.
Le perfide ici n'est, à ce que l'on soupçonne,
Que l'espion d'Agis & de Lacédémone.
C'en est trop à la fois; ne m'en parlez donc plus;
Vous tenteriez pour lui des efforts superflus:
Ou, si vous le voulez dérober au supplice,
Implorez ma clémence & non pas ma justice.

LYSIMAQUE.

Un homme tel que lui, blessé du seul soupçon,
N'accepte pas la vie à titre de pardon;
Et vouloir l'y forcer, c'est vouloir qu'on le pleure.

ALEXANDRE.

Je ne dis que ce mot: qu'il fléchisse, ou qu'il meure.

LYSIMAQUE.

Il ne fléchira point: il mourra. Mais, Seigneur,
(*Sortant d'un air furieux.*)
Ce fer auparavant me percera le cœur.

ALEXANDRE, *le retenant.*

Lysimaque, arrêtez!

LYSIMAQUE.

Ma douleur est trop vive!

ALEXANDRE.

Vous m'osez résister?

LYSIMAQUE.

Que je meure, ou qu'il vive!

ALEXANDRE.

Gardes! Qu'on le désarme *. Il suffit; laissez-nous.

LYSIMAQUE.

Vous n'avez donc pour moi ni pitié ni courroux?

ALEXANDRE.

Alexandre vous aime, & n'est point un Barbare.
Mon cœur se sent touché d'une amitié si rare.
Par égard pour des nœuds si tendres & si forts,
L'Ami d'Ephestion pardonne à vos transports.
L'intérêt dont m'occupe une tête si chère,
Se réveillant en moi, ralentit ma colère;
Je suspendrai le cours de mes inimitiés.
Mais, Lysimaque, avant que vous en profitiez,
Trop de prévention vous aveugle peut-être:
Ne rougiriez-vous pas de parler pour un traître?
Pensez-y mieux: puis-je être en repos sur sa foi?

LYSIMAQUE.

Mais vous-même, Seigneur, que pensez-vous de moi?

ALEXANDRE.

Que vous avez le cœur vertueux & sensible;
Que vous brûlez pour moi d'un zèle incorruptible;
Et qu'à ce dévouement sans réserve & sans fard,
Le Prince & la Personne également ont part.

* On lui ôte son épée.

LYSIMAQUE.

Eh bien ! ces sentimens dont votre Cour est pleine,
Comme d'elle & de moi, sont ceux de Callisthène;
Il a, par-dessus nous, l'art de les inspirer,
D'y savoir affermir, de vous faire adorer;
Il consacre à ce soin ses veilles & sa vie.
Voilà de qui l'on veut que mon Roi se défie !

ALEXANDRE.

Mais enfin quelle excuse à sa témérité ?
Faut-il que ce qu'en lui l'on nomme austérité,
Jusqu'à l'irrévérence impunément s'écarte ?
Qu'il m'ose contredire en tout ?

LYSIMAQUE.

Il est de Sparte.
Qui sort de cette école à feindre est mal instruit;
Mais le vrai zèle éclate où la vérité luit.
Eh! daignez supporter, Seigneur, une rudesse
Qui n'est telle souvent que par trop de sagesse !
Assez de Courtisans, rampans adulateurs,
Laissant vos intérêts, pour ne veiller qu'aux leurs,
Sous un air de vertus vous déguisent les vices,
Et de fleurs sous vos pas couvrent les précipices:
N'éteignez pas, Seigneur, sans vous bien consulter,
Le seul flambeau qui peut vous les faire éviter.

ALEXANDRE.

Qu'il s'observe donc mieux: faites qu'il s'accoutume
A mêler ses conseils d'un peu moins d'amertume;

Qu'un respect attentif à les assaisonner,
Lui mérite, en un mot, l'honneur de m'en donner.
Enfin, qu'il vous imite; &, soit justice ou grâce,
A ce prix je lui rends mon estime & sa place;
Me fie à vos discours, &, m'en laissant toucher,
De ma Personne encor veux bien le rapprocher.
Qu'il reparoisse. Mais, dès ce jour, qu'il commence
A signaler son zèle, ou du moins sa prudence!
Ce jour (pour votre Ami jour d'horreur ou de paix)
Il m'est plus odieux, ou plus cher que jamais.
Je ne m'explique pas maintenant davantage;
Aujourd'hui je l'éprouve enfin. Voyons l'usage
Qu'il fera du retour de ses premiers honneurs,
Et de ce grand pouvoir qu'il a sur tous les cœurs.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE, ANAXARQUE, GARDES.

ALEXANDRE.

ANAXARQUE, partez. Qu'ainsi que par moi-même
Sparte apprenne par vous ma volonté suprême.
Un reste de bonté retient mon bras vengeur.
Du Nil & de l'Euphrate Alexandre vainqueur
Peut, la foudre à la main, repasser le Bosphore.
De Thèbe, aux yeux des Grecs, la cendre fume encor.

Que Sparte, en vous voyant, par un prompt repentir,
D'un traitement pareil songe à se garantir.
Amenez, pour garants d'une foi peu certaine,
Avec un des deux Rois, la Sœur de Callisthène...

LYSIMAQUE.

Léonide !

ALEXANDRE.

Elle-même. Elle me répondra
De ce que désormais ce Peuple entreprendra.
Je sais que son Pays l'écoute & la révère.
J'ai des raisons encor qui regardent son Frère.
Allez; &, dès demain, abandonnant ces lieux,
Ne représentez plus qu'un Roi victorieux.

SCÈNE III.

ANAXARQUE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

ANAXARQUE triomphe; on le voit à la joie
Qu'il témoigne à voler où son Maître l'envoie.
Il bénit la rigueur de cet ordre fatal
Qui semble consommer le malheur d'un rival.
Il auroit dû songer qu'encor que tout lui rie,
La faveur à la Cour à chaque instant varie;
Et qu'au fragile honneur d'un poste si glissant,
Tel s'élève aujourd'hui, qui demain en descend.

ANAXARQUE.

Pour être moins en butte à ce revers funeste,
Je remplirai mon poste en Courtisan modeste;
Et, dès les premiers pas, je plains, dans cet esprit,
Votre Ami malheureux dont l'exemple m'instruit.

LYSIMAQUE.

Arbitre de son sort, & du vôtre peut-être,
Mon Ami redevient celui de votre Maître;
Et dans le même rang qui fit tant de jaloux,
Il va revoir tomber la Cour à ses genoux.
Ne vous alarmez pas; je promets de lui taire
La joie où vous nagiez, dans l'espoir du contraire.
De semblables rapports seroient mal adressés;
Et son bonheur me venge, & vous punit assez.

ANAXARQUE.

Tel est le cœur humain: qu'il aime ou qu'il haïsse,
De la prévention il passe à l'injustice.
Je plaignois Callisthène; &, d'un œil satisfait,
De vos louables soins je vois l'heureux effet.
Quant à cette ambassade où mon Maître m'envoie,
Si je vous ai paru l'accepter avec joie,
L'émotion naissoit d'un sentiment bien doux;
Et, pour vous en convaincre, il faut m'ouvrir à vous.
L'Amour, plus que le Prince, ordonne que je parte;
Moins Ministre qu'Amant, je brûle d'être à Sparte;
J'y vole en bénissant l'ordre & le choix heureux
Qui me font un devoir du comble de mes vœux.

LYSIMAQUE.

Et quelle est la Beauté que votre cœur adore?
J'ai mes raisons. Son nom, de grâce?

ANAXARQUE.

Je l'ignore.
Apprenez seulement comme au fond de mon cœur
L'amour le plus ardent lança le trait vainqueur.
Quand de Persépolis méditant la conquête,
Tous les Grecs eurent mis Alexandre à leur tête;
C'est moi qui, de sa part, aux bords de l'Eurotas,
Demandai les secours que nous n'obtînmes pas.
Le jour que je quittai cette Ville orgueilleuse,
Que les loix de Lycurgue ont rendu si fameuse,
La Jeunesse intrépide y célébroit des jeux,
Dont le prix disputé reste au plus courageux.
Je m'approchai du Cirque; & j'y vis la vaillance,
Par la témérité s'annoncer dès l'enfance.
J'admirai quelque temps ces Élèves de Mars;
Mais un autre spectacle attacha mes regards.
La plus tendre moitié de l'espoir des familles,
Tout ce que Sparte avoit de rare entre ses Filles,
La couronne à la main, assistant au combat,
Y brilloit à l'envi du plus naïf éclat.
On veut être invincible aux yeux de ce qu'on aime;
Et de Lycurgue ainsi la sagesse suprême
Voulut que la Beauté triomphante en ce jour,
Allumât le courage en inspirant l'amour.
D'inutiles atours ne brilloient point sur elles;

Il auroient avili leurs grâces naturelles :
La simple Modestie étoit leur vêtement,
Et l'austère Pudeur leur unique ornement.
Quelle ame à cet aspect ne se fût pas émue !
Parmi ces beaux objets où s'égaroit ma vue,
J'en vis un qui bientôt fixa par ses attraits,
Mes yeux, pour un moment, & mon cœur pour jamais.
Celle qu'au même lieu ramenèrent nos armes,
La Fille de Tindare, Hélène, eut moins de charmes.
Plein d'un feu jusqu'alors à mon cœur inconnu,
Passionné, ravi, rien ne m'eût retenu ;
J'allois, fendant la presse, en amant téméraire,
Par un aveu public, l'offenser ou lui plaire ;
Quand du Peuple attentif la soudaine clameur
Marqua la fin des jeux, par le nom du Vainqueur.
La foule se disperse & m'entraîne avec elle ;
Aux soins d'un prompt retour mon devoir me rappelle :
J'y pourvois, & je pars, sans pouvoir être instruit
Du nom de la Beauté dont l'image me suit.
J'espérois l'effacer ; mais, Dieux ! qui l'eût pu croire ?
Le temps de plus en plus la grave en ma mémoire ;
Plus je veux l'oublier, plus je crois la revoir.
L'absence, la raison, jusqu'à mon peu d'espoir,
Tout n'est qu'un aliment au feu qui me consume.
Ce feu plus que jamais aujourd'hui se rallume ;
Et je retourne enfin, loin qu'il soit amorti,
Plus amoureux cent fois que je ne suis parti.
Vous voyez, Lysimaque, en cet aveu sincère,
Ce qu'a d'heureux pour moi mon nouveau ministère :

De celle que j'adore il rapproche mes soins;
Peut-être ils lui plairont; je la verrai du moins;
Mes regards enchantés justifieront l'idée
Que, depuis si long-temps, mon ame en a gardée;
Et de ce plaisir seul suffisamment charmé....
Mais, je vous parle en vain, si vous n'avez aimé!

LYSIMAQUE.

Personne mieux que moi ne conçoit votre joie.
Devant votre pareil votre cœur se déploie.
Également épris du plus constant amour,
Je me dois & me vais déclarer à mon tour.
Sachez....

ANAXARQUE.

Une autre fois. Cratérus nous aborde.
Dès long-temps entre nous on jeta la discorde;
Et des ressentimens à la Cour trop communs,
Nous rendroient en ces lieux l'un à l'autre importuns.

SCÈNE IV.

CRATÉRUS, LYSIMAQUE.

CRATÉRUS.

LE perfide Anaxarque a-t-il l'ame assez vaine,
Pour oser approcher l'ami de Callisthène?
Et fier d'une faveur prête à nous perdre tous,
Est-ce pour nous braver qu'il se présente à vous?

LYSIMAQUE.

Non, mon cher Cratérus; Anaxarque s'excuse:
Il m'assure, & je crois....

CRATÉRUS.

Croyez qu'il vous abuse.
Du moindre voile ainsi le crime revêtu,
Trompe l'œil indulgent de la simple vertu.
Comme vous autrefois, jeune & sans défiance,
Je payai ce tribut à l'inexpérience;
Mais le vieux Courtisan sait lire au fond des cœurs.
Anaxarque, il est vrai, n'est pas de ces Flatteurs
Dont la louange outrée, à celui qu'on encense
Paroît moins, s'il est sage, un tribut qu'une offense;
Celui-ci se glissant par de plus sûrs détours,
Plaît par des actions plus que par des discours.
Instigateur adroit du pouvoir arbitraire,
D'autant plus dangereux qu'il est moins téméraire,
Il s'abstient prudemment de lui rien proposer;
Mais l'approuvant en tout, l'engage à tout oser.
Ce pouvoir sévit-il au gré de l'imposture;
Est-il prêt d'opprimer la vertu la plus pure;
Il fait taire pour elle un crédit circonspect,
Sans rougir d'appeler ce silence un respect,
Quand ce n'est qu'un grossier, qu'un indigne artifice
Pour laisser le champ libre & plaire à l'injustice;
Pour travailler sous-main à son propre bonheur,
Au risque de livrer son Prince au déshonneur.
Du Traître cependant la commode bassesse

Fait dans l'intégrité sentir de la rudesse ;
Gagne la confiance, &, l'ayant tout à soi,
Rend l'approche du Sage insupportable au Roi.
Du grand Homme accusé d'une odieuse trame,
Il n'est pas, dira-t-il, le délateur infame ;
Je le veux : mais du Juge il gouverne l'esprit ;
Sa voix seule écoutée, ou l'appaise, ou l'aigrit :
Que pour l'innocent donc elle se fasse entendre ;
Qu'il éclaire, combatte, ou fléchisse Alexandre :
Autrement, quoi qu'il puisse alléguer aujourd'hui,
Si Callisthène meurt, je ne m'en prends qu'à lui.

LYSIMAQUE.

Qu'importe qu'un respect faux ou vrai le retienne,
Si ma franchise agit au défaut de la sienne ?
Par mes soumissions Alexandre amolli,
A révoqué l'Arrêt dont nous avons pâli.

CRATÉRUS.

Eh ! je le sais. Au bruit de la Phalange armée,
De Chefs & de Soldats une troupe alarmée,
Espérant l'adoucir, se venoit joindre à vous.
Vous seul vous aviez fait plus qu'ils n'auroient fait tous :
C'est ce que nettement il leur a fait entendre.
Mais qui ne voit du reste à quoi l'on doit s'attendre,
Et que cette bonté prête à se démentir,
N'a suspendu le coup que pour l'appesantir ;
Elle agit dans l'espoir de quelque complaisance
Qu'exigera l'abus de la pleine puissance,
Et que n'aura jamais votre Ami vertueux.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSIMAQUE, CRATÉRUS.

CRATÉRUS.

DISSIPEZ des frayeurs & vaines & nuisibles,
Ou déguisez les mieux sous des dehors paisibles.
Callisthène, Seigneur, va paroître en ces lieux;
Voulez-vous l'embrasser, le trouble dans les yeux?
S'il soupçonnoit qu'encore à la merci d'un Maître,
Il n'est libre qu'autant qu'il osera peu l'être;
Sa patience à bout, son courage indigné,
Rapprocheroient bientôt le danger éloigné.
Songez, pour vous montrer sous un front plus tranquille,
Qu'Anaxarque entreprend un voyage inutile;
Que la foudre en ses mains ne fera qu'un vain bruit;
Et que notre émissaire est parti bien instruit.
Et depuis quand d'ailleurs, craintive, obéissante,
Sparte écouteroit-elle une voix menaçante?
La même voix en vain mendia son secours;
Sparte y fut sourde alors, & le sera toujours.
Outre l'appui d'Agis, & de plus d'un Éphore,
Léonide a pour elle un Peuple qui l'adore;

LYSIMAQUE.

Un bruit si répandu peut-il être un mystère?
Tout le Péloponèse, instruit depuis deux mois,
A notre gré, près d'elle, a-t-il été sans voix?
Combien de fois, hélas! lisant dans sa pensée,
D'un juste effroi mon ame a-t-elle été glacée?
Combien de fois mes yeux ont-ils craint de la voir?
Anaxarque sans vous devenoit mon espoir;
J'allois l'intéresser.... pour moi.... pour Léonide....

CRATÉRUS.

Vous versiez vos secrets dans le sein d'un perfide.

LYSIMAQUE.

Par un aveu sincère il m'avoit rassuré.

CRATÉRUS.

Venez, venez; le Ciel m'aura mieux inspiré.

LYSIMAQUE.

Hâtons-nous; faisons donc embarquer Agamée.
Que par lui le premier Sparte soit informée
Des fureurs d'Alexandre, & de l'affreux danger
Qu'en venant, Léonide auroit à partager.

Fin du premier Acte.

Et bientôt, voulant voir le monde à ses genoux,
Mettra le même espace entre le Gange & nous.
Roxane cependant, au sein de la Perside,
Doit près d'elle, dit-on, retenir Léonide;
Et nous ne partions pas qu'elle ne fût ici:
L'ayant donc pu revoir, & m'éloignant ainsi,
Concevez mes regrets & ma douleur mortelle;
J'étois à Léonide, en me séparant d'elle;
Je partirois l'époux d'un objet si chéri.
Car enfin, quoi qu'on dise, elle n'eût point péri;
Sa présence eût du Roi désarmé la colère.
Elle eût été l'appui, le salut de son Frère.
Que ne peut la sagesse unie à la beauté?
Les plus cruels n'ont-ils que de la cruauté?
Et quand de l'astre ici contraire à l'innocence,
Son aspect n'auroit pu corriger l'influence,
Tout mon sang, pour eux deux, devant elle eût coulé,
Et du moins à ses yeux je me fusse immolé.
A la perdre, en un mot, rien n'a dû me contraindre.
Exempt de ma foiblesse étoit-ce à vous à craindre?
Nous voilà condamnés à ne plus nous revoir;
Eh! c'est le seul malheur qu'il eût fallu prévoir.

CRATÉRUS.

Ce qu'eût prévu bien moins un Ami qui vous guide,
C'est qu'il eût pu vous nuire, en servant Léonide.
Mais tel est des Amans l'esprit irrésolu.
Je n'ai fait, après tout, que ce qu'il vous a plu;
Pourquoi s'en prendre à moi de nos terreurs soudaines

Les vôtres, ce me semble, ont précédé les miennes.
Votre cœur, disiez-vous, en fut cent fois glacé.

LYSIMAQUE.

Oui; mais, je le répète, elles avoient cessé,
Quand vous êtes venu tout-à-coup me les rendre,
Exagérant si fort les fureurs d'Alexandre,
Et me peignant...

SCÈNE II.

LYSIMAQUE, CRATÉRUS, AGAMÉE.

CRATÉRUS.

QUE VOIS-JE? Agamée! Est-ce vous?
Vous que la voile avoit emporté loin de nous!
Quelle disgrâce donc auriez-vous éprouvée?

AGAMÉE.

Léonide, Seigneur...

LYSIMAQUE.

Eh bien?

AGAMÉE.

Est arrivée.

LYSIMAQUE.

Arrivée! Ah! courons au-devant de ses pas!
Sauvons-la! Qu'elle fuie, & ne se montre pas!

AGAMÉE.

Seigneur, il n'est plus temps : tout vole au-devant d'elle.
Et le Roi maintenant en apprend la nouvelle.
Je l'ai vue au moment qu'avec rapidité,
Du Jaxarte à la mer j'allois être porté.
Pour courir des premiers m'offrir à son passage,
En vain j'ai promptement regagné le rivage ;
De nos Soldats campés au pied de ces remparts,
Ses habits à la Grecque ont frappé les regards.
Des Chefs l'ont reconnue, & l'un d'eux l'a nommée.
Le bruit en un instant s'en répand dans l'armée ;
On l'approche, on l'entoure, on l'admire, on la plaint ;
Pas un n'ose l'instruire, & chacun se contraint.
Mais ce mystérieux & lugubre silence
Ne sert qu'à redoubler sa vive impatience :
Et, présageant des maux qui ne sont que trop vrais,
Lui fait précipiter ses pas vers ce Palais.

LYSIMAQUE *voulant sortir.*

C'est pour y signaler l'amitié fraternelle,
Par quelque trait funeste & pour nous & pour elle !

CRATÉRUS *le retenant.*

Calmez auparavant le trouble où je vous voi.
Elle n'est pas sans doute encore auprès du Roi.
Courez à sa rencontre : allez, cher Agamée ;
Quel que soit le courroux dont elle est animée,
Obtenez d'elle, avant tout éclaircissement,
Que Lysimaque ici l'entretienne un moment.

SCÈNE III.

LYSIMAQUE, CRATÉRUS.

LYSIMAQUE.

SA fierté va tout perdre : hélas ! qu'à son approche,
Vous êtes bien vengé d'un injuste reproche !
L'extrémité m'éclaire ; & le danger présent
Lève d'un fol espoir le bandeau séduisant.
Jouissez, Cratérus, de toute ma foiblesse.

CRATÉRUS.

Ne songez qu'à la vaincre ; & pour moi je vous laisse,
Pour aller disposer son Frère à la douceur,
Et faire que lui-même y dispose sa Sœur.
Retenez cependant sa colère enchaînée ;
Et ne l'entretenant que de votre hymenée....

LYSIMAQUE.

L'entretien sera court. Près d'elle un mot suffit.
Eh ! des Femmes de Sparte oubliez-vous l'esprit ?
Leurs bouches & leurs cœurs voués à la sagesse,
De l'amoureux langage ignorent la mollesse ;
Et leur feu vertueux s'exprimant sans détours,
Permet peu qu'on s'étende en frivoles discours.
Bientôt ses questions sauront donc me confondre.
Sur l'état de son Frère ayant à lui répondre...
Que dire ?

CRATÉRUS.

Qu'elle ignore au moins, ainsi que lui,
Qu'Alexandre menace & l'éprouve aujourd'hui.
Cette épreuve, après tout, peut n'être pas funeste:
Le danger est douteux; il seroit manifeste.
Flattez-la, flattez-vous. Adieu. Je l'apperçois.

SCÈNE IV.

LÉONIDE, LYSIMAQUE.

LÉONIDE.

AH! Seigneur!

LYSIMAQUE.

Ah! Madame! Est-ce vous que je vois?
De cet heureux prodige instruit par Agamée,
Je ne l'en osois croire; & mon ame charmée...

LÉONIDE.

Rendez d'abord le calme à mon cœur indigné:
Callisthène vit-il?

LYSIMAQUE.

Il vit; il a régné,
Et peut régner encor, s'il veut, sur Alexandre.

LÉONIDE.

Ne m'en dites pas plus que je veux en entendre.
Il vit: mais est-il libre?

LYSIMAQUE.

Aussi libre que vous ;
En état de jouir du destin le plus doux.

LÉONIDE.

Pourquoi donc ces regards d'une foule éperdue
Qui m'évite, se tait, ou soupire à ma vue ?

LYSIMAQUE.

L'Armée ignore encor un si prompt changement :
Votre arrivée en marque & l'heure & le moment.
Les Destins las enfin d'opprimer l'innocence,
Ou plutôt ce que d'eux exige une présence
Qui du bonheur par-tout doit être le signal,
Relève Callisthène, & confond son Rival.
De ce moment enfin la calomnie expire,
Et la vertu triomphe.

LÉONIDE.

Il suffit : je respire.
Maintenant de nos feux qu'il s'agisse un instant ;
Je crois, comme le mien, que le vôtre est constant.

LYSIMAQUE.

Vos attraits sur les cœurs ont-ils une puissance
Qu'affoiblissent jamais ni le temps ni l'absence ?
N'en doutez point ; le mien de sa fidélité
A fait toute sa gloire & sa félicité.
J'atteste...

LÉONIDE.

Je n'en veux de garant que moi-même;
Je crois que vous m'aimez, parce que je vous aime.
Revenons donc, Seigneur, à l'intérêt commun.
Peignez-moi nos malheurs, sans en omettre aucun.
A-t-on pu menacer la liberté, la vie
D'un Sage dont on sait que Sparte est la patrie?
Et se dissimuler dans un tel attentat,
Qu'un Citoyen pareil égale un Potentat?
Ne me déguisez rien: d'où nous vient cette injure?
Parlez; de quel forfait, la hardie imposture
Osa-t-elle à mon frère imputer la noirceur?
Quels sont ses ennemis? Quel eſt son défenseur?
Etrange récompense, hélas! de ses services,
Et du plus signalé de tous les sacrifices!

LYSYMAQUE.

Ce mortel, le plus grand que votre ville ait eu
N'a d'autres ennemis que ceux de la vertu;
Nous rendons à la sienne un hommage unanime;
On l'aime, on le respecte: & voilà tout son crime.
Aux piéges d'un rival envieux de son sort,
Cet amour, ces respects ont servi de ressort.
Du Roi, que le courroux trop aiſément enflamme,
Anaxarque a d'abord ébranlé la grande ame,
En lui faisant penser qu'on usurpoit ses droits;
Que régner sur les cœurs, c'est dépouiller les Rois,
Partager avec eux leur plus noble avantage,
Et même aller toujours plus loin que le partage.

A ces traits venimeux s'est joint plus d'un malheur.
D'un complot criminel, Hermolaüs auteur,
Osant de la vertu prendre le ton sévère,
A, pour modèle au Roi, proposé votre frère.
Des faux bruits, là-dessus répandus à dessein,
Lacédémone armée, un Conquérant enfin
A qui d'un fol encens le flatteur est prodigue,
Et que d'un sage ami l'austérité fatigue,
De concert, contre nous, tout cela s'unissant,
A côté du coupable avoit mis l'innocent.
C'en étoit fait. Le Sage & de Grèce & de Sparte
Signaloit par sa mort les rives du Jaxarte;
Le Roi, dans sa colère en prononçoit l'Arrêt;
On lioit la victime & le fer étoit prêt.....
Vous frémissez. Je fais un récit trop fidèle.....

LÉONIDE.

C'étoit à ma prière, & je la renouvelle.

LYSIMAQUE.

Les miennes & mes pleurs étant donc sans pouvoir,
Je n'ai plus pris d'avis que de mon désespoir.
J'allois me délivrer d'une importune vie:
Le Roi s'est opposé lui-même à ma furie,
Et de la sienne alors un peu moins possédé,
Il a daigné m'entendre & m'a tout accordé.
Tout a repris, dès-là, sa place légitime;
L'Envie est retombée aux pieds de sa victime;
Et l'estimable objet de sa lâche fureur,

Du pied de l'échafaud, remonte à la faveur.
C'est à l'amitié seule ici qu'on attribue
Un désespoir auquel cette victoire est due:
Mais l'amour, je l'avoue, eut part à mes transports.
Ce frère, autant qu'à moi, vous est cher; &, dès-lors,
Vivement pénétré des atteintes mortelles
Dont vous alloient frapper de si tristes nouvelles,
Je voulois m'épargner de plus funestes coups,
Et mourir avec lui, pour mourir avant vous.

LÉONIDE.

Mon sang, en arrosant & l'une & l'autre cendre,
D'un opprobre de plus eût couvert Alexandre.
De vos soins, notre vie est donc l'heureux effet:
Égalons, s'il se peut, le salaire au bienfait.
Ma main ne suffit pas: l'amour qui la présente,
Pour acquiter la sœur, satisfait trop l'amante:
Un autre prix plus beau, c'est que, malgré ses loix,
Je vous apprends que Sparte applaudit à mon choix.
Sparte qui, dans la peur que sa vertu ne change,
D'aucun sang étranger ne souffre le mélange,
Se relâche pour vous, veut bien vous excepter,
Vous juge digne d'elle, & va vous adopter.
Peut-être on dénieroit, même au fils de Philippe,
L'honneur où Lysimaque aujourd'hui participe.
Que de cet honneur donc, & du don de ma main,
Le Héros & l'Amant bénissent le Destin;
Et puisse votre amour trouver dans sa victoire,

Le degré de bonheur qu'y doit trouver la gloire !
Reste à l'aveu d'un frère (aveu qui vous est sûr)
De couronner un feu si fidèle & si pur.
Qui l'arrête ? Ou plutôt qui me retient moi-même ?
Contentez d'une sœur l'impatience extrême :
Du lieu qui me le cache, ouvrez-moi les chemins ;
Je veux toucher les fers qui tombent de ses mains,
En baiser la première & la place & la marque,
Insulter, par ma joie, au dépit d'Anaxarque....
Allons, cher Lysimaque ; &, sans l'attendre ici,
Courons....

LYSIMAQUE.

Il vous prévient, Madame ; & le voici
L'élite de nos Chefs le suit & l'environne ;
Et vous voyez le rang que sa vertu lui donne.

SCÈNE V.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Chefs de l'Armée d'Alexandre.

LÉONIDE.

Où nous retrouvons-nous, ô mon frère !

CALLISTHÈNE.

Ma sœur,
De nos embrassemens suspendons la douceur ;

Et souffrez que j'achève ici de rendre grâce
A ces braves Guerriers qu'a touchés ma disgrâce.
Allez, nobles amis de l'innocence aux fers,
Ne vous souvenez plus des maux que j'ai soufferts.
C'est à mes délateurs à rougir d'une injure,
Que votre désaveu répare avec usure.
Retirez-vous; allez, vous dis-je; & privez-moi
Des traits d'une amitié suspecte à votre Roi.

SCÈNE VI.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, LYSIMAQUE.

CALLISTHÈNE.

Vous qui sauvez des jours que l'imposture attaque.
Embrassez votre ami, généreux Lysimaque.
Si ma sœur est un bien digne de vous flatter,
Je suis libre; elle arrive; elle peut m'acquiter.

LYSIMAQUE.

Mon cœur, de ce moment, n'a plus de vœux à faire.
Vous les comblez vous deux; une faveur si chère,
Tous trois nous unissant des liens les plus forts,
Pouvoit seule égaler le malheur d'où je sors.

LÉONIDE.

Que vous m'avez jetée en de vives alarmes!

CALLISSTHÈNE.

La paix qui peut les suivre, en aura plus de charmes.

LÉONIDE.

Vous voulûtes partir, malgré tous nos avis.

CALLISTHÈNE.

Je me repentirois de les avoir suivis....

LÉONIDE.

Pour un ingrat par qui votre mort fut jurée ?

CALLISTHÈNE.

De ses persécuteurs la Grèce est délivrée.

LÉONIDE.

C'est la gloire d'un Roi dont vous ornez la Cour ;
Et ce n'est point la nôtre.

CALLISTHÈNE.

Elle doit l'être un jour.
De l'ennemi commun la puissance est détruite.
La Grèce à nous céder sera bientôt réduite.
Avions-nous avec elle, ou la guerre ou la paix ;
Cet ennemi toujours retardoit nos succès.
Si nous étions unis ; inondant nos frontières,
Ses Escadrons nombreux tarissoient les rivières.
La dispute du rang naissoit-elle entre nous ;
Il appuyoit les uns, pour nous mieux nuire à tous ;

Contre Sparte, l'objet de sa plus juste crainte,
Ses Trésors soulevoient Thèbe, Athène & Corinthe;
Et ce honteux secours balançant nos destins,
Nous arracha cent fois la victoire des mains.
Que Sparte à présent monte au rang qu'on lui dispute.
Darius à ce rang l'élève par sa chûte.
De qui la préparoit, j'ai dû suivre les pas,
Et cru devoir blâmer qui ne me suivoit pas.
Mais la même équité veut qu'aujourd'hui je laisse
Un Prince enorgueilli que la vérité blesse;
De qui l'ambition ne connoît plus de frein;
Qui veut tout voir ployer sous son sceptre d'airain.
En projets insensés, son esprit se fatigue;
Ce n'est plus qu'un torrent prêt à rompre sa digue,
Menaçant à la fois la Grèce & l'Étranger,
Et concevant trop peu d'un Monde à ravager.
Partons, sans envier au reste de la Grèce
Des lauriers qu'ont flétris le luxe & la mollesse;
Fuyons avec horreur des vainqueurs corrompus;
Et courons dans nos murs nous rejoindre aux vertus.
De la vérité libre ils sont l'unique asyle:
Là jamais on ne vit le mensonge servile
S'oser placer entre elle & l'oreille des Rois;
Leur règne est moins le leur que celui de nos loix.
Voilà, voilà des Dieux les augustes images,
Et les rares Mortels dignes de nos hommages.
Je respire à regret l'air impur de ces lieux.
Partons. Et vous, Seigneur, recevez nos adieux.
Songez, en demeurant où le devoir vous lie,

Que vous êtes un homme à qui Sparte s'allie ;
Et, de ma Sœur un jour devant être l'époux,
Cultivez la vertu qui vous égale à nous.

LYSIMAQUE.

Non ! vous ne fuirez point un Roi qui vous honore,
Qui veut à vos conseils s'abandonner encore,
Qui vous rappelle au rang de ses plus chers amis,
Qui veut....

CALLISTHÈNE.

Il veut ma honte ; il veut me voir soumis !
Il veut que je le flatte & que je le trahisse ;
Qu'à ses égaremens je serve & j'applaudisse.
Sparte m'instruisit-elle à de pareils égards ?
Non, Lysimaque ; adieu, je suis libre, je pars ;
Je le fuis & vous plains. Quel transport vous agite ?
Je vous entends : on va s'opposer à ma fuite ;
Je n'ai de liberté qu'autant que votre Roi
Croit en régler l'usage & disposer de moi ;
A ce prix, je la rends ; son espérance est vaine ;
Et je vais de ce pas....

LYSIMAQUE.

Arrêtez, Callisthène !
Que dites-vous ? A peine, hélas ! je vous revoi,
A peine votre Sœur se donne-t-elle à moi,
Qu'à perdre l'un & l'autre un adieu me prépare ;
Le même instant tous trois nous joint & nous sépare ;
Et votre esprit, ailleurs qu'en un juste regret,

Va chercher des raisons à mon trouble secret !
L'ame à des coups pareils est-elle indifférente ?
Et suis-je donc ici le seul qui les ressente ?
Ah ! Madame, auriez-vous un cœur comme le sien ?
Ce cœur, quand vous partez, ne gémit-il de rien ?

LÉONIDE.

Ne m'en accusez pas. Aux lieux qui m'ont vu naître,
On n'est pas insensible ; on tâche à le paroître ;
Et, dût-on, parmi nous, souffrir plus que la mort,
Âge ni sexe n'est exempt d'un tel effort.
L'arbitre de mon sort veut ce que je desire ;
A l'un & l'autre aveu Sparte est prête à souscrire ;
Désormais mon Amant ensemble & mon Epoux,
Rien au monde ne doit m'être plus cher que vous.
Laisser voir, en partant, mon espoir & ma flamme,
C'est vous instruire assez de l'état de mon ame.
Allez, Seigneur, allez achever des combats,
Dont la fin seule doit vous remettre en mes bras.
Mon amour vous attend au sommet de la gloire.
Au char du Général enchaînez la Victoire ;
Et, pour effacer mieux tous les autres Guerriers,
Songez que Léonide a part à vos lauriers.

CALLISTHÈNE.

Sortez : je vous rejoins ; Anaxarque s'avance.
(*seul*) Puisqu'il ose ne pas éviter ma présence,
Il va savoir de moi quelle idée aujourd'hui
J'emporte, en m'en allant, de son Maître & de lui.

SCÈNE

SCÈNE VII.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

ANAXARQUE.

EN rival au-dessus des bruits & du vulgaire,
De grâce, honorez moi d'un regard moins sévère.
De tant d'inimitiés quel est donc le sujet?
Seroit-ce la faveur qui m'en rendroit l'objet?
D'un mauvais choix, en moi, blâmez-vous Alexandre?
De ma place, pour vous, je suis prêt de descendre;
Si m'approcher du Roi, c'est vous en éloigner,
Je dois faire & je fais, prompt à me résigner,
Céder mon intérêt à celui du Monarque;
Vous avez sur son cœur plus de droit qu'Anaxarque;
Au plus sage des Grecs le dépôt en est dû;
Et le salut public veut qu'il vous soit rendu.

CALLISTHÈNE.

On a vu plus d'un Roi, sans que je m'en étonne,
Et plus d'un tyran même, abdiquer la Couronne;
Un prodige plus grand (plus rare par malheur)
C'est de voir, à la Cour, abdiquer la faveur.
Certes, je conclurois de cet effort insigne,
Que, las d'en abuser, vous en devenez digne.
D'un si noble retour vous me verriez touché.
Mais l'Aspic sous les fleurs est peut-être caché.

Vous feignez de vouloir, ou voulez vous démettre,
Sûr que le Roi jamais ne le voudra permettre;
Ou que, s'il le permet, l'austère intégrité
Achevera de perdre un rival redouté.

ANAXARQUE.

Daignez recevoir mieux le plus sincère hommage.
Loin de vous pour jamais tout soupçon qui m'outrage!
Je veux vous plaire autant que je vous ai déplu;
Qu'un si louable effort ne soit pas superflu!
Qu'ai-je fait toutefois de si digne de blâme?
Du Roi, par mes conseils, ai-je empoisonné l'ame?
Est-ce moi qui le porte au mépris de nos loix?
Il étend, à son gré, son pouvoir & ses droits.
Son génie est le seul qui le guide & l'inspire.

CALLISTHÈNE.

C'est conseiller souvent, que ne pas contredire.

ANAXARQUE.

Combat-on des projets, s'ils ne sont confiés?

CALLISTHÈNE.

Quand ils s'exécutoient, vous les applaudissiez.

ANAXARQUE.

Je n'applaudissois point; je gardois le silence.

CALLISTHÈNE.

Pernicieux respect! Criminelle indolence!

ANAXARQUE.

Dites soumission.

CALLISTHÈNE.

Je ne sais point flatter.

ANAXARQUE.

Mais que pouvois-je faire, après tout ?

CALLISTHÈNE.

M'imiter
Et vous ressouvenir que les Dieux, Anaxarque,
N'ayant mis que les loix entre eux & le Monarque,
Ont placé nos pareils entre son peuple & lui,
Pour être de ce peuple & l'organe & l'appui.

ANAXARQUE.

Des Rois, vous le savez, l'oreille est délicate;
Et je ne jouis pas des droits d'un Spartiate.

CALLISTHÈNE.

Je tiens de l'honneur seul les droits dont je jouis;
Et de semblables droits sont de tous les pays.

ANAXARQUE.

Que me reprochez-vous enfin que je n'efface
Et que je ne répare en vous cédant ma place ?
J'en dépose l'éclat, l'avantage & le poids.
Je vous rends Alexandre.

CALLISTHÈNE.

Oui, mais sourd à ma voix;
Ne reconnoissant plus de loix que ses caprices;
Respirant, à la fois, le sang & les délices;
Même contre les siens, se croyant tout permis;
Et plus redouté d'eux, que de ses ennemis.

Les Grecs m'en sont témoins, j'ai quitté pour leur Maître
Mon repos, mon pays, mes vrais devoirs peut-être;
Pour en faire un Héros, j'ai tout sacrifié;
Et sa haine est le prix dont mon zèle est payé.
De mes leçons, du moins, si gardant la mémoire,
Ce Roi qui me fut cher, prenoit soin de sa gloire!
Mais elle est mon ouvrage; il semble que l'ingrat,
Pour ne me rien devoir, veuille en ternir l'éclat.
De votre faux respect voyez les tristes suites.
La puissance effrénée a franchi ses limites.
Votre Prince a perdu le cœur de ses sujets.
Eh! Quel autre que vous, accuser des projets
Qu'un orgueil applaudi, chaque jour lui suggère?
A qui s'en prendre ici de la pompe étrangère
D'un luxe, en tous les temps, parmi nous ignoré,
Et du Barbare à nous maintenant transféré?
Autre licence affreuse & non moins inouie!
Le fils d'Olimpias moins sensé, plus impie
Qu'un Xerxès qui voulut faire enchaîner la Mer,
S'ose dire à nos yeux, le fils de Jupiter!
Il n'eût eu qu'à pousser l'égarement extrême,
Jusqu'à vouloir passer pour être un Dieu lui-même,
Votre silence encore exemplaire & pieux.....

SCÈNE VIII.

LÉONIDE, CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

LÉONIDE.

MON FRÈRE, vous perdez des instans précieux.
Nous courons un péril dont on vient de m'instruire;
Ce Ministre en sait plus, & vous l'auroit pu dire;
Mais c'eût été, servant & Sparte & vous & moi,
Se très-mal acquitter de son nouvel emploi.

ANAXARQUE *frappé d'étonnement.*

Madame.....

LÉONIDE.

Allez à Sparte; allez y faire entendre
Les ordres menaçans dont vous charge Alexandre.

CALLISTHÈNE *à Anaxarque.*

Quoi donc?

ANAXARQUE.

Seigneur....

LÉONIDE.

Venez: son trouble nous suffit.
La fraude inspire en vain, quand la honte interdit.

SCÈNE IX.

ANAXARQUE.

Où suis-je? Qu'ai-je vu? Quelle surprise extrême!
C'est elle, juste Ciel! C'est cette Beauté même
Dont l'image par-tout m'a si long-temps suivi!
O coup inespéré dont je me sens ravi!
O jour le plus heureux, le plus doux de ma vie!...
Que dis-je? Qu'a ce jour de si digne d'envie?
Je les revois, hélas! ces charmes éclatans;
Mais dans qui les revois-je? En quels lieux? En quel temps?
Dans la superbe sœur d'un homme qui m'abhorre!
Au milieu d'une Cour où l'on me déshonore!
Quand il faut que je vole aux lieux qu'elle a quittés!
Que de revers ensemble & de fatalités!
Elle arrive, & je pars. Ah! c'est-là, je l'avoue,
Le plus cruel des coups du Destin qui me joue!
Deux fois il me la montre; & deux fois, au moment
Où mon devoir exige un prompt éloignement;
Et comment, chaque fois, quitté-je l'inhumaine?
Je partis inconnu: je pars avec sa haine.

SCÈNE X.

ALEXANDRE, ANAXARQUE.

ALEXANDRE.

JE vous faisois chercher : c'est pour vous avertir ;
Ami, qu'il n'est plus temps de songer à partir.
De Léonide ici l'arrivée imprévue
Change mon premier ordre, ou plutôt l'effectue ;
D'autant plus que du reste on est mieux informé.
Ce n'est point contre nous, que Sparte avoit armé.
Ainsi, d'Ambassadeur laissez le caractère,
Et vous chargez, pour moi, d'un autre ministère.
Au sortir du Conseil, sans attendre plus tard,
Remplissez le projet dont je vous ai fait part.
De l'Oracle d'Hammon rappelant la réponse
Qui me déclara né du sang dont je m'annonce,
Faites-moi décerner l'hommage glorieux
Qui fait marcher de pair & les Rois & les Dieux,
Et dont, pour relever l'éclat du rang suprême,
L'usage a fait, en Perse, un droit du Diadème.
Vous-même, en ce dessein, vous m'avez affermi ;
Mais parlez-moi toujours cependant en ami.
Je vous écoute encor. Quelque raison nouvelle,
Contre ce coup d'éclat, vous révolteroit-elle ?

ANAXARQUE.

Non, Seigneur ; commandez ; vos ordres sont ma loi ;
C'est obéir aux Dieux qu'obéir à son Roi.

Par votre volonté la leur se manifeste,
Et vos droits ne sont pas de ceux que l'on conteste;
A vous y maintenir tout se doit empresser:
Trop heureux que ma voix serve à les annoncer!

ALEXANDRE.

Un succès toutefois de cette conséquence
Dépend de votre zèle & de votre éloquence.
On dispute souvent les droits les mieux acquis.
Frappez donc, ébranlez, subjuguez les esprits.
Je ne connois que trop celui de Callisthène:
J'avouerai que ma crainte un peu trop inhumaine,
Sur des bruits, il est vrai, qu'appuyoit votre voix,
L'abandonnoit tantôt à la rigueur des loix.
Mais plutôt, s'il se peut, gagnons cette ame altière.
J'indisposois des cœurs qu'il faut que je m'acquière;
Je me les concilie en l'attirant à nous.
Son suffrage est d'un poids à les réunir tous.
Et même à cœur ouvert s'il faut que je m'explique,
Le remords est ici joint à la politique:
Peut-être injustement j'ai soupçonné sa foi;
Et je lui sens toujours de l'ascendant sur moi.
Voyez-le donc. Allez. Rapprochons-nous. Qu'il vienne.
Il n'est rien que sa Sœur, ainsi que lui, n'obtienne.
Pour me les attacher je répandrai sur eux
Tous les bienfaits d'un Roi puissant & généreux.
Après quoi, devant tous, parlant sans me commettre,
Sachez ce que de lui nous pouvons nous promettre.
S'il vous combat, s'il est tel que vous l'avez craint,
Pour la dernière fois vous vous en serez plaint.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDE, ANAXARQUE.

LÉONIDE.

ENTRONS donc; je vous suis, & me soumets sans peine.
Je me dérobe exprès des yeux de Callisthène;
Et, tandis que de vains & longs raisonnemens
Tâchent de le résoudre à des ménagemens,
J'aurai fait mon devoir & paru la première.
De Callisthène aussi l'ame est un peu trop fière;
Sa Sœur moins intraitable & le Roi se verront;
Et je veux bien moi seule en essuyer l'affront.

ANAXARQUE.

Adoucissez, Madame, un esprit qui s'obstine
A douter des honneurs qu'un grand Roi vous destine;
Si pour vous en combler il ne vous cherchoit pas,
Anaxarque jamais n'eût retenu vos pas!

LÉONIDE.

J'admire, en vérité, la rare bienveillance
Qui va, pour honorer, jusqu'à la violence.

Rejetez, dédaignez, désespérez ma flamme,
Couronnez qui vous plaît; mais est-ce à vous, Madame
A me faire rougir de tout ce que j'ai fait?
Vous, qui seule en étiez & la cause & l'objet.

LÉONIDE.

Moi!...

ANAXARQUE.

Calmez ce transport; & permettez que j'ose....

LÉONIDE.

Moi, de tes lâchetés & l'objet & la cause!

ANAXARQUE.

Deux mots! Daignez m'entendre; & tant d'inimitié
Se changera peut-être en un peu de pitié.
Dans le Cirque, à la fin de ces jeux où la Grèce
Voit triompher chez vous, l'une & l'autre Jeunesse,
Un seul & même instant rapide & précieux
Offrit & déroba vos appas à mes yeux.
Des bords de l'Eurotas, jusques sur ce rivage,
Sans savoir votre nom, j'emportai votre image;
J'ignorois qui j'aimois, & n'en aimois pas moins.
Osant tout espérer du temps & de mes soins,
Embrasé, dévoré de ce feu tyrannique,
Votre possession fut donc mon but unique;
Et comme un peuple fier a droit sur votre main,
Sans des sceptres offerts, j'y crus prétendre en vain:
C'est le Roi qui les ôte & qui les distribue;
Ma liberté dès-lors, ma voix lui fut vendue:

À Callisthène ainsi j'enlevai la faveur....
Eh ! Qui s'imaginoit que vous étiez sa sœur ?
Suis-je assez confondu par ma propre foiblesse ?
Ce que j'ai fait pour vous, me dégrade & vous blesse ;
Je ne me démentois que pour vous irriter ;
Et je vous perds, par où j'ai cru vous mériter.
Mais, Madame, un grand cœur n'est jamais implacable,
Ni notre premier choix, toujours irrévocable.
A l'amour le plus vif, si le vôtre se rend,
Tout doit, auprès du mien, vous être indifférent ;
Ou si la vertu seule obtient la préférence,
La mienne renaîtroit de la moindre espérance.
Enfin si quelque Trône a dequoi vous tenter ;
Parlez, je le demande, & vous y fais monter.

LÉONIDE.

Tu n'en es pas encor, lâche, où tu crois en être.
Ton Maître ici peut tout ; tu peux tout sur ton Maître ;
Et, contre sa Captive, osant t'en prévaloir....

ANAXARQUE.

Quel odieux soupçon ! Moi, Madame, vouloir !...

LÉONIDE.

Mon juste étonnement t'en a trop laissé dire.
Je ne réponds qu'un mot ; & ce mot doit suffire.
Mon frère seul ici peut disposer de moi ;
Vas le voir, & l'engage à s'allier à toi.

SCÈNE II.

ANAXARQUE.

BARBARE! Je t'entends. Ah! la douleur m'accable!
Je suis donc, à leurs yeux, un monstre détestable!
Eh bien! à juste titre, il faut le mériter;
Je ne puis adoucir; il faut épouvanter.
J'obéirai. Voyons ton inflexible frère;
Mais tremble; ou qu'avec moi sa fierté se modère.
De lui, tu fais dépendre & ton sort & le mien;
Et c'est de moi bientôt que dépendra le sien.

SCÈNE III.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

CALLISTHÈNE.

ON m'avoit dit qu'ici ma sœur étoit entrée.

ANAXARQUE.

Par cet autre chemin, vous l'eussiez rencontrée.

CALLISTHÈNE.

A ces sombres regards, que sur moi vous lancez...
Je vois....

ANAXARQUE.

Le Roi vous mande: il entre. Paroissez.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE.

CALLISTHÈNE.

SEIGNEUR, me croyant libre autant que je dois l'être,
Et d'ici, pour jamais, prétendant disparoître,
De la loi du plus fort, j'ai subi la rigueur :
Daignez ne pas l'étendre au moins jusqu'à ma sœur.
Du reste, offensez-vous des plaintes qui m'échappent.
Vos bourreaux étoient prêts : rappelez-les; qu'ils frappent,
Ce sera m'affranchir d'un esclavage affreux,
Qui lasse ma constance, & nous flétrit tous deux.

ALEXANDRE.

Callisthène, quittez un si triste langage ;
Vivez. Que parlez-vous de mort & d'esclavage,
Quand Lysimaque, instruit de mes vrais sentimens,
N'a dû vous annoncer que d'heureux changemens!
Rendons-nous désormais justice l'un à l'autre.
Mon estime renaît; je veux ravoir la vôtre,
Vous redonner sur moi, les droits qui vous sont dûs,
Et reprendre, sur vous, tous ceux que j'ai perdus.
Oui, de ce que j'ai fait, vous avez à vous plaindre :
Mais, sur plus d'un avis, je m'y suis vu contraindre;
Aujourd'hui même encor, j'ai reçu ce billet.
On vous chargeoit : lisez; j'ai craint. Qu'eussiez-vous fait ?

(*Pendant que Callisthène lit.*)

O Trône ! ô triste siége environné d'abysmes !
Quiconque te remplit, craint, ou commet des crimes ;
Un Roi les fuit en vain : l'indulgence ou l'Erreur
Font qu'il en est toujours la victime ou l'auteur.

(*Reprenant le billet.*)

Eh bien ?

CALLISTHÈNE.

Qu'eussé-je fait ? Ce qu'au mépris des suites,
Dans les bras de la mort, vous-même un jour vous fites
En faveur d'un fidèle & sage Médecin,
Faussement accusé d'un semblable dessein.
Votre grand cœur livra vos jours à sa science ;
Vous les devez, Seigneur, à cette confiance ;
Elle vous fit revivre, & revivre admiré :
La méritois-je moins, moi qui vous l'inspirai ?
Dites que ma disgrâce étoit déja certaine,
Que la crédulité ne fit pas votre haine,
Mais que j'avois déplu par ma sincérité,
Et que la haine fit votre crédulité.
Vos soupçons ne venoient...

ALEXANDRE.

Brisons là. Qu'il suffise.
Que je me les reproche, & que je vous le dise.
Je reconnois ma faute, & prétends l'expier :
En homme vertueux, vous devez l'oublier.

Deme...

Demeurez ; aimez-moi : que tout vous y condamne.
Non content d'égaler Léonide à Roxane,
J'aime Lacédémone en faveur de vous deux,
Et je la favorise au-delà de vos vœux.
Dans l'Attique j'ai fait, des dépouilles d'Arbelle,
Élever un trophée injurieux pour elle ;
L'inscription apprend à la Postérité,
Que Sparte est seule oisive & n'a rien mérité ;
Je l'efface, & j'admets Sparte même au partage
De tout ce que le Sort réserve à mon courage,
Quand même vos Guerriers n'y contribueroient pas ;
Vous seul vous me vaudrez des milliers de soldats.

CALLISTHÈNE.

La satisfaction, je l'avoue, est royale ;
J'y vois une ame & belle & grande & libérale ;
Mais laissez-là, Seigneur, & Sparte & des bienfaits
Qu'aussi-bien sa fierté n'accepteroit jamais.
Vous m'arrêterez mieux ne songeant qu'à me rendre
Tout ce que je regrette.

ALEXANDRE.

Eh quoi ?

CALLISTHÈNE.

Tout Alexandre ;
Tout ce cœur où l'ami se montroit seul à moi,
Et qui ne m'offre plus que les bontés d'un Roi.

ALEXANDRE.

Qu'exigeroit encor votre amitié blessée ?

CALLISTHÈNE.

Le droit de vous ouvrir librement ma pensée.

ALEXANDRE.

Ne le reprendre pas ce seroit me trahir.

CALLISTHÈNE.

Dès ce moment, Seigneur, je puis donc en jouir?

ALEXANDRE.

Parlez.

CALLISTHÈNE.

Que faites-vous dans le fond de l'Asie?
Pourquoi....

ALEXANDRE.

Je vous entends: laissez-moi, je vous prie,
Devancer le reproche où je vous vois venir.
Oui, ma gloire en ces lieux risque de se ternir.
L'étonnement est juste: on n'a pas dû s'attendre
A cette inaction qui dégrade Alexandre;
Je rougis d'un repos où je me suis trop plu;
Vous voulez que j'en sorte; & j'y suis résolu.
C'est de quoi, ce jour même, informeront l'armée
Cratérus, Lysimaque, Eumène & Ptolomée.
Un ordre de ma part doit les conduire ici.
Ils entrent. Vous allez être mieux éclairci.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE, ANAXARQUE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Chefs de l'Armée d'Alexandre.

ALEXANDRE.

NOBLE sang des Guerriers, qui, des rives du Xante,
Sont revenus couverts d'une gloire éclatante,
Il est temps qu'au loisir succèdent les exploits,
Et que votre valeur se réveille à ma voix.
Du Dieu qui fit de l'Inde, avant moi, la conquête,
Et le pampre & le mirthe ont couronné la tête :
Mars n'a pas interdit le plaisir aux Héros ;
Mais le délassement se mesure aux travaux.
Et, qu'avons-nous donc fait si digne de mémoire ?
Tout pour notre salut, rien encor pour la gloire.
Nous avons terminé d'anciens différents :
Le Bosphore affranchi ne craint plus ses Tyrans ;
Persépolis enfin n'est plus qu'un peu de cendre ;
C'est beaucoup pour la Grèce, & peu pour Alexandre.
Des triomphes aisés ne sont que des appâts
Qui flattent la valeur, & ne la fixent pas.
Ranimons donc la nôtre, & la rendons célèbre,
Du Nil au Boristhène, & de l'Hydaspe à l'Hèbre ;
Qu'elle rassemble, amis, sous un même destin,
L'Indien, le Gaulois, le Scythe, & l'Afriquain.

Mon nom vous est garant de la faveur céleste :
Suivez-moi ; nous vaincrons. N'imputez point du reste
A l'Ambition seule un si vaste projet.
La Politique ici, comme elle, a son objet.
Au métier de la Guerre, il est tel avantage
Qui, s'il ne croît toujours, sert moins qu'il n'endommage :
Tous les voisins d'un Peuple à peine encor dompté,
Sont autant d'ennemis du Vainqueur redouté,
Qui l'osent défier d'abord en téméraires,
Et, corrompant la foi des nouveaux Tributaires,
Le contraignent après de venir au combat,
Entre la force ouverte & le noir attentat.
D'un pôle à l'autre enfin, du Couchant à l'Aurore,
Si tout ne m'est soumis, rien ne me l'est encore :
Traversant les climats habités & déserts,
Je ne désarme donc qu'au bout de l'univers.
J'en atteste le Dieu que l'Orient révère,
Qui lui seul éclairant l'un & l'autre hémisphère,
Et seul y suffisant, semble nous enseigner
Qu'une seule Puissance ici-bas doit régner.

CRATÉRUS.

Notre gloire, Seigneur, étant jointe à la vôtre,
Sûr de votre courage, assurez-vous du nôtre ;
Que le passé témoigne & réponde pour nous.
Rentrez dans la carrière ; & nous vous suivons tous.
Vos drapeaux relevés nous combleront de joie ;
L'Armée impatiente attend qu'on les déploie ;
Et puisse la Victoire être dans les combats,
Aussi prompte que nous à voler sur vos pas !

ALEXANDRE.

Je ne pouvois partir sous de meilleurs auspices.
De près, de loin, par-tout j'ai les Destins propices.
Le brave Éphestion, suivi de nos vieux Corps,
De la mer Caspienne a nettoyé les bords :
Le sage Antiochus commande en Sogdiane ;
Cœnus dans la Perside ; Attale en Bactriane ;
Et de vingt Lieutenans le zèle me répond
De ce que j'ai conquis du Nil à l'Hellespont.
Partons donc ; & faisons qu'on ne se ressouvienne
Du fils de Sémélé, ni de celui d'Alcmène :
Que ce que j'entreprends décide entre nous trois.
La terre, en plus d'un lieu, limita leurs exploits ;
Je ne vois plus aux miens, dès que tout me seconde,
D'autres bornes, Amis, que les bornes du monde ;
Et, dans la noble ardeur dont je me sens brûler,
Je voudrois que les Dieux pussent les reculer.

SCÈNE VI.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Chefs de l'Armée d'Alexandre.

CRATÉRUS.

QU'ALEXANDRE à ces traits se fait bien reconnoître !
(à Callisthène.)
Ce qui nous rend plus cher encor un si grand Maître,

C'est qu'il redevient juste, & qu'il vous a remis,
Malgré la calomnie, au rang de ses Amis.

CALLISTHÈNE.

Il vous paroît changé; mais moi, faute de l'être,
Je vais, dans un moment, lui déplaire peut-être.

ANAXARQUE.

Qui peut vous imposer cette nécessité?

CALLISTHÈNE.

Ce qu'un Flatteur lui fait haïr : la vérité.

ANAXARQUE.

Le Roi ne la hait point; il se plaît à l'entendre,
Mais soumise au respect qu'il a droit de prétendre.

CALLISTHÈNE.

J'observe, en la disant, les égards que je doi;
Et tel qui la déguise en manque plus que moi.

ANAXARQUE.

Je le crois; mais enfin cette rare franchise
N'exige rien de vous désormais qui vous nuise.
Le Roi n'est-il pas tel que vous le desiriez?
Il s'arrache aux plaisirs que vous lui reprochiez;
Par un noble aiguillon sa valeur animée,
Va par delà les mers porter sa renommée;
Au rang des Immortels lui tracer un sentier,
Et faire, devant lui, taire le monde entier.

CALLISTHÈNE.

Le Roi peut devant lui forcer par sa vaillance,
La Terre épouvantée à garder le silence,
Sans qu'un homme né libre, & que Sparte a nourri
Ou se taise, ou lui parle en lâche Favori.
Eh quoi donc! la valeur seule est-elle estimable?
Et faire tout trembler, est-ce être irréprochable?

ANAXARQUE.

Je ne vous cache point ce qui se passe en moi.
Je crois voir plus qu'un homme où je vois plus qu'un Roi.
Héros supérieur à ceux des premiers âges,
Il est bien au-dessus de nos foibles suffrages;
En lui je reconnois, j'admire un demi-Dieu;
J'admire plus: & même admirer c'est trop peu.
Si d'en penser ainsi vous pouvez vous défendre,
Mon transport en appelle à qui vient de l'entendre.
Tous ces illustres Chefs en sont encore émus.
Quel projet! Quel discours! Non, non, n'en doutons plus,
Ce n'est point un Mortel né du sang d'un Philippe,
De qui l'Empire étroit se bornoit à l'Euripe;
Le Fils de Jupiter, un Dieu nous a parlé.
Quand Delphes, quand Hammon ne l'eût pas révélé,
Le prodige éclatant qui marqua sa naissance,
Les mémorables traits de son adolescence,
Thèbe attaquée & prise, & punie en deux jours,
Tyr, appelant en vain Neptune à son secours,
La Fortune, avec nous, traversant le Granique,
Et les champs sablonneux de la brûlante Afrique;

Tant d'escadrons, de murs, de trônes renversés,
Tout nous prouvoit sa race, & l'annonçoit assez.
Mais, puisqu'enfin les Dieux ont à tant de miracles
Cru devoir ajouter la foi de leurs Oracles,
Que tardons-nous encore à l'honorer comme eux?
A lui tous adresser notre encens & nos vœux?
Sur les pas éclairés du Satrape & du Mage,
L'Orient à ses Rois déféra cet hommage;
La Grèce eût dû déjà le rendre à son Vengeur,
Et du droit des vaincus faire un droit du vainqueur.
Des Tyrans valoient-ils votre Dieu tutélaire?
Il a pour lui le droit du sang & du salaire;
Il a pour lui la voix du Prêtre & du Soldat.
De son rang, de son nom rehaussez donc l'éclat;
N'abordez plus le Fils du Maître du tonnerre,
Que ce titre à la bouche & le front contre terre;
Que pour vous désormais de ce Prince immortel,
Le Palais soit un temple, & le Trône un autel.
Et cependant du haut de la place où vous êtes,
Callisthène, ordonnez & le culte & les fêtes;
Prosterné le premier, attirez le concours;
Et, d'un si bel exemple, appuyez mon discours.

CALLISTHÈNE.

Ciel exterminateur! tu l'entends: & ta foudre
N'a pas déjà réduit le sacrilége en poudre?
Opprobre de la Grèce! il faut donc, malgré soi,
Jusqu'à l'emportement se commettre avec toi?
Je me suis toujours tû, tant que ton insolence,

Ne s'adressant qu'à moi, mérita mon silence ;
La Victime muette alloit aux-yeux de tous,
Sans daigner se défendre, expirer sous tes coups.
A force de mépris je me sentois paisible.
L'Artisan de mes maux m'y rendoit insensible.
Je plaignois seulement un Prince infortuné
Qu'à tes avis l'erreur avoit abandonné.
Mais voir encore en butte à ton audace extrême,
L'honneur de ton Pays, de ce Roi, du Ciel même;
Te voir prophaner tout, & ne pas éclater,
Ce seroit tout trahir ; ce seroit t'imiter.
Impie ! ose outrager ceux qui t'ont donné l'être ;
Méconnois-les ; mais crains, esclave, crains ton Maître.
Aimeroit-t-il leur gloire & la sienne assez peu,
Pour ne pas de ton sang sceller son désaveu ?
Crains un Roi qu'en ses droits aux Tyrans tu compares ?
Crains les Grecs que tu mets dans le rang des Barbares !
Et quand ici tantôt, à ton premier abord,
J'ai laissé de ma haine éclater un transport,
Tu disois qu'à l'objet je m'étois pu méprendre ?
J'en appelle, à mon tour, à qui vient de t'entendre.
Tous ces illustres Chefs te l'attesteront mieux :
Regarde-les ; & lis ton arrêt dans leurs yeux.

LYSIMAQUE.

Anaxarque, pour tous j'ose ici vous répondre,
Que le trône & l'autel ne sont pas à confondre.
Le Monarque a ses droits, & les Dieux ont les leurs.
Vous avez proposé le comble des horreurs.

S'abstienne de ces Dieux la foudre vengeresse,
Pour le crime d'un seul, de châtier la Grèce;
Et l'indignation dont nous frémissons tous,
Puisse-t-elle suffire à leur juste courroux!

SCÈNE VII.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

ANAXARQUE *retenant Callisthène.*

CALLISTHÈNE, c'est vous qui dictez ce langage;
Et votre seul exemple au refus les engage:
Peut-être que le Roi, s'en tenant offensé,
Me désavoueroit moins que vous n'avez pensé.
Je me pourrois venger de vos torrens d'injures.
Mais non; de part & d'autre étouffant nos murmures,
Oublions le passé: réconcilions-nous;
Redevenons unis par les nœuds les plus doux,
Et, pour rendre à jamais cette union durable,
Que Léonide en soit le gage inestimable.
J'ose à cette Héroïne élever tous mes vœux;
Instruisons à l'envi vous & moi nos neveux:
Montrez, en m'obligeant par-delà mon attente,
Que d'animosité la Sagesse est exempte:
Et je montrerai, moi, par de nobles effets,
Comme on doit reconnoître & sentir les bienfaits.

CALLISTHÈNE, *qui, de surprise & d'indignation, avoit jusqu'alors tenu les yeux baissés, les relève, envisage Anaxarque, & s'en va.*

SCÈNE VIII.

ANAXARQUE.

QUEL dédain ! Tu paieras ton superbe silence :
Je n'ai prévu que trop cette dernière offense :
Vas te vanter aux Tiens d'avoir su m'outrager ;
Vas ! je l'ai bien voulu, sûr de m'en bien venger.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSIMAQUE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

METTEZ fin, Lysimaque, à l'ennui qui vous presse.
Vous craigniez mon départ; que votre crainte cesse:
Nous ne nous quittons plus; mon Frère ainsi le veut;
Son cœur, pour votre Roi, de plus en plus s'émeut;
Il a tout oublié depuis leur entrevue.
Puisse tant d'amitié ne pas être déçue!
Hélas! d'en abuser peut-être est-on tout prêt!
Cependant je m'abaisse à tout ce qui lui plaît.
Je dépouille, à son gré, mépris, vengeance, haine;
Pour lui complaire enfin, j'ai visité la Reine,
Qui vient de m'accabler de ces sortes d'honneurs,
Que chez nous on évite, & qu'on mendie ailleurs.
Mais, aux devoirs de Sœur quand ma fierté s'immole,
De vos feux & des miens le succès me console;
A Sparte, en ce moment, mon Frère écrit pour nous.
J'en attends la réponse & l'attends près de vous;
Car enfin, je le sens, & mon cœur est le vôtre:
Quels seroient nos ennuis! éloignés l'un de l'autre...

LYSIMAQUE.

J'interromps à regret un propos si charmant ;
Mais...

LÉONIDE.

Quoi ?

LYSIMAQUE.

Partez, Madame, & partez promptement.
Les Destins ennemis vous ont ici conduite.

LÉONIDE.

Et vous vous opposiez si fort à notre fuite ?

LYSIMAQUE.

Votre Frère voyoit par des yeux plus sensés.
Fuyez, vous dis-je ; ou vous & lui, vous périssez !

LÉONIDE.

Vous m'étonnez. Quoi donc ! à présent que tout semble....

LYSIMAQUE.

Le perfide Anaxarque & le Roi sont ensemble ;
D'un zèle adulateur, l'un versant le poison,
Et l'autre aveuglément y livrant sa raison.
Le sacrilége ici s'arbore & se respire.
A des honneurs divins la Tyrannie aspire ;
Son criminel Agent, prêt à se prosterner,
Propose, en plein Conseil, de les lui décerner ;
Et, dans ce même lieu qu'il érige en un Temple,
Exhorte Callisthène à nous donner l'exemple.

LÉONIDE.

Et comment reçoit-il cet avis odieux ?

LYSIMAQUE.

En noble & digne ami d'Alexandre & des Dieux.
De cette impiété, de ce culte sinistre,
Sa voix a foudroyé l'exécrable Ministre ;
De parler sans aveu, nous l'avions accusé,
Mais, il n'étoit, hélas ! que trop autorisé !
Je n'en saurois douter à tout ce qui se passe.
Anaxarque triomphe ; Alexandre menace,
S'agite, &, m'évitant, rentre dans les transports
Que venoient d'appaiser ma plainte & ses remords.

LÉONIDE.

Il menace !

LYSIMAQUE.

Et l'effet n'en peut qu'être terrible !

LÉONIDE.

Mon Frère cependant, tendre, indulgent, paisible,
Ne songe.... Prince ingrat ! Et ce sont, dites-vous,
Des remords qui venoient de calmer son courroux ?
Le remords entre-t-il dans le cœur d'un Impie ?
Mon Frère en jugeoit mieux : on n'épargnoit sa vie,
Que dans le fol espoir de se le voir soumis,
Et d'avoir aisément son suffrage à ce prix.

LYSIMAQUE.

Et cet espoir trompé se tourneroit en rage.
Callisthène est perdu, s'il ne cède à l'orage.

Nos soins pourroient encor n'être pas superflus;
Courons à lui; qu'il fuye!

LÉONIDE.

Il ne le voudra plus.
Tantôt, quand il tournoit ses pas vers la Patrie,
Il fuyoit la faveur, & non la barbarie;
Le mépris des honneurs en ordonnoit ainsi;
Le mépris de la mort doit l'arrêter ici.

LYSIMAQUE.

Oui, si l'arrêt de l'un n'étoit l'arrêt de l'autre;
Mais, comme de sa vie, il y va de la vôtre.
Un si cher intérêt fléchira sa rigueur.
Il ne peut ignorer qu'en proie au Délateur,
En Criminel d'État on voudra qu'il périsse;
Dès-lors être sa Sœur, c'est être son complice.
Tout le sang du coupable est proscrit par la Loi.

LÉONIDE.

Dès-lors adressez-vous à tout autre qu'à moi,
Pour tâcher d'engager Callisthène à la fuite.
Des Loix de Macédoine on m'avoit mal instruite;
Mais de celles de Sparte on est mal informé,
Si l'on croit que mon cœur en doit être alarmé.
C'est du sang innocent qu'Alexandre demande.
Qu'à son gré, plus que moins, le cruel en répande;
Est-ce à moi de servir un Tyran que je hais?
Et lui dois-je, en fuyant, épargner des forfaits?

LYSIMAQUE.

Mais n'avons-nous, Madame, à craindre qu'Alexandre?

LÉONIDE.

Contre qui donc aurois-je encore à me défendre?

LYSIMAQUE.

Contre celui qui vient, au plus foible des Rois,
De vendre son honneur & de prêter sa voix.
Des méchans le plus lâche & le plus téméraire,
Aura sur le forfait mesuré le salaire,
Et, pour sa récompense, au Monarque inhumain,
Peut-être ose à présent demander votre main.

LÉONIDE.

Quel en seroit le fruit?

LYSIMAQUE.

Eh! doutez-vous, Madame,
Que l'inhumanité ne vous livre à sa flamme?
En vous assassinant d'un coup plus que mortel,
Ne vous force bientôt de le suivre à l'autel?
Vous ne frémissez pas!

LÉONIDE.

Non. Que peut leur furie?
Je dispose de tout, disposant de ma vie;
Et loin de relâcher de mon juste refus,
J'ai, pour y persister, une raison de plus.
D'un Tyran sanguinaire impuissante victime,
Toute ma joie étoit d'ajouter à son crime.

Je

Je me fais un plaisir plus solide & plus doux
De confondre Anaxarque, en m'immolant pour vous.
En ingrate aussi bien j'abandonnois la vie.
De la perdre pour moi n'eûtes-vous pas l'envie?
Vous seul me l'eussiez fait un moment regretter:
En la perdant pour vous, je me vais acquitter.

LYSIMAQUE.

Eh! qu'espérer d'une ame & si haute & si fière?
Callisthène sera moins sourd à ma prière;
Et je vole où d'abord j'aurois dû m'adresser...

(*Voyant venir Anaxarque.*)

Que vois-je? Viendroit-on déjà vous annoncer?....

SCÈNE II.

LÉONIDE, LYSIMAQUE, ANAXARQUE.

ANAXARQUE.

Vous êtes obéie, & j'ai vu Callisthène,
Madame; j'ai servi de jouet à sa haine;
Et sans doute il se vante à vous de ses dédains;
Mais je déposerai mon sort en d'autres mains;
Peut-être mon amour se fera mieux entendre,
Quand il vous parlera par la voix d'Alexandre.
Que mon Rival heureux l'apprenne avec effroi.

LYSIMAQUE.

Et savez-vous quel est ce Rival ?

ANAXARQUE.

Non.

LYSIMAQUE.

C'est moi.
L'Amour ne reconnoît que sa seule puissance ;
Il a de mon côté fait pencher la balance ;
Vantez moins un pouvoir qui peut vous aveugler ;
Si vous ne le bornez, c'est à vous de trembler.

SCÈNE III.

LÉONIDE, ANAXARQUE.

LÉONIDE.

PERFIDE ! après avoir, dans ta folle poursuite,
Essuyé les mépris qu'un insensé mérite,
Du Rival accompli qui se voit préférer,
La présence manquoit pour te désespérer.
Voilà le digne objet de mes feux légitimes.
Compare, en le voyant, ses vertus à tes crimes ;
Et juge à qui des deux se donneroit mon cœur,
Quand tu ne serois pas notre persécuteur.
Il te sied bien d'oser menacer ce que j'aime !

Ah! sans doute on peut bien te menacer toi-même,
Quand ton mauvais destin soulève contre toi,
Ce Rival, tous les Grecs, nos Dieux, mon Frère & moi.

ANAXARQUE.

Tant de haine me met en droit de tout enfreindre.
Entouré d'ennemis, je m'en sens plus à craindre.
Leur nombre m'enhardit à les mieux terrasser;
Et c'est trop en avoir, pour s'en embarrasser.
Nous nous menaçons tous: voyons, à nos disgraces,
Qui s'entendra le mieux à remplir ses menaces;
Lequel saura mieux faire éclater son pouvoir,
De ce déchaînement, ou de mon désespoir.

LÉONIDE.

Foible ennemi, que peut ton désespoir frivole?
Me fera-t-il, dis-moi, révoquer ma parole,
En d'exécrables fers changer d'heureux liens,
Et, des bras d'un époux, passer entre les tiens?

ANAXARQUE.

D'un époux! Quelle image! Il ne l'est pas encore.
De ce titre, à mes yeux, malheur à qui s'honore!
Tout doit épouvanter, tant qu'Anaxarque vit,
Et qui le lui refuse & qui le lui ravit!
Il n'est rien, direz-vous, que votre ame n'affronte;
Vous craignez peu la mort; mais vous craindrez la honte;
Et vous vous en couvrez, expirant, en ce jour,
Victime du devoir, moins que d'un fol amour.
Callisthène retombe en un péril extrême,

Que vous pouvez, d'un mot, faire cesser vous-même.
Maîtresse de mon cœur, vous l'étiez de son sort;
Et vous n'aurez, pour lui, pu faire un noble effort.
Mourez dans cet opprobre : oui, que la Grèce entière
Vous reproche à jamais le sang de votre Frère!
Ayant pu le sauver, & ne l'ayant pas fait,
Que sa mort vous flétrisse & soit votre forfait!

SCÈNE IV.

LÉONIDE.

EH! penses-tu savoir, penses-tu que j'ignore
Et ce qui rend célèbre, & ce qui déshonore?
Pour garants de ma gloire, en cette occasion,
Je ne veux que ta rage & ta confusion.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, LÉONIDE.

ALEXANDRE.

MON estime pour vous, & celle de la Reine,
D'un premier mouvement ont sauvé Callisthène,
Madame; & si j'en use encore avec douceur,
Il en est redevable à son illustre Sœur.
Faites voir à l'ingrat jusqu'où va ma clémence;

Et, de son procédé réparant l'imprudence,
Portez-le au repentir d'une témérité
Qui de son Bienfaiteur lasse enfin la bonté.

LÉONIDE.

Avant que de la sorte avec lui je m'exprime,
De grâce, apprenez-moi vos bienfaits & son crime.
Ne vous devant qu'un rang dont il fait peu d'état,
Je conçois peu, Seigneur, qu'il puisse être un ingrat.

ALEXANDRE.

Je ne vous parle point du rang que je lui laisse.
Ce détour affecté sied mal à la sagesse.
Sparte est votre pays, Madame, & vous feignez?
Je parle de ses jours trop long-temps épargnés;
Je lui reproche, en Roi désormais inflexible,
D'abuser du pardon d'un attentat visible.

LÉONIDE.

Et c'est lui qui jamais n'eût dû vous pardonner
D'avoir d'un attentat osé le soupçonner;
Osé par cet affront blesser, en sa personne,
L'honneur de Léonide & de Lacédémone.
C'est ce que, de ma part, je n'oublierai jamais.
Voilà sa faute: où sont maintenant vos bienfaits?

ALEXANDRE.

Parmi ceux que répand ma bonté méconnue,
Madame, on pourroit mettre encor la retenue
Que ma rare indulgence oppose à vos discours.

Votre Frère est coupable ; il le sera toujours ;
Et je ne sens que trop à l'une & l'autre audace,
Qu'il est temps que l'effet succède à la menace.

LÉONIDE.

Et ne peut-on savoir, en blâmant sa fierté,
Par où vous a déjà déplu sa liberté ?

ALEXANDRE.

J'ai du Monde à mes Grecs proposé la conquête ;
Tous brûloient de me suivre ; & sa voix les arrête.
Mon dessein, par lui seul, est blâmé hautement.

LÉONIDE.

Peut-il penser en Sage, & parler autrement ?
De meurtre & de butin la Soldatesque avide
Ne vous suivra que trop où son penchant la guide ;
Et, cherchant du désordre à prolonger le cours,
A la fureur de vaincre applaudira toujours.
Mais, autant la distance est grande d'ordinaire,
Entre la voix du Sage & le cri du Vulgaire,
Autant l'on en doit mettre, autant l'espace est grand,
Entre le vrai Héros & le vrai Conquérant.
Jusqu'ici de la Grèce épousant la querelle,
Vengeur intéressé de vos États & d'elle,
Quelque rayon de gloire a consacré vos coups ;
Un pas plus loin, Seigneur, il n'en est plus pour vous :
Vous touche-t-elle encor ? Soyez modeste & tendre ;
Pleurez sur tant de sang qu'il a fallu répandre ;

Pleurez sur ces efforts d'aveugle cruauté
Que la gloire d'un Roi coûte à l'humanité.
Qu'après l'heureux guerrier l'homme en vous se déclare.
La valeur a détruit ; que la bonté répare.
Ce fer qui vous rendit la terreur des humains,
Vous en rendroit l'amour, en vous tombant des mains.
Supposons vos succès, & que tout vous seconde ;
Que déjà vous touchez aux limites du monde ;
Supposons tout vaincu, soumis & terrassé :
Votre course a fini ; le torrent a passé ;
Le tourbillon de flamme a dévoré sa proie ;
L'indomptable Océan l'éteint & vous renvoie.
Malgré vous, sur vos pas forcé de retourner,
Quel fruit de vos exploits va vous environner ?
La désolation, l'horreur & le ravage.
Votre propre dégât nuit à votre passage.
Des chemins disparus sous un fleuve élargi
Par des ruisseaux de sang dont vous l'avez rougi,
Quelques débris fumans, des campagnes stériles,
Des déserts empestés où florissoient des villes,
Et des restes plaintifs de Peuples vagabonds,
Composés de vieillards & d'enfans moribonds :
Issu du sang d'Hercule, est-ce ainsi qu'on l'imite ?
Il protégea la terre, & vous l'aurez détruite.
Vos soldats au pillage, au massacre acharnés,
Sont autant de brigands qu'il eût exterminés.
Licenciez-les donc : retournez à Larisse,
Y remettre en vigueur les loix & la justice ;
Au grand art de régner, y borner vos projets,

Et redonner, en vous, un père à vos sujets.
Vous jugerez alors, aimé, couvert de gloire,
Quand ils veulent se faire un beau nom dans l'histoire,
Lequel est, pour les Rois, préférable des deux,
De cent peuples aux fers, ou d'un seul peuple heureux.
Ainsi pense, & peut-être ainsi parle mon frère.
Mais n'est-ce qu'en cela qu'il seroit trop sincère ?
Est-ce, de sa vertu, tout ce que vous craignez ?
Vous m'accusez de feindre; & c'est vous qui feignez.
Votre orgueil mécontent renferme une autre plainte :
Je la pénètre ; &, loin de blâmer votre feinte,
Dans un Monarque heureux, si plein de sa grandeur,
Je ne puis qu'admirer ce reste de pudeur.

ALEXANDRE.

A vos avis, trompé par une aveugle estime,
J'abandonnois un Homme atteint de plus d'un crime.
Pour vous servir vous-même, & ne pas l'égarer,
Ma prudence auroit dû plutôt vous séparer.
Gardes! faites chercher, amenez Callisthène.
Vous cependant, Madame, allez près de la Reine
Dont la bonté veut bien me répondre de vous :
Prenez-y, croyez-moi, des sentimens plus doux,
Ou vous me réduiriez à faire un double exemple.

LÉONIDE.

Le fils de Jupiter est ici dans son Temple ;
La révolte y sied mal à de foibles mortels ;
Et les Dieux sont à craindre au pied de leurs autels.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE.

SUR leur Trône du moins les Rois sont redoutables.
Vous l'allez éprouver, ennemis indomptables,
Pour qui je force en vain mon ame à la douceur.
Que le même coup frappe & le frère & la sœur!
Où sommes-nous? Qui suis-je? Et qu'ose-t-on prétendre.
Qui donc commande ici, de Sparte ou d'Alexandre?
Ambitieux Monarque, avoue en rougissant,
Qu'en effet tu n'es pas ici le plus puissant;
Que tu condamnes moins, qu'en secret tu n'admires
L'austérité contraire à ce que tu desires;
Et qu'à de si grands cœurs n'inspirant nul effroi,
Tu peux bien moins sur eux, qu'ils ne peuvent sur toi.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE.

CALLISTHÈNE.

LÉONIDE, Seigneur, confiée à la Reine,
Mes amis alarmés, la garde qui m'amène,
Ce silence agité de mouvemens divers,
Tout semble m'annoncer quelques nouveaux revers.
Quels malheurs ai-je donc attirés sur ma tête?
Le calme est, de bien près, suivi de la tempête.

La parole d'un Roi m'auroit-elle abusé ?
Ou de quelque attentat suis-je encore accusé ?
Callisthène en est-il à son dernier outrage ?

ALEXANDRE.

C'est lui que j'interroge, ingrat ! A quel usage,
L'audacieux met-il un bienfait tout récent ?
Libre, ne peut-il être, ou paroître innocent ?
Pense-t-il, où je suis, que c'est lui qui domine ?

CALLISTHÈNE.

Qui ? moi, Seigneur !

ALEXANDRE.

Vous-même.

CALLISTHÈNE.

Et plus je m'examine,
Et moins....

ALEXANDRE.

Dans vos excès, retombé sur le champ,
De quel esprit rebelle infectez-vous mon camp ?
Qu'avez-vous déja dit ?

CALLISTHÈNE.

Rien qui dût vous déplaire.
Quelqu'un, pour vous louer, déprimoit votre père ;
Je ne crois pas Philippe un objet de mépris ;
J'ai su le relever, sans abaisser son fils.
J'ai dit que sa prudence égala son courage ;
Que vous avez, sous lui, fait votre apprentissage ;
Que, si la mort ne l'eût surpris dans son projet,

Il eût pû faire un jour ce que vous avez fait ;
Mais la Grèce vengée, & la Perse conquise,
Qu'il n'eût jamais poussé plus loin son entreprise
Et que....

ALEXANDRE.

Ce qu'il eût fait, ou non, n'importe en rien :
Philippe eut son génie : Alexandre a le sien :
Laissons-là mes desseins ; parlons de votre zèle.
Pourquoi, lorsqu'Anaxarque, en Ministre fidèle
Veut signaler le sien, & l'inspirer à tous,
Pourquoi rencontre-t-il un Adversaire en vous ?

CALLISTHÈNE.

Lui fidèle & zélé ? Lui, Seigneur ! Un perfide,
Un monstre, trop long-temps fatal au sang d'Alcide !
Il est de mon devoir de vous désabuser ;
Étoit-ce vous servir, que de nous proposer....

ALEXANDRE.

Arrête.

CALLISTHÈNE.

Eh quoi ! Seigneur ?

ALEXANDRE.

Oui ! Respecte ou redoute
La majesté du rang de celui qui t'écoute.
Anaxarque n'a dit que ce que j'ai voulu,
Que ce que je prétends, en Monarque absolu.
C'est à moi que s'adresse à présent ton audace.
D'un mot, dépend ici ton supplice ou ta grâce ;

Ou pour ou contre toi, fais un dernier effort;
Parle : quel est ton choix ?

CALLISTHÈNE.

Le silence & la mort.

ALEXANDRE.

Voulant appeler ses Gardes, & se retenant.

Malheureux Spartiate ! est-ce là ta sagesse ?
Ma clémence aura-t-elle à t'épargner sans cesse ?
Qu'enfin ton cœur se dompte à l'exemple du mien !
La colère est mon foible, & l'orgueil est le tien ;
Je me sais modérer : ne peux-tu me complaire ?

CALLISTHÈNE.

Non ; dès qu'il faut qu'à vous, qu'à moi-même contraire,
Cette soumission serve à vous égarer,
Et que je contribue à vous déshonorer.

ALEXANDRE.

Oppose-moi du moins de plausibles obstacles.
Quel déshonneur peut suivre un décret des Oracles ?
De fils de Jupiter ils m'ont donné le nom ;
Vous m'environniez tous dans le Temple d'Hammon :
Ce Temple est de mes droits le garant & l'Arbitre.

CALLISTHÈNE.

Un Prêtre qu'on suborne, établit mal un titre.
Je vous le dis alors ; & ce trait d'amitié
Fut le premier instant de votre inimitié.

ALEXANDRE.

C'est que de l'Univers tu m'arrachois l'empire.
Car enfin (puisqu'il faut ou te perdre, ou tout dire)
Oui, j'achetai des Dieux l'organe intéressé;
Mais le prestige impose au Vulgaire insensé.
De celui-ci d'abord tu vis naître ma gloire;
C'est lui qui, sur mes pas, a fixé la victoire;
Le Soldat, de la foudre, a cru son Chef armé;
Et le plus grand péril ne l'a plus alarmé.
J'aime à vaincre. Que veut ton humeur inflexible?
Détruirai-je une erreur qui me rend invincible?
Puis-je, par des dehors & par de vains honneurs,
A trop de confiance accoutumer les cœurs?
Cet hommage, après tout, que tu crois sacrilége,
Du trône de Cyrus étoit un privilége;
Darius en jouit jusqu'au dernier moment.

CALLISTHÈNE.

Sa déplorable chûte en est le châtiment.
Craignez des mêmes Dieux la colère équitable;
Vous en avez été l'instrument redoutable;
Ne vous en rendez pas le malheureux objet.
Si rien ne peut changer votre vaste projet,
En vrai Héros, du moins, n'employez dans la Lice,
Qu'un courage épuré de tout lâche artifice,
Et ne vous aidez pas d'un criminel abus
Qui mettroit le Vainqueur au-dessous des Vaincus.
Qu'à la simple valeur, la palme s'attribue.
Vous ignorez les bruits dont la Grèce est imbue:
J'ose vous en instruire: *Alexandre*, dit-on,

Et d'Hercule & d'Achille indigne rejeton,
Compte sur ses Devins, plus que sur son courage;
A l'Augure imposteur suggère le présage;
De sorte qu'au succès qui l'aveugle aujourd'hui,
Le Pontife Aristandre a plus de part que lui.
Honteux d'être le fils d'un Roi que l'on révère,
En voulant être plus, l'orgueilleux dégénère,
Et perd, en se donnant un Père entre les Dieux,
Leur appui, son renom & ses propres Ayeux;
Vérités qu'un Monarque aussi fier qu'Alexandre,
Au milieu de sa Cour, est étonné d'entendre;
Mais le voyant au bord d'un précipice affreux,
Me taire, ce seroit nous manquer à tous deux.
Tremblez donc, comme moi, du sort qui vous menace.
Qu'allez-vous faire? Armer, justifier l'audace
Des premiers qui voudront attenter à vos jours,
En ternir à jamais le mémorable cours,
De bruits injurieux vous rendre la victime,
Et le jouet des Grecs dont vous étiez l'estime;
Enfin, de Roi chéri, glorieux, respecté,
Devenir (le dirai-je?) un Tyran détesté.
Eh! qui voudroit des Dieux, à qui tout rend hommage,
Dans un Profanateur, reconnoître l'image?
Pour qui, vous élevant contre ces Dieux jaloux,
Vous croirez-vous sacré, si rien ne l'est pour Vous?
Je ne puis dire moins, sans vous être infidèle.
Vous aimâtes long-temps, en moi, ce noble zèle;
Vous l'exigeâtes même, & l'ordre en fut pressant;
J'y défère; & je meurs, en vous obéissant.

ALEXANDRE.

Non, vous ne mourrez point. Sortez; allez attendre
L'effet qu'aura produit ce que je viens d'entendre.

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE.

TU vivras, téméraire! oui, mes ressentimens
Te réservent aux fers, à la honte, aux tourmens.
L'exemple fera plus que n'eût fait ton suffrage.
Ton orgueil a paru; nous verrons ton courage,
Quand tu seras, au gré de ma juste fureur,
Un objet de mépris, d'épouvante & d'horreur.

SCÈNE IX.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

AH! Seigneur! Qu'ai-je appris? Léonide & son Frère....

ALEXANDRE.

Je l'avois épargné, Prince, à votre prière;
Pour assurer sa grâce, il n'étoit qu'un moyen;
L'ingrat l'a négligé: je n'écoute plus rien. (*il sort.*)

LYSIMAQUE *le suivant.*

Quoi! vous pourriez, Seigneur?....

ALEXANDRE.

Je le laisserai vivre.

LYSIMAQUE.

Vous me faites trembler....

ALEXANDRE *s'arrêtant.*

Gardez-vous de me suivre !
Un pas, un mot vous perd, sans rien faire à son sort.

SCÈNE X.

LYSIMAQUE.

C'EN est fait : il est temps que je courre à la mort.
Le Tyran se déclare ; & la Grèce est captive.
Je n'ai trouvé par tout qu'une pitié craintive.
Mourons ; mais n'arrivons à ce terme fatal,
Qu'en vengeant ceux que j'aime, & qu'après mon Rival.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALLISTHÈNE.

Qui m'a donc osé tendre une main secourable ?
D'où naît ce changement subit & favorable ?
Quelle étrange aventure, en ce lieu déserté,
Quand tout me menaçoit, me laisse en liberté ?
On me lit un Arrêt dicté par les Furies ;
Elles y déployoient toutes leurs barbaries ;
Des bras de Léonide aussi-tôt arraché,
Et, par d'indignes mains, déjà même attaché,
J'allois n'être bientôt, sous vingt bourreaux infames,
Qu'un corps défiguré par le fer & les flammes ;
Sur un ordre, au moment de ce funeste apprêt,
Tout cesse : on me délie ; & chacun disparoît.
Je suis seul ; & par-tout règne un profond silence.
N'auroit-on prétendu qu'éprouver ma constance ?
A mes regards, quelqu'un ne s'offrira-t-il point ?
Ne pourrai-je....

SCÈNE II.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE.

CALLISTHÈNE.

AH! ma sœur! quel hasard nous rejoint,
Et suspend le supplice auquel on me condamne?
Qui donc agit pour nous?

LÉONIDE.

Vos vertus & Roxane.
D'un Arrêt si cruel la Reine ayant horreur,
De son barbare Epoux a trompé la fureur.
Sa bonté, pour donner l'ordre qu'elle hasarde,
A saisi le moment que, suivi de sa garde,
Un tumulte effroyable a fait sortir le Roi.
Mon frère! aux temps, aux lieux cédons & vous & moi.
Fuyons! je n'ai pâli ni pour l'un ni pour l'autre,
Tant que je n'ai prévu que ma mort & la vôtre;
Entre elle & ce départ, ayant même à choisir,
J'ai décidé tantôt pour elle avec plaisir;
J'avois, dans cet espoir, quitté Lacédémone.
Mais toute ma constance, à ce coup, m'abandonne.
Je n'ai pas assez craint, & j'ai trop espéré.
Un Tigre, de nos pleurs & de sang altéré,
Veut épuiser sur vous une rage tranquille;
Vous priver d'une mort, pour vous en donner mille;
Et, courbé sous le poids de l'opprobre & des fers,
Vous traîner, en spectacle, au bout de l'Univers.

Plus le courage est grand, plus l'image est affreuse.
Secondez d'un ami la pitié généreuse.
A notre évasion Cratérus attentif,
Dans le trouble où tout est, nous prépare un esquif;
Ce trouble peut cesser : il a cessé peut-être ;
De l'un à l'autre instant, le Roi peut reparoître.
Fuyons.

CALLISTHÈNE.

Fuyez, ma sœur, fuyez seule ; & laissez
Une victime pure aux Dieux trop offensés.
Que dis-je ? Eh ! suis-je donc cette pure victime ?
Sparte, hélas ! n'a que trop à m'accuser d'un crime.
Contre sa volonté, la mienne m'a banni.
Je n'écoutai que moi : j'en dois être puni.
Oui, j'ouvre enfin les yeux ; j'ai cru ne servir qu'elle ;
J'ai servi son Tyran : je ne suis qu'un rebelle ;
D'un saint devoir, mes pas se sont trop écartés ;
Erreur, ou crime, adieu ; j'expierai tout. Partez :
Laissez-moi d'un cruel lasser ici la rage :
Votre seul intérêt ébranloit mon courage.
Vos jours en sûreté, j'aimerai mes tourmens :
Recevez le dernier de mes embrassemens ;
Partez ; & de mon sort instruisez la Patrie.
Pour mériter l'honneur de l'avoir attendrie,
Son criminel enfant, inébranlable aux coups,
Va mille fois mourir digne d'elle & de vous.

LÉONIDE.

Ah ! si le sang jamais eut des droits sur votre ame...

SCÈNE III.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, AGAMÉE *désarmé.*

AGAMÉE.

QUE délibérez-vous, Seigneur, & vous, Madame?
Cratérus alarmé se plaint de vos délais.
C'en est fait, si le Roi vous retrouve au Palais;
Et c'est déjà, pour nous, une assez rude attaque
D'avoir, en ces momens, à pleurer Lysimaque....

LÉONIDE.

Lysimaque....

AGAMÉE.

Subit le plus horrible sort.
Il venoit, près du Roi, de faire un vain effort,
Anaxarque suivi d'une foule assidue,
Aux portes du Palais, s'est offert à sa vue:
Du geste & de la voix, il l'appelle au combat,
Le joint malgré les siens, nous en venge, & l'abat.
Contre une multitude à sa perte animée,
Je soutiens, quelque temps, sa valeur opprimée;
Mais le sort enviant cet honneur à mon bras,
Rompt, dans mes mains, le fer qui s'envole en éclats.
Tous, à la fois, bientôt le pressent & l'entourent;
Alexandre, à ce bruit, & ses gardes accourent;
Le nombre enfin l'accable; il succombe, & soudain,
D'un Lion déchaîné, dans le Cirque prochain,

Le Roi, sourd à nos cris, veut qu'il soit la pâture.
Quelle mort, juste Ciel! & quelle sépulture!
J'ai couru, sur le champ, l'apprendre à Cratérus
Qui m'apprend à son tour qu'on ne vous garde plus.
L'esquif appareillé vous est un sûr asyle;
Un seul instant perdu peut le rendre inutile.
Hâtez-vous; &, daignant profiter de nos soins...!

CALLISTHÈNE.

Je ne le voulois pas: je le veux encor moins.

LÉONIDE.

Nous devons tout à ceux qui vers nous vous envoient;
Mais vainement pour nous leurs amitiés s'emploient.
Qu'on nous oublie.

AGAMÉE.

O Ciel!

LÉONIDE.

Sortez, de grâce.

AGAMÉE.

Eh quoi!...

LÉONIDE.

Sortez; nous le voulons.

AGAMÉE.

J'obéis malgré moi;
Et vais, dans tout le camp qui pour vous s'intéresse,
Publiant vos refus, redoubler la tristesse.

SCÈNE IV.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

IL expire ! il n'est plus ! & Callisthène, hélas !
Se voue à des tourmens qui ne finiront pas.
O Destin ! je te cède, & je te rends les armes !
Triomphe ! & reconnois ton pouvoir à mes larmes !

CALLISTHÈNE.

Cachez-les, en fuyant ; & laissez ignorer
Qu'on ait jamais réduit Léonide à pleurer.
Fuyez ! il en est temps encore.

LÉONIDE.

Que je fuie !
Ah ! je n'ai désormais rien à fuir que la vie !
N'en parlons plus.

CALLISTHÈNE.

Les Dieux ne sont donc pas contens
De ce coup imprévu, ni de ceux que j'attends ?
Il faut encore, il faut que ma sœur me refuse....

LÉONIDE.

N'ai-je pas votre exemple, & même votre excuse ?
Vous vous dites coupable, & qui l'est plus que moi ?
J'ai fait renaître ici la discorde & l'effroi.

Tout, sans mon arrivée, alloit changer de face.
Anaxarque partoit; vous repreniez sa place;
Alexandre auroit craint les Dieux qu'il méconnoît.
Le Flatteur éloigné, le Tyran disparoît.
Lysimaque sur lui n'eût point grossi d'orage;
Et sa perte & la vôtre enfin sont mon ouvrage;
Ma fatale présence a seule ici porté
Le Maître & le Ministre à la témérité.
Saisi de votre sœur, sur un gage si tendre,
Le premier a, de vous, cru pouvoir tout prétendre;
Et l'autre, dans ma vue, a repris le poison,
Source de nos malheurs, & de sa trahison.
Oui, mon frère, la peine à moi seule en est due!
Oui, cher Amant, c'est moi, moi seule qui te tue!
Je suis le monstre affreux qui t'a fait expirer,
Et par qui je te vois, je te sens déchirer....

(*Elle veut sortir.*)

CALLISTHÈNE *la retenant.*

Quels sont donc ces transports où votre esprit s'égare?
Ma sœur! où courez-vous?

LÉONIDE.

Au-devant du barbare,
Pour obtenir de lui, l'irritant de nouveau,
Et le même supplice, & le même tombeau....
Dieux! que vois-je?

SCÈNE V.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, LYSIMAQUE.

LÉONIDE.

Est-ce vous que le Ciel nous renvoie,
Lysimaque? D'un monstre on vous disoit la proie;
Mon frère en gémissoit; & je vous ai pleuré.

LYSIMAQUE.

Mon trépas ne pouvoit être plus honoré.

(*Bas à Callisthène, en l'embrassant*)

Mais, hélas! quelle fin j'apporte à nos misères!
Et quel prix je réserve à des larmes si chères!
(*haut.*)Oui, vengé du plus grand de tous nos ennemis,
Et tout couvert du sang de ses lâches amis,
Pour prix d'une action que le Ciel justifie,
Dans un Amphithéâtre, on exposoit ma vie.
L'indignité du lieu m'en a caché l'horreur.
J'ai, quoique désarmé, combattu sans terreur.
Le paisible dépit qu'inspire un vif outrage,
Joignant en moi l'adresse & la force au courage,
D'un Lion dans mes bras, sur l'arène, étouffé,
J'ai, par un rare effort, pleinement triomphé.
Ma victoire a du Roi réveillé la tendresse;
A chérir la valeur son projet l'intéresse:
Et l'estime qu'il fait de l'intrépidité,

A pour moi, dans son cœur, tenu lieu d'équité.
Il oublie Anaxarque, il me flatte, il m'embrasse;
De vous voir sans témoins, il m'accorde la grâce,
Espérant que ma vive & pressante amitié
Vous fera de vous-même avoir quelque pitié.
Cependant averti de ce qu'a fait la Reine,
Et qu'un moment plus tard, sa colère étoit vaine,
Pour remplir sa vengeance, & se l'assurer mieux,
Il fait, par sa Phalange, environner ces lieux.
Tout nous devient ainsi de plus en plus contraire.
Il attend ma réponse; & je viens donc....

CALLISTHÈNE.

Le voyant s'interrompre d'un air embarrassé.

Quoi faire?
Démentant votre cœur par de lâches propos,
Me dire d'immoler ma gloire à mon repos,
Et tous les Dieux de Sparte, à l'idole d'Athène?
Vous en flatteriez-vous?

LYSIMAQUE.

Non, mon cher Callisthène?
Non; je n'ai ni voulu vous parler d'obéir,
Ni cru que, jusques-là, vous pourriez vous trahir.
Rendez plus de justice à qui sait vous la rendre.
J'ai toujours, comme vous, rougi pour Alexandre;
Je sais que ce qu'il ose exiger aujourd'hui,
Est indigne & de vous & de nous & de lui;
Mais je ne sais pas moins le sort qu'il vous apprête;

Et je veux, à ce sort, dérober votre tête;
D'un péril effrayant je viens vous délivrer;
Et c'est par un chemin que je vais vous montrer.

(à Léonide.)

Ce chemin peut avoir ses dangers & sa peine;
Séparons-nous, Madame, & rentrez chez la Reine;
D'autres lieux, d'autres temps sauront nous réunir.

LÉONIDE.

Quels étranges discours ose-t-on me tenir?

CALLISTHÈNE *bas à Lysimaque.*

Pour moi je vous entends: vous m'apportez sans doute
De quoi trancher, d'un coup, des jours que je redoute?

LYSIMAQUE *bas.*

D'une rare amitié triste & dernier effort!

CALLISTHÈNE.

Et présent que la mienne attend avec transport.

LYSIMAQUE.

Madame, au nom des Dieux...

CALLISTHÈNE.

Ma Sœur daignez vous rendre
Aux alarmes d'un cœur & si noble & si tendre;
Et, puisqu'on le desire, éloignez-vous; rentrez.

LÉONIDE.

Où vous vivrez, je vis; je meurs où vous mourrez.

CALLISTHÈNE *à Lysimaque.*

Que sa vue, après tout, n'ait rien qui vous retienne;
Sa fermeté doit être, est égale à la mienne;
Faisons que seulement sur ces bords étrangers,
Puisque j'y cours encor de visibles dangers,
Faisons, si j'y succombe, au moins qu'elle retrouve
Un appui que son cœur & que sa gloire approuve;
Et qu'en perdant un Frère, il lui reste un Époux.
Vous avez desiré long-temps un nom si doux;
Recevez-le de moi, Seigneur; je vous le donne.
Je puis représenter ici Lacédémone,
Et cesser de remettre à des temps, à des lieux,
Ce qui peut s'accomplir à la face des Dieux.
Leur vrai Temple est par-tout où le soleil éclaire:
Toute ame vertueuse en est le sanctuaire;
Et ces Témoins sacrés d'un chaste engagement,
Voudront bien que je sois leur Ministre un moment.
Ma main donc, devant eux, l'un à l'autre vous lie.
Lysimaque, aujourd'hui vous changez de Patrie.
Qu'aujourd'hui Sparte en vous acquière un Citoyen
Digne de son aveu, comme il le fut du mien.

LYSIMAQUE.

Oui, j'aurai mérité cette faveur insigne:
Oui, Seigneur; & voilà comme je m'en rends digne!

CALLISTHÈNE, *lui enlevant le poignard dont il veut se frapper.*

Contre vous-même, ô Ciel! Pourquoi cet attentat?

LYSIMAQUE.

Si vous ne l'achevez vous êtes un ingrat !
Cruel ! à mille morts en venant vous soustraire,
Je ne me réservois que ce coup pour salaire !
Au nom des nouveaux nœuds qui m'attachent à vous,
Au nom de l'amitié qui ne meurt qu'avec nous,
Frappez !

CALLISTHÈNE.

Jeune insensé !

LYSIMAQUE.

Vous êtes inflexible ?

LÉONIDE.

Voilà donc ce chemin si fâcheux, si pénible ?

LYSIMAQUE.

Et l'unique ! Oui, Madame. Hélas, mon désespoir
Croyoit donner l'exemple, & non le recevoir !

CALLISTHÈNE.

Vivez ; le vrai courage à tous deux vous l'ordonne ;
Vivez. Je n'ai d'exemple à prendre de personne ;
Et vous n'en avez point à recevoir de moi.
Sparte vous redemande & vous a sous sa loi ;
Sachez la respecter. De quel droit, je vous prie,
L'un ou l'autre ose-t-il attenter à sa vie ?
Quel infame appareil le vient épouvanter ?
Quels affronts, quelle honte a-t-il à redouter ?

Soutenez tout le reste, & laissez aux barbares,
Aux Scythes, aux Romains, ces exemples peu rares;
Vrais actes de foiblesse ou de férocité,
Plutôt que de grandeur & que de fermeté.
Et qu'a de glorieux une mort volontaire,
Si l'honneur en péril ne la rend nécessaire?
L'Homme de cœur alors est en droit d'y courir;
Jusques-là, son triomphe est de savoir souffrir;
D'opposer la constance à la force inhumaine;
En un mot de porter, non de rompre sa chaîne.
Voyez-moi donc en paix terminer mes ennuis;
Et craignez peu, pour vous, les horreurs que je fuis.
La colère du Roi ne veut qu'un sacrifice;
Le repentir en lui suit de près l'injustice.
Quand du sang de Clytus il eut rougi sa main,
Sans moi, du même fer, il se perçoit le sein.
De mon sang répandu, ses vertus vont renaître.
J'ose en répondre. On vient. C'est lui qui va paroître.
Léonide, il est temps qu'une noble fierté
Rappelle tous vos sens à leur tranquillité.
Souvenez-vous qu'aux lieux où nous prîmes naissance,
Un soupir est honteux à la plus tendre enfance;
Et que l'on n'y permet de douloureux transports,
Qu'aux ames que le crime abandonne aux remords.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE, LYSIMAQUE, LÉONIDE, GARDES.

ALEXANDRE.

SE rend-il, Lysimaque, aux avis qu'on lui donne?
L'appareil qu'il a vu n'a-t-il rien qui l'étonne?
A mes ordres, Madame, est-il enfin soumis?
Consent-il à sa perte, ou sommes-nous amis?
Je me flattois en vain; ce trouble me l'annonce.

LÉONIDE.

Mon frère est devant vous; recevez sa réponse.

(*Elle tombe évanouie dans les bras de Lysimaque qui l'emmène.*)

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE.

ALEXANDRE *voyant Calisthène ému.*

SOUPIRE. Il te sied bien de les plaindre, inhumain,
Quand c'est toi qui leur mets le poignard dans le sein!
Mais sur ton front, déjà renaît la folle audace.
Vas! puisque ni raison, ni douceur, ni menace,
Que le sang, l'amitié, que rien ne te fléchit;
Péris dans les tourmens!

CALLISTHÈNE *se frappant*

Ce coup m'en affranchit.

ALEXANDRE.

Que vois-je? ô trahison! Gardes, qu'on le soutienne.
Quelle main téméraire a donc armé la sienne?

CALLISTHÈNE.

Alexandre, écoutez les Dieux qui, par ma voix,
Se font entendre à vous pour la dernière fois.
De votre ambition, belle en son origine,
L'édifice ébranlé, penchant vers sa ruine,
Peut n'étaler bientôt que de vastes débris
Dispersés par le Sort & livrés au mépris.
De l'Hydaspe & du Gange asservissez les rives;
Qu'Amphytrite gémisse au rang de vos captives;
S'il se peut même encor, franchissez l'Océan,
Et d'un Monde inconnu devenez le Tyran;
Vous aurez su courir par-tout, hors à la gloire.
Pour qui ne se peut vaincre, il n'est point de victoire;
Et, son bonheur fût-il mille fois plus constant,
Tous ses exploits ne sont qu'un forfait éclatant.
Ces plans pernicieux de conquête & de guerre,
Quel nom de vous, Seigneur, laisseront-ils sur Terre?
Vous vous y serez cru le rival glorieux,
Et vous n'aurez été que le fléau des Dieux.
Ah! de ces Dieux plutôt redevenez l'image!
C'en est fait: votre nom doit passer d'âge en âge;

Tout ce que vous ferez ne va plus désormais
Qu'en assûrer le gloire ou la honte à jamais.
Redevenez ce Prince admiré dans Athène,
Qui, de Lacédémone, attira Callisthène;
Dont le moindre mérite, alors, fut la valeur;
Qui, des Thébains détruits répara le malheur;
Qui, d'un Roi fugitif respecta la misère,
Dans ses filles, son fils, son épouse & sa mère;
Qui de cet ennemi pleura la triste fin,
Poursuivit la vengeance & punit l'assassin.
Remontez seulement aux vertus que vous eûtes;
Ne soyez que vous-même & que ce que vous fûtes;
De fidèles sujets & d'amis entouré,
Sans l'exiger alors vous serez adoré.
A ce prix, je bénis le coup qui nous sépare.

ALEXANDRE.

Et moi, je le déteste! Ah! Qu'as-tu fait, barbare?

CALLISTHÈNE.

De mon dernier pouvoir, un précieux emploi:
J'ai satisfait les Dieux, Sparte, Alexandre & moi.

ALEXANDRE.

Il se meurt! Entends moi! Suspends ta dernière heure
Callisthène, triomphe! Alexandre te pleure:
Ouvre les yeux!

CALLISTHÈNE.

Amis, ôtez-moi de ce lieu,
J'ai touché votre Prince; & je meurs libre. Adieu.

SCÈNE

SCÈNE VIII & *dernière.*

ALEXANDRE.

PORTES-EN chez les Morts la nouvelle à mon père;
Apprends-lui de quel prix, son fils qui dégénère,
Récompensa ton zèle & paya son amour.
Eh bien! es-tu content, monstre indigne du jour?
Règne en paix! Tu n'as plus de Censeur qui te blesse.
Ton Trône est affranchi du joug de la Sagesse.
Devant elle, en secret, n'ayant plus à rougir,
Ton orgueil, à son gré, désormais peut agir.
Règne, abuse en Tyran des droits du Diadême!
Maître de tout, demeure esclave de toi-même;
Et, ne méritant plus d'être au rang des humains,
Aspire encore, aspire à des honneurs divins!
Malheureux! & je veux qu'on m'aime! & je l'espère!
Ah! Majesté des Dieux! ô Manes de mon père!
Par un mortel ingrat vous fûtes outragés:
Callisthène n'est plus; vous êtes bien vengés.
La voix par qui des Rois la vertu se réveille,
Pour la dernière fois, a frappé mon oreille;
Tout salutaire avis de ma Cour est exclus;
L'utile Vérité n'y reparoîtra plus.
L'erreur, les passions, des Courtisans perfides;
Voilà donc, justes Dieux, la ressource & les guides

Qui me devoient conduire à l'immortalité !
Sous quel nom passerai-je à la postérité ?
La fin de Callisthène est mortelle à ma gloire.
De nos regrets du moins consacrons la mémoire ;
Et privé pour jamais de mon plus ferme appui,
Allons combler d'honneurs ce qui reste de lui.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'AMANT MYSTÉRIEUX,

COMÉDIE.

Représentée par les Comédiens François, en Juillet 1734.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, *Père d'Isabelle.*

ISABELLE, *Fille de Géronte.*

VALÈRE, *Amant d'Isabelle.*

PASQUIN, *Valet de Valère.*

LISETTE, *Suivante d'Isabelle.*

La Scène est devant la Maison de Géronte.

L'AMANT MYSTÉRIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE *.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

MONSIEUR Pasquin, de grâce ?

PASQUIN.

Eh ! Monsieur ! sans façon ;
Ces politesses-là ne sentent rien de bon.

VALÈRE.

Dites-moi, s'il vous plaît.

PASQUIN.

Monsieur, je vous écoute.

VALÈRE

Aimeriez-vous les coups de bâton ?

PASQUIN.

Non, sans doute.

* Cette première Scène fit assez rire.

VALÈRE.

Tu les crains donc ?

PASQUIN.

Beaucoup !

VALÈRE.

Eh bien ! évite-les.

PASQUIN.

Vous ne m'avez pas vu, je crois, courir après.

VALÈRE.

Oh ! sans courir après, souvent on les attrape.
Tout ce que l'on te dit de ta mémoire échappe.
Ne t'ai-je pas cent fois défendu, maître sot,
Quand Isabelle, ou moi, te chargerions d'un mot,
D'oser jamais, à moi, la nommer Isabelle,
Non plus que moi jamais, Valère, devant elle ?
Et tu lâches sans cesse & l'un & l'autre nom.

PASQUIN.

Reste à savoir comment vous nommer tous deux.

VALÈRE.

On.

PASQUIN.

On ?

VALÈRE.

Oui ; on.

PASQUIN.

Monsieur on, Madame on ?

VALÈRE.

Ni Madame,
Ni Monsieur. *On*, tout court, & pour homme & pour femme.
Par exemple, pour elle. *On vous fait avertir*;
On venoit de rentrer, on venoit de sortir;
On est triste, on est gaie; on vous hait; on vous aime;
On gronde; ainsi du reste; & pour moi, tout de même.

PASQUIN.

On n'y manquera pas; on a trop peur des coups;
Car je ne m'ose pas nommer non plus que vous.

VALÈRE.

Tu te crois un plaisant; tu n'es qu'un ridicule
As-tu vu de ma part le rimeur Crotambule?

PASQUIN.

Oui; vos couplets se font.

VALÈRE.

Tu ne m'as pas nommé?

PASQUIN.

Non.

VALÈRE.

Ni désigné?

PASQUIN.

Non.

VALÈRE.

Et t'es bien exprimé?

PASQUIN.

Très-net.

VALÈRE.

Voyons. Dis-moi, mot à mot & répète,
Ainsi que tes propos, les propos du Poëte.

PASQUIN.

Oui-dà, Monsieur. Je veux des couplets de Chanson.
Combien ? Plus que moins. *Volontiers, mon Garçon.*
Et sur quoi ? Sur l'Amour. *Sur quel air ?* Il n'importe.
Pour qui ? Si je le sais, que le Diable m'emporte.
Et l'objet, quel est-il ? Tendre ou non, fier ou doux ?
Tout comme il vous plaira. Blond, brun, châtain, gris, roux.
C'est tout un. *Diable aussi la matière est trop vague.*
Accommodez-vous-en. *Veut-on que j'extravague ?*
En un mot, faites-nous là de ces vers touchans....

(*Ici Valère chante en homme distrait & qui pense à autre chose*).

Bon! ne voilà-t-il pas déjà mon homme aux champs!
(*à part.*)
Il ne m'écoute plus. Qu'on est sot, quand on aime!

VALÈRE.

Je t'entends, & t'approuve: agis toujours de même.
Tu seras quelquefois porteur d'un demi-mot,
D'un geste, d'un coup d'œil; rends tout en Idiot.
Fais machinalement tout ce qu'on te fait faire,
Dis comme on t'aura dit: tais ce qu'on te fait taire;
Tu nous entendras mal. Mais crois qu'on s'entend bien.

PASQUIN.

Le Ciel, à votre esprit, subordonna le mien :
Ne me chargeassiez-vous que d'un monosyllabe ;
Ce mot fût-il hébreu, grec, iroquois, arabe ;
Me voilà Perroquet, & Pantomime : mais
Que prétendez-vous faire encor de ces couplets ?

VALÈRE.

Je veux, par eux, ce soir, finir ma sérénade.

PASQUIN.

Je la finirois mieux.

VALÈRE.

Comment ?

PASQUIN.

Par l'escalade.
Ma foi, Monsieur, la nuit, dans les mains d'un amant,
Une échelle de corde est un bel instrument.

VALÈRE.

Oui, si c'étoit au bas du balcon d'Isabelle.
Songe donc....

PASQUIN.

A propos ! où diable est ma cervelle ?
Et ce portrait, Monsieur, accompagné de vers ?...

VALÈRE.

Elle ne l'aura pas.

PASQUIN.

Tant pis !

VALÈRE.

D'où vient ?

PASQUIN.

J'y perds.

VALÈRE.

Et quoi ?

PASQUIN.

Quelques louis que le port du sien coûte,
Et qu'au porteur du vôtre, elle eût rendus sans doute.
J'ai remis là-dessus quelque dette à payer.
Et pourquoi donc, Monsieur, ne le pas envoyer ?

VALÈRE.

On n'a qu'à le surprendre un jour, sur Isabelle ;
Et tout notre mystère aussitôt se révèle.

PASQUIN.

Si ce n'est que cela j'imagine un moyen
Pour faire qu'on le trouve, & qu'on ne trouve rien.

VALÈRE.

Quel moyen ?

PASQUIN.

Faites-vous peindre avec tant d'adresse
Que personne, en mille ans, ne vous y reconnoisse *.

* On me reprocha cette plaisanterie, comme une chose usée, & indigne d'un Poëte qui se pique d'un peu d'imagination. J'avoue que j'avois espéré de faire passer ce trait-là sur le compte de la mienne, me flattant qu'il ne seroit pas connu. L'événement châtia mon plagiarisme & ma sotte présomption. Tout le monde savoit cette ingénuité de M. de R*** au sujet de Madame de ***. C'étoit être mal tombé pour un premier pillage, & cela corrige. Aussi ai-je bien juré que le Paon eût-il cent fois de plus belles plumes, je m'en tiendrois à mes vilaines plumes de Geai.

VALÈRE.

Retourne à Crotambule, & prends lui ses couplets.
Je t'attends au logis, & me retire exprès.
Isabelle, je crois, m'a vu de sa fenêtre,
Et je serois fâché qu'elle vînt à paroître;
Sa rue & le grand jour ne me conviennent pas.
Suis moi.... Non: reste.... Ecoute, écoute.... Tu diras....

Valère qui se croit suivi de Pasquin, disparoît en chantant: ce jeu de théâtre fut extrêmement mal rendu par l'Acteur.

SCÈNE II.

PASQUIN *seul.*

IL croit que je le suis; je demeure, & pour cause;
Il a chanté: voilà le texte: point de glose.
Chantons. Que savons-nous? c'est peut-être un signal.
Croyons qu'il s'entend bien, lorsque je l'entends mal.
Ce pourroit n'être aussi que la sotte habitude
Qu'il a de fredonner toujours quelque prélude.
Parbleu soit! En ce cas, profitons du moment
Où je puis une fois mal faire impunément.

SCÈNE III.

ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

ISABELLE *à Pasquin.*

COMMENT! quand je descends, ton maître se retire ?

PASQUIN.

Oui, Madame; & me charge, en partant, de vous dire:

(*Il chante l'air que son Maître a chanté en le quittant.*)

LISETTE.

De nous dire. Eh bien! quoi *? Ça, ne badinons point.

PASQUIN.

Par ma foi, je n'y mets, ni n'en ôte un seul point,
Et voilà, mot à mot, ma commission faite.

---

* Pasquin recommence la même Chanson. Ce qui est réellement plaisant n'a pas toujours le bonheur de plaire sur le Théâtre. Ce trait de Pasquin étoit arrivé à un Laquais du malheureux Comte de H * *, qui avoit coutume de siffler, à tout moment, par distraction. Ce tic l'ayant pris au milieu d'une commission qu'il donnoit à son Valet, garçon d'ailleurs malin & mécontent, le drôle sortit dès que son Maître s'étoit mis à siffler, & fit positivement ce que fait ici Pasquin. Je n'ai jamais raconté ce trait que je n'aye vu rire les plus sérieux. Cela ne fit point du tout d'effet au Théâtre. A la vérité, comme je l'ai déjà remarqué, l'Acteur principal en fut la cause.

LISETTE.

Valet digne du Maître !

ISABELLE.

Ah ! ma chère Lisette !

LISETTE *à demi bas.*

Madame, doucement ; cachez votre chagrin,
Et gardez qu'il n'éclate aux yeux de ce coquin,
Qui se riroit de vous, comme il fait de son Maître.

à Pasquin.

Puisque ta charge est faite, adieu : qu'attends-tu, traître ?

PASQUIN.

Mais, j'attends ma réponse.

LISETTE.

Ah ! ta réponse ? oui-dà !

(Elle lui donne un soufflet)

Il faut t'expédier, mon ami : la voilà.

PASQUIN.

Est-ce ma faute, à moi ? Tu me frappes sans causes !
Suis-je donc un sorcier, pour deviner les choses ?
On m'a dit : tu diras.... & puis on a chanté.
Moi, j'ai cru que c'étoit un signal concerté.
Un mystère entre vous.

LISETTE.

Tâche encore à comprendre
Que la réponse en est un autre, & vas la rendre.

PASQUIN.

En message aujourd'hui je suis trop malheureux ;
Viens toi-même avec moi, la rendre, si tu veux.
Tu me ferois plaisir.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

LE plaisant caractère,
Et le joli mignon que ce Monsieur Valère,
Madame, pour vouloir que l'on courre après lui,
Et vous faire descendre aux façons d'aujourd'hui !
Oh ! vous vous déferez d'une bonté si grande !
Votre gloire le veut ; & je vous le commande ;
Obéissez.

ISABELLE.

J'y tâche : & c'est tout mon espoir.

LISETTE.

Et vous le cherchiez ?

ISABELLE.

Oui : pour ne plus le revoir,

LISETTE.

Vous ?

ISABELLE.

ISABELLE.

Après ce que vient de dire Célimène ?

LISETTE.

Il n'a qu'à vous écrire : & sa grâce est certaine.

ISABELLE.

Non.

LISETTE.

(*Elle lui met la main sur le cœur.*)

Quoi! non? Mettez là votre main, sentez-y
La vérité du fait que vous niez ici.
Que vous dit ce cœur ?

ISABELLE.

Rien.

LISETTE.

Rien ?

ISABELLE.

Finis, ou me laisse.

LISETTE.

Preuve de son bonheur & de votre foiblesse.
Pour n'importuner pas, il faudroit l'excuser.

ISABELLE.

Après tout, nous savons sa façon d'en user.

LISETTE.

Nous y voilà.

ISABELLE.

Son goût est d'être impénétrable ;
Trop aimer le mystère est-ce être si coupable ?

LISETTE.

Fort bien !

ISABELLE.

Qu'ai-je à me plaindre ? il m'écrit chaque jour
Des billets.....

LISETTE.

Il est vrai.

ISABELLE.

Que lui dicte l'Amour.
Tu le sais.

LISETTE.

Des billets ! peste ! la belle avance !
Croyez-moi : c'est ici comme dans la finance ;
Vive l'espèce ! au diable & papiers & billets !
Cela souffre au paiement toujours quelques déchets.
Tous ces feux par écrit, sont des feux d'artifice :
Qui diantre a jamais vu de semblable caprice ?
Vous aimer & vous fuir ! sur l'ombre d'un éclat
Quand vous l'en dispensez faire le délicat !
Moi-même, de l'intrigue avoir osé m'exclure !
Éviter votre père ; & craindre de conclure !
Ah ! j'y mettrai bon ordre. Il offrira sa main
Tout à l'heure ; sinon, congédié demain.

L'art de feindre si bien, touche à la perfidie.
Philinte vainement dès long-temps l'étudie ;
Philinte, son intime, homme franc & loyal,
Dont, faute de parler, il s'est fait un rival.

ISABELLE.

Philinte, son rival ! Philinte ! où vas-tu prendre
Que de moi son bonheur, jamais ait pu dépendre ?
Lui, qui de Célimène adore les attraits,
Et dont vers moi les yeux ne se tournent jamais.

LISETTE.

C'est que vous n'en avez que pour votre Valère ;
Qui m'a tout l'air, à moi, de ne vous aimer guère.
Pendant que votre erreur qui vous suit en tous lieux,
Vous y cache un amour qui vous crève les yeux.
Philinte, si je l'aide, iroit droit au solide.
Que Valère, s'il veut, y songe & se décide ;
Sinon, & c'est à vous comme à lui d'y penser,
Foi de fille d'honneur, on le fera danser.

SCÈNE V.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE.

AH ! Madame ! à vos pieds, que faut-il que je dise ?
Pour pouvoir d'un valet réparer la sottise ?
L'impertinent me joue un tour de sa façon.

LISETTE.

Et pourquoi vous en prendre à ce pauvre garçon?
Sachez-vous recueillir en songeant à Madame.

ISABELLE.

Taisez-vous.

LISETTE.

Hom! j'enrage! Est-ce donc être femme?

ISABELLE.

Ce n'est pas là, Valère, un sujet de courroux,
J'ai sur quelque autre chose à me plaindre de vous.

VALÈRE.

Mais si nous attendions que la nuit fût venue?
Car nous sommes ici terriblement en vue.

ISABELLE.

N'importe.

VALÈRE.

Est-il besoin que cette fille en soit?

ISABELLE.

Retirez-vous, Lisette.

LISETTE.

Eh! quoi?

ISABELLE.

Je le veux.

LISETTE.

Soit!

Quand Madame veut bien faire la complaisante,
Le rôle ne doit pas révolter la suivante.
Je me retire donc, puisqu'on le veut ainsi;
Mais on auroit mieux fait de me laisser ici.

SCÈNE VI.

ISABELLE, VALÈRE.

ISABELLE.

ENFIN, de vive voix pour qu'on vous entretienne,
Il faut que l'on vous cherche & que l'on vous prévienne;
Je semble être pour vous un objet odieux:
Et dès que je parois vous détournez les yeux.
Par un heureux hasard, dont mon ame est ravie,
Nous trouvons-nous ensemble en quelque compagnie,
Vous prodiguez par-tout vos regards & vos soins,
Et c'est à moi toujours qu'ils s'adressent le moins.
Vos lettres, il est vrai, réparoient l'entrevue:
Je goûtois vos raisons, & je m'étois rendue;
J'ai cru que votre cœur, moins léger que discret,
Se faisoit un plaisir de m'aimer en secret;
Mais je vois.....

VALÈRE.

Quoi! Madame! inquiète & craintive,
Vous douterez toujours de l'ardeur la plus vive?

Et les soins que je prends de m'observer pour vous,
N'aboutiront jamais qu'à vous mettre en courroux?
Ne soyez pas sensible à la douceur secrette
D'un Amour dont la plume est la seule interprète.
(Commerce toutefois d'autant plus doux pour moi,
Qu'il fixe entre vos mains, les gages de ma foi;
Qu'une lettre sans cesse aux yeux se renouvelle;
Qu'il me semble rester près de vous, avec elle;
Et qu'au papier enfin, confier ses discours,
C'est ne se point quitter & se parler toujours.)
A des plaisirs si purs, soyez, dis-je, insensible;
Aimez qu'à vos côtés, un Amant soit visible:
Qui nous garantira du péril évident,
Où nous exposeroit ce plaisir imprudent?
Les piéges, les caquets & les tracasseries
Des jaloux, de nos gens, de vos propres amies,
Sur nous, de mille Argus les yeux toujours ouverts,
Les persécutions, & tant d'autres revers
Dont je vous ai sauvée, à l'abri du mystère!
Et qu'importe, avec vous, quand ma bouche est sincère
Que d'autres soient instruits de mes tendres desirs?
Mettez-vous donc l'éclat au rang de vos plaisirs?
Vous qui si vivement frondez ces Beautés vaines,
Qui veulent qu'un Amant se pare de leurs chaînes,
Et qui comptent pour rien les plus tendres Amours,
S'ils n'ont pour confidens, la Ville & les Fauxbourgs.

ISABELLE.

Mais ce parfait Amour auroit-il la constance
De tout voir, tout entendre avec indifférence?

Célimène liée avec moi d'amitié,
Qui, malgré tous nos soins, nous pénètre à moitié,
Pour s'assurer du reste, hier, chez sa parente,
Voulut vous éprouver & fit la médisante :
Elle affecta, sur moi, de tenir des propos
Qui mettoient à bas prix tout le peu que je vaux.
L'on vous examinoit : vous fûtes si paisible,
Qu'elle vous croit pour moi tout à fait insensible ;
Et que de ses soupçons (tant elle en doute peu)
Ainsi que d'une erreur, elle m'a fait l'aveu.

VALÈRE.

Ah ! Madame ! je suis au comble de ma joie !
Elle croit ce qu'il faut, ce qu'on veut qu'elle croie ;
Par des yeux si suspects m'étant vu regardé,
Je tremblois de ne pas m'être assez possédé ;
Ma feinte a réussi : vous cependant, Madame,
N'avez-vous pas trahi le secret de ma flamme ?
Quelque dépit trop prompt.....

ISABELLE.

Non, je n'en ai point eu,
Et cela justement, parce que j'ai tout cru.
Mon ame de ces coups cesse d'être étonnée :
Je ne le vois que trop : plus d'une infortunée
A qui vous engagez faussement votre foi,
Vous réduit à la gêne où vous vivez pour moi.
Un Amant, de soi-même est-il si fort le maître ?
Peut-on si bien jouer l'indifférent sans l'être ?

Non, non : j'étois trop simple & je m'abusois bien
D'admirer des efforts qui ne vous coûtoient rien.

VALÈRE.

Qui ne me coûtoient rien ! quel discours ! ah ! Madame !
Que vous lisez bien mieux dans le fond de mon ame !
Daignez.....

ISABELLE.

Adieu, Valère, adieu ; séparons-nous.

VALÈRE.

Le temps vous prouvera....

ISABELLE.

Le temps fait contre vous.
Depuis qu'à mon penchant je me suis trop livrée,
Qu'avec tant de bonté je me suis déclarée,
Qu'autant que je le puis, je flatte votre espoir ;
Cet Amour tant vanté, s'est-il mis en devoir
De me justifier dans une erreur si chère,
En vous autorisant de l'aveu de mon père ?
Étoit-ce donc à moi, Valère, à vous presser
Sur ce qui de si près doit vous intéresser ?

VALÈRE.

D'aussi près en effet aucun soin ne me touche ;
Mais si j'ai des raisons qui me ferment la bouche ?

ISABELLE.

Quelles raisons, Valère ?

VALÈRE.

On ne vous les dit pas ;
Vous les saurez un jour & vous en ferez cas.

ISABELLE.

Quoi donc ! avec moi-même employer le mystère ?

SCÈNE VII.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

VENEZ parler, Madame, à Monsieur votre père ;
Ne vous amusez pas ; & tôt il vous attend.

ISABELLE *à Valère.*

Que je sache aujourd'hui ce secret important.

SCÈNE VIII.

VALÈRE *seul.*

A MOI-MÊME souvent je me le dissimule ;
Car au fond je me crois tant soit peu ridicule.
Ridicule ! ah ! le terme est fort ! singulier ? non ;
Disons mieux : délicat ; un peu trop, dira-t-on,

Un peu trop délicat ! comme si la tendresse
Connoissoit de l'excès dans la délicatesse :
Je ne me presse pas de me voir son époux ?
Non, parce qu'elle m'aime, & que rien n'est plus doux
Que de jouir d'un feu que l'Hymen peut éteindre ;
Que d'aller à pas lents, où l'on est sûr d'atteindre ;
Sur-tout lors qu'à leur gré, sur deux Amans en paix,
Le plus profond mystère étend son voile épais.
Puis-je trop ménager les charmes que je goûte ?
De l'Amour à l'Hymen trop prolonger la route ?
Trop reculer l'heureux & le funeste jour,
Où triomphe à la fois & disparoît l'Amour ?
D'un cœur vraiment touché tels sont les deux caprices ;
Il met dans les desirs ses plus chères délices ;
Et même il seroit bon, s'en tenant aux souhaits,
Pour s'aimer toujours, de.....

SCÈNE IX.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE *à part.*

DE ne se voir jamais.

VALÈRE *continue & se croit seul.*

Isabelle, pardon ! j'outre un peu la matière.

LISETTE *bas.*

Donnons-nous les plaisirs & les airs du mystère,

Sur l'objet de ses feux feignons qu'on s'est mépris,
Et que de Célimène, on croit qu'il est épris.
(*haut*)
Dans les yeux de Monsieur, l'alégresse étincelle ;
Il vient de recevoir quelque heureuse nouvelle.

VALÈRE.

Je n'ai pas de l'Amour à me plaindre en effet.

LISETTE.

Isabelle a l'honneur d'être dans le secret ?

VALÈRE.

Mais comme ce n'est qu'une, elle & celle que j'aime,
Qu'adorer celle-ci, c'est l'aimer elle-même ;
Sa médiation s'est offerte entre nous,
Et par elle on m'annonce un destin assez doux.

LISETTE, *avec un faux air de pénétration.*

On sait que Célimène est sa meilleure amie.

VALÈRE.

Mon Dieu ! ne devinons personne, je vous prie.

LISETTE.

Vous ne pécherez pas, pour avoir trop parlé.
Le secret, malgré vous, pourtant est révélé.
La belle est par malheur dans notre voisinage ;
Et Pasquin chaque jour, y fait quelque message.
Pourquoi ce noble emploi m'a-t-il été ravi ?
Mieux qu'un autre, peut-être, on vous auroit servi.

VALÈRE.

Peut-être encore un coup n'est-ce pas Célimène ?

LISETTE.

A feindre encore un coup vous perdez votre peine ;
J'en saurai plus que vous, sitôt qu'il me plaira ;
Et, sans aller bien loin, j'ai qui m'en instruira.

VALÈRE.

Et qui peut, s'il vous plaît, vous rendre si savante ?

LISETTE.

C'est un pacte établi de suivante à suivante,
Qu'au premier entretien, de l'un à l'autre bout,
A charge de revanche, on se déclare tout.

VALÈRE.

J'aime ta confiance.

LISETTE.

Et moi, j'aime la vôtre.

VALÈRE.

Oh bien ! que ce soit donc Célimène ou quelque autre,
Je veux bien t'avertir d'une chose

LISETTE.

Et de quoi ?

VALÈRE.

Tu me remercieras de l'avis.

LISETTE.

Je le crois.

VALÈRE.

C'est la pure franchise ici qui te conseille.

LISETTE.

La vôtre, assurément, à la mienne est pareille.

VALÈRE.

Je te conseille donc avec sincérité,
De guérir là-dessus ta curiosité,
Si par ce moyen seul tu peux la satisfaire.
La suivante de celle à qui je songe à plaire,
De notre liaison n'a pas le moindre vent.

LISETTE.

Bon!

VALÈRE.

C'est la vérité.

LISETTE.

Vous raillez.

VALÈRE.

Non vraiment.

LISETTE.

Vous vous trompez donc?

VALÈRE.

Non, fais en l'expérience;
Mais j'ai cru te devoir l'avis en conscience.
Adieu.

LISETTE.

Je reconnois cette sincérité,
Monsieur, & je vous dois la même charité :
Avis donc pour avis, après quoi, quitte à quitte.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Cette suivante est donc bien mal instruite ?

VALÈRE.

Et ne doit pas s'attendre à l'être mieux :

LISETTE.

Eh bien !
Je vous annonce, moi, que vous ne tenez rien ;
Qu'elle étoit de votre arc la corde la meilleure ;
Que si vous ne courez l'appaiser tout à l'heure,
Et remettre en ses mains le soin de votre sort,
Un orage imprévu vous attend dans le Port.

SCÈNE X.

VALÈRE, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

MONSIEUR, voici vos coupl.....

VALÈRE.

Ah ! tête de linotte !

PASQUIN.

Pour la sérén.....

VALÈRE.

Encore!

PASQUIN.

Et la Muse de Crotte.....

(*Valère lui arrache impatiemment le papier des mains, lui en donne par le nez, & s'en va.*)

SCÈNE XI.

PASQUIN, LISETTE.

LISETTE.

QUEL diantre de jargon! Explique-nous un peu Tes couple, ta Syrène, & la Crotte.

PASQUIN.

Morbleu!
Mon Maître avec raison me coupoit la parole:

LISETTE.

Veux-tu bien parler?

PASQUIN.

Non: la requête est frivole;
Pour langue, je n'ai plus que le geste & les yeux,

LISETTE.

Je ne t'empêche pas d'être mystérieux,
Adieu.

PASQUIN.

Cruelle, arrête, écoute un pauvre Diable,
Qui brûle.....

LISETTE.

Brûle, soit; je suis impitoyable.

PASQUIN.

Je ne pourrai du moins te tenir un instant?

LISETTE.

Non.

PASQUIN.

De grâce, un seul mot.

LISETTE.

Ne me tire pas tant.

PASQUIN.

Lisette!

LISETTE.

Eh bien, Lisette! Ah! voici de nos drôles
Qui, d'Amans, à leur tour, veulent jouer les rôles.
Et, parce que leur Maître à Madame aura plu,
Croyent sur la Suivante avoir un dévolu.
Que Madame soit dupe au point d'aimer ton Maître,
Du Faquin de Valet je ne prétends pas l'être;

Et

(*Il veut la baiser*)

Et si tu m'oses.... Point de ces manières-là!
Finissons! Veux-tu bien?

PASQUIN.

Sans conséquence. Là!
Viens baiser cette joue; & reconnois la place
Où fut jadis l'affront que ce baiser efface.
Maintenant je ferai tout ce que tu voudras;
Je suis homme à t'aimer, comme à ne t'aimer pas;
A chacun là-dessus liberté toute entière.
Et quand je me suis plaint de te trouver trop fière,
Quand je te retenois, crois que de mes besoins,
L'amour étoit celui qui me pressoit le moins.

LISETTE.

Ce petit ton brutal a pour moi plus de charmes,
Qu'une fadeur bien tendre & que le don des larmes;
Quel besoin donc ici t'engage à m'amuser?

PASQUIN.

Nous en grillons tous deux : le besoin de jaser.

LISETTE.

Jasons. Chez un grondeur qui veut que tu te taises
Je pense qu'en effet tu n'a pas trop tes aises.

PASQUIN.

Comme tu les aurois toi-même en pareil cas.
Comme un enragé vif entre deux matelas
J'étouffe.

Et, voulant nous soumettre en tout à ses caprices,
Couvre du nom d'honneur, l'intérêt de ses vices.
Mais celui-ci se flatte, & je veux lui montrer....
Pasquin, me veux-tu plaire ? Avant que de rentrer
Dans l'état violent du masque & du silence,
A ta langue une fois donne pleine licence.
Quels secrets renfermoit l'écrit qu'en ce moment
Il vient de t'arracher si précipitamment ?

PASQUIN.

C'étoit.... Mais de ceci ma vertu s'effarouche.

LISETTE.

Ah, ah ! Monsieur Pasquin fait la petite bouche ;
Je prétends avec lui faire assaut de vertus.
Nous verrons qui des deux en patira le plus.
Déjà le tête-à-tête est matière à scrupule.

(*Elle feint de s'en aller.*)

PASQUIN.

Attends ! Tu fais la sotte, & moi le ridicule.
Nos Maîtres ne sont pas des gens à copier.
Sache donc quel trésor enfermoit ce papier.
Des couplets composés pour une sérénade.

LISETTE.

Cette galanterie est bien vieille & bien fade.
Pour nous, sans doute ?

PASQUIN.

Oui.

LISETTE.

Quand ?

PASQUIN.

Sitôt qu'il sera nuit.

LISETTE.

Notre Mystérieux n'a donc plus peur du bruit !

PASQUIN.

Célimène chez qui sera pour lors mon Maître,
Vis-à-vis de chez vous l'aura sous sa fenêtre.
Et, s'en attribuant le régal en entier,
Va prendre ainsi le change avec tout le Quartier.
Par ce cadeau bruyant, dont l'espèce l'étonne,
Il veut dépayser quelqu'un qui le soupçonne ;
Et le mystère, habile à se jouer d'autrui,
Du manteau de l'éclat s'enveloppe aujourd'hui.
Mais un billet-demain doit instruire Isabelle
Que la fête *in petto* n'avoit d'autre objet qu'elle.

LISETTE.

Et nous enragerons attendant ce billet ?
Il seroit trop heureux : non, mon petit Poulet ;
Non : nous profiterons de cette découverte.

PASQUIN.

Tu ne saurois en faire usage qu'à ma perte.
Mon Maître est soupçonneux ; & je crains le bâton.

LISETTE.

Je voudrois qu'il le prît avec toi sur ce ton.

PASQUIN.

Tu le voudrois ? Oui-dà ! Peste ! quelle tendresse !

LISETTE.

Ne me jures-tu pas qu'il aime ma Maîtresse ?
Moi, je t'aime: ainsi donc, qu'il tremble devant moi;
Et que dorénavant il me respecte en toi.
Tu blesses mon honneur lorsque tu l'épouvantes;
Quand on aime la Dame, on dépend des Suivantes.
Sois tranquille. Ton Maître est, grâce à ses liens,
A mes ordres, cent fois plus que tu n'es aux siens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

VALÈRE a, pour le coup, lassé ma patience;
Je ne l'excuse plus dans son extravagance,
Et j'en ai trop été la victime & l'appui :
Mais quel nouveau sujet t'anime contre lui ?

LISETTE.

C'est être bien hardi !

ISABELLE.

Que t'a-t-il fait encore ?

LISETTE.

Si ma bile une fois s'échauffe & s'évapore !

ISABELLE.

T'a-t-il injuriée ?

LISETTE.

Il n'a qu'à s'en mêler !
Il trouveroit du moins alors à qui parler.

ISABELLE.

Pour mieux en faire accroire, auroit-il le courage
D'oser parler lui-même à mon désavantage ?

LISETTE.

Le grand malheur ! & quand il médiroit de vous,
Que nous font les propos qu'un homme tient de nous ?

ISABELLE.

Sachons quelle vapeur te passe par la tête ?
Tu pleures : dis-moi donc pourquoi ?

LISETTE.

La pauvre bête !

ISABELLE.

La pauvre bête ! à qui s'adresseroit cela ?
Est-ce moi que tu plains, sous ce beau titre là ?

LISETTE.

Pas encor ; mais un jour il faut bien que j'y vienne.

ISABELLE.

Pour qui donc ces sanglots ?

LISETTE.

Pour Quinquin.

ISABELLE.

Pour ma chienne ?

LISETTE.

Nous avons elle & moi belle affaire vraiment,
Au ridicule outré de votre sot Amant !

Nous l'avons par malheur rencontré dans la rue;
Il a bien affecté de ne m'avoir pas vue :
Je le lui rendois bien. Quand la chienne a couru
Battre queue, & sauter aux jambes du Bourru,
Maudissant dans son cœur cette queue indiscrette,
Et craignant qu'elle n'eût quelque habile interprète,
Votre vilain Monsieur, moins homme que cheval,
Vous sangle une ruade à ce pauvre animal,
L'estropie, &, pour prix de sa flatteuse joie,
Perçant l'air de ses cris, sur trois pieds le renvoie;
Il faut avoir le cœur bien faux, bien dur, bien bas,
Et j'en aurois bien peu, s'il ne le payoit pas.

ISABELLE.

Laisse-là ta vengeance, & songeons à le plaindre;
Son plus grand embarras ne sera plus de feindre :
Philinte son rival a su le prévenir;
Mon père, en sa faveur, vient de m'entretenir.
Peu s'en étoit fallu qu'il ne m'eût accordée,
Et c'étoit pour cela tantôt qu'il m'a mandée.

LISETTE.

Que je le plaigne lui! non, Madame, c'est vous
Qui seriez bien à plaindre avec un tel Epoux.
Un homme qui du masque aime & prescrit l'usage;
Dont le cœur est toujours à cent pas du visage;
De vos secrets avide, & ménager des siens!
Chuchotant, querellant, finassant sur des riens.
Un vrai Sphinx hérissé d'énigmes & de griffes,
Qui ne nous parleroit que par des Logogryphes;

Nous fermeroit la bouche, & qui, n'en doutez pas,
S'aviseroit un jour d'y mettre un cadenas [1].

ISABELLE.

Tu charges les portraits !

LISETTE.

Je peins d'après nature.
A quoi bon, de plein gré, vous mettre à la torture ?
Choisissez mieux, Madame ; & pour votre repos,
N'épousez pas l'ennui, l'algèbre, & le chaos [2].

ISABELLE.

Tu parles pour Valère, & fais voir sa prudence
A n'admettre en amour jamais de confidence [3] ;
En effet pour tirer des Amans d'embarras,
Les incapables gens que ceux qui n'aiment pas !
Clairvoyans sur le mal, sans yeux pour tout le reste [4],
Ils ne portent l'idée à rien que de funeste ;
Tandis que de l'espoir nous cherchons la douceur
Et voyons tout d'un œil bien différent du leur.

LISETTE.

L'heureux petit mortel ! poursuivez ! à merveille !
Les gens, après cela, veulent qu'on les conseille !

---

1 Oh ! que cela fut bien sifflé !

2 Cela ne fit point rire, & j'y comptois.

3 Mais est-ce que ces vers-là ne sont pas bons ? Ils ne firent point d'effet.

4 Réflexion faite, je crois que l'idée pouvoit être un peu plus clairement rendue.

ISABELLE.

Valère a mérité de moi quelques efforts ;
Je ne disconviens pas qu'il n'ait eu de grands torts :
Mais hélas ! que l'Amour en pardonne bien d'autres !
Et que ses volontés nous laissent peu les nôtres !

SCENE II.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

MONSIEUR ! Monsieur ! un mot [1] !

LISETTE.

Madame, il est grand jour ;
Monsieur veut me cacher l'objet de son amour [2],
Et telle n'est pas loin, qui venant à paroître,
Par quelque émotion m'en feroit trop connoître.

VALÈRE.

Mais Lisette a raison ; Madame, permettez....
Malgré tout le plaisir que je ressens.....

Il veut sortir.)

1 *Bis in idem.* Faute insupportable & honteuse à l'imagination !

2 Quoiqu'il y ait après cela quelque mérite à la finesse du langage équivoque de Lisette ; car Isabelle croit qu'elle parle d'elle ; & Valère, qu'elle parle de Célimène.

ISABELLE *l'arrêtant.*

Restez.

VALÈRE.

Je crains.....

ISABELLE.

Restez, vous dis-je, & reprenons, Valère,
L'entretien que tantôt m'a fait rompre mon Père :
Pourquoi sur la recherche avez-vous hésité ?
Contentez là-dessus ma curiosité.
Je ne veux de vos feux que cette preuve unique.

VALÈRE.

Eh! n'est-ce pas, Madame, être un peu tyrannique ?
N'est-il pas des secrets que pour un certain temps
On peut se réserver, sans offenser les gens ?

ISABELLE.

Mais le vôtre, Monsieur, n'est pas de cette espèce ;
Il importe un peu trop au feu qui m'intéresse :
Pour la dernière fois, le saurons-nous ? ou non ?

VALÈRE.

De grâce, encore un coup, Madame, trouvez-bon...

ISABELLE.

C'est assez ; ma foiblesse à la vôtre s'ajuste ;
Mais ne trouvez donc pas la représaille injuste.
Je vous tais un projet qui vient de se former,
Et qui, si vous m'aimez, vous doit bien alarmer.

Souffrez à votre tour des autres sans murmure,
Ce que vous prétendez que de vous on endure.
Et si le mal s'accroît, ne vous en plaignez pas.

VALÈRE.

Oh! mais ceci, Madame, est tout un autre cas.
Songez....

ISABELLE.

Que direz-vous, qu'en daignant vous entendre,
Mot-à-mot, pour réponse, on ne puisse vous rendre?

VALÈRE.

Madame!

ISABELLE.

Finissons ce fâcheux entretien:
Gardez votre secret; je garderai le mien.

SCÈNE III.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

MA foi, prenez y garde au moins; c'est votre affaire.
Encore une heure ou deux, elle n'a qu'à se taire:
Vous pourriez faire après en vain le chien couchant,
Et de ceci, Monsieur, être mauvais marchand.

VALÈRE.

Tu serois donc au fait de quelque circonstance?

LISETTE.

Non: ne m'avez-vous pas sevré de confidence?

VALÈRE.

Cela ne paroît pas à ton air insultant.

LISETTE.

C'est que j'ai l'air malin quand j'ai le cœur content.

VALÈRE.

Si ton cœur est content comme il le fait paroître,
Ta curiosité, sans doute, aussi doit l'être.

LISETTE *à part.*

Par ma foi, n'en oser railler effrontement,
Ne seroit pas pour moi parfait contentement.
(*haut.*)
Eh bien! oui je sais tout.

VALÈRE.

Ah! perfide Isabelle!

LISETTE.

Ne l'en aimez pas moins; je n'ai rien appris d'elle.

VALÈRE.

De qui donc?

LISETTE.

Ah! voyez! comme on le lui dira.

VALERE.

Elle ne t'a rien dit?

LISETTE.

Pas le mot.

VALERE.

On verra.
Mais, puisque mon ardeur pour elle t'est connue,
Je te demande en grâce un peu de retenue ;
Garde-moi le secret qu'on ne m'a pas gardé.

LISETTE.

Tout franc, entre mes mains, il est bien hasardé.

VALERE.

Eh ! prends un peu cela sur toi, je t'en conjure.

LISETTE.

Oh ! je ne promets rien, de peur d'être parjure.

VALERE.

Veux-tu me désoler ?

LISETTE.

Vous le méritez bien.

VALERE.

Que t'en reviendra-t-il ?

LISETTE.

Ne m'en revînt-il rien,
Ni perte, ni profit, ni louange, ni blâme,
Je ne cesserai pas pour vous d'être une femme.
Sur ses défauts, l'un l'autre, on se doit excuser ;
Le vôtre est de vous taire ; & le mien, de jaser.

VALERE.

Et de tourner aussi comme une girouette.
Vas, je sais le moyen de te rendre muette.

LISETTE.

Muette ! moi !

VALERE.

Toi-même.

LISETTE.

Ah! je gage que non.

VALÈRE.

(*Il tire une bourse & lui donne quinze Louis.*)

Tu perdrois la gageure, heim!

LISETTE *les prenant.*

Vous avez raison.

VALERE.

C'est contre le babil un charmant spécifique:
Qu'en dis-tu maintenant?

LISETTE.

Je reste sans réplique,
Et conviens que Monsieur entend le numéro.

VALERE.

Tu te tairas?

LISETTE.

Oui.

VALERE.

Vrai?

LISETTE.

Vrai.

VALERE.

Jures-en,

LISETTE.

Juro.

VALÈRE.

VALÈRE.

Maintenant j'en reviens au projet que l'on forme,
Et qui me perd, dis-tu, pour peu que je m'endorme.
Ce secret, comme l'autre, est commis à ta foi ?

LISETTE.

Oui : Monsieur.

VALÈRE.

Tu sais tout ?

LISETTE.

Sans doute.

VALÈRE.

Dis-le-moi.

LISETTE.

Que je vous le dise ?

VALÈRE.

Oui.

LISETTE.

Fi donc.

VALÈRE.

Fi ! qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Voulez-vous m'éprouver, ou si vous voulez rire ?

VALÈRE.

Ni l'un ni l'autre ; parle, & parle ingénument.

LISETTE.

Eh ! de quoi tout-à-l'heure ai-je donc fait serment ?

VALÈRE.

Que me vas-tu conter ?

LISETTE.

N'est-ce pas de me taire ?
Est-ce pour le fausser que je l'ai voulu faire ?
Oh ! telle que je suis & que vous me voyez,
J'ai plus d'honneur encor que vous ne m'en croyez.

VALÈRE.

Ce silence juré que ta malice oppose,
Tu le sais mieux que moi, s'étend sur une chose
A laquelle on sent bien qu'il se doit limiter.

LISETTE.

Soit : mais si mon plaisir est de vous imiter ?
Si je veux comme vous me rendre indéchiffrable ?
Et pourquoi non, Monsieur ? je vous trouve admirable ;
Si c'est une vertu, mon cœur en est jaloux ;
Les bonnes qualités ne vont-elles qu'à vous ?
Des vôtres, avec moi, souffrez quelque partage ;
Vous venez d'en tirer un si grand avantage !
Chacun son tour ; allons ! courage ! à qui mieux mieux !
De l'incompréhensible, & du mystérieux !
Plus d'entretien, de voix, de mots, ni de paroles !
Un clin d'œil, une mine, un geste, des symboles ;
Ou, la plume à la main, des chiffres, du Phébus !
Et comme des écrans, quantité de rébus.

VALÈRE.

Tu commences fort bien, & je crois te comprendre :

Tu veux la bourse entière ? Eh bien ! tu n'as qu'à prendre,
Tiens, & parle à cette heure.

LISETTE.

Encore des louis !
Comme de ce métal les yeux sont éblouis !
Comme à la plus revêche il fait baisser la crête,
Et lève tout scrupule au cœur le plus honnête.

VALÈRE.

Laisse-là ta morale, & me déclare tout.

LISETTE.

Vis-à-vis de l'argent la morale est à bout.
Que je resserre donc ces deux moitiés ensemble.

VALÈRE.

Cette bourse est d'un poids séduisant ! Que t'en semble ?

LISETTE.

D'accord : mais un vrai monstre est logé dans son flanc.
Une moitié veut noir, l'autre moitié veut blanc ;
Entre ces deux moitiés, je suis comme en extase ;
L'une me dit : Tais-toi, & l'autre me dit : Jase.
Savez-vous ce qu'en moi je conclus en ce point ?
L'argent n'est qu'un trigaud, Monsieur ; je n'en veux point.

(*Elle lui rejette sa bourse & s'en va.*)

SCÈNE IV.

VALÈRE *seul.*

LA suivante discrette & désintéressée !
Cela fût-il jamais venu dans la pensée ?
Je n'admire pas moins l'embarras où je suis :
On me tait des secrets, & les miens sont trahis.
Par qui ? Puis-je en douter ? ce n'est point Isabelle :
Ce sera donc Pasquin ? Le maraud nous décèle ;
Le scélérat ! le traitre !

SCÈNE V.

VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

OUF ! ouf ! je suis crevé !

VALÈRE.

D'où viens-tu ?

PASQUIN.

Du logis. Soyez le bien trouvé.
J'apporte....J'apporte....Ouf ! J'ai perdu mon organe :

VALÈRE.

Vous m'auriez fait plaisir de m'apporter ma canne !

PASQUIN.

Vous ne vous en servez que pour aller aux champs.

VALÈRE.

Pardonnez-moi, Monsieur; j'en régale mes gens,
Quand ils font plus ou moins que je ne leur commande.

PASQUIN.

Qu'ai-je fait qui mérite une faveur si grande ?

VALÈRE.

Vous avez fait le sot.

PASQUIN.

Ne le fait pas qui veut ;
Et, dans ce monde, on prend le rôle que l'on peut.

VALÈRE.

Trève de sots discours. D'où Lisette sait-elle?...

PASQUIN.

Quoi, Monsieur ?

VALÈRE.

Que je suis amoureux d'Isabelle ?

PASQUIN.

Est-ce qu'elle le sait ?

VALÈRE.

Là ! fais bien l'étonné !

PASQUIN.

Je le suis bien aussi ; qui, diable! eût deviné
Qu'Isabelle jamais auroit fait l'équipée?....

VALÈRE.

Ne tergiversons point ; elle est bien disculpée.

PASQUIN.

Lisette seroit fille à dire que c'est moi ?

VALÈRE.

Elle ne le dit pas ; mais c'est le diable ou toi.

PASQUIN.

C'est aussi le premier : car sur un fait semblable,
En pénétration le sexe est un vrai diable.
D'une lieue à la ronde il sent un amoureux :
Oui, Lisette est le diable habile & dangereux
Qui sans doute à soi-même aura su se le dire,
Qui par vous-même après se sera fait instruire ;
Qui vous a fait parler, & qui de votre feu
A, de fil en aiguille, escamotté l'aveu.

VALÈRE.

Je rappelle en effet nos propos & sa mine ;
Cela pourroit bien être ainsi qu'il l'imagine.
Mais pour l'heure brisons là-dessus ; & me dis
Ce que tu m'apportois si vîte du logis.

PASQUIN.

Je ne sais si c'est bonne ou mauvaise nouvelle :
Géronte.....

VALÈRE.

Géronte ?

PASQUIN.

Oui.

VALÈRE.

Le père d'Isabelle ?

PASQUIN.

Oui, lui-même, demain, s'il se peut aujourd'hui,
Veut vous entretenir ou chez vous, ou chez lui.

VALÈRE.

Géronte !

PASQUIN.

Eh oui ! vous dis-je.

VALÈRE.

Est-il venu lui-même ?

PASQUIN.

Non : mais un de ses gens.

VALÈRE.

Ma surprise est extrême.
Et l'on a vu cet homme entrer dans la maison ?

PASQUIN.

Mais sans doute.

VALÈRE.

En livrée ?

PASQUIN.

Oui....Non....Si fait....Non, non !

VALÈRE.

Est-ce oui ? ou non ?

PASQUIN

C'est non ; je le répète en forme ;
Il étoit sans couleur sous le gris uniforme,
Qui d'auteur du mystère écarte les dangers,
Et dont l'amour souvent masque ses messagers.

VALÈRE.

A la bonne heure : où diable en veut venir le père ?
Isabelle menace : ouais ! ce nouveau mystère
Seroit-il relatif à celui qu'on me fait ?

PASQUIN.

Quoi, Monsieur ! on vous cache ici quelque secret ?

VALÈRE.

Qui même étrangement m'alarme & m'inquiète.

PASQUIN.

Si la Dame se tait, corrompons la Soubrette.

VALÈRE.

J'ai fait tous mes efforts ; mais elle a tenu bon.

PASQUIN.

Et l'argent s'en mêloit ?

VALÈRE.

Oui.

PASQUIN.

L'a-t-elle pris ?

VALÈRE.

Non.

PASQUIN.

Vu la profession, cela semble impossible,
Et je me serois cru le seul incorruptible.

VALÈRE.

La Sotte a rejeté la bourse avec mépris.

PASQUIN.

Vous vous y serez donc assurément mal pris.
Donnez-moi cet argent, que j'en fasse l'offrande:
Si vous le revoyez, je veux bien qu'on me pende.

VALÈRE.

Je ne refuse pas ton entremise... Mais...

PASQUIN.

Je vous négocierai la chose avec succès.
Donnez-le moi, vous dis-je, & faites votre compte...

VALÈRE.

Voyons auparavant ce que nous veut Géronte.
Il vient avec Lisette, & ne m'apperçoit pas.
Sitôt qu'il sera seul, tu m'en avertiras.
Je ne veux point de tiers dans notre conférence,
Et je me trouve bien d'agir avec prudence.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN *à l'oreille de Lisette en s'en allant.*

REFUSER de l'argent pour garder un secret!
Lâche! & tu ne meurs pas de honte & de regret!

GÉRONTE.

Que te dit ce garçon ?

LISETTE.

Il me parle d'affaire.

GÉRONTE.

Je l'ai vu quelque part.

LISETTE.

C'est un homme à Valère.

GÉRONTE.

Ah ! cherchez votre Maître, & qu'il sache au plutôt,
L'ami, ce que chez lui j'ai fait dire tantôt.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

VOILÀ, je vous l'avoue, un ordre qui m'étonne.

GÉRONTE.

Avant que de promettre Isabelle à personne,
Je veux entretenir Valère à son sujet.

LISETTE.

Mais ce n'étoit pas là tantôt notre projet.
Quand je vous ai parlé de Philinte pour Gendre,
Vous me preniez au mot, & sans presque m'entendre.

Mais votre choix n'a pas long-temps à varier.
Je le répète au moins; on veut le marier.
C'étoit fait, sans l'amour qu'il a pour Isabelle;
Et son Père est charmé de tout rompre pour elle;
De vous la demander : pourvu que, dès ce jour,
Il vous fasse lui-même approuver son amour.
Ce jour donc, ou jamais, soyez-lui favorable.

GÉRONTE.

Sa recherche me plaît, & nous est honorable;
Tout ce qu'on dit de lui me le fait estimer;
Et j'ai cru que sans peine il se feroit aimer.
Je connois ce qu'il vaut, ses biens & sa famille;
Et je le proposois de bon cœur à ma fille.
Mais elle m'est bien chère, & je voudrois qu'elle eût,
Quand nous la marierons, un mari qui lui plût.
Je ne veux lui donner aucun sujet de plainte.

LISETTE.

Comment donc? trouve-t-elle à redire à Philinte?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Le dit-elle?

GÉRONTE.

Non.

LISETTE.

Eh bien donc!

GÉRONTE.

Eh bien !

LISETTE.

Quoi ?

GÉRONTE.

Elle n'en paroît pas si contente que toi.

LISETTE.

Bon, bon, cela viendra ! l'hymen, sans qu'on y pense,
De l'amour très-souvent mène à l'indifférence :
L'hymen aussi par fois prend tout un autre tour ;
Et de l'indifférence il nous mène à l'amour.
Elle aimera Philinte & haïroit Valère.
Enfin c'est votre Fille, & vous êtes son Père ;
Voyez. Mais supposez que Philinte déplaît ;
Qui vous dit qu'à Valère elle prenne intérêt ?

GÉRONTE.

Je crois m'être apperçu que son aspect la frappe ;
Et je la vois rougir lorsque son nom m'échappe.

LISETTE.

Cela peut ne rien dire : & puis ce n'est pas tout ;
Valère peut ne pas la trouver de son goût.

GÉRONTE.

Oh ! je lui vois sans cesse arpenter cette rue ;
Du plus loin qu'il me voit d'abord il me salue,
Et même, tous les jours, de plus bas en plus bas.
Je suis un vieux Renard : on ne m'y trompe pas.

LISETTE.

Il se déclareroit ?

GÉRONTE.

Il en est bien le maître.

LISETTE.

Que ne le fait-il donc ?

GÉRONTE.

Timidité peut-être.

LISETTE.

Et vous le préviendrez ! Le cas sera nouveau.

GÉRONTE.

Non pas ; mais je prétends le lui donner si beau,
Que s'il aime Isabelle, il ne pourra s'en taire.

LISETTE.

Vous ne savez, Monsieur, ce que vous allez faire :
C'est un homme...

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il en faut savoir.

LISETTE.

Enfin croyez...

GÉRONTE.

Enfin.... Enfin je veux le voir.

LISETTE.

Mes soins lui préparoient l'alarme la plus vive ;
J'aurois eu du plaisir ; cet incident m'en prive.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE *seul.*

DANS le cœur de ma Fille, outre qu'il n'est pas mal,
Je pencherois pour lui plus que pour son rival.
Philinte m'a tout l'air d'un jeune homme à saillie;
Et Valère a la mine un peu plus recueillie.
Quand on choisit un Gendre, il faut le choisir bien;
Et ce choix-là n'est pas une affaire de rien.
S'il est bon, vous gagnez un Fils à la Famille;
Et quand il est méchant, vous perdez une Fille.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

JE SAIS que je commets une incivilité:
Excusez-moi, Monsieur, sur mon peu de santé;
J'aurois été chez vous: mais l'âge & la foiblesse....

VALÈRE.

Moi-même, accusez-moi, Monsieur, d'impolitesse,
De rechercher si tard l'honneur que je reçoi.

GÉRONTE.

Nous étions bons amis feu votre père & moi.

VALÈRE.

Il me parloit souvent de vous avec estime.

GÉRONTE.

Si je l'aimois ; pour vous le même esprit m'anime.

VALÈRE.

Aussi je vous avois, sans attendre aujourd'hui,
Voué les sentimens que je n'eus que pour lui.

GÉRONTE.

Votre âge florissant me rappelle le nôtre ;
Nous étions de la Cour les beaux fils, l'un & l'autre.
Nos pourpoints taillades cachoient de verds galants,
Et sur nous Benserade exerça ses talens.
Du reste, votre père eut une bonne tête ;
Et vous laisse, je crois, un bien assez honnête ?
Combien ?

VALÈRE.

Ma sœur & moi, nos comptes bien rendus,
Nous pourrions posséder chacun cent mille écus.

GÉRONTE.

Nous nous sommes en tout ressemblés à merveille ;
Ma fortune à la sienne a même été pareille.
Quel âge a votre sœur ?

VALÈRE.

Environ dix-sept ans.

GÉRONTE.

Nous nous ressemblions encore en beaux enfans ;
Car ma fille est jolie : au moins je la crois telle ;
Comment la trouvez-vous ?

VALÈRE (*embarrassé.*)

Qui, Monsieur ?

GÉRONTE.

Isabelle.

(*à part.*)

Il rougit ! bon !

VALÈRE *froidement.*

Charmante.

GÉRONTE.

Et mon fils ?

VALÈRE.

Des mieux faits :

GÉRONTE.

Et ma fille, à vos yeux, n'est donc pas sans attraits ?

VALÈRE.

Non vraiment : il faudroit être bien difficile !

GÉRONTE (*à part.*)

S'il en est amoureux, c'est un grand imbécille.

VALÈRE (*à part.*)

Bon ! le père est pour nous ; je ne saurois manquer.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

J'ai, Valère, un dessein à vous communiquer;
Je voudrois qu'il vous plût.

VALÈRE.

Je suis prêt de l'entendre,
Et prêt sans doute aussi, Monsieur, d'y condescendre.

GÉRONTE.

Je brûle du desir de m'allier à vous.

VALÈRE.

L'honneur & l'avantage en resteroient pour nous.

GERONTE.

(*bas.*) (*haut.*)
Le maladroit ! mon cœur a compté sur le vôtre;
Mon fils & votre sœur semblent faits l'un pour l'autre.

VALÈRE.

Dès ce soir à ma sœur j'en fais le compliment;
Et je reponds déjà de son consentement.

GÉRONTE.

Mon fils a, comme vous, vingt-cinq ans. A cet âge,
Quand on est raisonnable, on songe au mariage.

VALÈRE.

Je suis de votre avis; on ne peut faire mieux.

GÉRONTE.

Le mari le plus jeune est toujours assez vieux.

L'union la plus longue est aussi la meilleure ;
Et l'on n'en peut serrer les nœuds de trop bonne heure.

VALÈRE.

C'est bien dit.

GÉRONTE.

De jouir on trouve tout le temps.
Se voir encore ensemble au bout de cinquante ans!
Quel plaisir ? Heim ?

VALÈRE.

Sans doute.

GÉRONTE (*bas*).

Ouais ! ce froid-là m'assomme.

(*haut.*)

A combien de dangers s'expose un galant homme!
Combien s'apprête-il & de peine & de soin,
Quand il ose pousser le célibat trop loin ?
Vient le fatal instant à la fin qui nous lie ;
Car souvent, sur le tard, on en fait la folie.
Alors égards, douceurs, petits soins, amitié,
Contentent foiblement une jeune Moitié.
Et quel astre malin ! quelle affreuse planète,
Qu'une jeune Moitié foiblement satisfaite !
On en sait l'influence ; elle abonde ici bas ;
En garantir sa tête est ce qu'on ne sait pas ;
Je vous parle en ami.

VALÈRE.

Vous ne pouvez comprendre
Tout le plaisir qu'aussi je sens à vous entendre.
Je veux en profiter.

GÉRONTE.

Et quand ?

VALÈRE.

Tout au plutôt.

GÉRONTE.

(*bas.*) (*haut.*)
Quel homme ? Mais encor ?

VALÈRE.

Dès demain, s'il le faut.
Mon cœur ne prétend plus qu'à finir cette affaire.

GÉRONTE.

Aucune belle encor n'a-t-elle su vous plaire ?

VALÈRE.

Je ne dis pas cela.

GÉRONTE.

Vous faites le discret.
Mais moi-même c'est trop vous garder le secret ;
J'ai pénétré le vôtre ; & si je ne me trompe.....

VALÈRE.

Souffrez, Monsieur, ici que je vous interrompe.
Je me plais avec vous, j'aime à vous écouter ;
Mais le jour qui finit me force à vous quitter.

Célimène ici près m'attend pour un quadrille ;
Et même nous comptons sur votre aimable fille.
La compagnie aussi mérite bien .....

GÉRONTE.

Oui-dà !

Célimène vaut bien ce sacrifice-là.

VALÈRE.

Célimène, Monsieur, n'est pas ce qui m'attire ;
Si c'est-là le secret que vous me voulez dire,
Vous êtes dans l'erreur.

GÉRONTE.

C'est parler de bon sens ;
Cette discretion sied bien aux jeunes gens.
Adieu.

VALÈRE.

Je suis vos pas.

GÉRONTE.

Continuez les vôtres.

VALÈRE.

Je veux vous détromper, & je vous jure ....

GÉRONTE.

A d'autres !

VALÈRE.

Vous apprendrez dans peu qui j'aime.

GÉRONTE.

Serviteur.

Ne dites rien pourtant encore à votre sœur.
Avant que pour mon fils votre bonté s'emploie,
Il faut que je lui parle & que je vous revoie.

VALÈRE.

Monsieur !

GÉRONTE.

Ne craignez rien, Monsieur ; je suis discret.

VALÈRE.

Mais.....

GÉRONTE.

Mon Dieu ! je suis d'âge à garder un secret.

SCÈNE X.

VALÈRE, *seul.*

IL faut, bon gré, mal gré, que bientôt je la nomme.
Du reste, je suis bien dans l'esprit du bon-homme ;
Loin de rien voir encor qui serve à m'informer
D'un secret qui, dit on, me devroit alarmer,
Tout ce que je découvre est d'un heureux présage.
Quels sont donc les malheurs qu'on veut que j'envisage ?
Mais moins je le conçois, plus je suis agité ;
Ne négligeons donc rien en cette extrémité.
Et, joignant son adresse à l'offre que j'ai faite,
Voyons ce que Pasquin gagnera sur Lisette.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN *seul, & achevant de compter de l'argent dans une bourse.*

VINGT-huit, vingt-neuf & trente: échapper un morceau
Si rare, si friand, si commode, & si beau !
Misérables valets, ridicules espèces,
C'est bien pour nous qu'est fait le mépris des richesses !

Il serre la bourse.

J'ai raccroché l'aubaine en adroit Conseiller ;
Reste à s'en rendre digne en faisant babiller.
Ce seroit quelque chose à moi de bien infame,
Si je ne savois pas y réduire une femme !

SCÈNE II.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

MADAME, d'être à vous quand j'aurai le bonheur,
Comme vous, je n'aurai qu'à me piquer d'honneur;
Et nous ajusterons joliment nos affaires!
Il est, en vérité, d'étranges caractères!
Préférer le silence à trente louis d'or!
Vas, il faut bien t'aimer pour t'épouser encor.

LISETTE.

Désormais, là-dessus, vis sans inquiétude:
Ce ne sera jamais mon péché d'habitude;
Crois que je n'en suis pas à m'en mordre les doigts;
Et que c'est grand hasard, à la seconde fois,
Si ma fidélité s'en tire saine & sauve.

PASQUIN.

Eh oui! mais ventrebleu, l'occasion est chauve.
Trente beaux Louis d'or! suppute en enrageant,
Ce que dans un Ménage opére un tel argent.
Deux cents quarante écus manqués par tes caprices!
De quoi payer le mois à quatre-vingt Nourrices!

LISETTE.

Eh! laisse-moi jouir du prix de mes efforts;
Et d'un peu de vertu m'applaudir sans remords.

PASQUIN.

Non pourtant que je veuille autoriser les traîtres,
Ni vanter les valets prêts à vendre leurs maîtres.
Je distingue. Y va-t-il d'intérêts précieux?
Marchons droit, soyons sûrs & conscientieux.
Mais de quoi s'agit-il ici? d'un sot mystère,
Dont ta Dame se peut repentir la première.
Aujourd'hui le dépit l'emporte sur l'amour;
l'amour peut, dès demain, l'emporter à son tour.
Et la belle vertu qui nous coupe les vivres,
Nous aura cependant coûté sept-cent-vingt livres.

LISETTE.

Sept cent-vingt livres! oui, le sacrifice est grand;
Heureux qui les attrape! & dupe qui les rend!
Aussi, cesse de rien imputer au scrupule.
J'aurois tout accepté; j'en brûlois; & j'en brûle;
Mais tu sais à quel point ton maître me déplaît;
Et la malignité subjuguant l'intérêt,
M'a fait trouver plaisir à son dépit extrême;
Au risque d'en sécher & d'en crever moi-même.

PASQUIN.

Ainsi la main, selon qu'on l'aime ou qu'on la hait
Ôte ou donne le prix aux présens qu'on nous fait.
Reçois donc volontiers celui ci de la mienne:
Ne foule plus aux pieds ma fortune & la tienne;
Et de cet or, au nom de ma tendre amitié,
Pour un secret de rien partage la moitié.

LISETTE.

Ah ! la bourse par toi soit la bien revenue :
Je me sens d'autant mieux satisfaite à sa vue,
Que mon secret, trop tard de Valère étant su,
Je vais être vengée & n'aurai rien perdu ;
J'entrevois qu'il a fait la plus haute sottise.
Isabelle gémit : son père moralise :
La rage du mystère a passé mon espoir ;
Et le temps est venu, de le lui revaloir.
Il est bien amoureux : du moins, l'on m'en assure.

PASQUIN.

Amoureux à se pendre, en cas d'une rupture.

LISETTE.

Bon ! vas chez Célimène où, peut-être, Monsieur
Du cadeau suranné déjà se fait honneur.
Je sais, pour un moment qu'Isabelle y doit être ;
Dès qu'elle en sortira, dis tout bas à ton Maître,
Que Philinte, sans faute, est demain son Epoux ;
Et que pour le Contrat le Notaire est chez nous ;
C'est le peu que pour l'heure il est bon qu'on lui dise ;
Et des trente Louis voilà la marchandise.

PASQUIN.

Il s'évanouira.

LISETTE.

Tant mieux ! cours sans délai.

PASQUIN.

Mais ce que je dirai sera-t-il faux ou vrai ?
Ne me fais pas mentir innocemment.

LISETTE.

Qu'importe ?

PASQUIN.

Je n'ai point de plaisir à mentir de la sorte.

LISETTE.

Ce petit coin obscur t'en prépare un plus grand :
Viens y voir à ton aise un joli différend.
Viens ! j'ai besoin de toi, tu les verras aux prises ;
Et quand tu jugeras les choses à leurs crises,
Montre-toi ; ta présence importe au dénouement ;
Tes discours se sauront ajuster au moment.

PASQUIN.

J'ai mes instructions ; &, ministre fidèle,
Je vole exécuter les ordres de ma Belle.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE *à part.*

J'AVOIS tort, je l'avoue ; & Lisette a raison :
J'ai là dans le panneau donné comme un oison.

Je faisois bonnement aux charmes d'Isabelle
Les honneurs d'un amour qui n'étoit pas pour elle;
(*haut.*)
Ah! Lisette! c'est toi! triomphe: je conviens
Que tes yeux pour le coup sont meilleurs que les miens.
Sur Valère, en effet, je n'ai rien à prétendre;
J'en reviens à ton choix, & Philinte est mon gendre.
Il n'a qu'à se montrer,

LISETTE.

Philinte, dites-vous?
Oh! Philinte, je crois, ne songe plus à nous;
Voyant vos sentimens aux miens si peu conformes,
Je viens de lui donner son congé dans les formes.
Cela vous apprendra, Monsieur, une autre fois
A négliger l'avis des personnes de poids!

GÉRONTE.

Tu m'as désobligé d'en agir de la sorte.

LISETTE.

A deux, tout à la fois, faut-il ouvrir la porte?
Valère nous refuse! Il est bien délicat!
Mais encor, nous a-t-il refusé tout à plat?

GÉRONTE.

Non pas, mais autant vaut. Je le mets sur la voie;
Il est sourd.

LISETTE.

Le butor!

GÉRONTE.

Tout mon art se déploie.
Je lui nomme Isabelle ; il demeure transi.
Je lui vante l'hymen : il me le vante aussi ;
Dit même qu'il y songe.

LISETTE.

Il en est bien le maître.

GÉRONTE.

J'insiste : pas le mot.

LISETTE.

Timidité peut-être.

GÉRONTE.

Et non ! de par le diable ! il a d'autres desseins ;
Et s'il plaît à ma fille, entre nous, je la plains.

LISETTE.

Allez ! vous ne serez ni l'un ni l'autre à plaindre.

GÉRONTE.

Plus long-temps avec moi ne se pouvant contraindre,
D'aller chez Célimène un mouvement l'a pris ;
Et c'est de Célimène enfin qu'il est épris.

LISETTE.

En jureriez-vous bien ?

GÉRONTE.

Mais si ce n'est pas d'elle,
En tout cas ce seroit encor moins d'Isabelle.

L'Amant le plus timide & le moins éclairé,
Sur tout ce que j'ai dit se seroit déclaré.
Il n'y faut plus penser, & je viens à ma fille,
De parler sur Philinte en père de famille.
Avec soumission elle a baissé les yeux;
Mais je n'en puis douter, l'autre lui plairoit mieux.

LISETTE.

(*bas.*)

Bien lui prend qu'à Madame il a l'honneur de plaire!

(*haut.*)

Tout ira bien, Monsieur; rentrez; laissez-moi faire.
Votre gendre n'est pas si loin que vous croyez,
Et vous allez le voir tout à l'heure à vos pieds.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

MONSIEUR, sur votre choix j'ai gardé le silence;
Cela peut avoir eu quelque air de répugnance:
Je viens d'y réfléchir, & sur le champ j'accours
Vous jurer que je suis ce que je fus toujours;
C'est-à-dire, à vos loix soumise & résignée:
Je me destine à qui vous m'avez destinée:
Croyez même qu'ici j'obéis sans effort;
Et qu'en moi le devoir & le cœur sont d'accord.

GÉRONTE.

Ma fille, c'est assez ; j'en ai l'ame ravie :
Ce choix fera, je crois, le bonheur de ta vie ;
Lisette, soutiens-la de tes sages avis,
Et tiens-nous au plutôt ce que tu m'as promis.

SCÈNE V.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUEL changement soudain, Madame ? est-il croyable !

ISABELLE.

Oui : Valère, à mes yeux, est un monstre effroyable,
Un traître que j'abhorre ! oui, Lisette, aujourd'hui
J'étouffe tout l'amour qui m'aveugloit pour lui.

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé depuis ? .....

ISABELLE.

Je suis outrée !

LISETTE.

De quoi ?

ISABELLE.

Que je le hais ! que n'en suis-je adorée.

Je l'abandonnerois avec la même horreur,
Mais avec le plaisir de lui percer le cœur.

LISETTE.

Ah! le petit démon!

ISABELLE.

Mais non! je suis trahie.
Son artifice, hélas! m'a long-temps éblouie.
Ailleurs, sans l'affliger je porterai ma foi,
Et toute ma fureur n'aura puni que moi.
Lisette!

LISETTE.

Vous pleurez? Courage! l'on s'explique;
Aussi voilà qui vise un peu trop au tragique.
Qu'a donc fait cet Amant pour mériter l'excès?...

ISABELLE.

Ah! ne l'appelle plus d'un nom qu'il n'eut jamais;
Jamais il n'a senti qu'une fausse tendresse,
Qui, malgré tes conseils, a joué ma foiblesse.
Je viens de m'en convaincre; & ma crédulité
M'a fait chercher l'affront qu'elle avoit mérité.
On veut absolument que j'épouse Philinte;
Saisie, à ce revers, de douleur & de crainte,
Je cours chez Célimène, où je n'ignorois pas
Que Valère, ce soir, devoit porter ses pas.
Après les complimens qu'exige une visite,
Il arrive en effet; je l'aborde: il m'évite.

Je fais signe sur signe, & tousse coups sur coups;
Cent biais que j'ai pris ayant échoué tous,
Je lui glisse un billet dont je m'étois munie;
Il le laisse tomber devant la Compagnie;
J'empêche plusieurs gens de me le ramasser;
Lui seul pour cet office a peur de se baisser.
Un coup plus imprévu vient dessiller ma vue;
D'un grand bruit d'instrumens qu'on entend dans la rue,
Tout le monde à son air le déclare l'auteur.
Il ne se défend point d'un soupçon si flatteur.
Célimène triomphe & vole à sa fenêtre;
Il la suit; & je prends ce temps pour disparoître.
Le fuyant, puisqu'il est coupable au dernier point;
Prête à le fuir quand même il ne le seroit point.

LISETTE.

Son goût pour le mystère en effet doit suffire,
Et justifie assez la haine qu'il s'attire.
Du reste, vos soupçons ne sont point une erreur;
Je sais que de la fête il est l'ordonnateur:
Vous allez être encor bien plus scandalisée;
Votre possession lui devenoit aisée.
Votre Père pour lui s'étant pris d'amitié,
Des premiers pas lui-même avoit fait la moitié:
Ils se sont vus. Géronte a fait tout son possible
Pour voir à vos appas s'il n'étoit pas sensible:
Du choc, à son honneur, votre Amant est sorti;
Et cet Original ne s'est pas démenti.

Le

Le voici. Comment donc! Mais je crois qu'il s'ingère
Et prend aussi les airs de se mettre en colère!
Vraiment, j'en suis d'avis, qu'il vienne quereller!

SCÈNE VI.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE.

MADAME! (*Il en reste là sans pouvoir poursuivre.*)

ISABELLE, *froidement.*

Eh bien, Monsieur?

VALÈRE, *étouffant de colère.*

Je ne saurois parler.

LISETTE, *ironiquement.*

C'est que je suis ici. (*Elle feint de vouloir sortir.*)

ISABELLE.

Restez, Lisette.

VALÈRE.

A peine
Avez-vous mis le pied hors de chez Célimène,
Que Pasquin m'est venu..... m'est venu dire.....

ISABELLE.

Quoi?

Que mon Père à la fin a disposé de moi.
J'étois chez Célimène exprès pour vous l'apprendre,
Jusques là mes bontés avoient daigné s'étendre.
A ma confusion mes soins ayant tourné,
J'ignore ce qui peut vous avoir amené.

VALÈRE.

Vous me le demandez avec cet air tranquille ?

ISABELLE.

Eh ! débarrassez-vous de ce rôle inutile.
Je sais combien ma main vous intéresse peu.

VALÈRE.

Ah ! vous ne croyez pas que ceci soit un jeu !
Pour mieux m'assassiner, vous feignez de le croire!
Ainsi donc le passé sort de votre mémoire ?
Madame : & les sermens dont la foi nous unit....

ISABELLE.

Il faut bien oublier tout ce dont on rougit.

VALÈRE.

Adieu ! ce dernier trait va me coûter la vie.

ISABELLE.

Voilà, quand on a tort, comme on se justifie.

LISETTE *à Isabelle.*

Ce qu'il vous répondra doit être curieux.
(*A Valère.*)
Ne vous en allez pas, Monsieur, sans mes adieux.

Je vous dois compliment sur l'heureuse prudence
Qui m'a ravi l'honneur de votre confidence.

VALÈRE.

Isabelle m'oublie & rougit du passé.

ISABELLE.

De mon cœur à jamais pût-il être effacé!

VALÈRE.

Vous me faisiez tantôt des menaces sévères;
Je n'en suis plus surpris.

ISABELLE.

Ni moi, de vos mystères.

VALÈRE.

Que vous jouissiez bien de ma simplicité!

ISABELLE.

J'ai fort à m'applaudir de ma subtilité.

VALÈRE.

Pour rompre, ainsi de loin, vous preniez des mesures?

ISABELLE.

Et vous-même venez d'en prendre de plus sûres,
En recevant si mal un Père prévenu,
Qui, vous parlant de moi, s'est cru le bien venu.
Continuez, Monsieur, sans craindre qu'on vous gronde.
Le ton mystérieux vous va le mieux du monde.

VALÈRE.

Cessez de vous armer d'un prétexte si vain;
Sans cela, mon malheur n'étoit que trop certain.
La circonspection ne fut jamais un crime;
Le respect & l'amour en dictent la maxime.
Célimène attentive à votre empressement,
Nous observoit tous deux impitoyablement.
J'ai plus de tort sans doute auprès de votre Père,
D'avoir vu ses desseins, & d'avoir pu me taire.
Mais je ne l'ai pas cru si près d'un autre choix;
Et sûr de son aveu, pour la dernière fois,
Avant d'en profiter, plus délicat qu'un autre,
J'ai voulu m'assurer & m'honorer du vôtre....

ISABELLE.

Pour aller sur le champ immoler cet aveu
A l'estimable objet de votre nouveau feu!
C'est bien assez, Monsieur, de la pleine victoire
Dont ma présence vient de relever sa gloire;
Et Célimène, après ce qui vient d'arriver,
Auroit tort de vouloir encor vous éprouver.

VALÈRE.

Vous croyez....

ISABELLE.

Oui, je crois, oui, je suis convaincue
Qu'elle a voulu tantôt triompher à ma vue;
Et, lorsqu'elle m'a peint le peu d'émotion
Que vous causoit hier sa conversation,

De son récit piquant la candeur affectée
Bravoit impunément sa Rivale insultée.
Du reste, avis très-sage (aussi l'a-t-on suivi)
D'oublier un Amant que ses yeux m'ont ravi.
Et c'étoient les raisons où je devois souscrire,
Qui vous fermoient la bouche, & que vous n'osiez dire.

VALÈRE.

Ah! ne m'accablez pas, Madame: je le voi,
Toute apparence ici dépose contre moi.
Mais quand je vous aurai prouvé mon innocence;
Que mon sang, que ma vie est en votre puissance;
Qu'il n'est rien des horreurs dont vous me soupçonnez,
Que tout m'est odieux, si vous m'abandonnez....
Tout se ressentira d'une si juste haine!
Pour la dernière fois j'aurai vu Célimène!
Et cet Ami qui croit vous posséder demain,
M'arrachera la vie, ou mourra de ma main.

ISABELLE.

Lisette! quel transport! Si je m'étois trompée?
S'il m'aimoit?

LISETTE.

Vous serez, ma foi, bien attrapée.

ISABELLE.

Valère! est-il bien vrai que vous soyez constant?

VALÈRE.

Madame, suivez-moi; je le prouve à l'instant.

Venez chez Célimène ; &, devant elle-même,
Je jure que c'est vous, oui, vous seule que j'aime.
Plus de ménagement ; &, s'il en est besoin,
Je prends de mon amour tout le monde à témoin.
(*à Isabelle.*)
Lisette ! fais ma paix ! Je cours chez votre Père.

LISETTE.

Et c'est ce que plutôt il auroit fallu faire.
Mais, Monsieur, c'est trop tard ; le Notaire est ici.

VALÈRE.

O Ciel !

LISETTE.

Et le Futur vient d'arriver aussi.

ISABELLE *pleurant.*

C'est le fruit de vos soins & de tant de mystères.
Je vous croyois coupable ; &, rencontrant mon Père,
Au plus affreux malheur mon cœur s'est résolu ;
Et j'ai paru vouloir tout ce qu'on a voulu.

SCÈNE VII.

VALÈRE, ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

LISETTE.

PASQUIN, veux-tu de moi ?

PASQUIN.

Du meilleur de mon ame.

LISETTE.

Tends la main ! Touche là.

PASQUIN.

Tope !

LISETTE.

Je suis ta femme.

PASQUIN.

A de pareils marchés, il faut se prendre au mot.

LISETTE.

En effet, à quoi bon tourner autour du pot ?
Six mois, un an, deux ans un Couple se chicane ;
On s'approuve aujourd'hui, demain on se condamne,
On fuit, on se rapproche ; on rompt, on se rejoint ;
Elle est sotte, il est fou, j'en veux, je n'en veux point.
A la fin on s'épouse, & puis l'on se méprise :
Combien de temps perdu pour faire une sottise !

PASQUIN.

Écoutez donc, ma foi, c'est parler en Docteur.

VALÈRE.

Eh quoi ! Lisette encore insulte à mon malheur,
Quand même sa Maîtresse avec moi le partage !

ISABELLE.

Ah ! ma chère Lisette, aurois-tu le courage
De nous abandonner dans ce péril pressant ?

LISETTE.

Monsieur, un jour de noce on fait quelque présent.

PASQUIN.

Madame, c'est à vous à décider la nôtre.

LISETTE.

J'aime ces bonnes Gens; donnons-les l'un à l'autre.
Là, là! vous en serez seulement pour la peur.
Que l'espoir le plus doux rentre dans votre cœur.
Pardonnez cependant ma petite vengeance:
(*à Isabelle.*)
Tous deux la méritiez; vous, pour votre indulgence,
(*à Valère.*)
Vous, pour avoir cru seul faire votre bonheur;
Et pour avoir voulu m'en dérober l'honneur.
Il vous sied bien sans moi de rien oser prétendre!
Quand vous auriez été tout-à-l'heure vous pendre,
Vous n'auriez fait, Monsieur, dans votre désespoir,
Qu'un acte de justice & que votre devoir.
Me voler mon intrigue & mon droit authentique!
Sait-on bien que ce vol est un vol domestique?
Pour aller jusqu'au cœur où vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos feux devoient passer *.

* Faisant le geste de quelqu'un qui compte de l'argent dans sa main.

SCÈNE VIII & *dernière.*

GÉRONTE, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

GÉRONTE,

venant tout furieux & s'adressant à Lisette.

COQUINE !

LISETTE.

Or admirez les effets du mystère,
Personne ici ne vient qui ne soit en colère.

GÉRONTE.

Tu dis...

LISETTE.

Quoi ?

GÉRONTE.

Que Philinte aime Isabelle ?

LISETTE.

Eh bien ?

GÉRONTE.

Qu'il songe à l'épouser ?

LISETTE.

Après ?

GÉRONTE.

Il n'en est rien.

LISETTE.

Qu'en savez-vous ?

GÉRONTE.

J'apprends comme chose certaine,
Qu'il recherche, & dans peu qu'il aura Célimène.
Je l'ai trouvé lui-même où l'on semoit ces bruits,
Sans qu'il semblât savoir seulement qui je suis.
Tu ris?

LISETTE.

Comment veut-on qu'autrement je réponde?
Je ne sais seulement si Philinte est au monde.
Ce n'étoit qu'un fantôme aposté de ma main
Pour engager Monsieur à faire son chemin.

GÉRONTE.

Monsieur ?

VALÈRE.

Oui. L'on a mal interprété mes vues;
Mes projets n'ont par-tout causé que des bévues:
Oui, j'adore Isabelle; approuvez donc mes feux,
Et vos Enfans, ma Sœur & moi sommes heureux.

GÉRONTE.

J'ai desiré toujours cette double alliance;
Que ne m'honoriez-vous de plus de confiance.

Vous auriez eu déjà ce doux consentement,
Que je vous réitère en cet embrassement.

VALÈRE *à Isabelle en lui donnant la main.*

Puisse notre tendresse à tous enfin connue,
N'éprouver pour cela rien qui la diminue !

LISETTE.

Ne se plaindra-t-il pas encore ?

PASQUIN.

Son chagrin,
C'est de n'avoir pu faire un hymen clandestin.

Fin du Tome premier.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement & Conſeils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le ſieur RIGOLEY DE JUVIGNY Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres de feu ALEXIS PIRON, recueillies & données avec la vie de l'Auteur, par le Sieur RIGOLEY DE JUVIGNY, notre Conſeiller Honoraire en notre Cour de Parlement de Metz*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; conformément aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde-des-Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera

enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le neuvième jour du mois de Mars, l'an mil ſept cent ſoixante-quatorze, & de notre Règne le cinquante-neuvième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Je ſouſſigné, reconnois avoir cédé le préſent Privilége au ſieur MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire à Paris.

RIGOLEY DE JUVIGNY.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 2896, fol. 253, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenſes, article 4, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article 108 du même Règlement.

A Paris, ce 20 Mai 1774.

Signé, C. A. JOMBERT père, Syndic.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Œuvres de feu* ALEXIS PIRON, *recueillies & données avec la Vie de l'Auteur, par M.* RIGOLEY DE JUVIGNY, *Conseiller honoraire au Parlement de Metz*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 2 Juin 1774. GRÉBILLON.